E. XVIII
18/

COLOMBIER (5)

MÉDECINE

MILITAIRE.

TOME SECOND.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30529827_0002

MÉDECINE
MILITAIRE,
OU
TRAITÉ
DES MALADIES,
TANT INTERNES QU'EXTERNES,

Auxquelles les Militaires ſont expoſés dans leurs différentes poſitions de paix & de guerre.

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT.

TOME SECOND.

A PARIS,
De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, vis-à-vis de l'Egliſe.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbations & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

MÉDECINE *MILITAIRE*, OU TRAITÉ *DES MALADIES* LES PLUS FRÉQUENTES *PARMI LES GENS DE GUERRE.*

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE III.

Des Fievres rémittentes & continues putrides, malignes, d'hôpital, des prisons, des camps ou d'Hongrie, &c.

§. CCCXII. Ces fievres ont déjà été décrites par beaucoup d'Auteurs, mais dans le nombre il y en a fort peu qui ayent approché du but;

& l'on peut dire en général que la plûpart, au lieu d'éclaircir la matiere, n'ont fait que l'obſcurcir. Les uns, plus occupés des accidens divers, & ſouvent étrangers, que du caractere eſſentiel de la maladie, en ont multiplié mal-à-propos les eſpeces, & déſigné un traitement peu conforme à la nature du mal; les autres, en ſuivant les traces des Anciens, ont pris pour fievre putrides celles qui n'étoient que des ſtercorales: il n'y en a preſqu'aucun qui ait reconnu la complication de la ſtercorale avec la putride; on trouve dans la plus grande partie des écrits cette derniere ſous le nom de fievre maligne, la rémittente & la continue putrides ſimples, confondues avec celles qui ont un caractere de malignité, &c. Il en réſulte qu'avant d'avoir acquis une certaine expérience qui le mette en état de juger par lui-même, le Médecin qui a le plus de rectitude dans les idées eſt preſque toujours embarraſſé, & doit agir en aveugle dans cette carriere épineuſe, faute de bons guides; & que celui qui n'a pas autant d'intelligence, reſte dans les mauvais principes qu'il a puiſés dans ces ouvrages, fait de fauſſes & funeſtes applications, tranſmet des obſervations & une doctrine erronées, & qu'enfin, en ſe trompant lui-même, il abuſe les autres, & perpétue ainſi les malheurs attachés au trai-

tement, qu'il regarde comme le plus avantageux.

§. CCCXIII. M. *Quesnai* est un des premiers Auteurs qui ait bien développé cette matiere; son ouvrage sur les fievres (*a*) est le meilleur que nous ayons; il doit être médité par les Praticiens, & étudié par les jeunes gens. Les premiers y trouveront le moyen de se rendre raison des faits embarrassans qu'ils rencontrent souvent; les autres, quoique moins à portée d'en profiter pour le moment, y puiseront du moins les vrais principes qui leur frayeront la route à une saine pratique. Il eut été à désirer que M. *Quesnai* ne se bornât pas à un traité élémentaire; les progrès de sa doctrine en eussent été plus rapides, en ce qu'elle auroit été plus facilement adoptée par beaucoup de gens, à qui il faut des détails & des applications. Quoiqu'il en soit, cet homme célebre a mérité la reconnoissance de ses contemporains, & la postérité le reconnoîtra comme un des plus fermes soutiens des vraies principes sur le mécanisme de la fievre, & comme l'Auteur, qui le premier a su distinguer les phénomènes ou le caractere de chaque espece, des épiphénomenes ou accidens étrangers à la maladie. Peut-être

(*a*) L. c.

n'a-t-il pas toujours rencontré juſte en parlant des produits, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'à travers quelques obſcurités ou incertitudes ſur ce ſujet, il s'échappe des traits de lumiere qui doivent néceſſairement étendre la ſphère des connoiſſances médicales, & qui décelent le grand homme.

§. CCCXIV. Pour rendre ſon travail plus intéreſſant & plus utile, il faut faire l'application de ſes principes aux différens faits de pratique : c'eſt ce que je me propoſe ici ; mais avant d'entrer en matière, il me paroît néceſſaire d'expliquer le vrai ſens de deux termes, dont je ſerai obligé de me ſervir ſouvent, & qui ſont en général employés trop vaguement par les Auteurs, pour exprimer les cauſes & la nature des maladies, ainſi que l'état des humeurs : ces termes ſont *putridité* & *malignité*.

§. CCCXV. Putridité : il y a une infinité de termes qui appartiennent à ce mot, ou qui ont à-peu-près la même ſignification ; les principaux ſont les ſuivans : putréfiant ou ſeptique, putreſcible, putreſcent, putride, putréfaction, alkali, alkaleſcent. Après en avoir donné l'explication, j'en montrerai l'application ; parce qu'il eſt certain que l'état qu'il déſigne, ou pour mieux dire, l'idée qu'on s'en forme, en ſuivant les principes de Chymie, ne répreſente

pas tout-à-fait les mêmes choſes, par rapport à l'économie animale. On entend 1°. par une ſubſtance ſeptique ou putréfiante, celle qui eſt propre à hâter la putréfaction ; de ſorte qu'en l'ajoutant à une autre ſubſtance qui ſera putreſcible, ou dont l'eſſence eſt de pouvoir ſubir la fermentation, connue ſous le nom de putréfaction, ce dernier changement aura néceſſairement lieu, ſi les conditions réquiſes à cet effet, ſont réunies; 2°. on voit par-là ce que c'eſt qu'un corps putreſcible : toutes les ſubſtances végétales & animales fermenteſcibles ſont de cette nature ; 3°. une matiere putreſcente eſt celle qui approche le plus de l'état de putridité ; 4°. une matiere putride eſt celle qui contient tous les principes développés par la putréfaction ; 5°. putridité, eſt la propriété d'un corps putride ; 6°. la putréfaction, ou la fermentation putride eſt une opération naturelle ou artificielle, par laquelle il s'excite un mouvement inteſtin entre les principes prochains ou conſtituans des végétaux & des animaux ; d'où il réſulte une décompoſition ou un changement total dans la nature du mixte ſoumis à cette fermentation, & qui donne le caractere d'alkali aux principes ſalins de cette nouvelle compoſition. Cette opération eſt le but, le terme,

& le dernier dégré de toute eſpece de fermentation ; les ſubſtances parfaitement animaliſées ne ſont ſuſceptibles que de celle-là ; 7°. quant à ce qui concerne l'alkali qui naît de cette récompoſition, il y en a deux ſortes ; ſavoir, le fixe & le volatil. Ce dernier eſt la combinaiſon d'une terre calcaire, de l'eau, & d'une grande quantité d'huile ou de principe inflammable ; il differe du fixe par ſa volatilité, par un phlogiſtique plus abondant, & par les corps dont il eſt tiré. La ſaveur de l'un & de l'autre eſt piquante & brûlante, l'odeur de l'alkali volatil eſt pénétrante & déſagréable ; 8°. il y a outre cela des ſubſtances alkaleſcentes, ainſi dénommées, parce qu'elles ſont dans la diſpoſition prochaine d'acquérir la propriété alkaline, quoique de leur nature elles ſoyent neutraliſées.

§. CCCXVI. Telle eſt la maniere dont on doit ſe repréſenter l'état des corps déſignés par les termes ci-deſſus : il ne s'agit plus que de faire connoître l'application qu'on peut en faire par rapport aux maladies dites *putrides* : or, il paroît d'abord que la putréfaction, telle qu'on la conçoit par ce qui a été dit plus haut, ne peut avoir lieu dans le corps vivant, ſans qu'il s'en ſuive bientôt une deſtruction totale de la machine, puiſqu'il

en réſulteroit néceſſairement une décompoſition & un changement total dans les principes des humeurs; enfin une corruption abſolue. Ainſi, pour apprécier la valeur de ce terme, conſacré aux fievres putrides, il faut imaginer un état différent de la putréfaction dans les humeurs, & voici à-peu-près l'explication qu'on en peut faire: nos liqueurs dans leur état naturel ne contiennent que des ſubſtances neutraliſées, quoique peu de tems après leur ſortie du corps elles ſe putréfient, & fourniſſent de l'alkali volatil; elles ſont donc très-diſpoſées à l'alkaleſcence & à la putréfaction, mais il faut pour que l'une & l'autre ayent lieu, un concours de circonſtances, & des conditions qui n'exiſtent pas dans un corps ſain; & avant d'arriver au dernier état, qui eſt le terme de la déſunion de leurs principes, de leur diſſolution & de la vie, elles éprouvent différens dégrés d'altération putride, qu'il eſt encore poſſible d'arrêter, c'eſt-à-dire, que quelques-uns des ſucs les plus diſpoſés à la putréfaction, l'éprouvent d'abord, & qu'enſuite les autres, plus capable d'y réſiſter, y participent, à meſure que l'action des levains ſeptiques eſt plus vive & eſt continuée; de ſorte que la corruption devient

générale, lorſque la nature & l'art ne s'oppoſent point à ſes progrès.

§. CCCXVII. Ce ſont ces premiers dégrés d'altération putride qui décelent la fievre putride, par des ſignes particuliers & manifeſtes, comme on le verra ci-après. Les cauſes qui les font naître ſont les ſubſtances ſeptiques, introduites le corps par différentes voies, ou formées dans l'économie animale, ſoit par la ſtagnation des fluides, ſoit par le reflux de quelqu'humeur viciée, ou enfin fournies à la maſſe générale par les digeſtions dépravées : ainſi, les miaſmes répandus dans l'athmoſphère, les excrétions arrêtées, les humeurs croupiſſantes, & enſuite reportées dans le torrent de la circulation, les ſucs impurs, qui des premieres voies paſſent dans le ſang, ſont autant de levains propres à engendrer des fievres putrides.

§. CCCXVIII. Quant à ce qui concerne la *malignité* qu'on attribue à un grand nombre de maladies, & ſur-tout à pluſieurs eſpeces de fievres, il paroît qu'en général on a abuſé de ce terme : outre ceux des gens de l'art qui qualifient de malignes les maladies qui n'en ont aucun caractere, dans l'intention de relever l'éclat de la cure, il y en a beaucoup qui

nomment ainſi de bonne-foi toutes les fievres ſynoques putrides, quoique parmi ces dernieres il y en ait pluſieurs qui n'ont aucun ſymptôme de malignité : les fievres éruptives ſont auſſi la plûpart regardées comme malignes, & cependant elles différent prodigieuſement des putrides, & encore davantage d'une eſpece particuliere de fievre, dans laquelle le pouls eſt à peine fébrile, quoiqu'il y ait des accidens très-graves, & une grande proſtation des forces.

§. CCCIX. Pour éviter de ſe tromper, il faut s'accorder ſur le caractere de malignité; & voici les ſignes par leſquels on peut le reconnoître ; 1°. une multitude d'épiphénomènes qui dérangent prodigieuſement, & d'une maniere fort dangereuſe, la marche naturelle de la maladie ; 2°. la foibleſſe du pouls, l'abattement des forces, avec les accidens les plus graves ; 3°. une maladie qui perſiſte dans l'un de ces deux états, pendant au moins deux ſeptennaires ; car ſans cela il y auroit une infinité d'affections paſſageres qui ſe préſentent au premier abord d'une maniere à effrayer, & qui pourtant ſe diſſipent très-aiſément, qu'on pourroit appeller malignes : c'eſt le plan que je ſuivrai ici.

§. CCCXX. Je diviſe ce Chapitre en quatre Articles : le premier a pour objet les fievres

putrides, rémittentes, & continues ſimples; le ſecond, ces mêmes fievres accompagnées de malignité; le troiſieme, de la fievre eſſentiellement maligne; & le quatrieme renferme mes obſervations ſur ces diverſes maladies, dans les différentes circonſtances où ſe trouvent les ſoldats, & ſur des moyens particuliers que le haſard a fait connoître, comme très-avantageux, dans la derniere guerre.

ARTICLE PREMIER.

Des Fievres putrides, rémittentes & continues ſimples.

§. CCCXXI. ON appelle rémittente la fievre qui, ſans ceſſer un moment depuis le commencement de la maladie juſqu'à la fin, eſt marquée chaque jour par un paroxiſme nouveau, qui s'annonce ordinairement par un friſſon, ou du moins par le froid des extrémités, après lequel il ſurvient une chaleur plus ou moins vive, preſque toujours ſuivie d'une ſueur, qui ſemble terminer l'accès. Dans ce dernier moment le malade eſt mieux, & il y a une diminution ſenſible dans les accidens; mais le pouls reſte fébrile; & cet état, qui dure plus

ou moins, eſt ſuivi d'un autre accès. L'intervalle qu'on remarque entre l'invaſion de celui-ci & le déclin de l'autre, ſe nomme *rémiſſion*; de ſorte que le période eſt compoſé d'un accès & d'une rémiſſion.

§. CCCXXII. Il y a d'autres fievres qui ſuivent la marche des intermittentes, quoique le pouls ſoit continuellement fébrile, comme dans la précédente, en ce que les paroxiſmes ſont marqués en tierce, double tierce, double quarte, &c. On les nomme tierces, doubles tierces, doubles quartes continues; mais elles ſont preſque toujours malignes. La vraie fievre continue, plus rare que toutes celles ci-deſſus indiquées, n'a point de rémiſſions décidées, ni de paroxiſmes qui reviennent ſûrement aux mêmes heures : elle commence ſouvent ſans friſſon & ſans froid, augmente par dégrés & d'une maniere ſenſible, juſqu'à l'état de la maladie, & elle diminue dans la même progreſſion juſqu'à la fin, ſans avoir d'autres redoublemens, que ceux qui peuvent être cauſés par l'action des remedes, par quelques accidens nouveaux, la boiſſon ou les alimens; auſſi ſont-ils toujours irréguliers. On remarque cependant que le mouvement du pouls augmente vers le ſoir, & qu'il eſt plus fort pendant la nuit; mais on doit moins attri-

buer ce changement à la nature de la fievre, qu'à l'action de l'air, qui, pendant ce même tems, accélere dans tous les individus le mouvement du pouls, d'une maniere plus ou moins ſenſible.

§. CCCXXIV. Toutes ces fievres ſont reconnues putrides par des ſignes particuliers, qui ſeront ci-après déſignés : elles regnent communément dans les armées vers la fin de l'été; elles y ſont ſouvent épidémiques, & quelquefois contagieuſes, ſuivant la nature des cauſes qui y donnent lieu, & la diſpoſition des ſujets.

§. CCCXXIII. La rémittente putride ou bilieuſe des camps, que *Pringle* (*b*) a le mieux décrite, ainſi dénommée à cauſe des rémiſſions : voyez le §. CCCXX, des ſignes de pourriture qu'on obſerve dans ceux qui en ſont attaqués, des vomiſſemens bilieux, ou de la couleur jaune des malades, ſe déclare ordinairement vers le milieu d'Août, & l'épidémie ſe prolonge quelquefois juſqu'à l'hyver, mais le plus ſouvent, juſqu'à la fin de Septembre.

§. CCCXXV. L'invaſion du premier paroxiſme; ou, pour mieux dire, de la maladie, eſt à-peu-près la même que celle qui eſt dé-

(*b*) Maladies des armées, tom. 1. ch. 3. p. 37.

crite au §. LXXX, pour les fievres intermittentes, & elle a les mêmes ſignes précurſeurs; voyez le §. LXXIX; le froid n'eſt pas conſtant dans les paroxiſmes ſuivans, mais il eſt aſſez ordinaire. C'eſt preſque toujours vers le ſoir que l'accès revient: la chaleur ſuit de près le friſſonnement, & elle eſt très-conſidérable: la ſoif eſt ardente, la tête fort douloureuſe, il y a ſouvent du délire: cet état dure pendant toute la nuit, & vers le matin la violence des ſymptômes diminue après une moiteur ou des ſueurs, quelques évacuations par les ſelles, ou une hémorrhagie par le nez. Dans le commencement de la maladie, les naufées, les vomiſſemens bilieux, les déjections putrides ſont très-ſenſibles; ſouvent il y a complication de fievre ſtercorale; alors les premiers jours ſont très-orageux, & l'on ne peut prononcer ſur le véritable caractere de la maladie, parce que la violence & le nombre des accidens le maſque: ce n'eſt qu'après des évacuations copieuſes par le haut & par le bas qu'on commence à le reconnoître: vers la fin de cette fievre tous les ſymptômes diminuent, quand toutefois il s'opere un changement qui conduit à la guériſon; car ſans cela, les rémiſſions deviennent moins tran-

quilles, & la fievre finit par contracter un caractere de malignité.

§. CCCXXVI. Le pouls eſt toujours plein, fréquent, plus ou moins dur, & quelquefois inégal, pendant la chaleur de la fiévre; mais cet état eſt relatif à la diſpoſition du malade, au tems depuis lequel la maladie a commencé, aux évacuations qu'il a eues, & aux accidens qui s'oppoſent plus ou moins aux phénomènes naturels de la fievre. Pendant la rémiſſion l'artère eſt plus ſouple, & ſon mouvement moins précipité; en un mot, on y obſerve une détente manifeſte. Quelquefois il y a des ſoubreſauts légers dans les tendons: la langue eſt chargée d'un limon épais & jaune, qui augmente ou ſe régénere chaque jour; enſuite elle ſe ſèche, ſe ſillonne, devient noire, brune, puis blanchâtre, & enfin elle forme des croutes, qui s'enlevent vers la fin de la maladie, quand elle ſe termine heureuſement. Le ventre eſt plus ou moins météoriſé vers le milieu, & quelquefois dès l'invaſion de la fievre; les urines ſont généralement plutôt troubles que limpides, & elles ſont toujours fétides, ainſi que les ſueurs dans l'état & au commencement de la maladie; le ſang eſt ferme, d'un rouge foncé, & ſa ſéroſité eſt abondante.

§. CCCXXVII. C'eſt à cette fievre que ſe rapportent toutes les rémittentes putrides ſimples qu'on voit regner dans les armées, à la fin des campagnes : l'abſence de quelques-uns des ſymptômes de celle-ci, & la préſence de quelques autres, qui ne ſont pas propres à leur faire contracter de la malignité, n'apportent aucune différence dans le caractere des unes & des autres; ayant toutes la même nature, les mêmes cauſes, la même marche & la même terminaiſon. C'eſt par cette raiſon que pour remplir mon objet, il eſt moins eſſentiel de faire la deſcription des épidémies qui ont regné, que celle de la nature de ce genre de maladie, en indiquant toutes les formes qu'elle prend, ou qu'elle peut prendre.

§. CCCXXVIII. Ces formes ne varient que par quelques circonſtances particulieres qui rendent la maladie plus grave ou plus légere, & ces circonſtances ſont principalement dépendantes de la diſpoſition des ſujets, de la qualité des miaſmes répandus dans l'air, de la nature du ſol & du traitement. Toutes les obſervations des Auteurs ſemblent en effet prouver que ce n'eſt que par ces cauſes que la rémittente putride, dont le caractere eſt toujours le même, a été plus ou moins vive, & accom-

pagnée d'un nombre plus ou moins conſidérable d'accidens ou d'épiphénomenes. On verra dans l'article ſuivant que c'eſt auſſi par ces cauſes qu'elle devient maligne.

§. CCCXXIX. On reconnoît ſon caractere de putridité, 1°. à l'odeur fétide des excrémens, des ſueurs & du malade; 2°. à la chaleur âcre & mordicante, qui dans tous les tems, à l'exception de l'invaſion du paroxiſme, eſt plus ou moins ſenſible; 3°. aux vomiſſemens de bile verte, porracée, fétide, qui ont communément lieu, ſurtout dans les premiers jours de la maladie; 4°. au limon épais & ſale dont la langue eſt chargée, & qui varie ſuivant l'état du malade & le tems de la fievre, comme on l'a vu au §. 325; 5°. au goût déteſtable de la bouche; 6°. au dégoût permanent; 7°. quelquefois à des ſoubreſauts légers dans les tendons; 8°. au météoriſme preſque continuel du ventre. Tous ces ſymptômes réunis à ceux qui ſont décris au §. 324 & 325, ne laiſſent aucun doute ſur la nature du mal, & il faut obſerver que l'abſence de quelques-uns n'en changeroit point le caractere putride, ſi d'ailleurs le ſecond ſeptennaire étant commencé, il y avoit des ſymptômes évidens de pourriture.

§. CCCXXX.

§. CCCXXX. Cette fievre eſt ſporadique ou épidémique : elle ſe prolonge juſqu'au vingt-uniéme jour, au-delà duquel elle dégénere en maligne ou en intermittente ; c'eſt-à-dire, que lorſqu'elle n'eſt pas terminée le vingt-uniéme jour, & qu'elle a toujours le même caractere, l'intenſité des cauſes & la violence des accidens en font une rémittente putride maligne, ou qu'elle dévient au contraire intermittente, lorſqu'à ce terme il ne reſte plus qu'une légere portion de levain, que l'action de la fievre n'a pas encore tout à-fait détruite.

§. CCCXXXI. Les ſignes pathognomoniques de la fievre continue putride, ſont ceux qui ſont décrits aux §. CCCXXII & CCCXXIX : elle a les mêmes ſymptômes que la rémittente, voyez le §. CCCXXVI ; mais ils ſont conſtamment plus violens. Son invaſion n'eſt pas toujours accompagnée de friſſon & de tremblement ; le pouls eſt plus fort & plus dur, la tête plus embarraſſée, le délire plus fréquent & plus long, que dans la rémittente, dont les criſes ſont auſſi plus régulieres, &c.

§. CCCXXXII. L'une & l'autre eſpeces, qui ſont peu diſſemblables, comme on peut le voir par ce qui vient d'être dit, ont les mêmes cauſes & les mêmes terminaiſons : dans

celles qui ſont ſporadiques, & qui ne ſont point troublées par des épiphénomenes ou accidens étrangers à la maladie, on remarque une marche aſſez conſtante, tant à l'égard des criſes, qu'on peut même ſouvent prédire, qu'à celui de leur durée; mais dans celles qui ſont épidémiques, ou qui ſont mal traités, ou qui le ſont enfin dans des lieux mal ſains, il eſt rare qu'il ne ſurvienne pas de la malignité, & dans ce cas les prédictions ſont infiniment moins certaines.

§. CCCXXXIII. Les cauſes éloignées de ce genre de fievre dans toutes les poſitions des gens de guerre, ſont celles que j'ai déſignées depuis le §. LXXXVII juſqu'au XC, & qui ont une intenſité plus grande, ou qui rencontrent une diſpoſition moins bonne dans les corps ſoumis à leur action. Ainſi, par exemple, lorſqu'il y aura beaucoup de miaſmes putrides dans l'air, que la ſaiſon & les poſitions leur donneront plus d'énergie, & que les travaux & les fatigues auront mal diſpoſé les ſujets, il eſt certain que les fievres putrides regneront dans les armées. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'elles y ſont très-ſouvent épidémiques à la fin de l'Eté, lorſque la campagne a été fort pénible, que la ſaiſon a été chaude &

pluvieuſe, que les camps ont été long-tems aſſis ſur des terreins humides & maréca-geux. Le défaut de précaution ſur la tenue, le régime, la diſcipline, augmentera encore les mauvais effets de ces cauſes, & la maladie pourra même ſe prolonger juſqu'au cœur de l'Hyver, s'il arrive que les troupes ſoient obligées de faire des courſes précipitées dans cette ſaiſon, avant que l'épidémie ait ceſſé; mais alors elle fera peu de progrès, ſi le froid eſt vif, & la fievre prendra un caractere d'inflammation. Il n'eſt pas douteux que la cauſe prochaine de ce genre de fievre ne ſoit la putreſcence des humeurs produites par les cauſes ci-deſſus: l'odeur fétide des malades & de leurs déjections, la puanteur cadavéreuſe des moribonds, & la prompte putréfaction des cadavres, ſont des preuves non équivoques des progrès de cette putreſcence.

§. CCCXXXIV. Ainſi la fievre eſt excitée par la préſence des agens ſeptiques dans la maſſe des humeurs, qu'ils font participer de leur nature, & il s'enſuit pluſieurs effets dans l'économie animale, qui tend toujours à ſe débarraſſer des matieres nuiſibles qui gênent ſes fonctions: ces effets ſont 1°. les phénomenes ou accidens eſſentiels de la maladie, dont la pluſ-

part ont été énoncés dans les §. CCCXXVI & CCCXXIX. 2°. Les excrétions journalieres, ou les diverſes évacuations provoquées ou changées par l'action de la fievre, & par celle des agens ſeptiques; 3°. les épiphénomenes ou accidens étrangers à la maladie, & qui s'oppoſent à ſa marche naturelle & favorable pour la guériſon; 4°. enfin les vraies criſes, qui arrivent à certaines époques, & qui décident en bien ou mal du ſort des malades.

§. CCCXXXV. *Les phénouenes ou accidens eſſentiels de la maladie* : ce ſont ceux qui lui appartiennent & qui en ſont une ſuite inévitable; ou pour mieux dire, qui la caractériſent; tels ſont l'odeur fétide, &c. dont j'ai parlé dans le §. CCCXXIX. L'érétiſme excité par les agens ſeptiques ſuffit aſſûrément pour cauſer le trouble qu'on remarque dans le mouvement des liqueurs; la perverſion des ſucs les plus diſpoſés à la putréfaction, rend toutes les déjections putrides; la préſence des ſucs impurs & corrompus dans les premieres voies, provoque aiſément des vomiſſemens de bile verte & porracée, par les ſecouſſes qu'éprouvent alors l'eſtomac & le foie. Cette bile eſt de mauvaiſe qualité, ſoit parce qu'elle participe du vice général, ſoit parce qu'en ſe mê-

lant avec la ſaburre putride, elle ſe pervertit auſſitôt; le limon épais & ſale qui eſt ſur la langue, eſt le ſigne & l'effet du mauvais état des humeurs, & ſur-tout de la mauvaiſe diſpoſition des premieres voies; le mauvais goût de la bouche eſt l'effet de la ſaveur des ſucs pervertis, qui abordent continuellement en ce lieu; la chaleur âcre & mordicante & les ſoubreſauts des tendons, celui de l'âcrimonie des agens putrides qui affectent le genre nerveux, & qui agitent ſingulierement les liqueurs; enfin le météoriſme du ventre eſt cauſé par la quantité des matieres qui ſe portent vers cette partie, & dont l'air ſe dégage facilement par la fermentation putride qu'elles éprouvent.

§. CCCXXXVI. *Les excrétions journalieres provoquées ou changées par l'action de la fievre, &c:* Ce ſont des évacuations par les ſelles, des ſueurs, les urines: tout eſt important à examiner à cet égard; ces excrétions dont on connoît la nature dans l'état de ſanté, font reconnoître le degré d'altération des humeurs, par celle qu'on obſerve en elles: de ſorte que c'eſt par leur inſpection qu'on peut tirer un prognoſtique heureux, douteux ou fâcheux, & qu'on eſt inſtruit à propos, pour mettre en uſage les moyens qui ſont néceſſaires. Il faut

pourtant convenir qu'il y a quelquet-unes de ces évacuations qui ne donnent que des lumieres imparfaites ſur ces objets; mais lorſqu'on les compare toutes enſemble avec l'état du malade, il eſt impoſſible dêtre trompé. La plûpart de ces évaçuations ſont provoquées ou altérées par l'action de la fievre. Cependant comme on donne des remedes aux malades, on ne peut pas dire qu'elles proviennent uniquement du travail de la nature; mais celà n'empêche pas que leur inſpection ne ſoit toujours très-utile. D'un autre côté elles varient en qualité & en quantité, ſelon le tems de la maladie, ſelon les obſtacles qui en troublent la marche, & ſelon les médicamens qu'on emploie; enfin elles deviennent des criſes favorables, & c'eſt avec elles que l'humeur morbifique eſt évacuée. Les détails ſuivans feront connoître la maniere dont tous ces phénomènes ont lieu.

§. CCCXXXVII. *Les ſelles ou déjections par l'anus.* Ce genre d'évacuation eſt le plus ordinaire dans tout le cours de la maladie: les débris de l'action de la fievre, ou, pour mieux dire, les ſucs détruits par celle des levains putrides, ſont portés vers le canal inteſtinal, où ils excitent plus ou moins d'irritation, & d'où

ils ſont évacués, ſoit naturellement, ſoit par l'effet des remedes. Dans le commencement de la maladie ces déjections ſont d'une odeur inſupportable, ſéreuſes & de couleur verdâtre, ou d'un jaune très-peu foncé : à meſure qu'elle avance il doit ſe former à la ſurface une croûte bilieuſe, qui devient plus conſidérable vers le déclin, lorſque la terminaiſon eſt avantageuſe ; & c'eſt alors que ces évacuations changent d'odeur, n'étant plus infectes comme auparavant ; de couleur, étant d'un jaune foncé ; & de conſiſtance, n'étant plus ſéreuſes, mais liées en maniere de bouillie claire. Moins ces déjections ſont fréquentes dans le commencement, & plus elles ſont ſéreuſes & fétides, plus auſſi le météoriſme du ventre eſt conſidérable. Il faut pourtant obſerver que la grande quantité d'évacuations de cette eſpece a quelquefois beſoin d'être modérée, parce qu'elle affoiblit les malades, qui doivent conſerver un certain degré de force, pour que la coction puiſſe ſe faire *.

§. CCCXXXVIII. *Les ſueurs.* Elles ſont très-fréquentes, & dans les premiers jours de la maladie, l'effet du mouvement accéleré des li-

(*) On verra ci-après ce que c'eſt que la coction.

queurs. Dans les fievres rémittentes putrides, elles arrivent preſque toujours vers le déclin du paroxiſme, & elles ſont plus ou moins abondantes. Dans les continues elles ne paroiſſent pas auſſi régulierement. Au commencement de la maladie elles ſont fétides, & plutôt exprimées par la violence de la fièvre, que le produit de ſon mécaniſme; auſſi ne ſoulagent-elles gueres alors, il faut pourtant convenir que celles qui arrivent à l'époque de chaque rémiſſion, doivent entraîner avec elles une portion de l'humeur morbifique, ou du moins débarraſſer la maſſe des liqueurs, ſurchargée par la préſence de cette matière excrémenteuſe, qui paroît être formée des débris des ſucs que les agens ſeptiques ont détruits. Vers l'état de la maladie, ces ſueurs commencent à être moins fétides, quand la diſpoſition du malade devient meilleure, & alors elles ſont plus avantageuſes. Vers la fin de la maladie elles deviennent favorables, & elles peuvent être regardées comme des criſes utiles, par le moyen deſquelles le levain morbifique eſt évacué. En général on ne peut tirer aucun indice de ce genre d'évacuation, que conjointement avec les autres ſymptômes de la maladie, c'eſt-à-dire, que, s'il arrive que ceux-ci

ne ſoient pas de nature à faire tirer un prognoſtique avantageux, quelque ſoit la qualité & l'abondance des ſueurs, elles ne donnent aucune eſpérance, *& vice verſa.* Il eſt cependant certain que leur abſence doit toujours tenir le Médecin en ſuſpens.

§. CCCXXXIX. *Les urines.* On ſçait que dans l'état de ſanté elles charient les ſels, les parties terreuſes & pluſieurs matieres hétérogênes contenues dans la maſſe du ſang. Ainſi il eſt naturel de penſer que dans l'état de maladie elles ſeront chargées de pluſieurs ſubſtances devenues étrangeres. C'eſt ce qu'on obſerve ici; puiſque non-ſeulement elles ſont très-troubles, mais encore très-puantes. Cependant on ne peut pas être préciſément aſſûré de l'état de la maladie, par la nature de cette excrétion, avant la fin du ſecond ſeptennaire, parce qu'elle varie à l'infini, ſelon la chaleur, l'érétiſme, la qualité de la boiſſon ou ſa quantité, & ſelon le genre de remede qu'on a adminiſtré; de maniere qu'elles ſont tantôt limpides, tantôt bourbeuſes, briquetées & puantes, ſans pour cela que la maladie ait fait quelque progrès en bien ou en mal. Il eſt pourtant vrai que ſouvent la nature choiſit cette voie pour expulſer l'humeur morbifique, & alors, au tems

où l'on doit préſumer que la coction peut-être faite, il ſe forme des dépôts laiteux qu'on apperçoit au fond du vaſe qui contient l'urine, ou l'on y voit un ſédiment copieux, ou enfin un ſuſpenſum ou matiere blanchâtre qui ſurnage, & que les Médecins attendent avec impatience, comme un des ſignes les plus favorables.

§. CCCXL. *Les épiphénomènes.* Ce ſont des accidens qui ſont produits, à la vérité, par la cauſe de la maladie, mais qui n'en ſont pas des effets inévitables; de ſorte que leur préſence ne forme pas le caractere de la fievre, & qu'au contraire elle en aggrave le danger, en ce qu'elle s'oppoſe à ſa marche naturelle. On met au nombre des épiphénomenes des fievres putrides, premierement, les affections ſoporeuſes; 2°. la ſuppreſſion des évacuations; 3°. Les points de côté, avec un crachement de ſang & de la difficulté de reſpirer; 4°. l'éroſion des inteſtins, qui eſt ſuivie de déjections ſanguinolentes; 5°. les violentes douleurs qui affectent conſtamment diverſes parties eſſentielles, telle que la tête, le ventre, &c; 6°. la préſence des vers dans les premieres voies; 7°. la tenſion du bas ventre; 8°. une ſoif que rien ne peut appaiſer; 9°. le hoquet; 10°. in-

ſomnies ; 11°. les mouvemens ſpaſmodiques ; 12°. le délire & le tranſport.

§. CCCXLI. Les affections ſoporeuſes ne ſont point rares dans la fievre putride, & il eſt conſtant que ſouvent elles la rendent plus grave : elles ſont cauſées ou par la violence de la fievre, qui porte les liqueurs avec beaucoup de rapidité vers le cerveau, d'où il s'enſuit un engorgement dans ce viſcère, & une compreſſion ſur l'origine des nerfs, qui produit l'aſſoupiſſement : ou bien elles naiſſent à l'occaſion du ſpaſme qu'excitent les agens ſeptiques dans les membranes du cerveau. Dans l'un & l'autre cas les phénomènes naturels de la maladie ſont troublés, parce que l'action des nerfs étant gênée, le mécaniſme de la fievre eſt dérangé.

§. CCCXLI. *La ſuppreſſion des évacuations* eſt un des accidens les plus fâcheux dans cette maladie : les matieres putrides retenues dans les premieres voies, ou dans la maſſe des humeurs, font en peu de tems des ravages étonnans, & c'en eſt fait des malades, ſi l'on ne rappelle promptement les évacuations. J'ai vu cent exemples frappans des malheurs que cauſe cette ſuppreſſion, & je crois devoir en rappeller un entr'autres, qui prouve combien on

doit être en garde contre les moyens qui peuvent la produire. Je fus appellé en 1772 chez une Marchande, attaquée depuis quelques jours d'une fievre putride, dont les premiers ſymptômes avoient fait croire au Chirurgien que la maladie n'étoit qu'une indigeſtion. Cependant la fievre continuoit, le ventre s'étoit ouvert, & les regles étoient arrivées; tout alloit au mieux, lorſque la malade s'étant plaint d'inſomnie, le Chirurgien lui donna une demie-once de ſyrop de Diacode. Le remede opéra, mais ce fut pour tuer la malade; car les évacuations furent ſupprimées au réveil, & comme on tarda près de vingt-quatre heures à appeller du ſecours, les matieres putrides retenues eurent tout le tems de faire leur effet ſur le cerveau, & de porter la corruption dans toute la machine. Mes efforts furent vains pour réparer ce coup, & quoique j'euſſe obtenu quelques ſelles & le retour des menſtrues, la malade périt en quarante-huit heures. Il faut cependant obſerver que cette ſuppreſſion n'eſt pas également fatale dans tous les tems de la maladie: dans les commencemens ſur-tout il n'eſt pas rare d'obſerver un météoriſme très-conſidérable dans les inteſtins, pendant deux ou trois jours, ſans évacuations

ſpontanées, ſans qu'on puiſſe même en procurer ; & cependant il n'en réſulte pas toujours de ſuites fâcheuſes.

§. CCCXLIII. *Les points de côté avec crachement de ſang & difficulté de reſpirer.* Ces accidens ſurviennent à la maladie, ou ils commencent avec elle : Dans le premier cas ils ſont des épiphénomènes cauſés par l'âcrimonie des agens ſeptiques, qui irritent les bronches & les vaiſſeaux pulmonaires, & ils ſont d'autant plus à craindre, que la maladie eſt plus avancée ; parce que les reſſources contre ce genre de mal ſont alors difficiles, & ſouvent même dangereuſes à mettre en uſage. Dans le ſecond cas ils conſtituent une maladie particuliere, connue ſous le nom de fievre putride pleuritique, ou de pleureſie, ou péripneumonie putride, dont nous avons vu quelques épidémies dans les armées, & dans laquelle il ſe trouve une complication d'inflammation & de putridité. J'en ferai mention dans le Livre ſuivant, Chap. II.

§. CCCXLIV. *L'éroſion des inteſtins, ſuivie des déjections ſanguinolentes.* Le canal inteſtinal eſt l'égoût où abordent preſque tous les ſucs détruits & pervertis par les agens putrides ; delà il n'eſt pas ſurprenant que ces

ſucs très-âcres irritent les membranes de ce conduit au point d'y produire des éroſions plus ou moins conſidérables. Alors les déjections deviennent ſanguinolentes, & ſouvent la gangrêne ſurvient aux inteſtins; ce qu'on reconnoît facilement, tant par la qualité des matieres, que par le hoquet, le pouls intermittent, les extrémités froides, &c. On ſent parfaitement combien cette diſpoſition mérite d'attention, & qu'on doit tenter tous les moyens poſſibles pour empêcher ſes progrès. On verra à l'article de la dyſſenterie * les ſymptômes qui précedent, accompagnent & ſuivent cette éroſion, & plus bas dans cet article, la maniere d'y remédier : il me ſuffit de faire connoître ici qu'elle eſt un des accidens les plus formidables dans les fievres putrides.

§. CCCLV. *Les douleurs violentes qui occupent diverſes parties eſſentielles*, y annoncent toujours l'affluence ou le dépôt de l'humeur morbifique, ou du moins le danger qu'elles ne s'y fixe. Ainſi, par exemple, quand la tête eſt conſtamment douloureuſe, il eſt à craindre qu'il ne s'y forme quelques engorgemens, qui ſont le plus ſouvent ſuivis de ſuppuration. On

(*) Livre II. Chap. III.

connoît le danger de cet évenement. Heureux ſont ceux qui en pareil cas n'ont que les ſinus frontaux engorgés ; parce qu'alors il y a des iſſues pour la ſortie de la matiere. Quand la poitrine eſt douloureuſe, & qu'il y a une petite toux fréquente, on doit auſſi préſumer qu'il pourra ſe former un dépôt dans ce viſcère, comme je l'ai vu pluſieurs fois. Les coliques violentes font connoître l'âcreté des matieres, & craindre l'éroſion des tuniques inteſtinales.

§. CCCXLVI. *La préſence des vers dans les inteſtins* eſt un accident ſouvent léger, & il n'eſt pas rare que dans les premiers jours de la maladie on en rende, tant par la bouche, que par l'anus, ſans que pour cela il y ait un danger évident. Mais ſi dans tout le cours de la fievre il s'en trouve dans les déjections, ils donnent lieu à une complication, qui fait nommer cette maladie, fievre putride vermineuſe, dont nous avons vu des épidémies dans les armées. Le grand uſage des fruits qui n'ont pas acquis leur maturité, rend cette maladie fréquente en Automne, parmi les ſoldats. Je dois obſerver ici que ces vers produiſent quelquefois des ravages conſidérables, tels que l'éroſion des tuniques inteſtinales, des coliques violentes, des

mouvemens ſpaſmodiques, & qu'il eſt alors important de travailler à les détruire promptement; mais comme ces accidens arrivent auſſi quelquefois, ſans que pour cela on rende des vers, il eſt bon de ſavoir qu'on reconnoît l'exiſtence de ces inſectes par le prurit des narines, le teint blafard, les yeux à demi ouverts, le craquement des dents, le ptyaliſme dans la nuit, un mouvement des lêvres & du goſier, ſemblable à celui qu'ils ont dans la déglutition, des maux de cœur continuels & un certain picotement dans les entrailles, qui reſſemble au déchirement, &c: que dans les fievres putrides il ſe forme des vers, c'eſt ce qu'on n'aura pas de peine à concevoir, en ſe repréſentant l'état des permieres voies, & le genre de ſucs dont elles ſont remplies. On ſait avec quelle promptitude les œufs de ces inſectes éclo-ſent au milieu des ſubſtances corrompues.

§. CCCXLVII. *La tenſion du bas-ventre*: cet accident eſt l'effet de la préſence des matieres dépravées dans les inteſtins, & de la difficulté des évacuations, ou celui de l'air qui s'eſt dégagé de ces matieres, & qui diſtend les viſcères, ou enfin de l'irritation conſidérable des entrailles. Le premier cas ſe rapporte à la ſuppreſſion des évacuations; voyez le paragra-

phe

phe CCCXLII; le ſecond eſt le météoriſme ordinaire dans la fievre putride, & il n'eſt dangereux qu'autant que la tenſion eſt permanente, & que les déjections ſont arrêtées, ou du moins très-rares; quant au troiſieme, non-ſeulement il peut être ſuivi de l'éroſion dont il eſt queſtion au §. CCCXLIV, mais encore être accompagné d'une véritable inflammation, ce qui rend la maladie très-grave.

§. CCCXLVII. *La ſoif* eſt un accident ordinaire de la fievre, & il y a bien peu de cas où elle ne ſoit pas très-ardente, quand le mouvement des artères eſt très-précipité. Il eſt en effet facile de concevoir que la chaleur brûlante qu'éprouvent les fébricitans, doit exciter ce ſentiment; mais en général les boiſſons copieuſes ſoulagent les malades, & elles diminuent non-ſeulement la chaleur, mais encore la ſoif dont ils ſont tourmentés. S'il arrive donc que malgré ces moyens ils ne puiſſent pas être déſaltérés, on doit juger que les agens ſeptiques ſont d'une nature très-âcre, & l'érétiſme qu'ils cauſent, bien violent. Ainſi, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on met au nombre des épiphénomènes de la fievre putride, cette derniere eſpece de ſoif, & tant qu'elle dure, on doit toujours craindre pour l'événement.

§. CCCXLVIII. *Le hoquet* eſt une affection ſpaſmodique du diaphragme, qui n'eſt ſouvent que l'effet de la compreſſion qu'il éprouve de la part de l'eſtomac trop plein d'alimens; mais dans les maladies il eſt ordinairement dangereux, ſur-tout lorſqu'il ſe répete; & il eſt le ſigne par lequel on reconnoît que la gangrêne eſt formée, ou ſe forme dans les inteſtins & dans l'eſtomac. Ainſi, quand il eſt joint aux ſymptômes qui déſignent une léſion grave dans ces viſcères, on doit croire que les malades périront bientôt; mais il arrive auſſi par l'irritation qu'éprouvent ces mêmes viſcères, qui agiſſent par ſympathie ſur le diaphragme, & alors il eſt moins dangereux, quoiqu'il ſoit vrai de dire qu'on ne peut pas être tranquile ſur le ſort des malades, tant qu'il perſiſte, & qu'il eſt ſur-tout fréquent; parce qu'alors on doit juger que les agens ſeptiques ſont d'une qualité très-pernicieuſe.

§. CCCXLIX. *Les inſomnies* ſont plus ou moins conſidérables dans toutes les fievres, parce qu'il eſt bien difficile que pendant l'agitation & le mouvement déſordonné des liqueurs, les malades prennent un repos ſuivi, ſur-tout quand ils éprouvent des douleurs, comme dans la maladie dont il eſt ici queſtion. Si l'on obſerve

quelquefois des affections ſoporeuſes dans l'état fébrile, elles ne ſont que l'effet différent de la même cauſe, comme je l'ai fait voir au paragraphe CCCXLI; auſſi voit-on l'inſomnie & les affections ſoporeuſes ſe ſuccéder fréquemment, & on les regarde comme des accidens graves. L'inſomnie abſolue pendant le cours d'une fievre putride, eſt une preuve de la vive impreſſion que cauſent les agens ſeptiques ſur les nerfs, & elle eſt d'autant plus nuiſible, que d'une part les malades ſont plus affoiblis, & que de l'autre l'érétiſme ſe perpétue. Cet état exige beaucoup d'attention, & en même-tems de circonſpection, comme je le prouverai ci-après, & comme on a pu le voir dans l'hiſtoire rapportée au §. CCCXLII.

§. CCCL. *Les affections ſpaſmodiques* : il faut entendre par-là des mouvemens convulſifs ou des convulſions qui ſurviennent aux malades; car la fievre étant elle-même une affection ſpaſmodique des artères, ſi ce terme n'étoit pas expliqué, il y auroit ici une répétition de principe, qu'il ſeroit inutile & abſurde de faire. Il y a un aphoriſme d'*Hyppocrate* trop ſouvent vérifié par l'expérience, qui dit que la convulſion qui ſurvient à la fievre eſt mortelle, & que la fievre qui ſurvient à la con-

vulſion eſt favorable; ainſi, l'on doit penſer que cet accident eſt très-dangereux dans le cas préſent; mais il ne faut cependant pas croire que l'on ne puiſſe plus eſperer la guériſon, quand il a lieu, & lorſque ſur-tout les mouvemens convulſifs n'ont pas duré long-tems; car j'ai vu des malades qui en avoient eus, & qui ont été guéris. Il eſt vrai que ce ſymptôme annonce en même-tems une acrimonie conſidérable des levains ſeptiques, & qu'il produit une léſion d'autant plus grande, que, pendant qu'il exiſte, le mécaniſme de la fievre eſt empêché. Au reſte, les ſoubreſaults dans les tendons ſont une eſpece de mouvement convulſif qu'on obſerve dans la fievre putride, & il eſt certain qu'ils n'empêchent pas que les malades guériſſent. On me dira peut-être qu'il y a des fievres putrides où cet accident n'a pas lieu, mais il n'eſt pas moins vrai qu'on voit du moins ſouvent guérir des malades qui l'ont éprouvé même à un dégré violent.

§. CCCLI. *Le délire & le tranſport* ſont également les effets, ou de l'irritation des membranes du cerveau, ou de leur tenſion, ou de la trop grande vélocité dans le cours des liqueurs : ces accidens ſont plus ou moins dangereux, ſelon leur violence ou leur durée, &

ſelon qu'ils ſont joints à des accidens plus ou moins graves. Il y a des malades qui, au moindre accès de fievre, ont du délire, & ceux-là, dans une maladie plus conſidérable, doivent être plus ſujets au tranſport. Il paroît que cette diſpoſition naît de la ſenſibilité & de l'irritabilité du genre nerveux, qui dans ces individus ſont plus grandes, que dans les autres. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant que dans les fievres putrides le délire & le tranſport ſont toujours des ſymptômes dangereux, ſur-tout vers l'état & le déclin de la maladie, & quand les déjections ſont crûes ou ſupprimées, comme on le verra ci-après.

§. CCCLII. *Les criſes* : on entend par-là une excrétion ſpontanée du levain morbifique, où ſon dépôt dans quelque partie du corps que ce ſoit, annoncées dans les maladies aigues par un mouvement & un trouble plus ou moins ſenſibles dans l'économie animale, ou par quelques ſignes particuliers, & ſurvenans à certains jours de la maladie, qui pour cela ſont nommés critiques, comme ceux qui annoncent ces criſes, ſont appellés indicatifs.

Ces criſes, ou évacuations ſpontannées & ces dépôts, ſont de diverſe nature, & ſe font de différentes manieres : les derniers ſe forment

à l'intérieur ou à l'extérieur, & ils prennent pluſieurs formes; tels ſont les abcès, les puſtules, les pétéchies, &c. Les autres ont lieu par les émonctoires naturels, ou par des iſſues qu'elles ſe ſont pratiquées; tels ſont les crachats, les hémorrhagies, les ſueurs, les vomiſſemens, le flux de ventre & les urines, &c. chacune de ſes criſes juge la maladie, ſoit en bien, ſoit en mal, ſoit en partie, ſoit complettement, ſelon leur qualité, leur abondance, les lieux dont elles émanent & où elles ſe forment, & ſelon les circonſtances & l'eſpece d'affection morbifique, comme je l'expliquerai ci-deſſous.

§. CCCLIII. Quelque ſoit l'effet qui réſulte de ces criſes, il n'en eſt pas moins certain que la nature eſt l'agent qui les détermine, & que l'art n'y a d'autre part que celle d'écarter les obſtacles qui s'oppoſent à l'action, par laquelle elles doivent être opérées, ou de modérer les efforts qui tendent à les précipiter, ou enfin d'empêcher des déviations nuiſibles: mais de même que ces criſes different entr'elles, tant par leur qualité, que par les voies qu'elles ſe pratiquent; de même auſſi chaque maladie a-t-elle ſes excrétions & ſes dépôts critiques qui, ſelon ſon caractere, arrivent à des époques mar-

quées, & ſont plus ou moins ſalutaires ou nuiſibles, complettes ou incomplettes, &c. Cette variation dépend 1°. de ce que parmi les cauſes des maladies il y en a qui ſont plus indomptables que les autres, & qui exigent un travail plus long; 2°. de ce qu'il y a certaines excrétions qui ont plus d'analogie avec l'affection d'un organe, ou avec un certain genre de léſion, & quelques cauſes particulieres; 3°. de ce qu'il ſe rencontre ſouvent des épiphénomènes qui dérangent le travail de la criſe, & des incidens qui occaſionnent des déviations; 4°. enfin parce qu'il y a des ſujets dont les forces ſont inſuffiſantes pour achever ce travail. C'eſt ainſi que la petite vérole, la rougeole, la péripneumonie, les fievres putrides, &c. ont des criſes particulieres, & qui arrivent à des époques différentes, mais fixées par des loix invariables, & plus ou moins avantageuſes ou défavorables.

§. CCCLIV. Chaque criſe à ſes ſignes caractériſtiques, qu'on peut preſque toujours reconnoître; ce qui fait que la plûpart des excrétions critiques ſont dans le cas d'être prévues & annoncées d'avance, par les Médecins qui ont obſervé la marche naturelle des maladies, & qui ont recueilli les obſervations des grands

Maîtres de l'Art. Je m'écarterois de mon ſujet, ſi j'entreprenois ici de décrire le caractère diſtinctif de toutes les criſes, & de leurs ſignes; j'aurai ſatisfait à ce qu'exige la matière que je traite, ſi, après avoir donné des notions générales ſur les jours indicatifs, critiques, déciſifs & intércalaires, & expliqué la manière dont la nature opère pour dompter la matiere morbifique, j'indique le genre de criſes familières dans les fièvres putrides, & les ſignes par leſquels elles ſont annoncées. C'eſt ce que je me propoſe de faire dans les §. ſuivans.

§. CCCLV. On appelle jours critiques ceux où la criſe arrive, qu'elle ſoit avantageuſe ou non, & ceux où elle doit arriver : quoique chaque maladie ait les ſiens, qui ſont plus tardifs ou précoces dans l'une que dans l'autre, il eſt conſtant, par l'obſervation, que, généralement, le 4, le 7, le 11, le 14, le 17 & le 21, ſont ceux qui ont toujours été critiques, puiſqu'en effet c'eſt à ces époques que la plupart des criſes arrivent, & que les maladies ſont jugées. Cette régle peut cependant ſouffrir quelques exceptions, puiſque l'on voit des criſes à des jours différens de ceux qui viennent d'être indiqués, &, ſi l'on s'en

rapporte à M. *Aimen* (*c*), pluſieurs maladies obſervées, tant par les Anciens que par les Modernes, ont été jugées indiſtinctement le 3, 5, 6, 8, 13, &c. mais il faut remarquer que ces exceptions ne regardent que les fiévres & les maladies qui ſe terminent ſans le ſecours de la coction, ou ſans ſuppuration; telles ſont les ſynoques ſimples, & quelques autres affections plus ou moins graves. Au reſte, parmi les obſervations qui nous ont été tranſmiſes par l'Auteur ci-deſſus, il y en a quelques-unes qui n'ont pas un caractère de vérité, & même de vraiſemblance, propre à perſuader, &, pour le prouver, il me ſuffira de citer une fiévre maligne jugée le troiſieme jour.

Les jours indicatifs ſont ceux qui annoncent le tems où la criſe ſe fera, & le genre de celle-ci. Dans toutes les maladies où la *coction* (*) a lieu, & dans quelques autres mêmes d'une eſpèce particulière, ces jours indicatifs ſont très marqués, & ils ſont les mêmes que les critiques, c'eſt-à-dire, que 4 indique ſouvent la criſe qui ſe fera le 7, & celui-ci celle du 11, & ainſi de ſuite. On

(*c*) Differt. ſur les jours critiques, &c.

(*) On verra plus bas ce que c'eſt.

entend par jours intercalaires, ceux qu'on compte entre les critiques ou les indicatifs ci-deſſus. Quant aux jours déciſifs, ce ſont ceux où la maladie eſt jugée complettement en bien ou én mal. On fera une juſte application de ces données, lorſqu'on ſera pénétré des vérités ſuivantes.

§. CCCLVI. Toutes les maladies aigues ſont jugées par des criſes plus ou moins ſenſibles; il y a même des Auteurs qui prétendent que les chroniques ſont ſoumiſes à cette loi. Je laiſſe à l'écart cette derniere opinion, d'ailleurs inconteſtable, parce qu'elle m'engageroit dans une diſcuſſion étrangere; l'autre eſt ſi certaine, qu'elle n'a pas beſoin d'être prouvée; mais il faut du moins l'expliquer, pour arriver au dénoûment; & cette explication, qui exige qu'on reprenne les choſes d'un peu haut, mérite d'autant plus qu'on s'en occupe, qu'il paroît évident que les criſes ſont ſouvent confondues avec des évacuations qui n'ont rien qui en approche; ce qui fait qu'il y a toujours eu, & qu'il y a encore beaucoup de gens incrédules ſur la doctrine des criſes.

§. CCCLVII. Qu'on ſuppoſe telle maladie aigue que l'on voudra, il faut néceſſairement admettre un cauſe matérielle, qui produit

dans l'économie animale, le trouble, le dérangement, en un mot, les léſions qui caractériſent cette maladie, & il eſt certain que c'eſt la qualité de cette cauſe, comme la diſpoſition des ſujets ſur leſquels elle agit, qui forment la diverſité des maladies : & de même qu'on en voit naître de différentes & de ſemblables, des graves & des légeres, par l'action d'une même cauſe, on reconnoît auſſi qu'il y en a d'un genre particulier, dont l'agent à un caractere ſpécial & ſeulement propre à les produire. C'eſt ainſi que dans un air chargé de miaſmes putrides, les uns ſeront attaqués de fievres intermittentes, les autres, de putrides, &c, & que le levain variolique engendre décidément la petite-vérole.

Cette premiere propoſition démontrée, on doit reconnoître que la matiere morbifique ſéjourne dans quelque partie du corps, & il eſt évident qu'elle ne peut réſider que dans la maſſe des humeurs, ou dans quelque viſcere, par ſtagnation, ou enfin ſimplement dans les premieres voies : quelque ſoit le lieu qu'elle occupe, elle y produit des léſions plus ou moins graves, qui troublent inévitablement le mécaniſme des fonctions, & ce changement excite la nature à faire des efforts plus ou moins

puiſſans, pour ſe débarraſſer de l'hétérogène qui l'opprime ; car telle eſt la loi invariable imprimée à l'organiſme du corps, qu'il tend toujours à combattre les obſtacles qui s'oppoſent à l'éxecution libre de ſes mouvemens naturels. C'eſt ainſi que la préſence des ſucs dépravés dans les premieres voies, y cauſe une irritation qui met ces viſcères en contraction, & opere ſouvent l'expulſion des ſubſtances nuiſibles, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles ; qu'une matiere irritante introduite ou formée dans la maſſe générale des humeurs, excite la fievre, &c. Ces effets ſont conſtans ; mais la qualité des cauſes qui y donnent lieu, l'importance des organes attaqués par elles, le degré d'irritabilité & de force dans le ſujet, occaſionnent non-ſeulement des léſions plus ou moins conſidérables & différentes, comme je l'ai déjà dit, mais ils contribuent encore à rendre plus ou moins faciles le travail & les efforts qui tendent à remettre la machine à ſon point : c'eſt ce qui fait que la nature employe, pour remplir cet objet, un tems plus ou moins long & des moyens différens ; que ſouvent elle ſuccombe ſous le poids de l'obſtacle, & qu'elle a preſque toujours beſoin d'être aidée dans cette opération.

Il s'agit maintenant d'expoſer les moyens dont elle ſe ſert, & les voies qu'elle choiſit.

Il eſt très-certain que tous ſes moyens conſiſtent dans l'action & la réaction des fluides & des ſolides. Ce mouvement combiné & modifié à propos, eſt en état de produire tous les effets qui peuvent remettre l'équilibre dans l'économie animale, puiſque 1°. il peut faire naître dans la contexture des parties de l'hétérogene un changement par lequel ſon action ſoit émouſſée, ou qui dans pluſieurs circonſtances rende ces principes homogènes avec les liqueurs. 2°. Il a le pouvoir de provoquer la ſortie de la matiere morbifique par les iſſues naturelles, & celui de la porter du centre à la circonférence, où elle ſe dépoſe, au grand ſoulagement de l'intérieur. 3°. Dans les cas où cette matiere ne peut pas ſuivre ces différentes impulſions, il la réduit par un travail ultérieur à l'état convenable à cet effet.

Ces phénomenes nous donnent l'idée de l'aſſimilation, de l'expulſion, de la deſtruction & de la coction de l'humeur morbifique, & ils réduiſent conſéquemment les criſes à ces quatre opérations, dont la premiere eſt cependant moins une criſe qu'un changement dans la nature des humeurs, ſans évacuations

ſenſibles. Mais à ſa place on peut ajouter la métaſtaſe ou le tranſport de l'humeur morbifique d'un lieu à un autre, parce que bien que ce déplacement s'opere ſans évacuations, il eſt du moins un dépôt ſpontané qui doit être rangé dans la claſſe des criſes, comme on l'a vu au §. CCCLII.

Ces diverſes opérations ſeroient toujours avantageuſes, ſi elles ſe faiſoient dans les tems convenables, par les iſſues favorables, & ſi la matiere de la criſe étoit toujours d'une bonne qualité; mais il s'en faut de beaucoup que les choſes ſe paſſent ainſi dans tous les malades, & c'eſt ce qui fait qu'on diſtingue avec raiſon les criſes en favorables & en nuiſibles, malgré l'opinion de quelques auteurs, qui prétendent qu'il n'y a que les excrétions ſpontanées & les dépôts favorables qui méritent de porter le nom de criſes. Ces Auteurs donnent aux autres excrétions & dépôts non ſalutaires, le nom de ſymptômatiques, & à celles-ci, celui de critiques. Je ne m'arrêterai pas à diſcuter cette matiere, il me ſuffira de dire que la premiere diviſion eſt d'autant meilleure, qu'elle eſt plus conforme au mécaniſme par lequel les criſes ſont provoquées.

§. CCCLVIII. Avant d'expoſer de quelle ma-

nière la nature opere les divers changemens dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de faire une diviſion des criſes, à laquelle on puiſſe rapporter toutes les explications qui ſeront faites à la ſuite de ces préliminaires. J'eſpere qu'on la trouvera très-utile, & même propre à jetter un grand jour ſur la doctrine des criſes. Je les diviſe en partiales, en complettes & en incomplettes, en conſtantes & en accidentelles, en douteuſes, ſymptomatiques, heureuſes, fluantes, dépoſantes, & en celles qui ſe font par tranſport ou métaſtaſe.

Par criſe partiale on entend celle qui ne juge la maladie qu'en partie, ou celle qui le fait avec le concours de pluſieurs ou de quelques autres, & celle qui ſe répete à différentes fois : pour remplir cet objet dans la fievre putride, p. e. une ſueur vraiment critique n'eſt jamais que partiale à l'égard du jugement, parce que cette évacuation, quelque ſalutaire & abondante qu'elle ſoit, ne terminera jamais la maladie parfaitement, ſans le concours de quelques autres, On doit donner ce nom aux criſes qui ſurviennent à la fin des paroxiſmes de certaines fievres intermittentes qui ſe guériſſent ſans le ſecours de l'art, comme on l'ob-

ſerve aſſez ſouvent, ſur-tout au printems; parce qu'il eſt certain que les évacuations qui terminent ces accès, entraînent avec elles une partie de l'humeur morbifique, &c. On appelle complettes celles qui jugent entierement la maladie; telles ſont celles qui, arrivant au terme ordinaire, ſont ſuffiſantes & ſuivies d'une guériſon parfaite. C'eſt à celles-là que ſe rapportent les criſes heureuſes; car bien que les partiales tournent ſouvent à l'avantage des malades, elles n'ont pas tout ce qui eſt néceſſaire pour mériter un titre qui annonce la guériſon parfaite. Les criſes incomplettes ſont celles qui, même étant favorables, ne ſont pas ſuffiſantes, ſoit que le concours de quelques autres devienne néceſſaire, & en ce cas elles ſont partiales; ſoit qu'elles pêchent par le défaut de quantité. Les criſes conſtantes ſont celles qui arrivent toujours, & ſans leſquelles la maladie ne peut être jugée, telles ſont les déjections ſtercorales dans la fievre putride. Les criſes accidentelles ſont, au contraire, celles qui ne ſont pas eſſentielles, telle eſt l'hémorrhagie par le né dans la putride. Les criſes douteuſes ſont celles qui laiſſent en ſuſpens ſur l'évenement, telles que, p. e. celles qui ne ſont pas accompagnées des ſignes qui pourroient

concourir

concourir à déſigner le meilleur état de la maladie: de ce genre eſt une ſueur copieuſe au jour critique, avec des ſignes de crudité dans les autres évacuations, & avec des accidens violens. Quant aux criſes ſymptomatiques ou fâcheuſes, ce ſont celles qui arrivent à contre tems; qui ſont déviées, dont la matiere eſt de mauvaiſe qualité, & qui s'oppoſent aux phénomènes naturels de la maladie, de maniere à faire craindre la perte des malades.

Les criſes fluantes ſont toutes les excrétions ſpontanées qui ſe font par les iſſues naturelles, ou par des digues forcées; telles ſont celles qui ſe font par l'anus, par les voies urinaires, les pores de la peau, les hémorrhagies. Les criſes dépoſantes ou par dépôt, ſont celles qui forment tumeur, élévation, tache, prurit, rougeur, &c. Celles enfin qui ſe font par métaſtaſe ou tranſport, ſont toutes celles qui portent l'humeur morbifique d'un lieu à un autre, comme p. e. d'un endroit moins eſſentiel à celui qui l'eſt davantage; ce qui arrive, lorſqu'une douleur violente qui affecte une extrémité, la quitte pour ſe porter à la tête, où elle produit des accidens plus ou moins graves: l'inverſe de cet exemple eſt la métaſtaſe de l'humeur morbifique, qui occupant une partie plus eſſen-

tielle, ſe porte vers une autre, qui l'eſt moins.

§. CCCLIX. Je reviens maintenant au travail de la nature pour opérer ces criſes, & je commencerai par l'aſſimilation, qui, ſans être une vraie criſe, donne du moins l'exemple des premiers efforts, ou pour mieux dire, du changement qui s'opere le plus facilement. Pour concevoir l'aſſimilation d'une humeur hétérogene dans le corps, il faut ſuppoſer une ſubſtance par elle-même peu nuiſible, & propre à ſe convertir en nos humeurs; d'où il réſulte que les léſions produites par ſa préſence, doivent toujours être légères, & le travail de la nature généralement facile, ou du moins médiocre, pour vaincre l'obſtacle.

La digeſtion préſente aſſez bien le mécaniſme de cette opération: les ſucs extraits des alimens ayant paſſé par les routes du chyle dans le torrent de la circulation, contiennent encore quelques parties non homogènes, qui exigent une action redoublée de la part des ſolides & des fluides, pour les convertir en liqueurs animales & entièrement homogènes. Si ce travail eſt imperceptible & ſe fait ſans aucun mouvement tumultueux dans l'état de ſanté, on n'a qu'à ſuppoſer des ſucs tenaces & moins animaliſés, portés dans le ſyſtême vaſculaire, on

aura l'exemple d'un plus grand effort, & ſi l'on ſuppoſe encore beaucoup d'irritabilité dans les fibres, ou des forces inſuffiſantes, on aura celui d'une action plus vive, qui conſtitue un commencement de léſion. Dans tous ces cas, la nature ayant vaincu cet obſtacle, elle aura opéré l'aſſimilation, & conſéquemment établi le calme & l'équilibre dans l'économie animale.

Si vous voulez vous former une idée d'une guériſon par cette même opération. Repréſentez-vous quelques globules ſanguins arrêtés dans les plus petits couloirs : la colomne des liqueurs qui abordent vers le lieu engorgé, étant dérangée de ſa route par cet obſtacle, elle cherchera à ſe frayer un paſſage, par des chocs redoublés contre la matiere arrêtée, où en enfilant les voies collatérales. Alors tout le ſyſtême nerveux & le vaſculaire ſeront ébranlés en raiſon de la réſiſtance que la colomne ſuſdite éprouvera ; & il en réſultera un mouvement fébrile, qui rendra encore les chocs plus vifs. Si l'embarras, l'engorgement ne peuvent être vaincus par cette accélération de mouvement, & par les impulſions réitérées de la colomne des liqueurs, il eſt évident qu'il naîtra en peu de tems une véritable inflammation ; mais ſi la digue eſt forcée, l'équilibre renaîtra promptement & fa-

cilement : dans ce cas la matiere qui avoit été engorgée, aura par ſa ſtagnation perdu quelque choſe de ſon caractere eſſentiel ou naturel, & elle ſera conſéquemment devenue une ſubſtance étrangere, qui confondue de nouveau avec la maſſe des liqueurs, excitera encore pendant quelque tems une action plus vive dans la circulation, & reprendra enfin les qualités qu'elle doit avoir, ſoit en ſe décompoſant, pour former une nouvelle combinaiſon, ſoit enfin de toute autre maniere. Juſques-là il ne paroît pas qu'il ſoit queſtion de criſes ; mais on voit du moins ce que peut la nature, & ce qu'elle fait en pareil cas, & l'on comprend aiſément ce qu'elle eſt en état de faire de plus pour vaincre la matiere morbifique.

§. CCCLX. En effet, pour peu que l'engorgement dont il a été queſtion dans le paragraphe précédent, ſoit conſidérable, & qu'il tarde à ſe diſſiper, il ſurvient une inflammation, & alors l'obſtacle, le mal, doivent être attaqués plus vivement. Cette attaque conſiſte dans les efforts plus ſuivis & plus violens de la part du piſton qui envoye les liqueurs du centre à la circonférence : ces efforts procurent enfin une heureuſe *réſolution* : ici l'on commence à voir une vraie criſe ; car bien

que la plus grande partie de la matiere qui a été engorgée, ſoit encore propre à devenir homogêne, il eſt conſtant qu'il y en a quelques portions qui ont trop perdu de leur caractere humoral & ſain, pour éprouver ce changement; c'eſt pourquoi celle-là eſt aſſimilée, tandis que celle-ci eſt expulſée par les divers émonctoires. Voici ce qui ſe paſſe dans cette conjoncture : la matiere impropre à l'aſſimilation étant un hétérogêne dans la maſſe des liqueurs, elle excite une irritation plus ou moins vive dans le ſyſtême vaſculaire, & le mouvement qui en réſulte, procure la ſortie de cette matiere nuiſible, ſoit par les pores de la peau, ſoit par les ſelles, ſoit par les urines. C'eſt ce qu'on obſerve dans toutes les inflammations qui ſe terminent par réſolution, & c'eſt par ces évacuations mêmes que la maladie eſt jugée; car s'il arrivoit qu'une inflammation ſe diſſipat ſans qu'elles euſſent eu lieu dans le cas que je préſente ici, il ſurviendroit infailliblement des accidens très-funeſtes : voilà donc un exemple de criſe par expulſion.

§, CCCLXI. Paſſons à celui de la criſe par deſtruction : je ſuppoſe donc que la matiere engorgée n'a pu rentrer dans le torrent de la circulation, pour être aſſimilée ou ſubir la réſo-

lution : la nature employe de nouvelles reſſources ; les liqueurs ſtagnantes changent enfin de qualité, par un genre de décompoſition, qui les convertit, ainſi que les ſolides qui les environnent & les contiennent, en une matiere homogêne, qu'on nomme *pus*. Cette matiere ſe pratiquera un iſſue, ou bien l'art en procurera la ſortie, & la partie auparavant engorgée ſe réunira par une cicatrice. Tous ces effets ſeront, à la vérité, avantageux ou nuiſibles, ſelon le lieu où l'abcès aura été formé, ſelon la facilité que la nature ou l'art trouveront à diriger l'écoulement du pus vers la circonférence, & ſelon que les parties auront été plus ou moins endommagées ; mais il n'en eſt pas moins ſûr, que c'eſt là un moyen de deſtruction de l'humeur morbifique.

CCCLXII. Telle eſt l'eſquiſſe des travaux que la nature entreprend pour rétablir l'équilibre dans l'économie animale, quand ſes fonctions ſont bleſſées ou dérangées par quelque cauſe étrangere : mais en examinant de plus près les circonſtances différentes de celles qui ont fait le ſujet des trois Paragraphes précédens, on connoîtra mieux toute l'étendue de ſes reſſources. On a pu voir dans le premier Chapitre de cet ouvrage, qui traite de l'éphé-

mere, de la ſynoque & de la fievre ſtercorale, le mécaniſme par lequel les cauſes de ces maladies ſont détruites : l'aſſimilation & l'expulſion dans les deux premieres eſpeces ſont les deux moyens, les criſes qui operent cet effet. Quant à la troiſiéme, c'eſt-à-dire, la fievre ſtercorale, on voit que les premieres voies irritées, fatiguées par la préſence des matieres putrides, ſont ſouvent agitées par des ſecouſſes favorables, qui débarraſſent ces organes du poids & de l'hétérogêne dont ils ſont ſurchargés ; autre eſpece de criſe par expulſion. Toutes les inflammations ont la marche décrite dans les §. CCCLX & CCCLXI, ce qui offre l'image de la réſolution, où il y a une criſe par expulſion & celle de la deſtruction ; ſi elles ont d'autres terminaiſons, telles que la gangrêne & l'endurciſſement, elles fourniſſent, ou l'exemple d'une deſtruction abſolue, qui eſt une criſe ſymptomatique, ou celui d'une expulſion imparfaite, qui eſt une criſe incomplette. Les maladies éruptives nous font connoître le travail de la nature, dont tous les efforts ſe réuniſſent pour porter l'hétérogêne du centre à la circonférence, ce qui conſtitue une criſe dépoſante, ou par dépôt, qui eſt plus ou moins complette ou parfaite. Si à toutes ces

eſpèces de mouvemens critiques, on ajoûte ceux qu'on obſerve dans la plûpart des maladies, pour provoquer des ſueurs, des ſelles, des urines, des crachats, des hémorrhagies ; les changemens qui s'apperçoivent dans ces diverſes excrétions, aux différentes époques, & par leſquels on juge de l'état du malade & de la maladie ; en un mot la tendance continuelle de la machine à reprendre l'équilibre qu'elle a perdu ; on aura la preuve la plus ſûre de l'immenſité des reſſources de la nature, & celle de la multitude des voies & des moyens par leſquels les criſes peuvent être opérées.

§. CCCLXIII. Cependant quelque favorable que puiſſe être cette tendance naturelle, on ne peut pas eſpérer que les mouvemens qui en ſont le réſultat, ſe faſſent toujours au profit de la machine ; car outre la néceſſité de les modérer dans le plus grand nombre de cas, il eſt certain qu'il y a mille cauſes qui ont ſur l'organiſme du corps une action ſi puiſſante, ſoit pour précipiter, changer ou dénaturer les criſes, ſoit pour opprimer les forces, que non-ſeulement il ſe fait des déviations nuiſibles, mais que les excrétions diverſes arrivent encore à contre tems, ou ſont d'une qualité qui donne lieu de préſumer que le mécaniſme par le-

quel elles ſont provoquées, eſt un moyen de deſtruction prochaine. C'eſt pour cette raiſon que toutes les criſes ne peuvent pas être regardées comme avantageuſes, ainſi que je l'ai dit plus haut.

§. CCCCXIV. Il en eſt une qu'on doit à juſte titre conſidérer comme le dernier effort de la nature, & le plus grand travail qu'elle puiſſe entreprendre : toutes les cauſes, tous les agens morbifiques ſoumis à l'action des vaiſſeaux, ne ſont pas à beaucoup près également diſpoſés à être aſſimilés, expulſés, détruits, ou portés à la circonférence ; il en eſt qui ſont ſi tenaces, ou d'une qualité ſi nuiſible, qu'étant une fois introduits dans la maſſe des humeurs, toutes les routes excrétoires leur ſont interdites, juſqu'à ce qu'ils ayent éré préparés de maniere à pouvoir ſe frayer quelque paſſage. Cette préparation eſt connue ſous le nom de *coction* : l'humeur morbifique briſée, atténuée par le mouvement auquel elle eſt ſoumiſe dans le ſyſtême vaſculaire, éprouve, après un certain tems, des changemens qui rendent ſa ſortie facile, & il paroit même qu'elle eſt alors enveloppée de quelques productions lymphatiques réſultantes de cette action ; comme on peut le voir dans les nuages, dépôts ou ſuſ-

penſum des urines, au tems de la coction.

§. CCCLXV. Pour concevoir le méchaniſme de cette opération, il faut ſe rappeller quel eſt l'ordre des ſécrétions dans l'économie animale, & ſe repréſenter divers tuyaux abouchés les uns aux autres, dont chacun a ſon organiſation particuliere, ſa propre vie, & conſéquemment ſes fonctions, ayant à contenir, à charier, à ſéparer, & même à perfectionner certaines liqueurs; & tout cela pour entretenir l'exiſtence, le mouvement & l'équilibre de l'enſemble. C'eſt de la maſſe générale que partent toutes ces liqueurs, qui enfilent, chacune, la route qui leur eſt preſcrite par la conſtitution du corps animal : la graiſſe dans l'état ſain n'entre point dans les tuyaux deſtinés à recevoir & à porter la lymphe, ni celle-ci dans d'autres qui ſont formés pour charier ou ſéparer une autre liqueur; & parmi ces conduits il y en a pluſieurs qui aboutiſſent à la circonférence, ou enfin au divers égoûts pratiqués à l'effet de débarraſſer le corps de la ſurabondance des liqueurs ou des matieres qui ſont devenues nuiſibles. Je ſuppoſe donc un levain putride introduit dans le torrent de la circulation : voici les effets qu'il doit produire; 1°. il allume la fievre, dont la violence eſt re-

lative à la nature de l'agent & à la conſtitution du malade ; 2°. cette augmentation de mouvement force les digues pratiquées à l'embouchure des tuyaux, & y fait paſſer des liqueurs étrangeres. 3°. Les ſécrétions ſont augmentées ; 4°. la plûpart des ſucs les plus diſpoſés à la putréfaction participent du caractere du levain ſeptique. Delà cette quantité d'excrétions putrides, & ce trouble dans toutes les fonctions qu'on obſerve dans les commencemens de la maladie. Cependant le noyau ſeptique trop irritant & trop conſidérable reſte encore confondu avec la maſſe générale, parce qu'il trouve tous les orifices, toutes les bouches des vaiſſeaux ſécrétoires exactement fermés, lorſqu'il ſe préſente au paſſage. Il en réſulte néceſſairement que la fievre continue ; puiſque l'érétiſme du ſyſtême vaſculaire eſt toujours le même par la préſence de l'hétérogêne ; mais ce mouvement accéléré ayant enfin briſé & diviſé la matiere nuiſible, elle en change de caractere, & elle devient enfin d'autant plus propre à enfiler les routes excrétoires, qu'elle eſt en même-tems réduite ſous une forme qui permet ſa ſortie, puiſqu'elle ſe trouve combinée avec les productions lymphaticomuqueuſes qui l'ont enveloppée, ou qui

s'y ſont jointes intimément, moyennant l'action redoublée & continuée du ſyſtême vaſculaire. Cette explication rend compte de tous les phénomenes qu'on obſerve avant & après la coction dans la fievre putride : On voit, 1°. la deſtruction & l'évacuation journaliere des ſucs muqueux, qui ont acquis un caractere de putridité ; 2°. des déjections & des excrétions putrides & fétides plus ou moins copieuſes, ſelon la qualité & la quantité de l'agent, les forces qui agiſſent ſur lui, & les obſtacles qui s'oppoſent à la marche naturelle de la maladie ; 3°. des accidens plus ou moins graves, & ſouvent mortels, par l'érétiſme conſidérable, par la diſpoſition du ſujet, & par le genre d'organes qui ſe trouvent léſés ; 4°. une fievre toujours violente, juſqu'au moment où le ferment putride eſt corrigé ; 5°. un changement favorable à l'époque de cette correction, & des criſes avantageuſes ; 6°. un trouble plus ou moins grand, & les ſymptômes les plus fâcheux, quand la nature n'a pas la force d'opérer la coction, ou lorſque cette opération eſt dérangée par un mauvais traitement, ou par des épiphénomènes, & quand les ſecours de l'art, quoique bien appropriés aux circonſtances, n'ont pas le pouvoir de changer ces mauvaiſes diſpoſitions.

§. CCCLXVI. Il s'agit donc maintenant d'examiner la nature des criſes qui arrivent dans la fievre putride, quels ſont les jours où elles arrivent, & par quels ſignes elles ſont précédées & annoncées ? Ces trois queſtions me ramenent à mon ſujet, & je crois qu'on ne trouvera pas que les détails précédens ſont inutiles, quand on aura bien conſidéré la difficulté qu'il y a d'expoſer d'une maniere claire & préciſe des phénomènes ſi eſſentiels à connoître.

§. CCCLXVII. Les criſes qui arrivent dans la fievre putride, ſont aſſez nombreuſes, & l'on pourroit dire qu'il n'y a guères de maladie où il en ſurvienne autant, & d'auſſi fréquentes. On voit en effet tous les genres d'excrétions devenir critiques, ſoit en même-tems, ſoit à des époques différentes ; & comme ſi tant d'évacuations ne ſuffiſoient pas, on obſerve encore que la nature force quelques digues, pour opérer des criſes, ou qu'elle dépoſe l'humeur morbifique en différens lieux. Ainſi, les déjections par l'anus & par la bouche, le flux des urines, les ſueurs, les crachats, forment le plus ordinairement les criſes de la fievre putride ; les hémorrhagies par le nez, ou par les hémorrhoïdes, ſont auſſi quelquefois de la partie, & enfin il ſurvient aſſez ſouvent des dépôts ou

abſcès : chacune de ces voies va faire le ſujet des paragraphes ſuivans.

§. CCCLXVIII. Je commencerai par les excrétions, dont la plûpart ayant déjà été examinées ci-deſſus §. CCCXXXVII, CCCXXXVIII & CCCXXXIX, comme provoquées, augmentées & réitérées par l'action de la fievre, ſeront conſidérées ici ſous un autre face ; c'eſt-à-dire, comme les voies dont la nature ſe ſert pour l'expulſion de l'humeur morbifique, ou du moins comme celles qui doivent remplir cet office. Il ne faut pas en effet confondre les évacuations, qui ſont le produit du mouvement tumultueux excité par les agens ſeptiques, avec celles qui ſont le réſultat d'un travail ſuivi, pour opérer la deſtruction, le changement & l'expulſion de ces agens. On diſtingue aiſément ces deux ſortes d'excrétions par leur qualité, & par le tems auquel elles arrivent, ainſi que par la maniere dont elles diſpoſent le corps, comme on le verra ci-après.

§. CCCLXIX. Les déjections ſtercorales ſont néceſſaires dans tout le cours de la maladie, ſoit pour dégager les entrailles des ſucs pervertis qui y abordent continuellement, comme je l'ai dit au §. CCCXXXVII, ſoit pour concourir à l'expulſion de quelques portions de l'humeur

morbifique. Leur fétidité & leur crudité n'empêchent pas qu'elles ſoyent critiques, quand elles ſont ſpontanées, & qu'elles arrivent à la fin du paroxiſme ou du redoublement; mais alors elles ne ſont que des criſes partiales, incomplettes & ſymptômatiques : que ſi elles ſurviennent à ces mêmes époques, & de la même maniere, mais moins fétides, plus jaunes & moins épaiſſes, elles ſeront des criſes partiales, incomplettes, douteuſes; le tems où elles changeront de qualité, ſoit en mal, ſoit en bien, & la préſence ou l'abſence des autres ſignes qui concourent avec elles au jugement de la maladie, les rendront plus ou moins favorables ou nuiſibles; de ſorte que dans les premiers jours leur crudité & leur fétidité ne ſont pas auſſi dangereuſes, que vers les derniers tems. En général, après l'état de la maladie, ce genre de criſes eſt le plus important; de ſorte que jamais il n'arrive de guériſon, que les déjections ſtercorales n'ayent préſenté des ſignes de coction; & la mort ou la dégénération de maladie eſt inévitable, lorſque vers le 14 ou 17 elles ont encore tous ceux qui déſignent la crudité : cependant elles ne forment point une criſe complette, dans aucun tems, & l'on doit obſerver qu'elles doivent être d'autant plus

copieuſes, que les autres excrétions le ſont moins; mais leur trop grande abondance nuit à la coction de l'humeur morbifique, & l'on doit les modérer. Quoiqu'on mette en uſage dans tous le cours de la maladie des remedes qui déterminent ces évacuations, à moins qu'on n'ait forcé les doſes, on reconnoît aiſément les criſes, aux époques ordinaires, par la facilité avec laquelle le ventre ſe lâche alors, & par l'abondance plus grande des matieres; on obſerve même que ſouvent les laxatifs n'operent que dans les jours critiques. Quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt pas cette eſpece de matieres qui enveloppe le noyau ſeptique, mais leur bonne qualité annonce que cet agent eſt détruit, & leur mauvaiſe qualité, qu'il exerce encore ſon empire ſur les humeurs. Les ſueurs ſont fréquentes; elles deviennent des criſes partiales, incomplettes, douteuſes, & même ſymptômatiques, aux mêmes époques que les déjections ſtercorales; mais elles ne ſont pas auſſi néceſſaires. En général, elles doivent être modérées, & lorſque les ſignes de coction commencent à paroître, elles concourent avec eux à faire juger la criſe parfaite. Au reſte, leur abſence après les rémiſſions; leur fétidité & leur abondance vers la fin de la maladie, ſont généralement

ment des criſes fâcheuſes, qui, ainſi que les déjections fétides & copieuſes, annoncent une corruption univerſelle & prochaine. J'ai fait voir au §. CCCXXXIX combien les urines varient en conſiſtance, en couleur, & même en odeur, dans le cours de la maladie; c'eſt par elles cependant que l'on s'aſſure le mieux que la coction eſt prochaine, où qu'elle eſt formée; de ſorte que leur abondance, ou du moins leur écoulement facile avec un nuage ou ſuſpenſum, & un dépôt muqueux dans les jours critiques, annoncent la correction ou la deſtruction de l'humeur morbifique, & d'autres criſes prochaines, ou même, que les évacuations préſentes, qui ſont d'ailleurs de bonne qualité, ſont des criſes favorables: que ſi ce nuage & ce dépôt n'exiſtent pas dans les urines à cette époque, & qu'au contraire elles ſoyent puantes, bourbeuſes, ou très-limpides, on juge par cette crudité, que les évacuations critiques favorables ſont encore éloignées, ou même que la criſe ſera fâcheuſe: ce ſigne eſt encore plus mauvais, lorſque les déjections ne ſont pas de bonne qualité.

On peut mettre au nombre des criſes le vomiſſement qui ſurvient quelquefois dans la fievre putride; mais on doit bien pen-

ſer que ce n'eſt point celui qui arrive au commencement de la maladie, & qui n'eſt que l'effet de l'érétiſme des premieres voies, occaſionné par la préſence des ſucs dépravés dans ces viſcères. Celui qu'on peut regarder comme critique, arrive au tems où la coction eſt achevée, & alors il eſt purement bilieux. Il arrive auſſi quelquefois que les moribons finiſſent par une criſe de ce genre, & l'on ſent qu'alors c'eſt le dernier effort de la nature, & qu'il eſt moins l'effet de la coction, que celui des progrès du mal. Au reſte, cette criſe eſt rare, toujours partiale, & douteuſe en elle-même. J'ai vu quelques malades attaqués de la fievre putride, qui au vingt-unieme jour de la maladie, avoient une expectoration abondante de crachats muqueux & puriformes, qui terminoient la maladie; j'en ai vu d'autres à qui cette criſe arrivoit au quatorzieme jour, & j'ai conſtamment obſervé que tous avoient éprouvé, dans le cours de la maladie, d'une maniere plus ou moins ſenſible, quelque gêne dans la reſpiration, ou qu'ils avoient eu une toux plus ou moins fréquente. Il réſulte de-là que les crachats doivent auſſi être conſidérés comme une criſe dans cette maladie; mais on ſe flatteroit envain qu'elle fut ſuffiſante, ſi les autres évacuations ne concourroient avec elle pour

le jugement de la maladie. Cette criſe peut d'ailleurs être fâcheuſe, ſi l'expectoration n'eſt pas facile, & ſur-tout ſi les crachats ſont purulens, ce qui dénote un dépôt, comme on le verra plus bas.

Quant aux hémorrhagies, il n'y a que celles qui arrivent ſur le déclin de la maladie qui puiſſent être appellées critiques. Ce produit eſt extrêmement rare, & lorſqu'il a lieu, l'examen du ſang qui a coulé, les ſignes précédens & préſens de la maladie, le concours des autres évacuations, & le ſoulagement ou le mauvais état des malades, font juger ſi la criſe eſt avantageuſe ou défavorable : ainſi, un ſang diſſous, noir & putride, qui découle par le nez, vers le déclin de la maladie, ſans qu'on ait apperçu des ſymptômes de coction, eſt une criſe mortelle. Si au contraire ces ſignes ont paru, & que le ſang ſoit d'une bonne conſiſtance, la criſe eſt favorable ; mais, comme on le voit, elle eſt toujours partiale.

§. CCCLXX. Les dépôts ou abſcès ſont toujours des criſes douteuſes : il paroît que l'on doit attribuer ce produit à la trop grande quantité, ou à la qualité pernicieuſe des agens ſeptiques, & à l'inſuffiſance de la nature & de l'art pour leur correction, leur deſtruction &

leur expulsion. Dans cette conjoncture, l'humeur morbifique ne pouvant être entraînée par les voies excrétoires, elle s'arrête dans quelque partie, où elle forme un dépôt, qui se termine ordinairement par la suppuration. On conçoit aisément que le lieu où se fixe ce dépôt, rend la crise plus ou moins favorable ou nuisible; de sorte que celui qui se forme intérieurement, est toujours très-dangereux. Cependant lorsqu'il trouve un issue, il juge souvent la maladie en bien; c'est ce que j'ai observé plusieurs fois, mais entr'autres, dans un Hollandois, qui eut une vomique, dont la crévasse termina la maladie heureusement.

§. CCCLXXI. Les jours critiques dans la fievre putride se comptent réellement par quartenaires & septennaires, comme il a été dit au §. CCCLV; mais pour bien comprendre la maniere dont les choses se passent, il faut se rappeller que ces jours se divisent généralement en indicatifs & en décisifs, & que ceux qui forment l'intervalle entre les quartenaires, se nomment jours intercalaires. La premiere observation qu'on puisse faire à l'égard des jours critiques dans la maladie dont il est ici question, c'est que le quatre, ni le sept ne sont jamais décisifs, parce que ce terme fixeroit la durée

de la fievre putride à quatre ou ſept jours, ce qui ne peut exiſter, quand même on voudroit ſuppoſer que cette maladie peut ſe terminer par la mort à une de ces époques; parce que dans le cas où cet événement auroit lieu, il eſt certain que la fievre auroit eu quelques complications qui l'auroient fait dégénérer, ce qui ſort de la regle que je ſuis ici. Quant à ce qui regarde la putride qui parcourt ſes périodes, comme on n'a jamais obſervé que la coction ſe fut faite au ſeptieme jour, il eſt évident qu'il ne peut être déciſif, ni à plus forte raiſon le quatrieme. Ils ſont donc au plus des jours indicatifs, c'eſt-à-dire, des époques où il ſe préſente quelques phénomènes qui annoncent une criſe plus ou moins parfaite pour le quartenaire ſuivant, ou bien, qui n'offrant aucun ſigne de ce genre, donnent lieu de préſumer d'une maniere preſque ſûre que la criſe ſera retardée. C'eſt ainſi, par exemple, que le quatre d'une fievre putride, qui ne montre aucun changement, ni dans l'état de la maladie, ni dans les évacuations, eſt l'indice d'ue criſe prolongée au moins juſqu'au onzieme jour; au lieu que, ſi à ce terme, (au 4), il ſurvient quelqu'évacuation, qui montre évidemment une criſe avec ſes précurſeurs & ſa ſuite ordinaire,

on jugera que le ſept, cette même criſe ſera plus avantageuſe, ou plus vive, ou plus marquée; comme cela arrive, lorſque les déjections ſtercorales, juſques là très-crûes & très-fétides, le deviennent moins, & qu'on obſerve à leur ſurface une croute bilieuſe, plus ou moins épaiſſe. On pourra porter le même jugement, ſi, au quatre, après un redoublement ou un paroxiſme plus violent, il ſurvient des ſueurs plus abondantes, un flux plus conſidérable d'urines, ayant un dépôt plus ou moins copieux: mais s'il arrive que le prélude ait lieu, ſans ce produit, la durée ou la prolongation de la maladie eſt certaine; & l'on ſera fondé à croire que certaines criſes déſavantageuſes ſe préparent, ſi à cette époque on obſerve quelques ſignes fâcheux, ſoit dans les évacuations, ſoit dans l'état du malade. Ainſi, un ſaignement par le nez, avec une violente douleur à la tête, le délire ou le tranſport, & avec les ſignes précurſeurs ou concomitans de la criſe, qui ne ſont autre choſe que l'augmentation du mouvement dans la circulation, annoncera qu'il ſe prépare quelque dépôt à la tête, ſur-tout ſi l'évacuation ſuſdite n'eſt pas ſuivi d'un ſoulagement réel, où s'il n'y en a aucune autre, après l'effort que la nature vient de faire.

Le ſept eſt également l'indicatif du onze. Celui-là offre la même tendance à la criſe, & cette tendance ſe rapporte plus ou moins à celle que le quatre a indiquée, & qui eſt plus ou moins conſidérable, ſuivant ce que le premier indicatif a marqué, & en raiſon des épiphénomenes de la maladie, continués ou ſurvenus dans les jours intercalaires. Ainſi je ſuppoſe que le quatre il n'y ait eu que des ſignes de crudité; le ſept ſe paſſera de l'une ou de l'autre façon dont le premier indicatif a été décrit ci-deſſus; mais ſi la criſe a commencé à celui-ci, & qu'on n'ait point troublé mal à propos la marche de la maladie, ou qu'il ne ſoit point ſurvenu quelques ſymptômes qui produiſent cet effet, les criſes ci-deſſus ſeront plus marquées, plus copieuſes & en même-tems plus utiles. Que ſi l'on a reconnu précédemment les indices d'une criſe fâcheuſe, comme. p. e. ceux d'un dépôt intérieur, ils ſeront également plus marqués, à moins que les moyens employés n'ayent apporté un changement favorable; ce qui arrive tous les jours, lorſqu'on a l'attention de ſuivre exactement les jours critiques. En général les efforts de la nature ſont plus évidens au ſept, qu'au quatre, & il eſt aſſez ordinaire que ce dernier préſente encore tous les

ſignes de crudité, qui laiſſent en ſuſpens ſur ce genre de criſe future.

L'onziéme jour eſt ordinairement marqué par des criſes plus évidentes, que les critiques précédens, & elles ſont généralement relatives à l'indication de ceux-ci. C'eſt alors que, dans le cas où la maladie ſe civiliſe, la croute bilieuſe qui avoit paru à la ſurface des déjections ſtercorales, devient plus conſidérable, plus épaiſſe & moins fétide; alors les urines qui juſques-là n'avoient encore donné aucun ſigne de coction, commencent à dépoſer un ſédiment muqueux, & elles ſont recouvertes d'une péllicule mince tirant ſur le blanc, ſous laquelle on apperçoit ſouvent quelques traces de ſuſpenſum; elles deviennent dailleurs d'une couleur jaune, & elles ſont moins fétides qu'au paravant. On peut dire egalement que les ſueurs ſont plus faciles, moins puantes, & comme les deux genres d'excrétions ci-deſſus, plus abondantes, avec un ſoulagement notable des malades, & la diminution des accidens. Que ſi les jours indicatifs précédens n'ont point été marqués par des criſes évidentes, elles commencent ſouvent le onze, & alors on obſerve ce que j'ai annoncé pour ces époques, par rapport aux criſes favorables. Que ſi ces premiers

indicatifs ſe ſont paſſé d'une maniere tumultueuſe avec des produits défavorables, ou des ſignes déſavantageux, on voit le plus ſouvent les accidens ſe développer de plus en plus, juſqu'au onze, auquel tems les évacuations excitées par le mouvement critique, ſont en raiſon de ce qui s'eſt paſſé précédemment, à moins que l'art, dans les jours intercalaires, n'ait obvié au déſordre futur. Alors il ſurvient p. e. des évacuations critiques plus abondantes, avec tous les ſignes de crudité, qui annoncent que l'humeur morbifique n'a pas ſubi le degré de coction ſuffiſant, & qu'elle eſt conſéquemment à-peu-près au même point. Que ſi les ſignes de dépôt ont paru le 7, & qu'il n'y ait pas eu de changement notable à cet égard dans les jours intercalaires, ces indices deviennent plus manifeſtes le onze, & ſouvent le dépôt eſt déjà formé: mais on doit remarquer à ce ſujet que dans ce même moment les excrétions critiques peuvent paroître de bonne qualité, parce que l'humeur morbifique dépoſée, n'agit plus avec autant de violence ſur le ſyſtême général. Ainſi, en ſuppoſant que le dépôt ſe ſoit formé à une partie extérieure, on doit en augurer favorablement. Il eſt bien rare, quoique cependant poſſible, que la maladie ſoit jugée

le onze, mais en même tems on peut dire que l'abſence des ſignes de coction à cette époque, eſt ſouvent l'arrêt fatal des malades ; au lieu que s'ils arrivent, on peut eſpérer que le quatorze, la criſe ſera complette, & conſéquemment la maladie jugée en bien. Cependant il n'eſt pas très-ordinaire que la fievre ceſſe ce jour-là, non plus que le dix-ſept, & elle ſe prolonge ſouvent juſqu'au vingt-un. Alors à meſure qu'elle avance, les ſignes de coction deviennent plus évidens, & les criſes plus complettes. Mais ſi les indices favorables manquent, & que les excrétions, quoique copieuſes, ſoient de mauvaiſe qualité, la corruption s'empare de la machine, & il ſurvient des accidens mortels, ou du moins aſſez graves pour faire dégénérer la maladie & la prolonger, ce qui arrive ordinairement, lorſque les épiphénomènes continuent d'avoir lieu, & qu'ils s'oppoſent à la marche naturelle de la maladie : c'eſt pourquoi une fievre putride ſimple qui ne ſe termine pas au plus tard le vingt-un, devient une fievre putride maligne, dont je parlerai dans l'article ſuivant. Il eſt pourtant vrai que ſouvent tous les ſignes de coction ayant paru aux termes énoncés ci-deſſus, cette fievre, ſans devenir plus grave, n'eſt pas entierement jugée,

& qu'elle dégénere en intermittente : ce qui a ſur-tout lieu , quand l'humeur morbifique a été très-abondante & très-pernicieuſe , mais encore plus par l'abus qu'on a pu faire des médicamens qui ont empêché le travail de la nature. J'ai vu toutes ces eſpeces de terminaiſons : mais la plus curieuſe , à mon avis , eſt celle que j'ai obſervée dans un de mes Confreres que je traitois , conjointement avec M. *Bory* , autre Confrere. La maladie ayant parcouru tous ſes tems avec les ſignes favorables ci-deſſus , & paroiſſant jugée le vingt-un , puiſque le malade étoit ſans fievre & ſans accident quelconque, le lendemain il ſurvint un violent paroxiſme,avec tous les ſymptômes d'une fievre intermittente. Cet accès dura pendant douze ou quatorze heures , & il fut ſuivi de ſueurs & de ſelles abondantes de bonne qualité, après leſquelles la guériſon fut parfaite.

Quoiqu'il en ſoit des différentes criſes ci-deſſus énoncées , il eſt poſitif que le ſigne de coction le plus certain ſe trouve dans les urines , & que c'eſt-là qu'on doit principalement le chercher depuis le onze juſqu'au vingt-un ; de maniere que ſans le ſuſpenſum dont j'ai parlé, ſans le ſédiment muqueux & la petite pellicule, on doit toujours être en ſuſpens.

On voit parce que je viens de dire, qu'il n'y a de criſes conſtantes dans la fievre putride, que les trois ſortes d'excrétions ſur leſquelles j'ai inſiſté; ſavoir les déjections excrémenteuſes, les ſueurs & les urines; les autres criſes arrivent également aux jours critiques, mais elles ne peuvent faire prononcer ſur l'état de la maladie d'une maniere poſitive; de ce nombre ſont les hémorrhagies, les dépôts, &c. & elles ſont conſéquemment incomplettes & accidentelles.

Que la plûpart de ces criſes déciſives puiſſent avoir lieu dans d'autres jours, que ceux que j'ai indiqués, c'eſt une vérité que j'ai déjà reconnue; mais j'ai de la peine à croire que les obſervations que l'on a faites à cet égard ſoient auſſi juſtes qu'elles le devroient être, & il eſt à préſumer que les exceptions ont dépendu de la maniere dont les malades avoient été traités. On eſt fondé à en porter ce jugement, par la certitude que l'on a de la marche conſtante de la nature dans la plûpart de ſes opérations, & notamment dans celle-ci; de maniere que j'aimerois mieux croire que les jours critiques étant dérangés, la maladie change de caractere, que d'adhérer à des criſes ſurvenues à des époques contraires à celles que la nature a

fixées, ſur-tout par rapport à la coction : on verra bientôt que la doctrine des criſes eſt ſouvent négligée dans le traitement des gens de guerre, & d'après cela on pourra juger du danger auquel ils ſont alors expoſés.

§. CCCLXXII. Le dernier point qui me reſte à examiner par rapport aux criſes, concerne les ſignes par leſquels elles ſont manifeſtées & annoncées. la matiere eſt délicate & difficile à traiter; mais on conçoit en même-tems combien elle eſt importante, puiſqu'il eſt évident que, ſi l'on pouvoit avoir des ſignes précurſeurs très-certains des criſes qui doivent être nuiſibles, il ſe trouveroit beaucoup plus de moyens de guériſon, par la facilité qu'on auroit de prévenir les événemens fâcheux. On va voir par ce qui ſuit, le terme où nous ſommes à cet égard.

Les ſignes qui annoncent les criſes doivent d'abord être diſtingués eu généraux & en particuliers; ceux-là précedent immédiatement la criſe, & ils ſont facilement reconnus par les efforts redoublés de la machine, par un pouls plus fort, plus accéléré ou développé, & par un trouble plus ou moins grand dans toute l'économie animale, qui ceſſe, quand la criſe eſt avantageuſe, & qui, au contraire, aug-

mente, & conduit à la mort, ou du moins fait dégénérer la maladie, quand cette criſe eſt nuiſible ou empêchée (*). Les ſignes particuliers ſont ceux qui dénotent telle ou telle criſe future. Ils ſont plus ou moins éloignés, mais en même tems plus ou moins incertains: on peut conſulter le paragraphe précédent, & l'on verra, quant à la fievre putride, quels ſont ces ſignes précurſeurs. On ne ſauroit cependant nier que réellement toutes les criſes en particulier, & même la plûpart des autres accidens futurs des maladies, ne puiſſent être reconnus par des ſignes qui leur ſont propres; puiſqu'il eſt évident que tous les évenemens qui ſe préparent dans l'économie animale, y font une impreſſion particuliere, qui ſeroit dans le cas d'être ſaiſie: c'eſt pourquoi l'on ne ſauroit trop louer les travaux des Médecins qui ont recherché dans les différens rithmes du pouls, les ſignes des criſes futures. Les ſuccès de *Solano*, de *Nihel*, de *Cox*, & de quelques autres, au nombre deſquels ſe trouve M. *Bordeu*, ſont faits pour nous encourager. Il eſt pourtant vrai

(*) Il faut pourtant obſerver que ces efforts & ce trouble ſont plus ou moins ſenſibles, ſuivant l'eſpece de criſe, & la difficulté avec laquelle elle eſt déterminée.

que l'hiſtoire des pouls compliqués ſera toujours bien difficile à développer, & que par-conſéquent on aura bien de la peine à prédire par ce moyen les criſes de la plûpart des maladies aigues, dont les épiphénomènes dérangent trop ſouvent la marche. Quoi qu'il en ſoit, tout médecin qui veut ne pas commettre d'erreurs dans la cure des maladies, doit méditer & répeter les obſervations des Médecins qui ont écrit ſur le pouls, comparer les criſes & les jours critiques avec ce que les Anciens en ont dit, & ſur-tout ſe rappeller que la grande quantité de remedes & les ſaignées nombreuſes ſont, avec la maniere dont on applique indiſtinctement les moyens curatifs à toutes les époques, la principale cauſe qui empêche qu'on obſerve des criſes auſſi régulieres qu'elles le devroient être. Les fievres putrides des gens de guerre ſont malheureuſement dans le cas d'être traitées, ſans acception des regles dont je viens de parler, & c'eſt ce qui les rend ſouvent ſi meurtrieres.

§. CCCLXXIII. *Le pronoſtic*: on pourra le former en grande partie, en recueillant tout ce qui a été dit depuis le §. CCCXXXV juſqu'ici: j'ajouterai les ſignes & les obſervations qui doivent le completter. Les rémittentes

putrides ſont généralement moins opiniâtres & plus douces que les continues, & en même-tems celles-ci ſont extrêmement rares; les ſporadiques ſont moins pernicieuſes que les épidémiques, & celles-ci d'autant plus dangereuſes dans les ſoldats, que leurs cauſes ont été plus vives & plus actives, & que les ſujets ſont plus mal diſpoſés; ce qui arrive ſur-tout à la guerre, à la fin des campagnes laborieuſes, pendant des ſaiſons malſaines. L'air des hôpitaux nombreux, mal ſitués & mal tenus, aggrave encore ce danger. Il y a moins à craindre dans les ſujets bien diſpoſés, dans ceux dont les forces ſont moins épuiſées. La foibleſſe du pouls, la réunion de pluſieurs épiphenomènes, & l'abſence des criſes partiales, rendent le danger plus évident; l'abſence des ſignes de coction vers le tems où ils doivent paroître, le pouls intermittent & intercadant, le froid des extrémités, le hocquet, annoncent une mort prochaine.

Au contraire, les déjections libres, & toutes les excrétions qui changent chaque jour en mieux, la langue humectée ſur les côtés, quoique ſéche & même noire dans ſon milieu, les abſcès ou dépôts extérieurs, les boutons ou galles ſous le nez & ſous les levres, le ventre mollet,

mollet, le teint d'un jaune clair, la reſpiration facile, ſont d'un heureux préſage. On doit ſe flatter d'un ſuccès encore plus complet, quand les criſes arrivent aux tems convenables, avec les ſignes de coction; ce qui ſuppoſe la ceſſation des accidens les plus graves, & un ſoulagement marqué; quand vers le déclin de la maladie la croutte noire & séche qui étoit ſur la langue, ſe fend, s'humecte, tombe enſuite, & laiſſe a ſa place une teinte blanchâtre, à laquelle ſuccede une couleur rouge pâle; quand la foibleſſe du pouls & la maigreur ſont relatives au tems de la maladie, & à la quantité des évacuations; quand les idées ſont nettes, la fievre modérée, le pouls égal, la peau humectée, la déglutition facile, &c.

Les ſignes douteux ſont tous ceux qui annoncent la crudité dans le tems où elle ne devroit plus exiſter, & les abſcès internes dont l'iſſue eſt incertaine, & les effets dangereux pour la ſuite. C'eſt ainſi, par exemple, qu'un abſcès à la tête, même dans les ſinus frontaux, doit inquieter, juſqu'à ce que la matiere ait coulé, & que ceux qui ſe forment à la poitrine, peuvent laiſſer dans les poumons une vice, qui entretienne une maladie mortelle, &c. &c.

§. CCCLXXIV. *Curation*: les indications ſe

réduiſent à ſix chefs principaux; ſavoir, 1°. diminuer la violence & l'ardeur de la fievre, afin d'éviter les accidens qui ſont les ſuites ordinaires de ces cauſes, & de remettre plus d'équilibre entre les ſolides & les fluides; 2°. débarraſſer les premieres voies des ſucs putreſcens & putrides, dont elles ſont toujours plus ou moins farcies, afin d'empêcher que la plus grande partie paſſe dans la maſſe générale, où elle ſoutiendroit & augmenteroit l'action des levains ſeptiques; 3°. arrêter les progrès de ces agens; 4°. provoquer une dépuration douce & continuelle, afin que les matieres hétérogènes, qui ſont les produits de la deſtruction des ſucs ſoumis à l'action des levains ſeptiques, ſoyent entraînés hors du corps; 5°. écarter les épiphenomènes, afin que la nature, rentrée dans ſes droits par les moyens ſuſdits, puiſſe opérer la coction néceſſaire; 6°. enfin favoriſer les criſes avantageuſes, les retenir dans leurs juſtes bornes, & empêcher celles qui ſont nuiſibles.

§. CCCLXXV. *Premiere indication* : on a déjà vu dans pluſieurs endroits de cet ouvrage, & il eſt conſtant que la fievre eſt un moyen dont la nature ſe ſert pour opérer l'aſſimilation, la deſtruction, l'expulſion & la coction

de l'humeur morbifique, dans toutes les maladies aigues. La marche réguliere de celle-ci, & les criſes marquées qu'on y obſerve, quand on ne les trouble pas mal-à-propos, ne laiſſent aucun doute ſur l'efficacité du mouvement fébrile, bien reglé & bien modéré, pour remplir les vues de la nature : mais cette modération, qui eſt préciſément le juſte milieu, la ſeule condition néceſſaire, pour rendre la fievre utile, ſe rencontre très-rarement. On obſerve au contraire un déſordre plus ou moins grand dans la circulation, des ſymptômes de pléthore & de raréfaction, qui donnent lieu de craindre, ou la rupture de quelques vaiſſeaux, ou le dépôt de l'humeur morbifique dans quelque viſcere, ou enfin l'engorgement en différens lieux importans; ce qui non-ſeulement s'oppoſe au mécaniſme naturel qui tend à la guériſon, mais eſt encore un ſurcroît d'accidens, qui peuvent conduire à la mort.

Dans ces conjonctures, le pouls eſt la bouſſole du Médecin; les accidens préſens viennent à l'appui pour confirmer ſon jugement. Quand le pouls eſt plein & fort, que la tête & la reſpiration ſont gênées, que la chaleur eſt conſidérable, il eſt certain que le moyen le plus efficace & le plus urgent eſt la ſaignée; or,

tous ces ſignes ſe rencontrent dans les premiers jours de la fievre putride, comme on le peut voir au §. 326; d'où il eſt aiſé de conclure que l'on ne peut ſe diſpenſer de tirer du ſang dans ces premiers momens; il eſt même certain que ſouvent on eſt obligé de réitérer pluſieurs fois la ſaignée, ſelon la nature des accidens & la violence de la fievre, qui décident auſſi ſur le choix du lieu d'où l'on doit tirer du ſang. Il eſt ordinaire dans les fievres putrides non malignes, que la force du pouls ſe ſoutienne pendant quelques jours, de maniere à exiger pluſieurs ſaignées; j'en ai ordonné juſqu'à ſept, tant du bras, que du pied, dans les ſix premiers jours de la maladie; mais je dois convenir que les ſujets très-pléthoriques étoient dans la diſpoſition prochaine d'une inflammation; ce qui n'arrive pas au plus grand nombre de ceux qui ont des fievres putrides. C'eſt pourquoi je ne donnerai pas cet exemple comme une preuve de la néceſſité de réitérer la ſaignée juſqu'au point où j'ai été obligé de le faire dans ces cas. Mais il n'en réſulte pas moins qu'il eſt preſque toujours indiſpenſable de la répeter deux ou trois fois, & je ferai obſerver à cet égard, que pour la pratiquer à propos, il faut avoir l'attention de comparer

l'état du pouls pendant la rémiſſion & pendant la violence du paroxiſme ; car bien que dans celle-là il y ait une détente plus ou moins marquée, il reſte toujours dans le pouls des ſignes de pléthore, (ſi réellement elle exiſte), qui déſignent une néceſſité plus urgente de tirer du ſang dans l'état du paroxiſme ; au lieu que, ſi le pouls eſt foible pendant cette rémiſſion, on a tout lieu d'attribuer la grande vélocité & la force du pouls, qu'on remarque dans le paroxiſme ſuivant, à la grande raréfaction des liqueurs. On ſait que ce dernier état exige moins de ſaignées que la pléthore, & qu'en ſe trompant ſur ce point, & en prenant la premiere pour l'autre, on peut occaſionner par un trop grand nombre de ſaignées, un affaiſſement fâcheux, qui ôte à la nature la force de préparer la coction. Le caractere des épidémies, la ſaiſon où elles regnent, les grands travaux précédens, la maniere dont les troupes ont été nourries, la qualité du ſang qu'on a déjà tiré, ſont de nouveaux indices qui font juger de la néceſſité plus ou moins grande d'inſiſter ſur la phlébotomie. Ainſi, p. e. lorſque les troupes qui ont beaucoup ſouffert par la fatigue, la diſette, & la mauvaiſe nourriture, ſeront attaquées de fievres putrides, dans une

ſaiſon humide, elles ſeront moins dans le cas de la pléthore, & conſéquemment de la ſaignée ; il en ſera de même pour les ſujets auxquels on aura tiré un ſang putride, diſſous, & peu riche en partie rouge : mais dans les cas contraires à ceux dont je viens de parler, on peut tirer une plus grande quantité de ſang.

Au reſte, quoique les premiers jours de la maladie ſoyent ceux où la ſaignée eſt généralement indiquée, il n'en faut pas conclure que dans les autres tems cette pratique ne ſoit pas avantageuſe ; c'eſt la nature des accidens qui y détermine, comme on le verra à la cinquieme indication ; mais il faut du moins y mettre toute la réſerve poſſible, & ne pas oublier qu'on doit laiſſer des forces ſuffiſantes pour la coction.

Si la violence de la fievre eſt calmée par la ſaignée, il n'en eſt pas moins vrai que ce moyen eſt inſuffiſant, quand on n'y joint pas l'uſage des boiſſons copieuſes & tempérantes, qui d'ailleurs diminuent l'ardeur fébrile. Ces boiſſons détrempent les liqueurs, aſſoupliſſent & détendent les ſolides, ce qui doit néceſſairement produire un relâchement favorable. Ainſi, l'on fera boire ſouvent & amplement les malades.

La boiſſon la plus convenable eſt une eau

d'orge légere, acidulée avec le vinaigre, dans laquelle on fait diſſoudre un demi gros de ſel de nitre, par pinte. On verra ci-après, troiſieme indication, les raiſons de cette préférence.

A ces deux moyens on joint utilement l'uſage des lavemens émolliens, qui nettoyent les entrailles & qui les détrempent; une décoction d'herbes émollientes, ou une eau de graine de lin, nitrées, remplit parfaitement cet objet: on eſt quelquefois obligé d'y ajouter quelques purgatifs, tels que le ſenné, les follicules ou le miel mercurial, lorſque l'engorgement des premieres voies eſt conſidérable.

Mais quelques ſoient les regles que je viens de preſcrire par rapport à la ſaignée, je dois avertir que ſouvent les fievres putrides ſont compliquées avec la fievre ſtercorale, (voyez l'art. II du premier Chapitre), & qu'alors il eſt bien plus preſſant d'évacuer les malades, que de leur tirer du ſang. Il n'eſt pas difficile de diſtinguer cette complication, quand on eſt bien pénétré des ſignes pathognomoniques de la fievre putride, & qu'on obſerve ceux dont j'ai parlé à l'article ſuſdit.

§. CCCLXXVI. *Deuzieme indication*: outre la complication dont je viens de parler, on ob-

ſerve conſtamment dans les fievres putrides, que les premieres voies ſont farcies de ſucs impurs ; les vomiſſemens, la bouche mauvaiſe & le dégoût, l'annoncent aſſez, & d'ailleurs en ſuppoſant que l'eſtomac & les entrailles ne contiennent que des ſucs naturels qui y abordent, on doit, la fievre une fois exiſtente, ſuppoſer auſſi qu'ils ſont devenus hétérogènes, par la perverſion qu'ils ont éprouvée ; c'eſt pourquoi il eſt très-preſſant de provoquer des évacuations abondantes, tant par le haut, que par le bas.

Ainſi, l'on commencera par faire vomir les malades, auſſi-tôt que leur état le permettra, ce qui ne tarde pas d'arriver ; car dès qu'on a déſempli les vaiſſeaux, de maniere à ne plus craindre que les ſécouſſes du vomitif ne produiſent quelques ruptures ou épanchemens, on a le pouvoir de le mettre en uſage, à moins que la phlogoſe de l'eſtomac ne s'y oppoſe ; mais cet accident forme une complication qui ne regarde pas cet article, & qui d'ailleurs eſt extrêmement rare. Quant à l'eſpece de vomitif, & à la façon de le donner, voyez les paragraphes 132 & 133 : on inſiſte plus ou moins ſur la répétition, ſelon les forces & l'état du malade, la nature des déjections, & l'effet qui réſulte de l'action du remede.

Dans la fievre rémittente, le tems le plus propre pour faire vomir eſt celui de la rémiſſion ; dans la continue, celui où il y a moins de fievre & d'accidens.

Après avoir donné un ou deux vomitifs, on a communément recours aux purgatifs, que les Médecins ſont dans l'uſage de preſcrire ſous différentes formes, & de compoſer de diverſes manieres, qui rempliſſent toutes à-peu-près les mêmes vues. Mais quoiqu'il n'y ait aucune maladie où les évacuations ſoyent plus néceſſaires que dans celle-ci, je ne puis me diſpenſer de blâmer l'uſage de donner des purgatifs dans les premiers jours, ſoit en potions, ſoit en apozèmes ; par ce que je ſuis bien convaincu que le plus ſouvent ils doivent être alors très-nuiſibles. Si l'on ſe rappelle en effet de la maniere dont ces remedes operent, on verra qu'en paſſant dans la circulation, ils doivent y augmenter le trouble & le ſpaſme, pour peu qu'ils ſoyent un peu actifs ; & que ſi ce ſont ſimplement des minoratifs, ils reſtent preſque toujours dans le canal inteſtinal, dont ils augmentent au moins le météoriſme. J'ai vu le peu de ſuccès de ces moyens dans le plus grand nombre des malades, & quelquefois des accidens graves à la ſuite de leur uſage, comme p. e. la

ſuppreſſion des évacuations & la tenſion de l'abdomen ; c'eſt ce qui m'a déterminé à provoquer ces déjections d'une maniere plus ſûre & moins dangereuſe, comme on le verra à la quatrieme indication.

§. CCCLXXVII. *Troiſieme indication.* Arrêter les progrès des agens ſeptiques. On ne doit jamais perdre de vue en aucun tems de la maladie que ces agens tendent à la deſtruction des humeurs, & à porter la corruption par-tout ; de maniere que tous les moyens qu'on employe, doivent être des correctifs, c'eſt-à-dire, des antiſeptiques. Ainſi la boiſſon ſera toujours aigrelette, acidule, tels que ſont le petit lait, la limonade, l'oximel, auxquels on ajoûte quelques gouttes d'eſprit de vitriol ou de ſoufre : l'eau de tamarinds & celle de caſſe ſont les plus uſitées dans les hôpitaux, & elles rempliſſent l'objet, comme la tiſanne que j'ai conſeillé au paragraphe CCCLXXV, quand on en donne ſuffiſamment.

On ſent parfaitement que les bouillons de viande doivent être pernicieux, tant par leur diſpoſition à la putréfaction, que par leur force, & c'eſt en quoi les ordonnances des Hôpitaux pêchent ſingulierement ; parce qu'on donne des conſommés aux plus malades, tandis que

généralement il ſeroit à deſirer qu'on put s'abſtenir abſolument de tout jus ou bouillons animaux, & qu'on leur ſuppléat quelque nourriture végétale anti-putride, telle que, par exemple, l'eau d'orge des Anciens, dont j'ai donné la compoſition à la fin de mon Hygienne militaire.

Mais quelque ſuccès que puiſſe avoir ce régime, la maladie eſt trop grave pour qu'il ſuffiſe, & l'on eſt preſque toujours obligé de mettre en uſage des antiſeptiques plus puiſſans. On en vante pluſieurs qui ſont principalement indiqués dans cette maladie ; comme, par exemple, le quinquina, le camphre, le nitre, l'eſprit de *minderer*, les mixtures ſalines faites avec les alkalis fixes & volatils, l'eſprit de corne de cerf, la ſerpentaire de Virginie, le contrayerva, &c. Je ſuis bien éloigné de combattre l'efficacité de ces moyens ; mais comme j'ai lieu de croire qu'on en abuſe ſouvent, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'examiner ici leurs propriétés, en indiquant les circonſtances où l'on peut les employer, & celles où il eſt important de s'en abſtenir ; car il ne faut pas diſſimuler que tel remede, qui agit comme anti-ſeptique dans un cas, peut

devenir ſeptique dans un autre, comme on le verra bientôt.

Le *quinquina* eſt ſur-tout le remede le plus préconiſé par les Médecins qui ont ſuivi les armées, & c'eſt avec juſtice qu'ils le regardent comme le plus puiſſant anti-ſeptique. J'ai déjà parlé de ſa nature & de ſa vertu fébrifuge dans le Chapitre précédent, art. IX, & il ne me reſte qu'à expoſer ici la maniere dont il agit en qualité d'anti-ſeptique, & les circonſtances ou l'on peut l'employer avec ſuccès dans la fievre putride.

On ne peut pas dire qu'on reconnoît, par l'analyſe une propriété anti-ſeptique plus particuliere dans le quinquina que dans la plûpart des autres végétaux ; puiſqu'on n'en retire aucun principe qui ne ſe rencontre dans la plûpart de ceux-ci. C'eſt donc uniquement par l'expérience que cette vertu eſt démontrée : il eſt en effet conſtaté que le mêlange de cette écorce avec des ſubſtances animales, empêche qu'elles ſe corrompent, & même en diminue ou détruit la corruption ; *Pringle*, *Traité des ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques*, p. 171, 183, 188. La décoction de quinquina appliquée ſur des parties menacées ou attaquées de

gangrêne, les rétablit ſouvent dans leur état naturel. Ces exemples ſont ſur-tout familiers dans les armées, où les plaies d'armes à feu ont une tendance ſinguliere à la gangrêne, comme je le ferai voir dans ma Chirurgie Militaire, Liv. V. l'uſage de ce remede pris intérieurement eſt ſuivi du même ſuccès dans les gangrênes, & il établit une ſuppuration louable. Enfin dans les fievres putrides on l'a vu opérer des miracles, au moment même ou l'on déſeſpéroit des malades.

Après tant de preuves, on croiroit peut-être qu'il n'y a rien de plus facile que d'arrêter les progrès de la putréfaction dans la machine humaine, lorſqu'on a ce remede ſous la main: mais ſi l'on ſe rappelle que le quinquina eſt tonique & même ſtiptique, en un mot ſtimulant, on jugera aiſément que ſon uſage doit être borné aux circonſtances où toutes ces propriétés réunies peuvent être également utiles, & qu'en conſéquence il ne convient point de l'employer dans les cas d'érétiſme très-fort, dans le tems où la fievre eſt violente, quand la pléthore ou la raréfaction eſt conſidérable, quand les premieres voies ſont farcies d'une grande quantité de ſucs impurs, quand les évacuations ſont ſuſpendues par la tenſion & le

météorisme du bas-ventre, enfin lorsque les malades sont menacés d'inflammation. On voit en effet, qu'il aggrave alors leur mauvais état; & s'il est arrivé quelquefois qu'il ait eu du succès dans ces conjonctures, on ne l'a dû qu'au hasard, ou bien à une application si mesurée, qu'on doit dire qu'elle n'est réservée qu'aux grands Maîtres de l'art.

Mais quand les forces languissent, & qu'il est à craindre qu'il ne se forme des stases ou des engorgemens; lorsque la coction est lente, ce remede est parfaitement indiqué. On apperçoit facilement qu'il est appliqué à propos, par l'état du malade; car en peu de tems il rétablit le ton des solides, il ranime les crises, & il change, comme par enchantement, les évacuations fétides & séreuses en matieres d'une meilleure qualité. Que si, au contraire, il n'est pas indiqué, outre qu'il aggrave les accidens, les malades ressentent une chaleur plus âcre, le pouls devient plus dur & plus tendu. Il résulte de ce que je viens de dire, que le quinquina convient, sur-tout vers la fin de la maladie, quand il y a déjà une détente marquée, & que, si les progrès de la putréfaction engagent à le mettre plutôt en usage, il faut du moins y joindre d'autres remedes qui puissent s'opposer à son

effet tonique & adſtringent ; ce qu'on pratique quelquefois en le donnant à petites doſes dans des apozèmes compoſés avec les plantes nitreuſes, & quelques ſels cathartiques.

Le *camphre* eſt une production réſineuſe, blanchâtre & tranſparente, d'une odeur forte & d'une ſaveur amere très-piquante, mais qui laiſſe cependant après elle un ſentiment de fraîcheur dans la bouche. Il eſt très-inflammable, & encore plus volatil : il eſt reconnu par tous les Médecins pour anti-ſpaſmodique, diaphorétique, aléxipharmaque, & ſur-tout pour anti-ſeptique. Selon les expériences de *Pringle*, ſa vertu anti-ſeptiqne ſurpaſſe de beaucoup celle des autres ſubſtances du même genre. *Mém. prem. exp.* VII. p. 170, L. C. Quoique depuis long-tems on faſſe uſage de ce remede intérieurement dans différentes maladies, il n'y a gueres qu'une vingtaine d'années qu'il eſt employé dans les fievres putrides ; il eſt du moins conſtant que ce n'eſt que depuis ce tems qu'on l'ordonne à une doſe qui eut autrefois paſſée pour exceſſive ; puiſqu'on en donnoit au plus deux ou trois grains dans la journée, & que maintenant on en fait prendre quelquefois juſqu'à vingt grains & plus. Les bons effets du camphre, qui ont déterminé à tenter de plus

fortes doſes, ont placé ce remede à la tête de ceux qu'on doit employer dans les fievres putrides; mais comme tous les ſujets ne le ſupportent pas également, tant à cauſe de ſon odeur forte, que parce qu'il appeſantit la tête, on a cherché à le rendre ſupportable en l'alliant avec quelques correctifs, & l'on a trouvé que le nitre avoit cette propriété. Ce correctif eſt d'autant meilleur, qu'il eſt lui-même un très-bon remede anti-ſeptique, comme on va le voir. Au reſte le camphre n'agit pas ſeulement comme anti-putride dans les fievres dont il eſt ici queſtion; ou peut-être eſt-il, eu égard à la machine vivante, un excellent remede de ce genre, par la réunion de ſes propriétés. On ſait, en effet, que les anti-ſpaſmodiques & les diaphorétiques ſont très-utiles dans les maladies où le ſpaſme eſt fréquent, & où il eſt néceſſaire de provoquer une douce dépuration. Quoi qu'il en ſoit, il eſt du moins certain que le camphre ſupplée les narcotiques, dont l'uſage eſt généralement nuiſible daus les fievres putrides, & il a cela d'avantageux, qu'il ne peut jamais être dangereux juſqu'à un certain point. Il faut cependant obſerver qu'il ne réuſſit pas bien dans le cas où les premieres voies ſont torp chargées, & que ſon premier effet étant

étant un peu actif, il eſt bon de s'en abſtenir dans le tems où la fievre eſt très-violente. On verra plus bas les circonſtances où ce remede eſt le plus favorable, & la maniere de s'en ſervir.

Le *nitre* : tout le monde connoît les propriétés tempérante & diurétique de ce ſel. *Pringle* a démontré dans ſa table des vertus relatives des ſels pour réſiſter à la putréfaction, expér. IX, p. 177, que celui-ci eſt un grand antiſeptique; mais puiſque j'en ſuis à ces expériences, je crois devoir dire ici que, ſi l'obſervation ne confirmoit pas que la propriété qu'elles ont fait reconnoître dans différentes ſubſtances, de s'oppoſer à la putréfaction des corps auxquels on les unit, eſt la même dans les maladies putrides, on ne ſeroit guères avancé par ces épreuves; car il eſt évident que l'on ne doit pas conclure qu'un remede eſt antiſeptique, par rapport à la machine vivante, de ce qu'il empêche ou retarde la putréfaction des ſubſtances inanimées; &, c'eſt pour cette raiſon, qu'on ne ſe trouve bien de l'uſage de ces antiſeptiques, que lorſqu'on en fait une juſte application à l'état de la maladie, comme je l'ai déjà dit. Ainſi, en reconnoiſſant que le ſel dont il eſt ici fait mention, eſt antiſeptique dans la

fievre putride, c'eſt moins par les vertus que lui attribue la Table de *Pringle*, que par les effets qu'il produit dans cette maladie, qu'il en faut juger; & l'on doit en dire autant des autres médicamens.

Celui-ci eſt d'un uſage d'autant plus avantageux, qu'il n'a aucune qualité qui puiſſe en faire ſuſpendre la continuation, ſi l'on en excepte peut-être une toux vive & âcre, à laquelle cependant il ne nuiroit pas toujours. C'eſt auſſi le remede le plus généralement employé dans les maladies aigues. Ainſi, la boiſſon des malades ſera d'autant plus efficace, qu'elle ſera nitrée. Tous les tems de la fievre admettent également l'uſage du nitre, ſous cette forme, à moins que l'on ne ſoit obligé de changer la boiſſon tempérante, comme cela arrive quelquefois. On a vu plus haut qu'il eſt le correctif du camphre, dont on donne ordinairement un grain avec ſix de ſel, pour une doſe: quand on le fait diſſoudre dans la boiſſon, on en ordonne depuis dix grains, juſqu'à un gros ſur une pinte.

L'eſprit de minderer : ce remede eſt un mêlange d'eſprit ou de ſel alkali volatil avec l'eſprit de vinaigre. *Boerrhaave* l'a vanté comme un excellent antiputride, & *Pringle* la confirmé par ſes

expériences, en ajoutant que cette ptopriété eſt moins dûe à l'acide du remede, qu'à ſon alkali; ce qui, vu l'idée qu'on avoit de la putréfaction, & des ſubſtances alkalines, a dû paroître ſingulier dans le tems où ces expériences furent publiées. Mais le même Auteur, ainſi que pluſieurs autres depuis, ont fait reconnoître la qualité antiſeptique d'un très-grand nombre d'alkalis, tant fixes que volatils. Pour moi j'en reviens toujours à ce que j'ai dit plus haut, à l'égard des effets différens du même agent, ſur des ſubſtances inanimées, & ſur celles qui ſont vivantes.

Il paroît que les Médecins Anglois ont fait un grand uſage de la mixture ci-deſſus, tant dans la derniere guerre, que dans la précédente; & ſi l'on en croit les obſervations qui nous en ſont reſtées, elle a eu beaucoup de ſuccès. Nous n'avons pas à nous plaindre de ce remede, mais il s'en faut auſſi de beaucoup que nous ayons lieu de le tant préconiſer; il eſt diurétique, diaphorétique & apéritif. On peut en faire uſage dans les fievres putrides, depuis un gros juſqu'à quatre, en le mêlant avec quelque ſyrop, ou dans un verre de tiſanne. Cette doſe ſera répetée ſans inconvénient, pluſieurs fois dans la journée, & avec plus de ſuccès, dans

les cas où les déjections continuent d'être très-fétides & crûes, au tems où la coction doit se faire.

Les autres mixtures salines, faites avec une liqueur acide & un sel volatil quelconque, ont les mêmes propriétés que la précédente. Quant à celles qui sont faites avec les alkalis fixes, & une liqueur acide, comme p. e. celle qui est décrite par *Pringle* p. 177. l. c. & qui est composée de suc de limons saoulé de sel d'absynthe, elles sont encore plus antiseptiques, au rapport de cet Auteur, qui en fixe l'usage & la dose, comme ci-dessus.

L'esprit & le sel de corne de cerf: c'est encore aux expériences du Docteur Anglois p. 164, que l'on doit la connoissance de la vertu antiseptique de ces remedes: il y a bien long-tems qu'ils sont employés en Médecine, comme cordiaux, alexitères, antispasmodiques, &c.; & s'il faut parler vrai, c'est encore en raison de ces propriétés qu'ils peuvent être utiles dans les fievres putrides & autres, lorsque les forces de la nature languissent. Que la plûpart des remedes de ce genre rétablissent les évacuations, & en changent la qualité en meilleure, c'est un effet qu'on peut facilement concevoir, quand on fera attention qu'il suffit pour cela

de ranimer l'action des organes ; or, tous les alkalis volatils ont cette propriété ; mais ſi malheureuſement on les adminiſtre dans les cas d'érétiſme violent, ou quand le mouvement des liqueurs eſt très-accéléré, loin de produire les effets avantageux ci-deſſus, ils aggravent ſingulierement la maladie, & ils ſont même capables de ſuſpendre les évacuations, &c.

Ce qui vient d'être dit des alkalis volatils, peut s'appliquer aux plantes cordiales, qui paſſent pour d'excellens antiſeptiques, comme p. e. à la ſerpentaire de Virginie, à la zédoaire, au contrayerva, &c. Ces remedes ſont incendiaires dans tout autre cas que celui où les forces de la vie ſont languiſſantes ; & loin de produire un bon effet, ils peuvent au contraire devenir ſeptiques, lorſqu'on les ordonne mal-à-propos. Je lis avec étonnement les obſervations graves de quelques Auteurs ſur les cures opérées par l'uſage de ces remedes, auxquels ils voudroient qu'on eut une confiance aveugle. Pour nous perſuader, il faudroit du moins faire un détail des circonſtances ; mais ce n'etoit pas à la maniere dont ces médicamens agiſſent ſur l'organiſation de la machine, qu'on vouloit attribuer l'efficacité, & l'on voit bien qu'il n'étoit ſeulement queſtion que de faire valoir les expériences

qui avoient été faites ſur la putréfaction.

Le réſultat de mes réflexions ſur la nature & l'action des remedes antiſeptiques dans les corps vivans, eſt que je ſuis loin de penſer qu'il n'y en ait pas quelques-uns qui, mêlés avec les humeurs altérées, en corrigent la mauvaiſe diſpoſition; mais en même-tems je ſuis très-convaincu, que devant néceſſairement agir ſur les organes qui portent ces humeurs, ils les affectent d'une maniere plus ou moins ſenſible; & puiſqu'on obſerve que le même moyen employé dans la même maladie en diverſes circonſtances, a des produits & des effets abſolument contraires, il me paroît naturel de croire que la grande vertu, la puiſſance de ces moyens, conſiſtent plutôt dans l'action qu'ils impriment à l'organiſme du corps, que dans celle qu'ils ont immédiatement ſur les liqueurs.

CCCLXXVIII. *Quatriéme indication*: provoquer une dépuration douce & continuelle, afin que les matieres hétérogènes, qui ſont les produits de la deſtruction des ſucs ſoumis à l'action des levains ſeptiques, ſoyent entraînées hors du corps: on a déjà vu plus haut qu'elle eſt la nature de ces produits; d'une part les ſucs muqueux détruits par l'action des levains putrides, & de l'autre, des ſucs naturels devenus

hétérogénes par le mouvement accéléré de la circulation : toutes ces matieres retenues dans leurs conduits, tendent à porter de plus en plus la corruption dans la machine, & malheureuſement il arrive ſouvent que le ſpaſme qu'elles font naître, s'oppoſe à leur ſortie, ce qui oblige de mettre promptement en uſage les moyens néceſſaires pour le faire ceſſer. Cependant les forces de la vie entraînent ordinairement la plus grande partie de ces ſucs détruits hors de leurs couloits, & il paroît qu'ils ſont portés par elles vers divers émonctoires, par leſquels ils ſont évacués, au grand ſoulament des malades. Le canal inteſtinal, la veſſie urinaire & les pôres de la peau, ſont, comme je l'ai déjà dit, les égoûts où ſe rendent les matieres; mais, outre qu'il n'en ſort pas toujours la quantité ſuffiſante, par l'effet de l'action vitale, on obſerve encore aſſez ſouvent que celle-ci n'a pas non plus aſſez d'énergie, pour les pouſſer vers ces égoûts, & qu'enfin, en ſuppoſant qu'elle y ſuffiſe, ces matieres ſont quelquefois arrêtées dans les lieux où elles ont été portées; de ſorte qu'en y ſéjournant, elles produiſent de nouveaux accidens, & ſont même repompées dans la maſſe générale, où elles donnent une plus grande intenſité à la cauſe

morbifique. Il eſt donc évident qu'il eſt toujours néceſſaire d'aider plus ou moins la nature dans cette ſorte de travail, ou que du moins il eſt indiſpenſable d'y veiller de très-près, afin de voir ſi l'art ne doit pas venir au ſecours : c'eſt ce genre de ſecours qu'on déſigne ici par la *dépuration* qu'il faut provoquer ; & comme il eſt important de ne pas déranger les phénomènes de la maladie, ou pour mieux dire, la marche des criſes, ni l'œuvre de la coction, il eſt eſſentiel de choiſir pour opérer cette dépuration, des moyens dont on n'ait pas à craindre ces mauvais effets. La premiere excrétion eſt la plus néceſſaire à entretenir, eſt celle des matieres qui doivent ſe porter, & qui ſe portent en effet dans le canal inteſtinal ; parce que c'eſt cet égoût qui eſt le plus favorable, & que l'on ſçait par expérience, que jamais il ne s'eſt opéré une guériſon de fievre putride, ſans des évacuations plus ou moins copieuſes & continuelles par cette voie. On y détermine facilement les humeurs, en ajoutant à la boiſſon des malades un grain de tartre ſtibié ſur chaque pinte. Ce remede réunit pluſieurs avantages, lorſqu'il eſt donné à propos de cette maniere, parce que 1°. il attire vers les inteſtins une plus grande abondance d'humeurs, par le mou-

vement qu'il imprime à ces viſcères ; 2°. parce qu'il détache de leurs parois les matieres tenaces qui y ſont très-adhérentes ; 3°. parce qu'il balaye celles que le mécaniſme de la fievre y a conduites ; 4°. parce qu'en paſſant avec les boiſſons dans la maſſe générale, il agit ſur les tuniques des vaiſſeaux, dont il ranime l'oſcillation languiſſante, & ſur les humeurs concrêtes, comme un fondant léger ; ce qui enfin provoque également des évacuations par les pôres de la peau, & par les voies urinaires.

Mais quelqu'avantageux que ſoit ce remede, il peut quelquefois nuire ; c'eſt pour cette raiſon que je joindrai ici quelques obſervations ſur ſon uſage, afin qu'on connoiſſe les cas qui doivent faire exception, & ceux où il eſt néceſſaire de changer le moyen, d'en modifier les doſes, où d'y ajouter quelque choſe.

On concevra facilement que ce moyen, quelque doux qu'il ſoit, ne convient pas dans l'état d'érétiſme, & quand la chaleur eſt très-ardente ; parce qu'alors, loin de provoquer la dépuration déſirée, il augmenteroit les accidens, & pourroit même ſuſpendre les évacuations. C'eſt ce qu'on remarque aſſez ſouvent, lorſque, ſans attention à la contr'indication, on continue l'uſage de ce remede. La chaleur devient plus

âcre, le pouls plus dur & plus ſerré, & le météoriſme du ventre plus conſidérable. Il faut donc alors s'abſtenir de ce moyen, ou du moins en diminuer & en éloigner la doſe. J'ai vu pluſieurs fois que les boiſſons abondantes nitrées rétabliſſoient les évacuations ſuſpendues par l'érétiſme qu'avoit cauſé le tartre ſtibié ; parce que la détente arrivoit par cette manœuvre. C'eſt peut-être pour mieux réuſſir à remplir cet objet que les bains ſont conſeillés par quelques Médecins dans des cas ſemblables ; mais ce genre de ſecours eſt le plus ordinairement impoſſible à adminiſtrer aux gens de guerre, & quoi qu'il opere preſque toujours une détente favorable, il en réſulte quelquefois un affaiſſement pernicieux & un plus grand météoriſme. Cependant c'eſt moins dans le cas dont il eſt ici queſtion, que dans ceux où la machine eſt languiſſante, qu'on doit craindre ces effets, & je ſais par expérience que le bain rétablit les évacuations, & fait ceſſer les ſpaſmes dans toutes les circonſtances où les excrétions ſont arrêtées par la chaleur, la tenſion & l'érétiſme ; j'ajoûterai même que dans pluſieurs cas où l'on ne pouvoit rien faire avaler aux malades, ce moyen ſeul a réuſſi avec une promptitude ſans exemples.

Aux boiſſons copieuſes on joint avec un grand ſuccès l'uſage des lavemens émolliens, qu'on répete plus ou moins ſouvent. Voyez le §, CCCLXXV, ſur leur compoſition. Indépendamment de l'empêchement dont je viens de faire mention, on remarque auſſi que la plus petite doſe de tartre ſtibié produit dans certains ſujets des naufées & des vomiſſemens continuels, qui ne permettent pas d'y inſiſter : dans ce cas on y ſupplée par quelques boiſſons laxatives, telles que l'eau de tamarins, à laquelle on ajoûte du ſel de glauber. L'un & l'autre remedes ſont très-convenables dans la fievre putride, & l'on peut faire une décoction de deux onces de tamarins avec ſuffiſante quantité d'eau, juſqu'à réduction d'une pinte, en y ajoutant un ou deux gros de ſel, ce qui formera une boiſſon dont on fera prendre vn verre aux malades toutes les trois ou quatre heures. J'ai déjà parlé de l'eau de tamarins au §. CCCLXXVII ; elle peut ſervir de boiſſon dans tout le cours de la maladie, & de véhicule au tartre ſtibié, employé comme je l'ai conſeillé ci-deſſus ; mais quand ce dernier remede ne peut pas être preſcrit, par la raiſon qui vient d'être expoſée, le ſel de glauber lui eſt ſubſtitué avec d'autant plus d'avan-

tage, qu'il eſt fondant, laxatif & diurétique.

Le premier cas, l'érétiſme a lieu communément dens les premiers jours de la maladie, & il ceſſe après ſon état. Que s'il continuoit, malgré les ſoins convenables pour changer cette diſpoſition, on auroit à combattre un des épiphénomènes les plus dangereux, ce qui rentre dans l'indication du paragraphe ſuivant. Le ſecond cas, (les nauſées & les vomiſſemens trop fréquens & trop abondans) ne regarde que peu de ſujets; mais il eſt généralement plus ordinaire qu'on ſoit non-ſeulement obligé d'inſiſter ſur la boiſſon aiguiſée avec le tartre ſtibié, mais encore d'y joindre quelque nouveau ſtimulant léger; parce que les moyens doux ſont bien moins propres à exciter l'érétiſme, que les matieres hétérogênes qui ſont retenues; & que ſouvent celles-ci ne ſont arrêtées que par l'inertie & la diſtenſion du tube inteſtinal C'eſt alors qu'on prépare une eau minérale très-efficace, avec le ſel de glauber, le tartre ſtibié & la tiſanne ordinaire, en faiſant diſſoudre dans une pinte de celle-ci un, ou deux gros de ſel, & un grain, ou un grain & demi de tartre ſtibié, qu'on fait boire aux malades dans la journée, à des diſtances égales, & dont on ſoutient l'effet par des lavemens émolliens ou laxatifs, ſelon le beſoin.

Pluſieurs Médecins ſont dans l'uſage de conſeiller, pour remplir les mêmes vues des apozèmes faits avec les plantes tempérantes & nitreuſes, auxquels ils ajoûtent quelques ſels cathartiques & le tartre ſtibié, à des doſes convenables à l'état de la maladie, & dans laquelle ils font fondre deux onces de manne, ou qu'ils édulcorent avec un ſyrop approprié, le plus ſouvent celui de violettes. Loin de blâmer ce genre de remede, je ſuis convaincu qu'en le ſoumettant aux regles ci-deſſus, il doit produire à-peu-près les mêmes effets que les boiſſons dont j'ai parlé; mais comme celles-ci ont l'avantage d'être plus légères, plus faciles à prendre & moins dégoûtantes, je n'héſite pas de leur donner la préférence.

Les excrétions par les voies urinaires ſont également néceſſaires, mais plus faciles que les précédentes. J'ai fait connoître en divers endroits que les urines entraînent avec elles une grande quantité de matieres hétérogènes, que leur couleur, leur odeur, leur abondance, ſont ſouvent des indices importans; qu'enfin c'eſt leur inſpection vers le terme de la maladie, qui fait juger du degré de coction ou de crudité de la matiere morbifique. Delà on peut conclure qu'en entretenant & en provoquant

leur ſortie de la maniere la plus convenable, on procure une dépuration favorable. Les boiſſons copieuſes ci-deſſus, auxquelles on ajoute le nitre, comme je l'ai indiqué, l'uſage de l'eau minérale aiguiſée, ſont les moyens les plus efficaces pour remplir cet objet; car bien qu'il y ait un grand nombre de remedes diurétiques qui tendent à la même fin, l'action de la plûpart eſt trop vive, pour qu'on puiſſe le tenter ici, ou ce qui revient à ce point, ils n'ont pas des propriétés qui les rendent auſſi utiles contre les agens ſeptiques, que les autres indiqués ci-deſſus. Ce n'eſt pas cependant qu'il n'y ait quelques circonſtances où l'on ſoit obligé de recourir à ces diurétiques plus puiſſans; mais alors c'eſt moins pour opérer la dépuration qui fait le ſujet de ce paragraphe, que pour écarter un épiphénomène dangereux. Les alkalis volatils & fixes ſont du nombre de ces diurétiques: j'ai déjà parlé de leurs vertus dans le paragraphe précédent, & il en ſera queſtion dans le ſuivant.

Quant à la dépuration qui doit être provoquée par les pores de la peau, elle eſt en général moins néceſſaire que celle qui ſe fait par les autres voies ci-deſſus. Cependant elle eſt très-utile, & il eſt même certain que l'ab-

ſence des ſueurs dans tout le cours de la maladie, peut être regardée comme un ſigne très-fâcheux, lorſque d'ailleurs les autres évacuations ne ſont pas abondantes, ni de bonne qualité; car c'eſt principalement dans cette circonſtance qu'il ſeroit avantageux que cette excrétion fut plus conſidérable, puiſqu'on obſerve qu'elle ſupplée en quelque maniere les deux autres, comme celles-ci en tiennent lieu. Au reſte, il eſt bien rare que dans les rémittentes putrides la ſueur ne ſe déclare pas à la fin de chaque paroxiſme; ce qui forme la dépuration naturelle, & diſpenſe d'en provoquer par le ſecours de l'art; car il eſt bon de remarquer que, bien que les ſueurs ſoient favorables & néceſſaires dans cette maladie, elles ne le deviennent qu'à certaines époques & à un certain dégré au-delà deſquelles elles ſont nuiſibles. C'eſt pourquoi lorſque je fais entrer cette eſpèce d'excrétion dans l'indication préſente, je prétends ſeulement parler de celle qui doit avoir lieu pour le ſoulagement du malade; ce qu'on peut facilement juger parce qui a été dit ci-deſſus paragraphe CCCXXXVIII, & CCCLXIX. Ainſi il faut toujours avoir attention a l'état de cette excrétion, la comparer avec les autres, & laiſſer

agir la nature, quand les choſes ſe paſſent ſelon l'ordre ordinaire ; mais s'il arrivoit que les voies par leſquelles elle doit ſe faire, réſiſtaſſent à l'impulſion qui doit les ouvrir, ſans que pour cela les urines & les autres déjections y ſuppléaſſent, on auroit tort de ne pas tenter des moyens propres à changer cette diſpoſition. Ces moyens ſont, à la vérité, quelquefois difficiles à trouver, parce que l'on doit faire le choix de ceux qui ne dérangent point le mécaniſme de la fievre, & que le plus grand nombre des ſudorifiques porte du trouble, & trop de vivacité dans le mouvement des liqueurs ; ainſi, à moins que la difficulté de cette excrétion ne dépende de la foibleſſe, il faut bien ſe garder de mettre en uſage les remedes ſudorifiques ordinaires, qui ſont en général plus ou moins incendiaires. Celui dont on peut retirer le plus d'utilité eſt le camphre, dont j'ai parlé au paragraphe précédent ; il remplit pluſieurs indications à la fois, puiſqu'il eſt anti-ſeptique, anti-ſpaſmodique & diaphorétique. On donne ce remede à pluſieurs repriſes dans la journée, en le mêlant avec le nitre, ſous la forme d'un bol, de la maniere ſuivante : prenez trois grains de camphre, dix à douze grains de nitre ou de criſtal minéral,

minéral, mêlez & incorporez le tout avec ſuffiſante quantité de mucilage de graine de lin, ou de gomme arabique.

Il reſte à ſavoir maintenant, pour terminer ce paragraphe, ſi les différens moyens indiqués pour opérer la dépuration ſuſdite, ne doivent pas déranger le travail de la nature, en forçant ou précipitant les criſes qu'elle opere. Cette queſtion peut ſe réſoudre en peu de mots: 1°. les excrétions qui ſont le produit de l'uſage de ces moyens, doivent néceſſairement avoir lieu dans tout le cours de la maladie, pour qu'elle puiſſe ſe terminer heureuſement; & c'eſt par leur continuité & leur qualité qu'on juge de l'état plus ou moins dangereux ou favorable des malades: ainſi tant qu'elles ont lieu au dégré convenable, on n'a pas beſoin de les exciter: mais comme la nature eſt ſouvent empêchée à cet égard, & qu'il eſt extrêmement rare qu'elle obſerve le juſte milieu entre des évacuations ſuffiſantes, ou leur ſurabondance, il eſt preſque toujours néceſſaire de lui prêter du ſecours. 2°. tous les moyens que j'ai indiqués ſont très-doux, & anti-ſeptiques, en un mot plus propres à remettre l'équilibre dans les fonctions, qu'à les troubler, & d'ailleurs j'ai fait connoître les circonſtances où l'on doit s'en

abſtenir ; ainſi l'on peut être raſſuré ſur la maniere dont la dépuration dont je viens de parler ſera provoquée.

§. CCCLXXIX. *Cinquiéme indication ; écarter les épiphénomènes.* C'eſt ici le point le plus intéreſſant. Les accidens graves connus ſous ce nom, ſont d'autant plus à craindre dans les maladies aigues, qu'ils rendent impuiſſans tous les efforts que la nature fait ou ſe prépare à faire, pour vaincre les cauſes qui dérangent le mécaniſme des fonctions ; de ſorte qu'elle ſeroit preſque toujours opprimée, ſi l'art ne venoit pas au ſecours, pour la délivrer de ces obſtacles. Le détail que j'ai fait des épiphénomènes les plus ordinaires dans la fievre putride, depuis le §. CCCXL, juſqu'au CCCLII incluſivement, ſuffit pour faire connoître la qualité & la force de ces obſtacles : il n'en eſt aucun qui ne s'oppoſe aux criſes, à la dépuration, à la coction, & conſéquemment il n'en eſt point qu'il ne ſoit preſſant de détruire. C'eſt ici le lieu d'indiquer la maniere dont on peut y parvenir, & à cet effet je vais ſuivre la même marche pour la curation, que dans leur récapitulation.

Les affections ſoporeuſes ſont, comme je l'ai dit au §. CCCXLI, l'effet ou de l'érétiſme ou de l'engorgement : rien n'eſt plus preſſant que de

les faire ceſſer, ſinon il eſt fort à craindre qu'il ne ſe forme des dépôts à la tête, qui rendent le plus ſouvent la maladie mortelle. Dans les premiers jours, & même dans l'état de la fievre, les ſaignées ſont ordinairement ſuffiſantes pour calmer cet accident, ſur-tout quand il eſt produit par la rapidité du mouvement des liqueurs, & par leur engorgement dans le cerveau; ce qu'on reconnoît à la force & aux rithmes du pouls, qui dans ce cas eſt plein, véhément, dur & agité; à la chaleur conſidérable & à la gêne de la reſpiration & des mouvemens, ainſi qu'à la rougeur des yeux & du viſage: alors on doit inſiſter ſur la ſaignée, qui ſera répétée ſelon le beſoin, & faite tant aux bras qu'aux pieds, autant que l'état du pouls le permettra, en obſervant toutefois de ne pas trop affoiblir les malades, dans la crainte que les forces de la nature étant opprimées, les moyens de coction deviennent inſuffiſans. On auroit donc tort dans beaucoup de cas de régler le nombre des ſaignées ſur la force du pouls, puiſqu'on obſerve le plus ſouvent que ſi l'on s'occupe uniquement à détruire les accidens par la répétition de ce moyen, on obtient, à la vérité, un calme momentané, mais que par la ſuite on a beaucoup de peine à guérir la

maladie , par le défaut de coction : ainſi après quelques ſaignées, ſi le ſuccès n'y répond pas , il faut ſe tourner d'un autre côté, & c'eſt alors qu'il eſt avantageux d'eſſayer de produire des révulſions qui débarraſſent le cerveau , ce qu'on opere auec facilité dans la plûpart des malades auxquels les ſaignées n'ont pas réuſſi , même dans le cas ci-deſſus, ou qui n'ayant que des affections ſoporeuſes produites par l'érétiſme des membranes du cerveau , n'ont point exigé la reſſource des ſaignées. L'application des véſicatoires aux jambes, aux cuiſſes ou à la nuque, remplit parfaitement l'objet : ce topique réveille l'oſcillation des vaiſſeaux , & dégage le cerveau , en attirant l'irritation & l'affluence des humeurs vers la partie où on l'a placé: mais il faut prendre garde qu'il ne peut convenir qu'après une certaine déplétion que les remedes généraux doivent avoir produite : il eſt également certain que la diſpoſition à l'inflammation s'oppoſe à ſon application. Il faut pourtant convenir que, même indépendamment de l'accident pour lequel ce remede eſt ici conſeillé , il eſt généralement indiqué dans les fievres putrides , après les meſures ci-deſſus , en ce qu'il s'oppoſe aux engorgemens , & qu'il ouvre une voie de plus à la dépuration.

Pour obtenir un bon effet de ce moyen, il faut entretenir la ſuppuration qu'il a commencée, en panſant les plaies avec un digeſtif animé de quelques grains de poudre de cantharides, à la doſe, p. e. de douze grains ſur quatre onces d'onguent. Il y a cependant quelques cas où le beurre frais étendu ſur des feuilles de poirée paroît ſuffire, comme celui où la ſuppuration eſt ſuffiſante par ce moyen, celui ou la douleur eſt très-violente, & celui où l'action des cantharides excite trop d'érétiſme.

La ſuppreſſion des évacuations produit les effets les plus terribles, & toujours proportionnés à l'état de la maladie & à la qualité des humeurs. On a vu au §. CCCXLII, par l'exemple que j'y ai cité, & par les raiſons que j'ai alléguées, combien on court de riſques par la ſuſpenſion naturelle ou forcée des excrétions qui ont commencé à paroître; il eſt même certain que, ſi elles ne ſont pas rappellées promptement, les humeurs retenues portent une atteinte mortelle, ou au cerveau, ou à la poitrine, ou à l'abdomen, & quelquefois à tous ces viſcères enſemble. Mais comment parvenir à rétablir leur écoulement? Cet objet eſt d'autant plus difficile à remplir, que la ſuppreſ-

ſion dépend de pluſieurs cauſes très différentes entr'elles. La première eſt un érétiſme ſi conſidérable, que tous les couloirs ſont reſſerrés & refuſent la ſortie aux matieres excrémentielles : dans un autre cas c'eſt une tenſion ſi grande, que le jeu des vaiſſeaux eſt gêné, & toute excrétion empêchée : quelquefois l'atonie ou la foibleſſe des organes produit le même effet ; enfin le météoriſme du ventre eſt auſſi aſſez ſouvent une barriere difficile à ſurmonter. D'où il réſulte que les reſſources contre l'accident dont il eſt ici queſtion, ne doivent pas être les mêmes ; qu'il eſt, au contraire, abſolument néceſſaire de les approprier aux cauſes qui l'entretiennent, & qui l'ont fait naître. Mais pour ne pas commettre d'erreurs à cet égard, il ne ſuffit pas de connoître cette vérité, ni même de ſavoir qu'elle eſt l'eſpece de ſecours qu'il convient de mettre en uſage contre chacune des cauſes ci-deſſus ; le point le plus eſſentiel eſt de diſtinguer par quelle cauſe cet accident eſt produit. Voici ce que mon expérience m'a appris ſur ce ſujet.

Un pouls ſerré & dur, des ſoubreſauts plus violens dans les tendons, une chaleur plus âcre à la peau, des ſelles antérieures très-fétides & d'une couleur verdâtre ou porracée, des urines

très-crues, une ſoif ardente, ſont les ſignes de l'érétiſme le plus violent, & que c'eſt à cette cauſe qu'il faut attribuer la ſuppreſſion des évacuations. On reconnoît la tenſion ou la pléthore par un pouls très-plein & très-fort, qui ſe ſoutient dans le même état, par la couleur rouge du viſage & des yeux, & par un ſentiment de plénitude dont ſe plaignent les malades. Quand on n'a pas adminiſtré les remedes généraux dans les commencemens, ou qu'on n'a pas opéré une déplétion ſuffiſante, on eſt encore plus fondé à regarder la plénitude comme la cauſe de la ſuppreſſion des évacuations; mais ſi la tenſion ſe manifeſte malgré l'abſence de ces ſignes, on doit la chercher dans l'uſage de quelques moyens trop actifs qu'on aura employés, ou l'attribuer à une grande raréfaction produite par l'acrimonie des liqueurs, ou enfin ſoupçonner quelques phénomènes particuliers qui excitent ce trouble, comme, par exemple, une ſuppuration qui s'établit dans quelque partie.

La ſuppreſſion qui naît de l'atonie, ſe reconnoît à la foibleſſe du pouls & aux accidens précédens, qui doivent la faire préſumer. L météoriſme de l'abdomen & ſa tenſion permanente, ſont deux ſignes très manifeſtes; mais

pour juger qu'ils ſont les cauſes de la ſuppreſſion des déjections, il faut avoir égard aux autres ſymptômes qui déſignent les cauſes précédentes : quelque ſoit cependant le danger que courrent les maladies, quand leurs évacuations ſont ſupprimées, il eſt conſtant que l'abſence des déjections ſtercorales eſt celle qui doit le plus effrayer, parce que celles-ci ſuppléent en quelque maniere les autres, qui n'ont pas le même avantage. Ainſi c'eſt preſque toujours ce genre de ſuppreſſion qu'on a à combattre.

D'après les ſignes que je viens d'énoncer on peut juger quels ſont les moyens qui conviennent contre l'accident dont il eſt queſtion. Les remedes tempérans & anti-ſpaſmodiques, choiſis ſur-tout dans la claſſe des anti-ſeptiques, ſont utiles contre la premiere cauſe, c'eſt-à-dire, contre le violent érétiſme. Ainſi l'on mettra dans les boiſſons une plus grande quantité de nitre, & l'on inſiſtera ſingulierement ſur le camphre nitré, comme il eſt preſcrit au paragraphe précédent. A ces moyens on ajoûtera les lavemens émolliens nitrés, qu'on répetera ſouvent ; & ſi l'on n'obtient pas des évacuations après pluſieurs heures de l'uſage de ces moyens, on fera mettre les malad[illegible]ns

le bain ; ce qui alors peut devenir très-avantageux, parce qu'il eſt preſſant de faire ceſſer la ſuppreſſion, & qu'il n'y a pas de moyen qui rempliſſe cet objet avec autant de célérité.

On ſent bien qu'en pareil cas il faut s'abſtenir de tout remede un peu irritant, & que les laxatifs, quelque doux qu'ils ſoient, deviendroient nuiſibles. On y revient aiſément & avec ſuccès, quand la détente eſt arrivée.

La ſuppreſſion qui a pour cauſe la pléthore & la plénitude, cede aux ſaignées, aux lavemens émolliens nitrés, ſouvent répétés, & aux boiſſons copieuſes, qui ayant opéré la détente, doivent être ſuivies de l'uſage de l'eau minérale indiquée au paragraphe précédent, ou de l'apozéme dont il eſt parlé immédiatement après. Que ſi la raréfaction avoit occaſionné l'accident, on y remédieroit, en diminuant la vive impreſſion des levains ſeptiques, par les mêmes moyens, à l'exception des ſaignées, qu'on ménageroit d'avantage, par les raiſons alléguées au §. CCCLXXV. On ſait que cette raréfaction ſe diſtingue de la pléthore par l'état du pouls, qui dans celle-là eſt plus mou que dans l'autre. Quant à l'effet de quelques moyens

actifs, qui auroient occasionnés une tension ou une effervescence propre à suspendre les évacuations, on peut aisément y remédier, parce que le plus souvent il suffit de s'abstenir de ces moyens. C'est ainsi p. e. que, si les remedes laxatifs, ou le quinquina, ou le camphre, administrés même avec l'indication la plus positive, paroissent avoir occasionné cette tension, qui sera suivie de la suppression en question, il ne faudra que suspendre ces remedes, & leur substituer les délayans & les tempérans, comme ci-dessus.

On est quelquefois obligé dans ce dernier cas de tirer du sang pour éviter l'inflammation; mais pour en venir là, il faut être bien sûr que le malade est dans le cas de supporter la perte qui en résultera, sans diminuer les forces nécessaires pour la coction.

Quant aux phénomènes particuliers qui se passent dans la machine d'une maniere obscure, & qui troublent le cours des évacuations, souvent on est fort embarrassé sur le genre de secours avec lesquels on doit combattre leur effet; ce n'est que la réunion des circonstances qui donne quelques lumieres à cet égard, & l'on trouvera dans ce qui précede & dans ce qui suit cet article, les moyens de connoître

cette circonſtance. L'empêchement de cette eſpèce, qui ſe manifeſte le plus clairement, eſt la formation d'un dépôt interne, ou une ſuppuration qui s'établit, parce que leurs ſignes précurſeurs ſont faciles à connoître, comme on le verra au paragraphe ſuivant. Quand le trouble qui précede ou accompagne ces phénoménes ſuſpend les évacuations, on doit bien ſe garder de chercher à les rappeller par des remedes actifs, à moins qu'on ne ſoit encore à tems d'empêcher la formation du dépôt, ce qui arrive quelquefois, comme je le montrerai ci-après, §. CCCLXXX; mais on doit tâcher de diminuer ce trouble par les boiſſons tempérantes, & il faut tenir le ventre libre, par le moyen des lavemens émolliens, & légèrement laxatifs.

L'atonie ou foibleſſe eſt une des cauſes les plus fréquentes de la ſuppreſſion des évacuations. Quand on a malheureuſement abuſé des purgatifs, & ſur-tout des ſaignées dans les fievres putrides, les forces ſont diminuées à un degré qui devient nuiſible, parce que la nature n'eſt plus alors en état d'agir ſur les levains ſeptiques, de maniere à les expulſer, à les envelopper & à les changer, pour les rendre propres à paſſer à travers les filieres qui doivent les porter au dehors. La circulation étant rallentie par

cette foibleſſe, les levains reſtent dans la maſſe des humeurs, & on n'a pas même la reſſource des criſes partiales & journalieres, qui ſont très-néceſſaires; parce qu'il faut un certain mouvement accéléré des liqueurs, pour que ces criſes ayent lieu : dans ce cas il faut combattre la ſuppreſſion ou la lenteur des évacuations par les toniques & par les ſtimulans anti-ſeptiques, les plus propres à rétablir les excrétions qui ſont les plus viſiblement dérangées : le quinquina eſt le remede par excellence dans le cas où les déjections ſtercorales ſont ſupprimées, ou lentes & de mauvaiſe qualité; mais il faut y joindre en même-tems quelques moyens propres à provoquer les déjections; de ſorte que la meilleure maniere de l'employer alors, eſt de le donner dans un apozème compoſé avec les plantes nitreuſes, à la doſe d'une once ſur chaque pinte, en ajoutant un ou deux gros de ſel de glauber. On fait prendre cet apozème en quatre ou cinq doſes, à des diſtances égales. Les lavemens laxatifs aident encore l'effet de ce remede, & l'on doit en donner plus ou moins, ſelon la néceſſité. On joint aux émolliens, dont j'ai déjà parlé, une once de miel mercurial, ou bien on fait bouillir une demie - once de ſené dans une pinte d'eau, & on y ajoute deux gros de ſel d'ebſom.

Quand ce moyen eſt inſuffiſant, & qu'on a eu en même-tems deſſein de provoquer des ſueurs & des urines, on peut donner les alkalis volatils, ou les plantes cordiales, indiquées au §. 377. On fait une portion avec la mixture de *minderer*, qu'on met à la doſe indiquée audit paragraphe, dans un verre de décoction de ſerpentaire de Virginie ou de contrayerva, & on répete ce remede pluſieurs fois dans la journée, &c. le météoriſme de l'abdomen, ſans tenſion, donne aſſez ſouvent lieu à la ſuppreſſion des déjections; les lavemens un peu ſtimulans, & l'uſage du quinquina comme ci-deſſus, y remedient; mais il faut toujours avoir égard à la réunion des ſymptômes qui manifeſtent l'indication ou la contr'indication.

Quant à la tenſion du bas-ventre, elle exige plus de précautions; car ſouvent elle eſt le prélude d'une inflammation prochaine; les lavemens émolliens répetés, les boiſſons tempérantes priſes à large doſe, des cataplaſmes émolliens appliqués ſur la région du ventre, qui eſt tendue, quelquefois une ſaignée du bras faite à propos; rétabliſſent alors le cours des évacuations.

Le tems de la maladie, les remedes déjà employés, l'état antérieur des déjections, celui des

malades, peuvent engager à mettre plus ou moins de circonſpection dans l'uſage des différens ſecours que je viens d'indiquer contre chaque eſpece de cauſes qui arrêtent les évacuations. C'eſt au Médecin à faire les recherches néceſſaires, pour ne pas ſe tromper dans leur uſage.

Les points de côté, avec crachement de ſang, & la difficulté de reſpirer : il n'eſt point ici queſtion de la pleuropéripneumonie putride, qui eſt un genre de maladie particulier, dont je traiterai dans le ſecond Livre ; je ne conſidère les accidens que je viens d'énoncer, que comme des épiphénomènes ſurvenus à la fievre putride ; le danger dans lequel il jette les malades, & les ſecours qu'ils exigent, ſont relatifs au tems de la maladie, & à la violence avec laquelle ils ſe déclarent & continuent. Ainſi, dans le commencement de la fievre, c'eſt-à-dire, pendant les ſept premiers jours, ils ſont moins graves & plus facile à dompter, que vers l'état de la maladie, & la difficulté de reſpirer n'étant pas très-conſidérable, ni l'expuition très-ſanguinolente, on doit moins craindre, que lorſque les malades crachant un ſang diſſous & en grande quantité, ils ſont d'ailleurs dans un état de ſuffocation.

Les cauſes de cet accident ne ſont pas toujours les mêmes ; ſouvent la violence de la fievre & la pléthore y donnent lieu, & alors on a la reſſource des ſaignées & du régime antiphlogiſtique. C'eſt principalement au commencement de la maladie que cette cauſe eſt ordinaire, & qu'en même-tems on peut inſiſter davantage ſur la phlébotomie. On doit dans cette conjoncture ménager les vomitifs, & donner ſeulement l'eau minérale dont j'ai parlé au §. 378 : il faut joindre à ces moyens quelques tiſannes pectorales, telle que celle qui eſt préparée avec les jujubes, les dattes & les plantes béchiques incraſſantes, comme la mauve & la guimauve ; donner des lavemens émolliens, & même quelques potions béchiques non inciſives, telle que p. e. le mélange de l'huile d'amandes douces avec le ſyrop de coquelicot ; qui, ſoit dit en paſſant, eſt un remede admirable dans les maladies où le beſoin de calmer ayant lieu, il eſt cependant dangereux de mettre les narcotiques en uſage.

L'accident cède ordinairement à ces remedes adminiſtrés convenablement, & ſur-tout à la ſaignée faite à propos, & répetée autant qu'il le faut ; car s'il arrive dans l'état de la maladie, quoique les cauſes paroiſſent les mêmes, on

doit ménager davantage ce ſecours, ſur-tout, quand les dépletions qui ſont d'uſage dans les premiers tems de la fievre, ont été faites.

Quelquefois le point de côté & le crachement de ſang ſurviennent par le tranſport de l'humeur morbifique ſur la ſubſtance des poumons où elle s'arrête, & où elle produit en peu de tems les ravages les plus effrayans. J'ai vu ces ſortes de métaſtaſes faites avec une rapidité incroyable en divers points des poumons, ou la gangrêne ſurvenoit auſſi-tôt; mais il faut convenir que cette eſpece d'accident n'eſt point ordinaire dans les putrides ſimples, & qu'il arrive plutôt aux malignes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt important de dégager promptement les poumons d'un délétere auſſi pernicieux; & quand on eſt aſſûré par l'abſence des ſignes de pléthore, que ce n'eſt point cette cauſe qu'on a à combattre, mais au contraire une matiere irritante à détourner, on ſe met en devoir de produire cet effet. Nous avons employé dans la guerre derniere avec beaucoup de ſuccès le véſicatoire, appliqué ſur le lieu de la douleur, quand il y avoit des points, & ſur l'un ou l'autre des côtés du thorax, quand on avoit lieu de croire que la préſence d'une humeur âcre occaſionnoit dans les poumons

mons les accidens ci-deſſus. Pour obtenir un meilleur effet de ce remede, on étoit quelquefois obligé de tirer du ſang, quand toutefois l'état des malades le permettoit. Je me reſſouviens de pluſieurs malades qui ont ceſſé de cracher du ſang & ont reſpiré facilement, après le premier effet des véſicatoires, dont il faut entretenir la ſuppuration pendant quelques tems. J'en ai vu d'autres auxquels on a été obligé de les appliquer en pluſieurs endroits, & à pluſieurs repriſes; mais c'étoit ſeulement à ceux dont les points de côtés très-violens changeoient de place. L'uſage de ce moyen n'empêche pas celui des béchiques ci-deſſus, qui ſont également néceſſaires. Il faut y joindre encore les lavemens, qu'on doit rendre laxatifs, & ſouvent même on a beſoin de continuer l'eau minérale émétiſée, & d'augmenter ſa force.

L'éroſion des inteſtins, ſuivie des déjections ſanguinolentes, exige pareillement qu'on examine la cauſe qui l'a produite; car elle ſurvient également par la faute du traitement, & par la mauvaiſe qualité des matieres qui abordent dans le canal inteſtinal. Les purgatifs âcres & irritans que les gens peu inſtruits preſcrivent pour provoquer des évacuations abondantes, déchirent quelquefois les tuniques inteſtinales, & ils

cauſent cette ſorte de dyſſenterie accidentelle. Dans ce cas, il faut avoir recours aux lavemens émolliens, qu'on répete ſouvent; appliquer des cataplaſmes émolliens ſur le ventre; ſuſpendre tout remede actif & laxatif, & preſcrire de boire abondamment la tiſanne d'orge du §. 375. Souvent on eſt obligé de recourir à la ſaignée, quand les forces des malades le permettent, & que la tenſion & la douleur du ventre ſont un peu conſidérables. Mais quoique ces mêmes moyens conviennent, lorſque l'éroſion eſt cauſée par l'âcreté des matieres, il eſt important de travailler en même-tems à changer la nature de ces ſubſtances, & l'on y eſt d'autant plus obligé, que dans le plus grand nombre de cas, l'accident ne ſurvient que fort tard, ce qui diminue la reſſource qu'on a ordinairement contre les hémorrhagies, & contre la diſpoſition à la phlogoſe.

Au reſte, on emploie alors avec ſuccès une légere décoction de quinquina, à laquelle on ne joint pas de purgatifs, & l'on ſuſpend l'eau minérale émétiſée. Il eſt aſſez évident que la douleur & la tenſion doivent être calmées, avant d'en venir à cet expédient : je l'ai vu réuſſir parfaitement dans quelques maladies qu'on regardoit comme déſeſpérées. J'ai auſſi

employé avec ſuccès une portion faite avec le ſuc de limon & le ſyrop d'œillet, priſe à large doſe, quand il y avoit quelque ſoupçon d'une gangrêne prochaine : à cet effet on mêle enſemble quatre onces de ſuc & une once de ſyrop, dont on donne une cuillerée toutes les heures.

5°. *Les douleurs violentes*, qui occupent diverſes parties eſſentielles, n'éxigent pas toujours un traitement particulier, & les indications qu'elles préſentent, rentrent le plus ſouvent dans le plan général de la cure, qu'il faut conſulter ; je dirai ſeulement ici que dans les cas où l'on eſt aſſuré qu'il y a quelqu'humeur très-âcre, & capable de produire ſur les parties où elle ſe porte, des effets très-pernicieux, il faut chercher à la détourner promptement, ce qu'on obtient ſouvent par le véſicatoire appliqué ſur le lieu douloureux. J'ai vu quelques malades avec des douleurs atroces, qui ſe portoient d'un lieu à un autre, & ce remede appliqué ſucceſſivement à chaque endroit douloureux, produire à la fin le calme parfait. Un Chirurgien Hollandois que j'ai traité d'une fievre putride, fut dans ce cas ; le véſicatoire fut appliqué aux jambes,

aux cuiſſes, à la nûque, & ſur un côté de la poitrine.

6°. *Les vers* : il eſt bien rare qu'on ſoit obligé d'employer dans la fievre putride quelques remedes particuliers pour détruire ces inſectes, parce que les vomitifs, les purgatifs, les acides & les amers, qui ſont la baſe du traitement, ſont des moyens ſuffiſans pour opérer cet effet; de maniere qu'on n'a ordinairement beſoin que d'y inſiſter davantage, quand on voit qu'il y a beaucoup de vers. On n'eſt pas toujours aſſûré de leur préſence, & quelquefois le 14 ou 15 de la maladie, les malades en rendent deux ou trois très-longs, qui cependant n'avoient produit aucun accident, ni donné même aucun indice qu'ils fuſſent retenus dans les inteſtins: c'eſt ce que j'ai obſervé dernierement dans un Garde du Corps, que j'ai traité d'une fievre putride. Mais il arrive auſſi que non-ſeulement on reconnoît leur exiſtence par la quantité que l'on en rend dans les ſelles, & même par le vomiſſement, mais encore par des ſymptômes graves qu'ils occaſionnent; voyez les ſignes qui les annoncent au §. 346: c'eſt dans ce dernier cas qu'il eſt néceſſaire de mettre en uſage quelques anthelminthiques plus puiſſans que les

moyens ordinaires. Je préférerois alors les apozèmes faits avec la chicorée ſauvage, les follicules ou le ſéné, les tamarinds, le ſel de glauber & un grain de tartre ſtibié, à l'eau minérale émétiſée : on peut ajouter à ces remedes quelques lavemens anthelminthiques, tels qu'une décoction de chiendent & de racine de fougere mâle. Nous avons vu dans la derniere guerre quelques épidémies de fievres putrides, dans leſquelles les malades rendoient une quantité prodigieuſe de vers ; ce qui avoit fait dénommer cette fievre, putride vermineuſe, nom impropre, parce que cet accident ne produit pas la maladie, mais qu'il en eſt ſeulement l'effet.

7°. *La tenſion du bas-ventre* eſt plus ou moins dangereuſe ſelon la cauſe qui l'a produite ; j'ai déjà fait voir les moyens qu'on doit mettre en uſage pour diminuer & faire diſſiper celle qui eſt occaſionnée par l'air dégagé qui gonfle les inteſtins, & celle qui a lieu par leur atonie N°. 2. de ce paragraphe : ce ſont les deux ſortes de tenſion les moins dangereuſes. Quant à celle qui nait à l'occaſion de l'irritation conſidérable que cauſent les matieres portées dans les entrailles, il faut, comme je l'ai auſſi dit, détremper prodigieuſement, donner beaucoup de

lavemens émolliens, & appliquer ſur le ventre des cataplaſmes de même nature ; ſi cette tenſion eſt accompagnée de douleurs violentes, & donne lieu de craindre une inflammation préſente ou future, il faut tirer du ſang du bras, en proportion des forces du malade. Cette derniere cauſe eſt extrêmement dangereuſe, de même que la tenſion accompagnée de la ſuppreſſion des évacuations, dont j'ai parlé ci-deſſus, N°. 2.

8°. *La ſoif immodérée* ne peut-être combattue que par les tempérans & les anti-paſmodiques : cet accident ſouvent fâcheux rentre dans le plan général de la cure.

9°. *Le hocquet* : s'il eſt le prélude de la gangrene, ce qu'il eſt facile de reconnoître, il faut mettre en uſage ce que j'ai conſeillé ci-deſſus, N°. 4, à l'occaſion des déjections ſanguinolentes, qui ſont accompagnées des ſignes qui annoncent la gangrene. Quant au hocquet, qui eſt ſeulement produit par l'irritation du diaphragme, ou par l'engorgement des premieres voies, les boiſſons tempérantes priſes à large doſe, les lavemens émolliens & les évacuans le font ceſſer.

10°. *Les inſomnies* : on ne doit avoir égard qu'à celles qui ſont continuelles & agitées ;

encore exigent-elles rarement des remedes particuliers. Je crois que le camphre, adminiſtré avec prudence, & le ſyrop de coquelicot, ajouté aux boiſſons tempérantes, ſont les ſeuls calmans qu'il ſoit permis de mettre en uſage; car tous les narcotiques étant propres à ſuſpendre les évacuations, comme je l'ai prouvé par un exemple cité au §. 342, & comme tous les Médecins le ſavent, ces remedes doivent être abſolument bannis de la cure de la fievre putride. Il faut avoir auſſi cette réſerve pour les topiques, & ſur-tout pour les lavemens; car j'ai obſervé que ceux dans leſquels on fait entrer les têtes de pavot, produiſent également cet effet.

110. *Les mouvemens convulſifs & les convulſions* ſont rares dans la fievre putride qui n'eſt pas maligne; ou, pour mieux dire, ſi ces accidens ſurviennent, elle prend auſſi-tôt un caractere de malignité; de ſorte que je renvoie à l'article ſuivant, où il ſera traité. Il ſuffira de dire ici que s'il paroît quelques légers mouvemens convulſifs, il faut chercher à les calmer par les anti-ſpaſmodiques, les délayans, & les ſaignées, ſelon la nature de la cauſe qui les produit, ce qui rentre encore dans le plan général de la cure; mais on doit obſerver qu' i

eſt néceſſaire de s'abſtenir de tout remede irritant.

12°. *Le délire & le tranſport* : le premier de ces accidens n'étant important, qu'autant qu'il eſt le prélude de quelque ſcène nouvelle, ou le ſigne évident d'une raréfaction, pléthore ou irritation conſidérable, on ne peut déterminer préciſément ce qu'il convient de faire, qu'en renvoyant pour le dernier cas aux indications précédentes, & en faiſant obſerver pour le premier, qu'il eſt eſſentiel de s'aſſûrer quel eſt le genre de mal qu'il annonce, afin de l'empêcher, s'il eſt poſſible. En général cet accident eſt l'indice d'un embarras qui ſe forme, ou qui eſt formé au cerveau, lorſqu'il eſt d'ailleurs accompagné de tous les ſymptômes qui peuvent faire préſumer cet événement ; car ſouvent un délire léger & non continuel, eſt, comme je l'ai déjà dit, un accident médiocre dans pluſieurs ſujets qui, au premier accès de fievre, ont du délire. Le tranſport eſt d'une plus grande conſéquence : au commencement de la maladie & vers l'état, il eſt ordinairement occaſionné par la pléthore, ou par une grande raréfaction des liqueurs ; dans l'une & l'autre circonſtances, on pratique avec ſuccès la ſaignée du bras & du pied : ſi cet accident

eſt auſſi, comme le délire, le ſigne d'un dépôt à la tête, ou d'une irritation très-vive ſur les méninges, on emploie le même moyen, en combinant les forces du malade avec la quantité de ſang qu'on fait tirer, ou l'on applique des véſicatoires aux jambes, aux cuiſſes, &c. & l'on ſe trouve bien des lavemens émolliens répetés très-fréquemment; il y a même des cas où il eſt néceſſaire de les rendre purgatifs, afin de dégager la tête; tel eſt, par exemple, celui où les évacuations étant ſupprimées ou diminuées conſidérablement, on doit juger que les excrétions retenues font une vive impreſſion ſur le genre nerveux.

§ CCCLXXX. *Sixieme indication*; favoriſer les criſes avantageuſes, les retenir dans leurss juſtes bornes, empêcher celles qui paroiſſent devoir être nuiſibles, & hâter ou fixer celles dont la terminaiſon eſt douteuſe : cette derniere indication pourroit être regardée comme la ſeule à remplir dans la cure des fievres putrides, puiſqu'elle renferme toutes les autres, mais les détails précédens étoient abſolument néceſſaires, pour faire comprendre comment on parvient à cette fin. Pour favoriſer les criſes avantageuſes, il faut ſe rappeller quelles ſont,

les tems où elles arrivent, & les voies par leſquelles elles ſe font.

En conſultant les §. 366 & ſuivans, juſqu'au 373, on trouvera les moyens de ſe procurer cette connoiſſance, & l'on verra que les excrétions par l'anus, les pores de la peau & la veſſie, ſont généralement celles qui ſont les plus avantageuſes; que la maladie ne peut ſe guérir ſans qu'elles ayent lieu, & ſans qu'elles préſentent à des époques marquées, des ſignes de coction, que j'ai indiqués.

D'après cela il eſt aiſé de juger ſi l'on eſt au point déſiré, ou ſi l'on a beſoin d'aider la nature, & d'écarter les obſtacles qui s'oppoſent au travail qu'elle a entrepris. Dans ces deux derniers cas on doit mettre en uſage les moyens qui ſont propoſés dans les cinq paragraphes précédens, ſelon l'exigence, & avec les meſures convenables. Dans le premier, c'eſt-à-dire, quand l'état du malade eſt au point déſiré, ce qui eſt en quelque maniere impoſſible ſans le ſecours de l'Art, on n'a beſoin que d'obſerver la marche des phénomènes; ainſi, après avoir employé les remedes généraux, on preſcrit toutefois la boiſſon aigrelette du §. 375, à laquelle on ajoûte le tartre ſtibié, à des doſes

proportionnées à la quantité des évacuations par l'anus, & à la maniere dont les malades le ſupportent.

Voilà pour ce qui regarde les criſes avantageuſes, provoquées ou ſpontanées, qui ſont au point le plus favorable ; mais il arrive quelquefois qu'elles deviennent trop conſidérables, & qu'elles réduiſent les malades dans un état de foibleſſe, qui rend la coction lente, & même très-difficile, c'eſt alors qu'il faut les retenir dans leurs juſtes bornes : on ſent parfaitement qu'il eſt moins queſtion ici des criſes qui arrivent aux jours déciſifs, & qui jugent la maladie, que des évacuations en général, qui forment les criſes partiales, néceſſaires dans tout le cours de la fievre, & dont le Médecin doit être le modérateur ; ainſi, p. e. lorſque les déjections ſtercorales ſont trop copieuſes, il eſt de ſa prudence de diminuer ou de ſupprimer les purgatifs, & il eſt quelquefois obligé de mettre en uſage des moyens propres à rendre ces évacuations moins fréquentes. Mais je dois faire obſerver ici que parmi ces moyens, il eſt bien important de ne pas choiſir des adſtringens, parce qu'ils produiroient des accidens plus graves, que le mal contre leſquels on les employeroit. Quelques cordiaux légers, tels

que la *confection hyacinthe*, & encore mieux, celle qu'on nomme *alkermès*, ſuffiſent ordinairement pour remplir cet objet; on en donne depuis douze grains, juſqu'à un ſcrupule, deux ou trois fois dans la journée. Le quinquina, allié aux remedes qui ſont preſcrits dans le plan général de la cure, opere auſſi quelquefois le même effet, & on lui donnera la préférence, quand les déjections ſeront de mauvaiſe qualité, & qu'il n'y aura aucune contr'indication pour ſon uſage.

Quand les ſueurs ſont trop abondantes, ce qui eſt rare dans la putride ſimple, outre les précautions qu'on doit prendre, pour que les malades ne ſoyent pas couverts de maniere à exciter cette évacuation, il faut inſiſter ſur les boiſſons acides, qui rendent en général la ſueur moins copieuſe.

Quant à ce qui regarde les urines, on n'a jamais à ſe plaindre de leur quantité dans cette maladie, & ſi le cas échéoit, il ſeroit convenable de ſupprimer les diurétiques des boiſſons, & de faire boire un peu moins les malades.

Les criſes qui paroiſſent devoir être nuiſibles dans la putride ſimple, ſont principalement les dépôts à la tête, dans la poitrine, ou dans la capacité de l'abdomen; & l'on a lieu

de craindre qu'ils ne ſe forment dans l'une ou l'autre de ces cavités, quand il s'eſt préſenté des ſignes d'inflammation, de tenſion, ou de douleur permanentes dans ces parties, & que d'ailleurs les criſes fluantes n'ont pas été conſidérables, ni marquées aux jours critiques; voyez pour la maniere de les empêcher les Nos. 1, 3, 5, 7 & 11 du paragraphe précédent; que ſi le dépôt eſt formé, ce qu'on reconnoît, pour la tête, à une affection ſoporeuſe plus marquée, à un pouls lourd, à des mouvemens convulſifs dans les membres, avec les yeux fixes, &c. On a certainement peu de moyens pour empêcher que la ſuppuration s'y établiſſe, & encore moins, pour que celle-ci ſe faſſe jour au dehors. Il faut cependant encore inſiſter dans ce moment ſur les remedes antiſpaſmodiques, & tâcher d'opérer des révulſions par des lavemens ſtimulans, des véſicatoires, des ventouſes, & enfin par les ſaignées, quand l'état de la fievre le permet. Ces derniers moyens ſont principalement utiles, comme on l'a déjà vu au No. 3 du §. précédent, dans les cas de métaſtaſe. On reconnoît que le dépôt eſt formé, ou va ſe former à la poitrine, par une difficulté de reſpirer plus grande qu'auparavant, une toux plus fréquente,

une expectoration moins abondante & difficile, & par des crachats quelquefois ſanguinolens, & ſouvent pituiteux, mais principalement par les ſignes précédens d'inflammation ou d'engorgement dans cette cavité. Il faut, autant qu'il eſt poſſible, prévenir cet effet par le traitement antiphlogiſtique, y inſiſter encore, ſi le pouls & les forces le permettent, & mettre en uſage les révulſifs & les ſtimulans ci-deſſus. On a contre ce dernier accident des reſſources plus grandes que contre le premier, en ce que non-ſeulement la nature a plus de facilité pour former au pus une iſſue au dehors, mais encore parce que l'art peut l'aider, par le moyen des inciſifs béchiques, ou même détruire l'engorgement avant la formation du pus, par une expectoration provoquée à propos. Ainſi, quand l'inflammation n'a pas lieu, on uſe avec ſuccès d'une potion béchique, faite avec l'huile d'amandes douces, le ſyrop d'althea de *Fernel*, & un grain ou deux de kermès minéral, ſur quatre onces de ce mélange, qu'on donne par cuillerées, toutes les deux heures; que ſi le pus eſt formé, ce qu'on reconnoît à la diminution des accidens, & à un léger friſſonnement qui précède cette formation, on emploie encore avec le même ſuccès la potion, qui,

en excitant l'expectoration, fait ſouvent crever l'abſcès que les malades rendent; mais il faut convenir que dans la plûpart des ſujets, la fievre putride eſt finie, quand ce dépôt eſt à maturité.

Le dépôt dans la capacité de l'abdomen eſt ſouvent difficile à connoître, à moins que le tact ne l'indique; mais on le préſume par les accidens précédens, voyez le N°. 7 du §. ci-deſſus, & par la douleur permanente au lieu où il eſt formé. Quand il eſt parvenu à l'état de ſuppuration, on n'a d'autres reſſources que les lavemens & une voie que la nature peut s'ouvrir dans le canal inteſtinal.

Hâter ou fixer les criſes, dont la terminaiſon eſt douteuſe, c'eſt empêcher que la matiere reflue d'une partie moins eſſentielle vers une autre très-importante, & cet article renferme principalement la néceſſité de bien prendre garde qu'un dépôt formé à l'extérieur ne ſe diſſipe par le réflux de la matiere qu'il contient. Or, il n'eſt pas rare dans les fievres putrides qu'il ſe faſſe quelques-uns de ces dépôts, dont il faut hâter, autant qu'il eſt poſſible, la ſuppuration par le moyen des cataplaſmes émolliens, & par des maturatifs; car tout autre remede, & ſur-tout des réſolutifs qu'on y ap-

pliqueroit, mettroient le malade dans le plus grand danger. Je ne parle point ici des parotides, ni des exanthèmes, ni des puſtules, ni des autres éruptions qui forment des criſes plus ou moins complettes, favorables ou nuiſibles; parce que ces ſortes d'accidens appartiennent à la putride maligne, qui fera le ſujet de l'art. ſuivant. Il ne me reſte plus à ce ſujet, que ce qui concerne les métaſtaſes, c'eſt-à-dire, le tranſport de l'humeur morbifique d'un lieu à un autre. Cet effet arrive ſur-tout dans les cas où il y a de violentes douleurs dans une partie, où l'on doit préſumer qu'il s'eſt dépoſé une portion de l'humeur morbifique, & que ces douleurs ceſſent tout-à-coup dans ce lieu, pour ſe porter ſur un autre. Ce tranſport ne ſeroit pas fort dangereux, s'il ne ſe faiſoit qu'à l'extérieur; mais ſouvent il ſe fait de la circonférence à l'intérieur, où il porte la corruption & la mort. C'eſt pourquoi, dès qu'on apperçoit un dépôt de ce genre à l'extérieur, il faut le fixer, autant qu'il eſt poſſible, par le moyen du véſicatoire dont j'ai parlé au N°. 5 du §. précédent, & quand la métaſtaſe s'eſt faite à l'intérieur, il eſt très-preſſant de mettre en uſage tous les remedes propres à attirer l'humeur au dehors.

§. CCCLXXXI.

§. CCCLXXXI. Voilà tout ce qui m'a paru concerner la fievre putride ſimple: j'ai tâché de faire connoître tous les accidens dont elle peut être accompagnée, les diverſes formes qu'elle peut prendre, & les moyens qu'il faut mettre en uſage pour y rémédier. Ces détails, peut être trop longs pour un Praticien conſommé, ne le ſeront probablement pas encore aſſez pour ceux à qui cet ouvrage eſt deſtiné. J'ai voulu leur donner une idée claire & préciſe de la maladie qu'ils doivent avoir le plus ſouvent à traiter, & ſur-tout leur montrer le cas qu'il faut faire des criſes; mais malheureuſement il eſt bien difficile de ſuivre pour le traitement des gens de guerre, avec exactitude & connoiſſance de cauſe la plûpart des conſeils que j'ai donnés, ſans faire pluſieurs changemens & des additions au ſervice de ſanté dans ces aſyles. Il faut eſpérer que le Gouvernement, attentif à tout ce qui peut améliorer l'adminiſtration, les fera, lorſqu'il aura mis en conſidération les différens objets, qui font la matiere du ſecond volume de mon Code de Médecine Militaire. En attendant un événement ſi favorable, il faut du moins remédier aux inconvéniens qui réſultent de l'état actuel des choſes, & c'eſt par le moyen des obſervations qu'on peut at-

teindre ce but ; c'eſt pour cette raiſon qu'après avoir traité les fievres putrides malignes, & celles qui ſont eſſentiellement malignes, je finirai ce Chapitre par quelques remarques ſur ce qui eſt arrivé dans la derniere guerre à un grand nombre de malades attaqués de ces maladies, & par quelques réflexions ſur l'indication que fourniſſent ces obſervations pour le traitement.

ARTICLE II.

Des Fievres rémittentes & continues, putrides, malignes.

§. CCCLXXXII. IL eſt rare que les fievres putrides, dont les gens de guerre ſont attaqués, ne ſoyent pas accompagnées de quelques ſymptômes de malignité ; ce qui ſe démontre, ou à l'invaſion de la maladie, ou dans ſon état, ou après le terme ordinaire des putrides ſimples. Dans le premier cas, la fievre eſt originairement maligne, par l'intenſité des cauſes ; & dans les deux autres, elle le devient, par divers incidens, comme, par exemple, lorſque le traitement n'eſt pas méthodique, lorſque les ma-

lades ſe trouvent dans une poſition mal ſaine, ou qu'ils ſont dans une mauvaiſe diſpoſition, &c.

§. CCCLXXXIII. La réunion & la durée de pluſieurs épiphénomènes, décrits dans l'article précédent, donne à la fievre le caractère de malignité à quelqu'époque qu'ils ſurviennent; mais celle qui eſt originairement putride maligne en a un particulier, qui l'a fait aiſément diſtinguer dès le commencement de la maladie : ſi l'on trouve avec les ſignes de putridité, décrits au §. CCCXXIX, la proſtration des forces, un pouls foible, irrégulier, ſerré ou vacillant, une anxiété permanente au creux ou à l'orifice de l'eſtomac, la langue tremblante, & des ſoubreſauts fréquens dans les tendons, on aura la preuve la plus évidente de l'exiſtence de la fievre putride maligne, qui peut-être & eſt ſouvent d'ailleurs accompagnée de pluſieurs autres accidens graves, comme on le verra ci-après, & qui peut auſſi n'avoir pas tous les ſymptômes ci-deſſus réunis, comme je le ferai remarquer par quelques relations d'épidémies.

§. CCCLXXXIV. Les Auteurs ont décrit un nombre infini d'eſpeces de putrides malignes, qui ſe rapportent toutes entr'elles par ce premier caractere, & qui ne different les unes des

autres que par la variété d'une foule d'accidens qui ſurviennent, mais dont l'abſence ne change rien à la nature de la maladie. Ces accidens de ſurcroît ſont, à la vérité, la plûpart très-graves, & ils méritent qu'on en faſſe mention, puiſqu'ils ſont au nombre des épiphénomènes qu'il eſt important de détruire promptement. Outre ceux dont j'ai parlé dans l'article précédent, les plus ordinaires, & ceux qui exigent le plus d'attention ſont, la cardialgie, la phrénéſie permanente, une agitation extrême, un aſſoupiſſement léthargique, des exanthèmes, des ſyncopes, la dyſſenterie, des déjections involontaires, le choléra morbus, les palpitations, les ſueurs fétides continuelles, les dépôts gangrêneux, les parotides, le hoquet, &c.

§. CCCLXXXV. La plûpart des fievres putrides malignes obſervées par les Médecins des armées, ſont originairement malignes : celle des camps, *caſtrenſis*, *hungarica*, décrite par *Jordan* (*d*), *Cober*, (*e*), *Rhumel*, (*f*), &c. celle d'hôpital, celle des priſons, décrites par *Prin-*

(*d*) *De peſtis phænomenis.*

(*e*) L. c.

(*f*) L. c.

gle (*g*) & *Huxam* (*h*), la putride bilieuſe des pays-bas & marécageux, rapportée par *Pringle* (*i*) & autres, ſont de ce genre : la rémittente putride des camps, obſervée par ce dernier Auteur (*k*), devient auſſi quelquefois maligne ; & lorſqu'elle commence avec le caractere de malignité, elle ſe rapporte, ſelon lui, à la fievre d'Hongrie, qu'il ſoupçonne un compoſé de la putride bilieuſe des camps, & de la fievre des priſons ou d'hôpital.

§. CCCLXXXVI. Dans toutes ces maladies, on obſerve les ſignes caractériſtiques du §. CCCLXXXIII, & pluſieurs des accidens décrits dans le ſuivant, comme on en pourra juger par les relations ſuccinctes que je ferai inceſſamment de quelques eſpeces principales qui ont été rapportées par les Auteurs ci-deſſus & autres, pour faire connoître combien il eſt important de s'appliquer ſpécialement au diagnoſtic du genre de la maladie ; puiſqu'à parler vrai, ces fievres ſont plutôt plus ou moins violentes, compliquées & dangereuſes, par le

(*g*) Traité des maladies des armées.

(*h*) *De aëre & morbis epidemicis.*

(*i*) L. c.

(*k*) L. c.

concours de pluſieurs circonſtances, que par la variété de la maladie en elle-même.

§. CCCLXXXVII. La fièvre bilieuſe ou putride des pays-bas & marécageux : elle étoit le plus ſouvent rémittente dans le commencement, & elle ſe change facilement en intermittente, ſurtout aux approches de l'hiver, parce qu'alors les cauſes de la putridité ſont beaucoup moins actives : elle ſe déclaroit rarement par le froid, plus ordinairement par une grande douleur à la tête, une chaleur brûlante, une ſoif exceſſive, une grande laſſitude, des douleurs dans les lombes, de l'anxiété, la cardialgie, la ſyncope, un vomiſſement de bile verte ou jaune & fétide : le pouls étoit petit; mais il augmentoit de force & de vélocité après la ſaignée; quelquefois la céphalalgie étoit ſi violente, que les malades s'échappoient pour courir dans les champs; dans d'autres au milieu du paroxiſme le délire étoit ſi fort, que pluſieurs de ceux qu'on conduiſoit à l'hôpital, ſe jetterent en bas de la voiture, & paſſerent la riviere à la nage, pour y arriver : mais, lorſque la rémiſſion étoit ſurvenue, tous ces accidens diminuoient en même-tems que la ſueur ſe déclaroit : pluſieurs malades rendirent la bile par haut & par bas; quelques-uns rejetterent des vers : les ſueurs

étoient très-fétides & cadavéreuſes; on obſervoit des taches pétéchiales ſur les corps morts. Malgré le mauvais état de la maladie, le pouls continuoit d'être régulier juſqu'à l'agonie. Quand la ſueur critique ſurvenoit le neuvieme jour, la fievre ſe changeoit en tierce; &, lorſque la diarrhée critique arrivoit au bout de trois ſemaines, cette fievre ſe chargeoit en quotidienne : cette maladie régnoit dans les mois de Juillet & d'Août; elle étoit entretenue par les exhalaiſons putrides, que l'humidité du ſol répandoit dans l'atmoſphere, pendant les grandes chaleurs, dans les pays-bas très-marécageux, où les armées combinées ſéjournerent.

§. CCCLXXXVIII. La fievre d'hôpital ou des priſons ſuit la marche ci-après : dans le commencement, le malade éprouve alternativement le friſſon & la chaleur, avec un grand dégoût : ces ſymptômes redoublent pendant la nuit, le ſommeil eſt interrompu & peu profitable, la tête eſt occupée d'idées confuſes & laborieuſes; il n'y a preſque point de ſoif, l'agitation eſt conſidérable, le pouls fréquent : ſi l'on ſaigne dans cet état, le pouls s'affoiblit, & le délire ſurvient. A ces accidens ſe joignent bientôt une grande laſſitude, des nauſées, des

douleurs au dos & à la tête, un grand trouble dans les idées, la proſtration des forces, & le découragement: le pouls devient aſſez plein; mais ſi l'on tire du ſang, il arrive de même que ci-deſſus, du délire & de l'affoibliſſement; le ſang des palettes eſt épais au commencement & dans l'état de la maladie; pendant tout ce tems les urines varient, & ſont tantôt troubles, tantôt limpides & pâles : ſi l'événement devient favorable, elles ſont épaiſſes, & dépoſent ſur la fin de la maladie. On obſerve que les malades qui ſont expoſés au froid, ſont ſurpris d'une diarrhée funeſte. Au reſte, les déjections ſont crues, ichoreuſes, putrides; la chaleur de la peau eſt âcre & mordante, avec beaucoup de ſéchereſſe; la ſueur eſt ſi fétide, que les malades ſe dégoûtent de leur propre odeur; la langue eſt ſeche, en maniere de cuiller, enſuite jaune & verdâtre, la bouche extrêmement mauvaiſe, &c. Tout cela, joint aux ſymptômes caractériſtiques, décrits au §. 383, comme on peut le voir par ce qui ſuit, que j'ai extrait d'un Ouvrage d'*Huxam* (*l*) : *Febris putrida contagioſa, ac peſtifera valdè, cum ingente*

(*l*) L. c.

virium damno, maximè præcordiorum oppreſſione, tremore, tendinum que ſubſultu, vigiliis, delirio, linguâ nigrâ & ſæpe aridâ valde, faucibus ſqualidis & habitu fœtidiſſimo..... pulſus vacillat plurimùm mox ab initio morbi, id que vel in robuſtis : urina eſt plerumque lurida & vapida quaſi, ſæpe ſubnigra & olida, rariſſime ineſt aliquid ſedimenti, interdùm verò continet ſurfuroſa quædam inæqualiter ſparſa, haud rarò ſtatu febris erumpunt atræ petechiæ, ſæpe papulæ, aut puſtulæ liveſcentes cùm oleoſo ſudore ac valdé graveolente : nihil fuit lætius quam floridæ puſtulæ in ïpſâ morbi ακμῃ, nil funeſtum magis lividis & ſubnigris ; meræ maculæ nunquam non aliquid mali denotabant : alvus nigra, fœtida maximè & citiſſima, plures ſub finem arripuit : aliqui phrenitide poſt pervigilium correpti ſunt, plures quaſi veterno, idquè vel in ipſo morbi initio : ſi inſciis his oborta eſt alvi dejectio, certiſſima ſequuta eſt mors, biduo vix exacto, &c. in carceribus genita huc febris...

§. CCCLXXXIX. Quant à la fievre d'Hongrie ou des camps, on auroit beaucoup de peine à en fixer le vrai caractere, ſi l'on ne voyoit pas que les diverſes relations, qui en ont été faites, déſignent qu'en différens tems il s'eſt rencontré plus ou moins d'accidens gra-

ves & différens, qui ſe ſont joints au fonds de la maladie. Auſſi eſt-il certain, par le peu de conformité qui ſe trouve dans les deſcriptions des Auteurs ſur ce ſujet, comme ſur les fievres précédentes, que tous les putrides malignes ne ſont qu'une ſeule & même maladie, qui ſe préſente continuellement & dans chaque épidémie, ſous des faces particulieres, uniquement dépendantes du nombre & de la variété des accidens étrangers au fonds ou au caractere eſſentiel de ce genre de fievre. Pour montrer ces diverſes formes, & faire connoître la vérité de mon opinion, il ſuffira de lire ce qui ſuit ſur la fievre d'Hongrie.

§. CCCXC. La premiere relation que nous ayons, eſt celle de Thomas *Jordan* (*m*), que *Sennert* (*n*) a tranſcrite « à trois ou quatre heu-» res après midi, cette maladie (la fievre d'Hon-» grie,) commençoit par un friſſon léger, ou » par du froid & du tremblement : un quart » d'heure après la chaleur arrivoit, & elle ne » quittoit plus les malades ; ils ſe plaignoient » de grands maux de tête, & ils portoient ſur-

(*m*) L. c.

(*n*) Tome III.

» tout la main au cartilage *xiphoïde* (ce qui,
» en langage vulgaire, exprime le creux de
» l'eſtomac), pour montrer qu'ils ſouffroient
» beaucoup en cet endroit. On y ſentoit une
» certaine dureté & rénitance; ils ne pouvoient
» endurer qu'on y toûchât : dès les premiers
» jours ils avoient une ſoif conſidérable; le
» ſecond ou le troiſieme au plûtard le délire
» ſurvenoit, & il duroit aſſez long-tems; les
» redoublemens arrivoient vers le ſoir, & les
» accidens augmentoient durant la nuit, (c'é-
» toit une fievre rémittente) la langue étoit
» aride, les levres gercées; quelques-uns cra-
» cherent le ſang; d'autres eurent des criſes
» favorables par les ſelles, la plûpart eurent des
» fluxions aux oreilles & de la ſurdité; ce qui
» étoit un ſigne avantageux : il y en eut beau-
» coup qui eurent des parotides : ceux à qui
» il ſurvint des tubercules au haut du pied,
» qu'on voyoit ſerpenter & gagner la cuiſſe,
» périrent; les uns guériſſoient le quatorze;
» d'autres le vingt : tous ceux à qui l'on donna
» du vin, moururent, &c.

« *Pringle* ſe rapproche aſſez de cette deſcrip-
» tion, en attribuant à cette fievre, pour ſignes
» pathognomoniques, un mal d'eſtomac, une
» douleur & une dureté autour de la région

» épigaſtrique, une grande ſoif dans le com-
» mencement, la langue ſeche, un mal de tête
» violent, auquel le délire ſuccede, des taches
» pétéchiales, des puſtules ; il ajoûte que la
» maladie eſt contagieuſe, preſque toujours
» mortelle, & qu'elle duroit quatorze ou vingt
» jours (*o*). Il faut noter que ces deux Auteurs ſont également d'accord ſur l'état du pouls, qui eſt foible & languiſſant, & ſur les déjections ſtercorales qu'ils diſent être de mauvaiſe qualité. Voyons maintenant comment s'exprime *Sauvages* (*p*), d'après *Boërrhaave*, *Schenkius* & *Juncker*, dont les deſcriptions ne ſont pas très-conformes entr'elles ; du moins celle de *Boërrhaave*, avec celle des deux autres : « il y a une
» petite fievre, dit-il, d'après *Boërrhaave* (*q*),
» *febricula*, qui abat tout-à-coup les forces,
» ſans apparence de mauvais ſignes ; la chaleur
» eſt infiniment plus douce que dans les autres
» malignes, ſouvent à peine ſenſible ; les extré-
» mités ſont froides ; la reſpiration empêchée,
» gênée, douloureuſe ; le pouls très-fréquent,

(*o*) L. c. t. 1. p. 291.

(*p*) Nozol. méthod.

(*q*) Conſult. p. 209. *De Febre Caſtrenſi Hungaricâ.*

» ſi foible, qu'à peine le peut-on ſentir, très-
» inégal, & s'échappant ſouvent; l'urine n'eſt
» point rouge; mais le plus communément elle
» eſt laiteuſe, trouble, ſans ſédiment; enfin,
» très-variable : la ſoif eſt ſouvent peu conſi-
» rable; il y a beaucoup de ſéchereſſe dans la
» bouche, au goſier & à la langue; l'anxiété,
» le délire, l'inquiétude, ſont moindres que
» dans les fievres malignes : celle-ci eſt conti-
» nue, au lieu que celle dont parlent *Schenkius*
» (*r*), & *Junker* (*s*), eſt rémittente; ils la ca-
» ractériſent ainſi : c'eſt une fievre aiguë, mali-
» gne, le plus ſouvent épidémique, qui regne
» dans les camps, & attaque principalement les
» ſoldats pléthoriques : elle commence par le
» friſſon & le mal de tête, qui ſont bientôt
» ſuivis d'une chaleur & d'une ſoif conſidéra-
» bles, d'une vive ardeur à la pointe du cœur,
» de ſéchereſſe dans la bouche & à la langue,
» qui eſt ſouvent enflée, & d'une inflammation
» à la gorge; le quatre ou le ſept le délire ſur-
» vient, les yeux ſont étincelans, les veines de
» la tête gonflées; le paroxiſme arrive le ſoir, le
» pouls eſt plus fort que dans les autres mali-

(*r*) Obſerv.

(*s*) Opér. tab. 73.

» gnes; il y a de fréquentes hémorrhagies par
» le nez, des douleurs d'entrailles, du dégoût,
» des vomiſſemens, de la dyſſenterie, des taches
» pétéchiales, des parotides, la paralyſie, l'hémi-
» plégie, ſurviennent quelquefois, &c. A ces
» eſpeces, on peut encore joindre celle que
» rapporte *Kriſch* dans une Diſſertation acadé-
» mique qu'il a publiée ſur ce ſujet : la fievre,
» ſelon lui, commence par le tremblement,
» vient enſuite la chaleur, qui eſt très-vive,
» continuelle, mais un peu rémittente; la proſ-
» tration générale s'accroît avec l'anxiété vers
» la région épigaſtrique; il y a des douleurs à la
» tête, des redoublemens vers le ſoir, du dé-
» lire; l'urine eſt claire, comme dans l'état na-
» turel. A ces ſymptômes ſuccedent l'abatte-
» ment, qui eſt ſi grand, que les malades ne
» peuvent ſe lever ou remuer, ſans crainte de
» tomber en ſyncope, & une céphalalgie des
» plus violentes : le pouls eſt auſſi plus fort que
» dans les autres malignes, la chaleur; plus
» grande que dans les pétéchiales ſimples; le
» dégoût eſt extrême; il y a des nauſées, de
» l'anxiété & de la gêne au creux de l'eſtomac,
» une inſomnie preſque continuelle, & il ſur-
» vient des exanthèmes le trois, quatre, ſept,
» à la poitrine, au col, &c. ».

§. CCCXCI. On voit clairement par ces différentes descriptions de la fievre d'Hongrie ou des Camps, 1°. qu'elle est tantôt rémittente & tantôt continue; 2°. qu'elle regne au cœur de l'été, comme à la fin de cette saison; 3°. qu'elle est maligne, puisque les accidens dont elle est accompagnée se rapportent à ceux dont j'ai parlé au §. 383. Il ne s'agit plus que de savoir si elle est putride; or, il paroit d'abord que *Sauvages* en range une espece dans la classe des rémittentes putrides *, & que *Pringle*, qui en décrit une autre, est porté, comme je l'ai déjà dit, à croire que cette maladie est un composé de la rémittente putride & de la fievre d'hôpital ou des prisons. Quant à moi, je pense que toutes les especes sont dans le même cas, parce que 1°. il est évident qu'elles sont produites par les mêmes agens; en effet, si l'on considere le tems où elles regnent, la température de l'air pendant l'épidémie, & la nature des lieux habités par les armées qui en sont attaquées, on reconnoitra facilement la présence & l'intensité des agens putrides dans l'athmosphere; 2°. parce que les déjections de

* Celle qu'il décrit d'après *Sckenkius* & *Juncker*.

ceux qui ont cette maladie, ſont très-putrides, 3°. que l'ouverture des cadavres offre les ſignes les plus manifeſtes de pourriture; 4°. enfin que pluſieurs accidens propres à cette fievre, appartiennent aux putrides, dont elle a auſſi les terminaiſons, quand elle ſe guérit.

§. CCCXCII. Ce point, une fois établi, je prétends que la diverſité des accidens qu'on obſerve dans les eſpeces ci-deſſus, ſont moins propres à leur donner un caractere particulier, qu'à prouver que, ſuivant l'intenſité des cauſes, la diſpoſition des ſujets & le traitement, la maladie eſt accompagnée & ſuivie de ſymptômes plus ou moins graves & multipliés; ce qui ſe démontre d'ailleurs par les faits, puiſque la putride ſimple dégénere ſouvent en maligne, & qu'on obſerve toujours que les épidémies ſont plus ou moins funeſtes, en raiſon des cauſes que je viens de rapporter.

§. CCCXCIII. *Cauſes des fievres putrides malignes* : la préſence des agens ſeptiques dans le ſyſtême vaſculaire, & leur action ſur les ſolides & ſur les fluides, ſont la cauſe prochaine de cette maladie. Il n'eſt pas difficile de concevoir que ces agens doivent produire une impreſſion très-vive ſur les ſolides, dont le jeu ſera néceſſairement dérangé, par les ſpaſmes plus ou moins

moins violens dont ils ſont attaqués, & qu'il y aura une altération d'autant plus grande dans les humeurs, que la nature de ces agens ſera plus âcre & plus active. Quant aux cauſes éloignées, quoique je les aie déjà décrites en grande partie dans l'article précédent & dans le premier Chapitre, Art. II, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos d'en faire ici une récapitulation ſommaire, avec l'addition de celles dont je n'ai pas parlé; parce qu'elle donnera une idée plus juſte du concours des choſes qui donnent lieu à la maladie dont il eſt queſtion, 1°. le régime des gens de guerre contribue le plus ſouvent à les mettre dans une mauvaiſe diſpoſition; parce que la néceſſité ou l'intempérance les met dans le cas d'en éprouver tous les mauvais effets. L'uſage des chairs ſalées, crues ou mal cuites; un pain lourd, mal cuit, fait avec des farines gâtées, ou mêlé avec des matieres nuiſibles; la chair des animaux mal ſains ou morts de maladie; les fruits cruds, ou cueillis avant leur maturité, ou pourris, des légumes & des herbes gâtés, mal choiſis ou virulens, &c. ſont dans pluſieurs cas la reſſource unique du ſoldat; voilà l'abus de néceſſité. L'excès dans le boire & le manger auquel il eſt quelquefois porté par la faim que la diſette précédente

a excitée, & qui eſt d'autant plus nuiſible, que le choix des alimens & des boiſſons eſt mauvais, peut encore entrer dans l'abus de néceſſité ; & il conſtitue celui de l'intempérance, quand le goût ſeul de la débauche y convie, ce qui n'arrive que trop fréquemment parmi les ſubalternes ; 2°. aucune eſpece d'hommes n'eſt autant expoſée que celle-là aux influences pernicieuſes de l'air ; ils ſont ſoumis à l'alternative continuelle du froid & du chaud, qui produit une variété perpétuelle dans les excrétions cutannées & pulmonaires. L'une ou l'autre intempéries agiſſant ſéparément d'une maniere un peu vive, met le corps dans la diſpoſition prochaine des maladies inflammatoires & ardentes, quand elle ne les produit pas ſur le champ. La différence des climats & des ſols qu'ils habitent, operent des changemens conſidérables dans l'économie animale ; les lieux mal ſains qu'ils ſont obligés de parcourir, les expoſent à la contagion, qui, une fois établie dans les troupes, gagne d'autant plus vîte, que le moyen ſûr pour l'éviter, eſt impratiquable ; 3°. les travaux militaires ne ſont pas moins propres à altérer la ſanté : ainſi, les fatigues exceſſives, ſouvent ſuivies d'une grande inaction, les marches pendant la pluie, le vent &

l'ardeur du ſoleil, les bivoacs, les gardes dans des poſitions dangereuſes, les veilles, ſont des cauſes de maladies preſqu'inévitables; 4°. les ſituations des camps ſur un ſol humide, dans le voiſinage d'un champ de bataille, des marais & des étangs, infectent plus ou moins l'air, & ont une action d'autant plus vive, que le ſéjour aura été plus long, & que les autres cauſes nuiſibles s'y joindront; 5°. les imprudences auxquelles ils ſont invités par leur régime, leurs fatigues ou leur intempérance, aggravent encore ces circonſtances, qui deviennent très-cruelles, lorſque les affections de l'âme s'y réuniſſent : la peur, le chagrin, la maladie du pays, ſont principalement celles qui ſont les plus dangereuſes; 6°. joignez à tant de périls la malpropreté ſouvent inévitable, la pourriture des vêtemens, l'abus des poêles, l'inſalubrité des hôpitaux, l'indiſcipline, les horreurs des ſiéges de villes où ils ſont enfermés, & où l'on n'a quelquefois d'autres reſſources pour faire ſubſiſter les troupes, que l'uſage des animaux domeſtiques, des cuirs, &c. & vous aurez une eſquiſſe des cauſes qui attaquent enſemble ou ſéparement la ſanté des gens de guerre.

§. CCCXCIV. De-là on doit inférer que les

épidémies seront plus ou moins funestes, selon le concours de ces différentes causes; aussi voit-on dans l'histoire de ces maladies qui ont regné dans les armées & dans divers contrées, que la réunion des circonstances indiquées ci-dessus les a toujours rendues plus ou moins destructives.

§. CCCXCV. On voit par quelques-unes des relations que j'ai faites, que la putride maligne ne s'étend pas toujours au-delà du troisieme septennaire; mais en général, celle qui a même originairement le caractere de malignité, va jusqu'à ce terme, si elle ne le passe pas. Quant à celle qui devient maligne, elle se prolonge souvent jusqu'au quarantieme jour; elles attaquent l'une & l'autre, de préférence, les jeunes gens, les libertins, les crapuleux, &c. & elles regnent ordinairement vers les mois de Juillet & d'Août; les épidémies d'hyver & de printems sont fort rares: cependant les putrides malignes se prolongerent dans l'hyver, après la campagne de 1757; parce que les troupes étoient à peine entrées dans leurs quartiers, qu'elles furent obligées de faire la course de *Zell*, qui dura près d'un mois; ce qui donna lieu à une épidémie nouvelle, qu'on dut attribuer à la mauvaise disposition de ceux qui firent cette

courſe, à la chaleur des poëles où les ſoldats ſe renfermoient indiſcretement, & à la crapule à laquelle ils ſe livrerent. Cette ſeconde épidémie n'étoit pas finie, lorſque la retraite d'*Hannover* arriva; de ſorte qu'au printems il y eut encore des fievres putrides, mais elles devinrent inflammatoires; ce qui ſe rapporte avec les obſervations de *Pringle*, qui dit qu'en pareil cas l'inflammation & la putridité ſe joignent, & que la maladie tient plus de l'une ou de l'autre, ſelon la ſaiſon & les cauſes. En 1759, après une campagne très-rude, une diviſion de l'armée de *Soubiſe* aux ordres de M. le Comte de *Stainville*, ayant reſté campée ſous *Caſſel* juſqu'au onze de Décembre, elle fournit un grand nombre de malades attaqués de putrides malignes, qu'on attribua à la conſtitution humide & froide de l'air, & aux travaux précédens des troupes.

§. CCCXCVI. *Prognoſtic*: comme le jugement qu'on doit porter de cette maladie, dépend de la préſence ou de l'abſence d'une foule d'accidens plus ou moins dangereux, qu'on obſerve en différens tems, je me bornerai ici à un prognoſtic général; parce qu'ayant deſſein de parler de la plûpart des terminaiſons & des accidens les plus importans, je renfermerai dans

ces détails, ce que je n'aurai point examiné dans ce paragraphe.

Plus la proſtration des forces eſt grande & continue, plus il y a de danger, *& vice verſâ*: le grand nombre des épiphénomènes réduit les malades à l'extrémité. Ceux qui ſont frappés de la peur de la mort, ou qui ont des chagrins cuiſans, donnent peu d'eſpoir; il en eſt de même pour les vérolés & les ſcorbutiques; ceux qui ont la langue tremblante, la vue obſcurcie, des aphtes livides, la déglutition difficile, ſont dans le plus grand péril, ou éprouveront au moins une maladie très-longue. Les exanthèmes, qui diſparoiſſent immédiatement après l'éruption, ſont ordinairement ſuivis de quelques grands orages; la ſuppreſſion des évacuations, la dyſſenterie, les déjections noires, fétides & involontaires, les hémorrhagies qui préſentent un ſang noir & diſſous ou verdâtre, les ſyncopes fréquentes, les convulſions, le hoquet, les extrémités froides, ſont les ſymptômes les plus graves, & lorſque les malades cherchent des floccons, attirent & ſerrent leurs draps, c'en eſt fait d'eux.

La ſurdité n'eſt point un ſymptôme fâcheux, comme on peut le voir par la deſcription de *Jordan*, §. CCCXC, & généralement elle eſt

favorable dans les maladies aiguës, lorsque d'ailleurs il n'y a pas de mauvais signes : *surditas in acutis post septimum diem, cum alis bonis signis reconvalescentiæ indicia præbet, Baglivi.* Le ptyalisme est avantageux, ainsi que les pustules qui se forment autour des levres, vers le déclin de la maladie ; les déjections libres, un peu bilieuses, le pouls qui se développe, la tête libre & saine, sont d'un bon augure ; il en est de même des bubons, mais les parotides sont d'un présage douteux. Les abscès intérieurs conduisent souvent à la mort, ou à la phthysie : les crises heureuses n'arrivent que dans les cas où la fievre n'est plus troublée dans son mécanisme. Les putrides, originairement malignes, sont plus faciles à traiter, que celles qui le deviennent à la fin du troisieme septennaire ; les gens robustes supportent plus facilement la maladie, que ceux qui sont foibles, délicats, nerveux & mal sains, &c. &c.

§. CCCXCVII. *Curation* : toutes les vues qu'on doit se proposer, se réduisent à rétablir la nature dans ses droits, c'est-à-dire, à écarter tous les obstacles qui s'opposent aux phénomènes naturels de la fievre, qui seule a le pouvoir d'opérer la coction & l'expulsion de l'humeur morbifique. Mais cette indication est souvent

fort difficile à remplir, parce que le nombre des épiphénomènes eſt très-conſidérable, & que les léſions qu'ils produiſent ſont extrêmement graves. En effet, pour peu qu'on ſe rappelle l'état de la maladie, on verra, 1°. par l'abattement & la proſtration des forces, dès le commencement, que le ſyſtême nerveux eſt ſingulierement opprimé, & qu'il refuſe ſon ſecours; 2°. que la cauſe eſt très-âcre, délétere, virulente; car on ne voit que ſpaſmes, ruptures de vaiſſeaux, pourriture, engorgemens, dépôts, taches, &c. Ainſi, tandis que les nerfs ſont irrités, tendus, dilacerés par la cauſe de la maladie, les humeurs ſont altérées, diſpoſées à la pourriture; toutes les fonctions dérangées, les ſécrétions troublées, empêchées, & le corps, en un mot, dans un état de deſtruction prochaine. Dans un cas ſi preſſant on eſt ſouvent embarraſſé, parce que le nombre & la variété des accidens rendent le choix des moyens très-douteux. Il eſt cependant une regle de conduite qui expoſe moins à l'erreur : l'examen des différens ſymptômes, mais principalement la nature des léſions, & la diſpoſition des malades, indiquent la marche qu'il faut tenir. Ainſi, pour procéder avec quelques ſuccès au traitement, on commencera par obſerver l'état des

premieres voies & pouls, où il ya toujours un degré de léſion, qui exige des ſecours preſſans; enſuite, les accidens, dont la plûpart doivent être promptement écartés; & enfin les différentes excrétions qui méritent la plus grande attention, parce qu'elles ſont plus ou moins altérées, plus ou moins copieuſes, & qu'il eſt eſſentiel de les modérer, de les changer & de les provoquer à propos. En ſuivant cette méthode on peut ramener la maladie au point que la fievre opere elle-même les effets ſans leſquels on n'obtient pas de guériſon, c'eſt-à-dire, que le mouvement réglé du pouls ſoit en état de produire la coction de l'humeur morbifique, & ſon expulſion, ainſi que celle des liqueurs qui par l'action de la fievre & des miaſmes putrides ont tellement changé de nature, qu'elles ſont devenues elles-mêmes des agens ſeptiques. Mais quoique je propoſe un examen qui paroîtroit devoir être ſucceſſivement fait ſur les divers objets qui ſont importans à connoître, & ſur les diverſes léſions qu'il eſt néceſſaire de détruire, on doit ſentir que je ſuppoſe qu'on ſaiſira toutes les indications que les uns & les autres préſentent, à l'inſtant même qu'on fera l'inſpection du malade; & que les gradations que j'ai miſes dans

le procédé curatif, ont plutôt ſervi à exprimer ma penſée, qu'à conſeiller de commencer par un point, pour aller enſuite aux autres. Il eſt cependant vrai que l'on eſt généralement obligé de porter d'abord ſes vues ſur le pouls & ſur les premieres voies, avant de procéder à aucun autre moyen. C'eſt ce plan que je vais ſuivre.

§. CCCXCVIII. *Le pouls.* Sa foibleſſe & ſa petiteſſe dans preſque tous les cas, jointes à la proſtration des forces, qui eſt un des ſymptômes caractériſtiques de la putride maligne, ſont des indices très-marqués de l'oppreſſion du principe vital; & il eſt très-certain que, loin d'être dans un état de pléthore, le plus grand nombre des malades eſt dans une diſpoſition contraire. Si l'on ſe rappelle en effet les différentes cauſes aſſignées à cette maladie au §. CCCXCIII, on verra facilement qu'ils ſont plutôt dans l'épuiſement. C'eſt pour cette raiſon que la ſaignée réuſſit mal, dans la plûpart des circonſtances, comme on peut le voir par les relations ci-deſſus, §. CCCXC & ſuivans. Cependant on peut faire quelques exceptions à cet égard pour les ſujets qui conſervent conſtamment une certaine force dans le pouls, & qui ont des accidens qui indiquent la ſai-

gnée *. En consultant la premiere indication de l'article précédent, on verra quels sont ces accidens; mais en général on est obligé de soutenir, ou du moins de tâcher de développer le pouls, dont la foiblesse tient à mille causes, dont je parlerai ci-après : ainsi les indications à ce sujet sont relatives, & ce n'est pas ici le lieu de les rappeller.

§. CCCXCIX. Les premieres voies sont toujours plus ou moins engluées; ce qu'il est facile de connoître par l'état de la langue, la puanteur de la bouche, les nausées, les vomissemens, qu'on observe à la fois dans les malades. Ainsi l'on ne peut trop tôt les débarrasser. L'usage de l'émétique produit cet effet, & il est d'autant plus essentiel de faire vomir, que souvent les accidens les plus violens de la maladie dans les commencemens, tiennent moins encore à la présence des agens septiques dans la masse générale, qu'à celle des levains impurs, putrides & très-âcres dans l'estomac & dans les entrailles : aussi est-il constant que les ma-

* Il y a d'ailleurs quelques épidémies où le mouvement du pouls est assez violent. Voyez à ce sujet *Huxam* & *Pringle*. L. c.

lades, après le vomiſſement, ſe trouvent beaucoup mieux, & qu'il n'eſt pas rare de voir les ſymptômes les plus cruels diſſipés en peu de tems par ce moyen; du moins eſt-il très-vrai que le pouls ſe développe ordinairement à cette époque, & que la proſtration des forces devient moindre. Il eſt donc inévitable de donner le tartre ſtibié dès l'invaſion de la maladie: on peut conſulter le §. CCCLXXVI, ſur la maniere de le faire prendre, & ſur les motifs qui engagent à le réitérer, à deſſein de faire vomir.

§. CD. Après avoir employé ce remede, il reſte à ſuivre les quatre dernieres indications de l'article précédent, ſavoir, à corriger la mauvaiſe qualité des humeurs, à provoquer une dépuration douce & continuelle, à écarter les épiphénomènes, & à favoriſer les criſes qui paroiſſent avantageuſes. Mais on comprendra facilement que ces indications ſont ici beaucoup plus difficiles à remplir; c'eſt pourquoi il eſt eſſentiel d'ajoûter à ce que j'ai déjà dit à cet égard, les obſervations qui regardent particulierement la putride maligne.

§. CDI. *Corriger la mauvaiſe qualité des humeurs*: l'uſage des anti-ſeptiques eſt certainement encore plus néceſſaire ici que dans la

putride ſimple; il paroît même que vu l'affaiſſement conſidérable, on ne peut ſe diſpenſer de les employer, malgré les ſpaſmes & l'irritation générale qu'on obſerve; car les ſtaſes & les engorgemens ſont ce qui eſt le plus à craindre, parce qu'ils font naître en peu de tems des maux auxquels on ne peut plus remédier, quand on ne les a pas attaqués promptement. L'expérience démontre que le quinquina eſt de tous les anti-ſeptiques le plus puiſſant dans cet état; c'eſt pourquoi on ne peut s'abſtenir de donner l'apozème preſcrit au §. CCCLXXIX, p. 124, N°. 2. On ſent aſſez que les tiſannes aigrelettes que j'ai conſeillées dans l'article précédent, ſont également néceſſaires dans la putride maligne, & qu'en un mot elle exige qu'on inſiſte encore davantage ſur tous les moyens anti-putrides renfermés dans l'indication du paragraphe CCCLXXVII. Loin d'être en oppoſition avec moi-même, en diſant qu'il eſt toujours preſſant de les mettre en uſage ici, quoiqu'il y ait beaucoup plus d'irritation & de ſpaſme, que dans la putride ſimple, il eſt évident que je ſuis en cela les vrais principes qui doivent nous guider dans l'application des remedes; puiſque dans la putride non maligne, l'irritation étant jointe à la chaleur & à la force, les anti-ſeptiques to-

niques doivent néceſſairement augmenter les accidens, au lieu que dans la putride maligne où il y a proſtration des forces, & oppreſſion du ſyſtême nerveux, le mouvement que ces remedes exciteront, loin de donner lieu à de nouveaux ſpaſmes, pourra, au contraire, détruire ceux qui exiſtent. Au reſte, le Médecin inſiſte plus ou moins ſur cette pratique, ſelon l'état du pouls & des forces; mais en général l'obſervation milite en ſa faveur, car dans toutes les relations des putrides malignes, les antiſeptiques toniques ſont préconiſés au-deſſus de tous les autres remedes. Nos Médecins d'armées pendant la derniere guerre, les ont employés avec le plus grand ſuccès, & pour ce qui me regarde, j'en ai vu des effets merveilleux.

§. CDII. *Provoquer une dépuration douce & continuelle.* Cette indication eſt au moins auſſi importante à ſuivre que la précédente; car le ſéjour des matieres excrémentielles, tant dans la maſſe générale, que dans le canal inteſtinal, eſt d'autant plus pernicieux, qu'elles ſont de plus mauvaiſe qualité; toutes les voies dont j'ai fait mention au §. CCCLXXVIII pour la dépuration, ſont également applicables ici; mais il faut obſerver que la nature étant plus languiſſante, il faut des moyens plus actifs:

c'eſt pourquoi l'eau minérale émétiſée ou les apozèmes laxatifs, ou l'eau de tamarins & de caſſe, doivent être plus chargés, & que les alkalis volatils ou fixes doivent être répétés plus ſouvent & à des doſes plus fortes.

§. CDIII. A l'égard des épiphénomènes qu'il faut écarter, j'ai déjà fait connoitre au paragraphe CCCLXXIX la maniere dont on parvient à en détruire pluſieurs; ainſi pour éviter les répétions, je ne ferai mention ici que de ceux dont il n'a pas encore été queſtion; tels ſont la cardialgie, la phrénéſie, les ſyncopes, le cholera morbus, les palpitations, la gangrêne.

1°. *La cardialgie* : elle tient au caractere de la maladie; de ſorte qu'en ne donnant qu'une certaine extenſion à ce terme, on pourra regarder la douleur que les malades reſſentent au creux de l'eſtomac & à ſon orifice ſupérieur, comme un ſeul & même ſymptôme, qui eſt l'effet d'une irritation conſidérable dans ces parties, produite par la préſence des matieres viciées dans ce viſcère, & encore plus par la ſympathie de ſes nerfs, qui correſpondent avec preſque toutes les parties du corps. Ainſi, la cardialgie dans la maladie dont je traite, ne peut être priſe pour un épiphénomène, qui mérite

une attention particuliere, qu'autant qu'elle eſt plus violente que de coutume, permanente, & accompagnée d'accidens graves qui en dépendent. En général, cette douleur à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac eſt une contr'indication pour l'uſage des émétiques, parce qu'en ſuppoſant qu'elle ſoit eſſentielle ou ſympathique, ce genre de remedes, en augmentant les ſecouſſes de ventricule, & en excitant une nouvelle irritation dans ſes tuniques, peut & doit le plus ſouvent attirer l'inflammation & la gangrêne dans ce viſcère, comme je l'ai vu une fois, par une mépriſe de la part du Médecin, qui jugea que les envies fréquentes de vomir d'un malade qui avoit une cardialgie, accompagnée de fievre aiguë, indiquoient la néceſſité de faire vomir; la douleur ceſſa en effet après le vomiſſement; mais le hoquet ſurvint, le pouls devint intermittent; ce qui annonçoit la gangrêne & la mort prochaine, qui ne tarda pas d'arriver. Il eſt donc bien important d'examiner ſi l'on n'auroit pas un effet ſemblable à craindre dans la putride maligne, où l'on a coutume de preſcrire d'abord l'émétique comme vomitif, & enſuite comme laxatif, ſtimulant & apéritif : le caractere de la fievre ſembleroit raſſurer ſur l'inflammation;

tion; mais on ne pourroit avoir la même sécurité par rapport à la gangrêne; car, bien que cet accident soit une terminaison de l'inflammation, il y a mille exemples qui prouvent qu'il est survenu, sans que celle-ci ait eu lieu. Ainsi, lorsque la douleur sera véhémente & permanente, il faudra s'abstenir de l'émétique, & de tout remede irritant, pour travailler à la faire cesser promptement; puisque la nature de la maladie exige nécessairement l'usage du tartre stibié. Heureusement il est fort rare que la douleur soit, dès l'invasion de la fievre, violente au point d'empêcher qu'on prescrive ce remede; ce qui donne au moins le tems de remplir l'indication la plus pressante. Quoiqu'il en soit, c'est par des boissons tempérantes prises à large dose, par des lavemens émolliens & par les antispasmodiques, qu'on parvient à faire cesser cette douleur : le petit lait nitré pour boisson, le camphre administré: comme je l'ai conseillé au §. CCCLXXVIII, les lavemens prescrits au §. CCCLXXV, sont les remedes dont on doit attendre le plus de succès; &, lorsqu'ils ne produisent pas une diminution sensible dans la douleur, il faut en venir aux lavemens stimulans, & même aux

véſicatoires, qu'on applique aux jambes. Je ſais parfaitement que la cardialgie étant entretenue par la préſence des matieres âcres contenues dans l'eſtomac, il eſt poſſible de la faire ceſſer, en procurant, par le vomiſſement, l'évacuation de ces ſucs dépravés; mais j'avoue que je n'aurois pas la hardieſſe de tenter cette voie, avant d'avoir mis tous les autres en uſage, ſi l'accident étoit auſſi violent que celui qui a été déſigné ci-deſſus; car, ſi l'on ſuppoſe ſeulement une douleur ſourde, ſoit au *cardia*, ſoit au creux de l'eſtomac, avec des ſignes certains qu'il n'exiſte aucune diſpoſition à la phlogoſe, comme en effet il n'y en a pas ordinairement dans la putride maligne, il n'eſt pas douteux que l'émétique ne produiſe un bon effet, Au reſte, la cardialgie dans cette maladie annonce, par ſa violence & ſa durée, le dégré d'acrimonie de la cauſe morbifique.

2°. *La phrénéſie* conſidérée comme une maladie aigue, eſſentielle, eſt une véritable inflammation des ménynges & du cerveau, qui le plus ſouvent eſt mortelle, comme on le verra dans le ſecond Livre; conſidérée comme ſymptôme, elle n'eſt gueres moins dangereuſe, & elle eſt toujours l'effet, ou d'un engorgement

pléthorique dans le cerveau, ou d'une irritation ſympathique qui affecte le principe des nerfs. C'eſt cette derniere cauſe qui, dans les fievres putrides malignes, produit la phrénéſie, & cet accident eſt très-fréquent dans ce genre de maladie. On voit, par la diverſité des cauſes qui y donnent lieu, combien il eſt important de ne pas s'y méprendre, puiſque les moyens doivent être diamétralement oppoſés. En effet, la ſaignée du pied, qui convient dans tous les cas où l'on ſoupçonne l'inflammation, deviendra pernicieuſe dans celui où elle n'a pas lieu : or il n'y a rien de plus rare que cette diſpoſition inflammatoire dans la maladie dont il eſt ici queſtion. Je me rappelle d'avoir vu ſaigner pluſieurs malades en pareille circonſtance, & je n'ai jamais obſervé que cette pratique eut diminué l'accident. L'expérience démontre au contraire qu'elle augmente le tranſport, & que même elle le fait naître, quand il n'exiſte pas. Il eſt aſſez naturel de penſer que, dans un état de proſtration, tel que celui où ſont plongés ceux qui ſont attaqués de putrides malignes, ce genre de déplétion doit encore diminuer les forces, qu'il eſt cependant important de relever : d'ailleurs, l'affaiſſement ſubit qu'il produit, peut devenir extrêmement dangereux, & il paroît,

en un mot, qu'il donne plus de facilité aux agens putrides de ſe dépoſer, & de s'appliquer ſur les parties eſſentielles, telles que les viſcères, en raiſon des ſtaſes & des engorgemens qui ſuivent de près la ſaignée. Je ne prétends cependant pas exclure tout-à-fait ce moyen; parce qu'en ſuppoſant une certaine force dans le pouls, & quelques ſignes d'engorgement inflammatoire, qui certainement peuvent avoir lieu dans le commencement de la maladie, on doit eſpérer quelques ſuccès de la ſaignée. On a vu que, dans la putride ſimple; elle étoit quelquefois néceſſaire; & ii eſt conſtant qu'on en obtient alors de bons effets. Mais enfin, ce cas eſt ſi rare dans la putride maligne, qu'en général il faut recourir à des ſecours plus efficaces : les lavemens ſtimulans, tels que ſont ceux qu'on compoſe avec le miel mercurial, à la doſe de deux onces pour un cliſtere, & avec le vin émétique à la doſe d'une once, procurent ſouvent une révulſion favorable; mais il y a ſouvent des contr'indications à l'uſage de ces moyens, & alors on eſt obligé de ſe borner à l'application des véſicatoires aux jambes, aux cuiſſes, &c. Pendant qu'on employe ces remedes, il ne faut pas négliger ceux qui, pris intérieurement, calment l'irritation, & corrigent

la mauvaiſe diſpoſition des liqueurs : le camphre uni à la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, devient pour lors un antiſpaſmodique excellent. Cependant, quelque ſoit le bon effet qu'on puiſſe attendre de cette méthode, il eſt bon de ſavoir qu'elle devient inutile, quand la phrénéſie eſt le ſymptôme de quelqu'autre accident, auquel il eſt impoſſible de remédier. Tel eſt, par exemple, le ſphacele qui s'empare de quelque partie, & qui eſt ſuivi de la phrénéſie; il eſt également inutile de la ſuivre, (cette méthode), quand l'accident eſt l'effet d'un dépôt formé intérieurement; ce qu'on reconnoît par quelques ſignes particuliers à chacune de ces terminaiſons.

Il y a un autre épiphénomène à-peu-près ſemblable à celui-ci, connu ſous le nom de *paraphrénéſie*, qu'on obſerve quelquefois dans les putrides malignes, & qui mérite d'être rapporté ici, parce que nous avons quelques relations d'épidémies où ce ſymptôme a eu lieu, deſquelles on peut tirer quelque lumieres, tant pour le traitement, que pour le prognoſtic.

En 1758, il régna à *Lille* en Flandres une eſpece de fievre putride maligne, qui commençoit avec les ſymptômes de la pleuropéripneu-

monie & de la paraphrénéſie (*); les malades étoient dans un accablement extrême, toujours couchés ſur le dos, & ils avoient le teint livide ou jaune & enflé, la peau étoit ſeche, ſans être ardente, la langue brune, très-ſale, & ſeche, ainſi que les dents; ils ſe plaignoient d'une douleur obſcure au côté droit, d'une grande oppreſſion à la poitrine & à l'épigaſtre, d'une ceinture douloureuſe autour des lombes; il y avoit peu d'urines, où elles étoient ſupprimées; il n'y avoit point de météoriſme, l'expectoration étoit médiocre, les ſoubreſauts dans les tendons, les convulſions, le rire ſardonique, le hoquet, le ronflement, arrivés le neuvieme jour après une éruption éryſipelateuſe, enleverent une jeune payſanne robuſte: les malades rendoient des vers morts, les crachats cuits étoient de bon augure.

M. *Boucher* guérit un jeune homme avec quatre ſaignées, & par l'uſage d'un apoſeme, fait avec la caſſe, les tamarinds, le nitre & quelques grains d'émétique, qui produiſirent des évacuations copieuſes par haut & par bas. A ces

---

* Ces ſymptômes ſont la douleur de côté & le délire à l'invaſion de la maladie.

moyens, il joignit une potion abſorbante, faite avec la confection hyacinthe & quelques gouttes de liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*; enſuite une infuſion aqueuſe de quinquina, de ſerpentaire de Virginie, de rhue & de ſcordium; enfin une potion huileuſe avec le kermes minéral & l'oximel ſcillitique. *Journal de Médecine*, 1758.

M. *Sauvages* a vu périr de cette maladie quelques hommes robuſtes, le troiſieme jour, dans des fureurs & des convulſions horribles: elle avoit commencé par un point de côté avec le pouls mollet & fréquent: après trois ſaignées, les malades prirent le ſecond jour trois onces de manne & un grain de tartre ſtibié, qui produiſirent des vomiſſemens bilieux, & beaucoup d'évacuations par en bas; il n'y avoit point de tenſion à l'abdomen, & la reſpiration étoit peu gênée; mais la nuit ſuivante le paroxiſme & la douleur de côté reparurent: le troiſieme jour les malades ſe levent, s'habillent, & ils ſe diſent guéris, enfin, ils reſpirent librement & ſe promenent; de maniere que perſonne n'eût cru qu'ils euſſent été ſi mal la veille; il n'y avoit point de fréquence dans le pouls, la langue étoit nette, nulle apparence de toux. M. *Sauvages* juge que ces malades pé-

riront inceſſamment, fondé ſur l'avertiſſement d'*Hyppocrate*, qui dit que, « ſi la douleur de côté » ceſſe à un pleuritique, ſans qu'il y ait une cauſe » ſuffiſante pour cet effet, le délire ſurvient promp- » tement, & que les malades périſſent en douze » heures : » *Si pleuritico dolor lateris ſine ratione ſufficienti evaneſcat, delirium præſto eſt, & intra duodecim horas mors oſtia pulſat* (*t*). En effet, le même ſoir ces mêmes gens qu'on avoit crus guéris, furent ſurpris d'un délire phrénétique ſi violent, qu'à peine pouvoit-on les retenir dans leur lit avec quatre liens, & ils moururent en convulſion au bout de quelques heures (*u*).

Je puis joindre ici une obſervation que j'ai faite en 1758, qui a beaucoup de rapport avec cette derniere. Le régiment auquel j'étois attaché avoit pris, après la retraite d'*Hannover*, des cantonnemens dans le pays de *Mayence*, & les compagnies étoient diſperſées dans des villages : le nombre des malades m'obligea de faire établir un hôpital au lieu principal où réſidoit l'Etat-Major. On y amenoit journellement des cavaliers attaqués de péripneumonies putrides,

---

(*t*) M. *Prorrheticis.*

(*u*) Sauvages Noſolog. méthod.

que je traitois à peu-près, comme il eſt dit à la premiere obſervation ci-deſſus. Dans le nombre, il y eut trois hommes qui, au ſixieme ou ſeptieme jour ſe trouverent ſi bien, que je permis qu'ils retournaſſent à leur logement, parce que je croyois qu'ils y ſeroient plus ſainement par rapport à l'air : le lendemain de leur ſortie, ils eurent les accidens dont parle *Sauvages*, & ils périrent dans les vingt-quatre heures. Je l'aurois ſans doute prévu, ſi j'avois connu le paſſage d'*Hyppocrate*, rapporté par ce même Auteur; mais je me bornai alors à croire qu'il s'étoit fait une métaſtaſe de l'humeur morbifique au cerveau : l'ouverture des cadavres me détrompa; car je trouvai ce viſcère très-ſain, & le poumon ſillonné par une trace de matiere purulente & ſanieuſe, qui alloit juſqu'au diaphragme.

On doit tirer de ces relations pluſieurs conſéquences : la premiere eſt qu'il eſt poſſible que le nombre des ſaignées qu'on a faites aux malades ait donné lieu au ſéjour trop long de la matiere morbifique dans les poumons; la ſeconde, que toute eſpece de douleur ou affection qui paroît fixe dans un lieu important, doit être promptement attirée vers d'autres lieux moins eſſentiels, ce qu'on auroit pu &

dû faire, en appliquant des véſicatoires, & en faiſant uſage de toute eſpece de révulſifs; la troiſieme, eſt que l'on doit toujours être en garde contre la ceſſation ſubite des douleurs, dans la crainte d'une métaſtaſe. On ne peut cependant diſconvenir qu'il eſt bien extraordinaire que des gens qui ſont ſur le point de mourir, & qui portent en eux une cauſe auſſi deſtructive, préſentent tous les ſignes de l'état le plus ſain. Ces exemples ſont faits pour fixer l'attention des Médecins, dans la cure de la maladie dont il eſt ici queſtion.

3°. *La ſyncope* eſt un accident aſſez fréquent dans les putrides malignes, & toujours d'autant plus dangereux, qu'il dure plus longtems, qu'il ſe repete ſouvent, & qu'il arrive au moment où il y a d'autres épiphénomènes graves, & où l'on craint quelqu'événement fâcheux. On ſait que la ſyncope differe de la défaillance ou lypothimie, en ce que dans celle-ci le pouls conſerve ſa force, & qu'on éprouve ſeulement de la foibleſſe, ſans perdre connoiſſance; au lieu que dans celle-là le pouls ſe fait à peine ſentir, & que tous les mouvemens & les ſens ſont, pour ainſi dire, abolis. C'eſt le ſpaſme qui produit cet effet, & l'on comprend aiſément que les ſtagnations, les en-

gorgemens, les dépôts, ne tardent pas à ſe former, quand il dure ſeulement pluſieurs minutes; s'il ſe repete ſouvent, il eſt preſque toujours l'indice de la gangrene ou des dépôts intérieurs, & il eſt ordinairement ſuivi de convulſions, qui préſagent une mort prochaine. Dans ce dernier cas on ſent bien que les ſecours ſont à-peu-près inutiles, parce que le coup eſt porté; mais il n'en eſt pas de même pour le premier, & il eſt extrêmement preſſant de faire ceſſer promptement cet état, ce qui s'obtient par l'uſage des cordiaux & des antiſpaſmodiques. On fait, par exemple, prendre quelques gouttes de lilium, & quand on en a le tems, on compoſe une potion avec l'eau diſtillée de méliſſe, le ſyrop d'œillet & l'œther ou le lilium & on en donne pluſieurs cuillerées à quelque diſtance les unes des autres. Quand le cas eſt preſſant, on fait boire un peu de vin, de l'eau des carmes, & on ajoute à ces moyens l'application de quelques ſpiritueux très-actifs ſous les narines. La ſyncope n'eſt pas plutôt finie, qu'il faut examiner avec ſoin les cauſes qui ont pu y donner lieu, & il n'eſt pas douteux qu'il n'y en ait pluſieurs dont elle peut dépendre. La ſuppreſſion des évacuations, la rentrée ſubite des exanthèmes,

l'action trop vive d'un remede, ſuffiſent pour produire cet effet; mais ſouvent le ferment ſeptique, trop âcre & trop copieux, eſt la ſeule cauſe qui le fait naître. Quoiqu'il en ſoit, on y rémedie, ou pour mieux dire, on tâche d'empêcher les récidives, en levant les obſtacles, ſi l'on en reconnoît; ce qui s'opere, comme je l'ai indiqué ailleurs, au mot *ſuppreſſion des évacuations* §. 379, N°. 2, dans la ſeconde indication de l'article précédent, & comme je le dirai bientôt, au mot *exanthème*: que ſi ces obſtacles ne ſont pas ſenſibles, ou même n'exiſtent pas, on tâche de procurer une iſſue à l'humeur morbifique, qu'on détourne des parties précordiales, par le moyen des véſicatoires, des ſynapiſmes, des lavemens ſtimulans; on inſiſte ſur les antiſpaſmodiques, & principalement ſur l'uſage des anti-ſeptiques.

4°. Le *cholera-morbus*, ou *trouſſe galant*, eſt plus ſouvent le prélude ou le commencement de la putride maligne, qu'il n'en eſt l'effet. J'ai vu pluſieurs malades attaqués de cet accident, à l'invaſion de la maladie dont il eſt ici queſtion. Dans cette circonſtance les matieres putrides contenues dans les premieres voies y cauſent un ſpaſme ſi violent, que les

malades rejettent par le haut & par le bas une grande partie des ſucs impurs contenus dans ces viſcères, avec des efforts conſidérables, & des mouvemens convulſifs. Ce premier orage n'eſt pas plutôt fini, que l'anxiété & tous les ſymptômes de la putride maligne ſe déclarent, avec un pouls foible & fébrile. Il y a cependant quelques cas où le pouls ſe développe, & alors les malades en ſont quittes pour une fievre qui dure 48 ou 72 heures, & qui ſe termine ordinairement par des évacuations bilieuſes par l'anus, & par des ſueurs. Quand cet accident ſurvient dans le cours de la putride maligne, il dépend ou de la ſuppreſſion des évacuations ſtercorales, pendant un certain tems, ou de l'affluence ſubite & conſidérable de matieres excrémenteuſes dans le canal inteſtinal, ou de ce que les premieres voies n'ont pas été ſuffiſamment déſemplies au commencement de la maladie, ou enfin de l'adminiſtration inconſidérée de quelques médicamens trop irritans. Dans tous les cas le cholera-morbus doit être flatté, & tous les remedes doivent tendre à calmer l'éréciſme, ſans arrêter les évacuations; on donne beaucoup de lavemens émolliens, des potions avec l'huile d'amandes douces, & le ſyrop de coquelicot; on applique des fomen-

tations émollientes ſur le ventre, & par ces moyens, on parvient à faire ceſſer le cholera. On verra dans le ſecond Livre de cet ouvrage la maniere dont il faut traiter celui qui eſt eſſentiel, & une diſcuſſion ſur la ſaignée, les calmans & les évacuans propoſés par divers Auteurs, contre cette maladie. Il me ſuffira de dire ici que ces trois genres de ſecours ne peuvent pas convenir dans la putride maligne; le premier, parce que les forces ne le permettent pas; le ſecond, parce que les narcotiques y ſont dangereux; & le troiſieme, parce qu'il augmente encore l'érétiſme, qui n'eſt déjà que trop violent.

5°. *Les palpitations* : la cauſe la plus légere ſuffit dans l'état de ſanté, pour occaſionner cet accident, qui alors entraîne fort rarement des ſuites fâcheuſes : il n'en eſt pas de même, lorſqu'il arrive dans les maladies aiguës; car le reſſerrement ſpaſmodique du cœur étant toujours en raiſon de la puiſſance de l'agent qui le met dans cet état, il eſt évident que non-ſeulement les palpitations ſeront plus violentes, mais encore plus dangereuſes dans la diſpoſition où ſe trouvent ceux qui ſont attaqués de maux aigus. Il eſt en effet poſſible que l'acrimonie des liqueurs produiſe une contraction

ſi forte dans les ventricules, que le mouvement de diaſtole ſoit arrêté, & que la mort par conſéquent s'enſuive; c'eſt ce que j'ai vu dans quelques ſujets, mais entr'autres dans un jeune goutteux, qui après avoir eu diverſes parties, telles que les poignets, les genoux, les lombes & les épaules, ſucceſſivement attaquées par l'humeur arthritique, mourut au moment où les douleurs diſparurent, après quelques palpitations. L'ouverture du cadavre offrit dans le ventricule gauche du cœur une concrétion polypeuſe d'une nature particuliere, tant par ſa forme, que par ſa poſition & ſa conſiſtance; elle étoit longue d'environ deux pouces & demi, de la groſſeur du petit doigt à ſa baſe, & de plus en plus menue juſqu'à l'autre extrémité. Elle étoit blanchâtre, à-peu-près de la conſiſtance des ligamens, & j'eus beaucoup de peine à la déchirer avec les doigts. Sa baſe & la plus grande partie de ſa ſubſtance étoient contenues dans le ventricule, & ſa pointe engagée dans le principe de l'aorte. Cet exemple paroît démontrer que la matiere arthritique précédemment dépoſée ſur les membres, avoit repris les routes de la circulation, & qu'au moment où elle paſſa dans le cœur, elle y excita un ſpaſme ſi violent, que la con-

traction fut le dernier de ſes mouvemens. Alors la matiere morbifique confondue avec des liqueurs concreſcibles, ou même enveloppée par ces humeurs, ſe figea à l'inſtant, & produiſit le corps étranger dont je viens de parler. Il n'eſt pas douteux que l'humeur morbifique dans les putrides malignes ne puiſſe produire de ſemblables effets, & il eſt par-conſéquent avéré que la palpitation eſt un épiphénomène ſouvent très-dangereux dans cette maladie. Mais je ſuppoſe qu'il ne s'enſuive pas un effet auſſi funeſte, il n'en réſultera pas moins que l'irrégularité dans le mouvement des liqueurs, donnera lieu à des ſtaſes, à des engorgemens dans diverſes parties, & rendra en un mot le mécaniſme de la fievre infructueux pour la coction & pour l'expulſion de l'humeur morbifique. Toutes ces conſidérations ſont faites pour engager le Médecin à tenter de faire ceſſer promptement les palpitations qui ſurviennent dans la putride maligne; mais il faut convenir que ſouvent on n'y parvient pas. Il eſt cependant eſſentiel de faire obſerver ici que parmi les moyens célèbrés, comme très-avantageux pour produire cet effet, il y a beaucoup de choix; parce qu'il n'eſt pas indifférent de mettre en uſage les remedes actifs, ou ceux

qui

qui ſont ſimplement tempérans. Pour procéder avec connoiſſance de cauſe au traitement de cet accident, il faut examiner quelle en eſt la cauſe, & en même-tems l'état de la maladie; quoique dans tous les cas on doive admettre un agent irritant, il arrive quelquefois que les anti-ſpaſmodiques relâchans ou calmans, ne font aucun effet, parce que le mouvement des liqueurs eſt ſi lent, que la matiere irritante ne produit le ſpaſme que par le ſéjour qu'elle fait, ou du moins par la lenteur avec laquelle elle paſſe avec les humeurs dans les cavités du cœur: alors on eſt obligé de recourir aux cordiaux, qui, en ranimant la circulation, rendent au cœur la force d'expulſer plus promptement cette matiere, & provoquent d'ailleurs des ſecouſſes favorables, qui produiſent ſouvent des criſes néceſſaires, tant pour l'expulſion, que pour la coction de l'humeur morbifique. Les cordiaux les plus avantageux dans ces circonſtances, ſont les ſpiritueux, auxquels on ajoûte quelque liqueur anti-ſpaſmodique: la potion ſuivante m'a quelquefois réuſſi. Prenez deux onces d'eau de méliſſe diſtillée, ajoûtez une once de ſyrop d'œillet, dix gouttes de *lilium de Paracelſe*, & trente goûtes de liqueur minérale anodine *d'Hoffmman*: on donne une

cuillerée de cette potion toutes les demies heures, juſqu'à ce que la palpitation ceſſe. Quand elle ſurvient à un état différent de celui dont je viens de parler, comme, par exemple, dans le cas ou il y a beaucoup de chaleur, & ou le mouvement des liqueurs eſt bridé par les ſpaſmes que produit la matiere irritante, on doit ſuivre une autre méthode, & faire uſage des anti-ſpaſmodiques tempérans & calmans: on peut dans ce cas ſe borner aux lavemens émolliens & à la boiſſon copieuſe nitrée, en s'abſtenant d'ailleurs de tout remede irritant. Mais quand ces moyens ne ſuffiſent pas, on fait prendre aux malades la potion ſuivante, ou quelque remede de même nature: prenez eau de tilleul, quatre onces, dix amandes douces, faites une émulſion, à laquelle vous ajoûterez le ſyrop de coquelicot, à la doſe d'une ou deux onces, & cinquante goûtes de liqueurs minérale anodine *d'Hoffmman*. Au reſte, comme les palpitations ſont auſſi très-ſouvent l'effet d'une irritation ſympatique, on obtient un ſoulagement réel, en détruiſant la premiere cauſe, qui réſide ordinairement dans les premieres voies; de ſorte qu'il n'eſt pas rare de faire ceſſer cet accident, en déterminant quelques évacuations par les ſelles. Quand tous ces

moyens employés avec prudence, & ſuivant les indications dont je viens de parler, n'ont aucun ſuccès, il faut recourir aux épiſpaſtiques & aux véſicatoires, qui attirent l'irritation à l'endroit où on les applique, & en débarraſſent conſéquemment celui où il eſt important de faire ceſſer le ſpaſme. Je ne parle point ici de la ſaignée, qui peut convenir dans beaucoup d'autres circonſtances, pour guérir les palpitations, mais qui n'eſt preſque jamais indiquée pour celles qui ſurviennent dans la putride maligne.

6°. *La gangrene*: de tous les accidens qui peuvent ſurvenir, il n'en eſt aucun qui ſoit plus dangereux, & qu'il ſoit auſſi preſſant de prévenir; c'eſt pour cette raiſon que le régime antiſeptique eſt toujours ſuivi dans le traitement. Il eſt en effet certain que plus on s'éloigne de ce plan, plus les ſignes de putréfaction ſont manifeſtes, & qu'elle fait de plus grands progrès. L'odeur cadavereuſe des moribons, les taches livides dont les corps ſont couverts à l'inſtant de la mort, ſont une preuve non équivoque de la grande diſpoſition à la pourriture dans cette maladie, ou d'ailleurs cet accident ſe manifeſte ſouvent par des ſignes évidens. La gangrene eſt interne ou externe,

la premiere attaque ordinairement les inteſtins dans la putride maligne, & l'on doit la craindre, quand ces viſcères bourſoufflés & tendus avec douleur depuis un certain tems, ceſſent tout-à-coup d'être ſenſibles, que les déjections, auparavant jaunes ou ſéreuſes deviennent noires & très-fétides, que le pouls eſt intermittent, & que le hocquet ſe met de la partie. On ſent parfaitement que lorſque la maladie eſt parvenue à cet état, il n'y a plus aucun eſpoir de guériſon; mais comme on peut facilement préſumer par des ſignes antérieurs qu'il eſt à craindre, c'eſt alors qu'on doit tenter tous les moyens poſſibles pour le prévenir; voyez à cet effet les Nos. 4 & 7 du paragraphe 379. En général dans cette diſpoſition, le quinquina & le camphre ſont les deux moyens les plus efficaces, quand toutefois on a mis le corps en état d'en ſupporter l'uſage, comme je l'ai ſuffiſamment expliqué dans l'article précédent. Il y a quelques cas où la ſaignée eſt indiquée, pour prévenir la gangrêne des inteſtins; mais c'eſt moins dans la putride maligne, que dans la ſimple, qu'ils ſe rencontrent; voyez les ſignes de pléthore au §. 375. Quant à la gangrene externe, elle ſe démontre par des taches livides, qui paroiſſent le plus communément aux extré-

mités, qui alors deviennent froides & insensibles; le pouls est également intermittent, ou du moins d'une foiblesse extrême, les malades exhalent une odeur cadavereuse, & cette situation devient à chaque instant d'autant plus dangereuse, que le mal fait des progrès rapides, & qu'il se communique en peu de tems à l'intérieur. On juge que cet accident ne tardera pas d'arriver, par la nature de l'épidémie regnante, par les signes antérieurs, tels qu'une prostration des forces continuelle & très-marquée, le défaut de crises & de coction, le pouls foible & intermittent. On cherche à le prévenir par les moyens ci-dessus, & quand il est survenu, on est obligé d'insister sur ces remedes internes, & de joindre des scarifications, l'application des compresses trempées dans une décoction de quinquina, les pansemens avec l'onguent de styrax, & l'usage des lotions avec l'eau-de-vie camphrée. Il paroît que la constitution froide & humide de l'air est celle qui est la plus propre à causer des putrides malignes où cet accident est familier; car la plûpart des histoires des épidémies où il est arrivé, font mention de cette constitution. Telle fut celle dont j'ai déjà parlé au §. 394, qui regna en 1759 dans le mois de Décembre,

parmi les troupes campées ſous *Caſſel*, où les malades étoient dès les premiers jours dans un accablement affreux, & avoient le teint livide, les yeux enfoncés, preſqu'éteints, & le tour de l'orbite d'une couleur verdâtre. La langue étoit chargée d'un limon tirant auſſi ſur le verd, le creux de l'eſtomac étoit douloureux, il y avoit des nauſées fréquentes, des vomiſſemens, de la bile verte, & dans la plûpart des malades, des déjections vermineuſes, les hyppochondres retirés en dedans, &c. L'ouverture des cadavres préſenta l'eſtomac & les inteſtins farcis de vers & marqués de taches gangrêneuſes.... un ichor ſanieux dans les véſicules pulmonaires, la peau flagellée en pluſieurs endroits. Cette maladie exigeoit peu de ſaignées, les véſicatoires produiſoient un bon effet dans l'état d'affaiſſement; l'uſage de l'émétique étoit ſouvent ſuivi d'évavuations trop conſidérables, ce qui obligeoit de le donner avec beaucoup de circonſpection; les antiſeptiques acides & cordiaux étoient les remedes les plus favorables; l'elixir de vitriol de *minſicht* produiſoit ſur-tout de bons effets; quand il ſurvenoit des parotides, il falloit les ouvrir avec la pierre à cautere; telle eſt la relation que m'a communiquée M. *Guilbert*, mon confrere, qui étoit alors Médecin de l'hô-

pital de *Caſſel*, & tel eſt l'état où j'ai trouvé les malades qui m'ont été confiés dans le même tems. Cette obſervation nous indique des moyens, en même-tems qu'elle nous apprend les circonſtances qui donnent le plus ordinairement lieu à la diſpoſition gangreneuſe.

§. CCCXV. Favoriſer les criſes qui peuvent être avantageuſes, tâcher d'empêcher celles qu'on préſume devoir être nuiſibles, hâter ou fixer celles qui ſont douteuſes, ou qui exigent des ſecours prompts. On peut conſulter le §. CCCLXXX, où l'on trouvera les moyens qui ſont propres à remplir ces différentes indications, pour la plûpart des criſes & des produits qui ſont communs à la putride ſimple & à la maligne. Il ne me reſte qu'à faire mention ici de ceux qui ſont particuliers à la derniere, tels que ſont les parotides, les exanthèmes & les éruptions cutannées de différentes eſpeces.

1°. *Les parotides* : ce ſont des tumeurs dures & aſſez volumineuſes, qui ſe forment au-deſſous des oreilles, ou à peu-près, à l'endroit où ſont placées les glandes parotides, & qui attaquent en même-tems le corps glanduleux & les parties adjacentes. Cet accident, qu'on obſerve aſſez fréquemment dans la fievre putride maligne, peut être conſidéré comme une

criſe ou un dépôt critique, qui ne juge pas entiérement la maladie, mais qui eſt plus ou moins avantageux, ſelon le tems auquel il arrive, & ſelon l'état où ſe trouvent les malades, après que la tumeur eſt formée. Il paroît en effet qu'une portion de l'humeur morbifique ſe dépoſe à l'endroit où cet engorgement ſurvient, & qu'il peut tourner à l'avantage des malades, en ce qu'il débarraſſe le corps de cette partie de la cauſe dont il eſt opprimé. Cependant ce dépôt, quelqu'utile qu'il ſoit, n'annonce ſouvent que la quantité & le qualité pernicieuſe de l'agent ſeptique, lorſqu'il arrive ſur-tout dans les premiers jours de la maladie, ou lorſque ſon apparition n'eſt pas ſuivie d'un calme & d'un mieux ſenſibles. Ainſi, pour qu'on puiſſe le conſidérer comme une criſe heureuſe, il faut qu'il arrive au tems de la coction, que les ſymptômes de malignité & les ſignes de crudité ſoient diminués, ou ceſſent tout-à-fait. C'eſt ce qu'on a vu dans pluſieurs épidémies, où cette criſe annonçoit le ſalut des malades. Mais, dans quelque cas que la parotide ſurvienne, elle exige les plus grandes précautions; &, ſans les ſecours de l'art, elle devient toujours pernicieuſe, ou au moins inutile au malade.

Cette tumeur eſt en effet très-diſpoſée à diſparoître, & elle vient difficilement à ſuppuration; de maniere que, ſi on l'abandonne à elle-même, on n'en retire aucun fruit, & que l'on riſque la réſorption de l'humeur morbifique, qui s'y eſt dépoſée. Dans ce dernier cas, les malades périſſent preſque toujours peu de tems après la diſparition de la tumeur; c'eſt ce qui engage les Praticiens habiles à tenter promptement de fixer l'humeur dépoſée, en faiſant l'ouverture de la tumeur : les uns la font couper avec l'inſtrument tranchant; & les autres font appliquer une pierre à cautere, qui forme une eſcarre qu'on coupe auſſi-tôt, afin d'établir & d'entretenir la ſuppuration, qui fixe alors un égoût, par lequel l'humeur morbifique peut trouver une iſſue au-dehors.

Il faut obſerver que les parotides ſont preſque toujours accompagnées de la ſurdité, qui paroît être également le ſigne d'un dépôt critique ſur les oreilles, & qui, dans ce cas, comme dans celui où elle ſurvient ſans parotides, n'offre rien de dangereux par elle-même; on pourroit même dire que le plus ſouvent cette ſorte de criſe eſt avantageuſe. J'ai vu le plus grand nombre de ceux qui l'ont eue (cette ſurdité) ſe tirer parfaitement bien d'affaire, &

pluſieurs exemples de guériſon par les parotides ſuppurantes, lorſqu'elles étoient ſurvenues après l'état de la maladie : mais jamais je n'ai vu guérir ceux dont les parotides avoient été négligées, ou avoient diſparu.

2°. *Les exanthemes* ſont des taches plattes de diverſes couleurs, qui arrivent dans la fievre putride maligne, le trois, le quatre, le ſept, le onze : j'en ai vu ſurvenir le quatorze ; elles ſe répandent ordinairement ſur la poitrine, le col & le dos. Si l'on peut conſidérer cette éruption comme une ſorte de dépôt de l'humeur morbifique, il eſt du moins certain qu'elle ne paroît pas être favorable ; &, ſi l'on s'en rapporte aux effets dont elle eſt ſuivie ou accompagnée, on peut dire qu'elle dénote le plus ſouvent le mauvais caractere de la matiere morbifique, ou qu'elle ne ſurvient que par la trop grande chaleur qui naît du régime & du traitement des malades, & qu'enfin elle eſt d'autant plns dangereuſe, que ſa diſparition avant le troiſieme jour eſt fréquente, & preſque toujours mortelle.

Quand les exanthemes ſuivent la marche ordinaire, ils s'effacent vers le troiſieme jour, & ils tombent en farine, ou par écailles, à-peu-près comme les éruptions éryſipélateuſes : ceux

qui ſont d'une couleur rouge, ſont beaucoup moins dangereux, que ceux qui ſont violets ou pâles. Cet accident ne doit point empêcher l'uſage des boiſſons aigrelettes, nitrées & aiguiſées avec le tartre ſtibié, non plus que celui des antiſeptiques acides; mais il exige au moins qu'on évite les ſecouſſes trop vives, que des remedes actifs & ſudorifiques pourroient exciter: car, en ſuppoſant que cette éruption puiſſe être favorable, il eſt certain qu'avec ces moyens on la feroit diſparoître, plutôt qu'on ne l'augmenteroit : on obſerve que la diarrhée eſt l'accident qui ſuccede à la rentrée de ces taches, & que cette évacuation eſt toujours ſymptomatique. Je l'ai vue pluſieurs fois arriver en pareille circonſtance, & la mort ſuivre de près : les matières que les malades rendoient, étoient verdâtres & ſemblables à des herbes hachées.

Les Auteurs Anglois & Allemands qui ont écrit ſur les fievres putrides malignes épidémiques, paroiſſent mettre les exanthemes au nombre des accidens les plus fréquens de ce genre de maladie; &, ſi l'on s'en rapporte à eux, c'eſt par-là que la putride maligne eſt ſpécialement caractériſée : cependant, il y a de fortes raiſons pour croire que c'eſt moins à la nature de la maladie, qu'au régime chaud,

qu'on fait obſerver aux malades, qu'il faut attribuer la fréquence de cet accident. On voit en effet quela ſerpentaire de Virginie, le quinquina & les alkalis volatils, ſont la baſe du traitement conſeillé par ces Médecins; & certes, ces remedes, bien qu'indiqués dans la putride maligne, doivent être donnés avec poids & meſure; parce qu'ils ſont incendiaires; d'où je conclus que l'accident eſt le plus ſouvent leur effet. Mais ce qui doit rendre cette preuve complette, c'eſt que, dans une circonſtance particuliere, où les armées Françoiſe & Hannovrienne ſe trouvoient poſtées fort près l'une de l'autre, on obſerva des exanthemes dans la plûpart des malades de la derniere, tandis que cette éruption étoit fort rare dans ceux de notre armée, qui étoient traités d'une maniere différente. MM. *Pringle* & de *Haën* ont eu quelques conteſtations au ſujet de la cauſe de cette éruption, & ſur les remedes qu'on doit preſcrire pour l'éviter. Le dernier l'attribue au régime chaud & incendiaire, & il le démontre d'une maniere fort claire, du moins pour nous autres François, qui, dans notre pratique, ſommes un peu éloignés du régime dont je viens de parler. Il eſt pourtant vrai que ce n'eſt point un motif ſuffiſant pour blâmer l'uſage des étran-

gers, & ſur-tout celui des Allemands; parce qu'il paroît que leur tempérament admet plus facilement cette eſpece de traitement.

3°. *Les éruptions cutannées*: on doit comprendre ſous ce nom les boutons, le prurit, les bubons & les anthrax, qui ſurviennent quelquefois dans la putride maligne, & qui ſont plus ou moins incommodes & dangereux: les boutons ſont plutôt un ſigne favorable en général, que nuiſible: auſſi obſerve-t-on que la plûpart des malades, à qui il en ſurvient au déclin de la maladie, commencent à être en meilleur état.

Leur apparition dans le cours de la fievre ou à l'invaſion, n'a rien d'avantageux, ni de nuiſible, (je parle ici de ceux qui s'élevent autour du nez & des levres, & qui parviennent à ſuppuration; car, on ne doit pas comprendre ſous le nom de bouton une éruption générale, qui ſeroit alors une maladie particuliere). Quoi qu'il en ſoit, cette criſe toujours légère & de peu de conſéquence, n'exige pas que le Médecin travaille à la provoquer, parce qu'il y travailleroit en vain, ou du moins au détriment du malade: la ſeule conſidération qui ſoit eſſentielle à cet égard, eſt de l'abandonner à elle-même; car, tout remede qui tendroit

à deſſécher ces boutons, ſeroit très-dangereux: le prurit eſt une démangeaiſon conſidérable qu'éprouvent ſouvent ceux qui ont de la difficulté à ſuer, ou dont la ſueur a été arrêtée: cet accident eſt plus ou moins ſérieux, ſelon ſa cauſe: le moyen le plus avantageux pour le faire ceſſer, eſt de donner une ample boiſſon de tiſanne d'orge, ou autre tempérante dégourdie: on fait auſſi quelques lotions tiedes ſur les parties qui ſont attaquées de ce prurit, quand toutefois il n'eſt pas général, comme cela arrive quelquefois: la ſueur qui revient fait ceſſer le prurit général, & même le particulier, à moins que la partie engorgée ne ſoit dans un certain état d'irritation, que le dépôt de quelqu'humeur y auroit produit; alors le mal devient ſouvent dangereux, & la gangrêne ſuit de près.

Ce genre d'irritation affecte le plus communément la région hypogaſtrique, & la partie des cuiſſes qui eſt voiſine du ſcrotum. On prévient les effets nuiſibles qui peuvent en réſulter, par la propreté & par les lotions émollientes: ſi la gangrêne y ſurvient, on y remédie, comme je l'ai dit au paragraphe précédent.

On reconnoît que le prurit particulier eſt

porté au point d'exiger des ſoins ſuivis, par ſa violence & ſa continuité, par la couleur brune de la partie affectée, & par des phlictenes qui s'élevent; ſouvent les malades s'écorchent, & la gangrêne ſurvient à l'endroit entamée; ce qui mérite beaucoup d'attention. Quoi qu'il en ſoit, on peut regarder le prurit, ſoit gégéral, ſoit particulier, comme une criſe ou une tendance à la criſe, qui a beſoin d'être aidée, ou dont les effets exigent des remedes particuliers; de maniere que c'eſt avec raiſon qu'on le range au nombre des produits critiques de la maladie dont il eſt ici queſtion.

Quant au bubon, tous les gens de l'art ſavent le lieu qu'il occupe, & les différentes cauſes qui en multiplient les eſpeces. Celle dont je parle eſt aſſez fréquente dans les maladies peſtilentielles, plus rare dans les putrides malignes : elle exige le même traitement que les parotides, dont j'ai fait mention au N°. I de ce paragraphe; car, bien que cette tumeur des aînes ſoit plus facile à amener à ſuppuration que l'autre, on ne doit pas courir les riſques d'une réſorption ou d'une réſolution, qui pourroit au moins produire les accidens les plus preſſans.

L'anthrax ou charbon eſt une tumeur in-

ſlammatoire & gangréneuſe, d'un rouge foncé, fort douloureuſe & chaude, plus ou moins élevée, & le plus ſouvent déprimée, dont la baſe eſt entourée d'un cercle ordinairement livide & noirâtre, ſur lequel il ſe forme des phlictenes en très-peu de tems : quelquefois au lieu de cette tumeur, il ne paroît que des puſtules enflammées, ardentes & véſiculaires, attachées à une baſe à peine élevée, qui deviennent promptement gangréneuſes.

L'eſcarre ou la croûte gangrêneuſe qui recouvre cette tumeur & ces puſtules, en tombant laiſſe à découvert une eſpece d'ulcère, qui reſſemble à ceux qui ſont formés par la chûte des eſcarres, que la pierre à cautère ou les autres cauſtiques ont produites : mais il en differe par la difficulté de tourner en ſuppuration ; de ſorte que, ſi l'art ne vient au ſecours, la gangrêne fait de nouveaux progrès, qui menent les malades au tombeau.

Si cet accident dans les putrides malignes eſt une criſe, on ne peut que la regarder comme très-fâcheuſe ; & il eſt évident qu'il annonce le plus mauvais état des liqueurs : il eſt plus fréquent dans les maladies peſtilentielles, que dans celles dont je traite ici, & plus dangereux au viſage, au col, à la poitrine, & dans les parties

parties aponevrotiques & glanduleuſes, que dans le reſte de la ſuperficie : quand il attaque l'intérieur, c'en eſt fait des malades. Cependant, quoi qu'en général ce produit, ce ſymptôme, ſoit un des plus effrayans des putrides malignes, il eſt bon de ſavoir qu'il y a des anthrax plus benins que les autres; ce qu'on diſtingue aiſément par la couleur & par les accidens concomitans; mais dans tous les cas il a un caractere plus ou moins gangréneux, & ce n'eſt qu'avec peine qu'on parvient à le faire ſuppurer : c'eſt pour cette raiſon qu'on doit toujours ſe preſſer de mettre en uſage tous les moyens qui ſont propres à arrêter la gangrêne, & à exciter une prompte ſuppuration.

On remplit le premier objet par des ſcarifications & des inciſions qu'on fait juſqu'au vif dans les chairs, afin d'enlever les eſcarres & toutes les parties mortifiées : ſouvent la pierre à cautère, miſe dans le fond de l'ulcère, quand on n'a pas pu tout enlever, aide à la chûte de ces eſcarres : l'onguent ægiptiac & de ſtyrax, appliqué ſur les chairs vives après cette opération, remplit la ſeconde indication : il n'y a pas de cas où l'on puiſſe donner plus à propos les antiſeptiques, & ſur-tout le quinquina :

voyez ce que j'ai dit, à cet égard, au N° VI du paragraphe précédent.

§. CDV. Voilà pour ce qui regarde la putride originairement maligne; il me reſte maintenant à dire quelque choſe ſur celle qui le devient, ſoit par un mauvais traitement, ſoit par la mauvaiſe diſpoſition des ſujets, ſoit par l'inſalubrité des lieux occupés par les malades : un mauvais traitement fait dégénérer la putride ſimple, par pluſieurs raiſons; la principale eſt le défaut de coction, qui ne peut avoir lieu que dans les cas où la nature n'eſt pas trop affoiblie par des évacuationscopieuſes, tant par les ſaignées, que par l'uſage des purgatifs. On ſait à quel point on abuſe ſouvent de ces moyens, & l'on peut même dire qu'il y a des gens de l'art dont toutes les reſſources conſiſtent dans la répétition de ces ſecours; de maniere qu'ils les alternent, juſqu'à extinction de chaleur naturelle : on connoît par leur ſuccès leur erreur & leur ignorance : tout eſt interverti par cette manœuvre, on ne voit plus de criſes; &, ſi les malades ne périſſent pas, la fievre ſe prolonge du moins, & devient très-dangereuſe : le pouls s'affoiblit, la langue ſe ſeche, le ventre ſe météoriſe de plus

en plus, les ſoubreſauts des tendons, le délire, ſurviennent, les déjections ſtercorales deviennent ſéreuſes, & il ſe forme des dépôts, tant internes, qu'externes : ſi les malades ſont alors abandonnés aux ſoins des mêmes perſonnes, le danger eſt d'autant plus manifeſte, qu'ils ont encore recours aux mêmes moyens; mais, quand ils ſont aſſez heureux pour être vus par des gens inſtruits, ils peuvent encore ſe tirer de ce mauvais pas; parce qu'en rétabliſſant les forces, & en écartant les épiphénomènes, la nature reprend ſes premiers droits, & les criſes, quoique moins ſenſibles, reparoiſſent enfin : d'autres ſont traités par les remedes chauds & actifs; ce qui redouble l'action des ſolides, & donne lieu à des engorgemens qui retardent les criſes, & conſéquemment la coction : alors la maladie dégénere, parce que les agens ſeptiques n'ayant été ni corrigés, ni enveloppés, ni expulſés, ils ont eu le tems de porter les atteintes les plus vives ſur les organes, & ſurtout ſur le principe des nerfs : les mêmes accidens ci-deſſus ſe déclarent; &, ſi l'on n'a pas ſoin d'opérer une détente favorable, c'en eſt fait des malades : c'eſt dans ce cas qu'on employe avec ſuccès les antiputrides tempérans, les bains,

& que l'on doit obſerver les plus grands ménagemens dans l'uſage des évacuans.

Ceux dont la fievre devient maligne à l'occaſion de l'inſalubrité des lieux où on les place, ſont d'autant plus malheureux, que leur ſalut dépend ſouvent d'un déplacement qu'il eſt impoſſible de leur procurer : c'eſt le cas des ſoldats tranſportés dans les hôpitaux trop pleins, mal ſitués, & où régne la putride maligne : en pareille circonſtance on les traite, comme je l'ai indiqué dans cet article : il en eſt de même pour ceux dont la mauvaiſe diſpoſition fait aiſément dégénérer la maladie : ce cas eſt bien fréquent parmi les gens de guerre.

§. CDVI. De tout ce qui a été dit dans cet article & dans le précédent, on peut réſumer ; 1°. que la différence réelle qui ſe trouve entre la putride ſimple & la putride maligne, dépend principalement de l'intenſité plus grande des cauſes dans celle-ci que dans l'autre ; mais que cependant il n'eſt pas toujours très-facile de fixer les limites qui forment cette différence ; parce qu'il arrive ſouvent que le nombre des accidens peut faire confondre la premiere avec l'autre ; 2°. que c'eſt un abus de multiplier les eſpeces de putrides ſimples, rémitten-

tes & continues, & celles de putrides malignes; parce qu'il ſuffit de connoître le caractere eſſentiel des deux dont je viens de parler, & les diverſes formes qu'elles peuvent prendre, ſelon les circonſtances, les lieux, les ſaiſons & les autres cauſes dont j'ai fait mention, pour faire une juſte application des moyens qui ſont renfermés dans les indications qoe j'ai décrites; 3°. que les différentes relations des épidémies ſe rapportant toutes à ce caractere eſſentiel, elles ſont plus utiles pour nous inſtruire des cauſes qui donnent lieu à certains épiphénomènes, que propres à nous enſeigner la maniere dont il faut traiter les malades. A cette réflexion, j'ajoûterai que ces relations ne peuvent même nous donner des lumieres poſitives, que lorſqu'on y joint un détail précis de circonſtances; ce qui manque à preſque toutes les hiſtoires qui nous ont été tranſmiſes; 4°. que le point capital dans le traitement de ces maladies, eſt de tâcher de réduire la nature de la fievre à ſa premiere ſimplicité, c'eſt-à-dire, d'éloigner tous les ſymptômes qui s'oppoſent à la coction de l'humeur morbifique.

ARTICLE III.

Des Fievres essentiellement malignes.

§. CDVII. CE genre de fievre est accompagné de plusieurs symptômes & accidens semblables à ceux des maladies putrides ci-dessus, peut-être même leur cause n'est elle pas d'une nature différente ; mais l'invasion, la marche & quelques phénomènes de la fievre essentiellement maligne, doivent la faire nécessairement ranger dans une classe particuliere, comme on va le voir ci-après.

On la distingue des putrides malignes ; 1°. par l'invasion, dont les signes sont singuliérement trompeurs, en ce que pendant plusieurs jours il n'y a que peu ou point d'accidens essentiels, & qu'on prend souvent pour une incommodité légere, l'état de mal-aise & de langueur dans lequel se trouvent les malades ; 2°. en ce que le pouls, les urines & la chaleur sont pendant le cours de la maladie, le plus souvent comme dans l'état naturel, quoiqu'il y ait d'ailleurs des symptômes effrayans ; 3°. en ce que le mouvement fébrile se manifeste & disparoît

par intervalles, sans aucun période marqué, & tantôt avec violence, tantôt avec les signes d'une fievre légere; 4°. parce que la durée de la maladie est indéterminée, & que les crises sont la plûpart suspectes; 5°. en ce que dans le tems où l'on est dans une parfaite sécurité sur le sort des malades, il arrive quelques bourasques qui les font périr en peu d'heures; 6°. enfin, par quelques symptômes qui lui sont particuliers, comme on le verra dans le diagnostic suivant.

L'abattement, la tristesse, la langueur, les lassitudes, l'engourdissement, la pesanteur de la tête, l'insomnie, ou un sommeil inquiet, le dégoût, les nausées, la bouche mauvaise, la langue, tantôt chargée d'un limon plus ou moins épais, tantôt d'un rouge plus ou moins foncé, un sentiment de chaleur & de froid qui se succedent, sont les avant-coureurs, ou, pour mieux dire, les accidens des premiers jours de la maladie, pendant lesquels le malade va & vient, sans se douter de l'état qu'il a à craindre. Enfin, au bout de quelque tems il tombe dans un abattement extrême, & il ne peut plus se lever: quelquefois il survient alors un léger frisson ou tremblement, auquel succede un peu de fréquence dans le pouls, sans

beaucoup de chaleur ; de ſorte qu'on eſt encore en ſuſpens ſur la nature du mal, à moins que la conſtitution épidémique ne le faſſe préſumer : il y a des malades qui ſont d'abord pris de convulſion, qui tombent dans un aſſoupiſſement léthargique, ou en ſyncope, & qui ont, en un mot, des accidens très-effrayans, qu'on n'avoit point eu lieu de prévoir : la foibleſſe & l'abbattement augmentent à meſure que la maladie avance ; la ſtupeur, le tremblement de la tête & de la langue, les yeux éteints & pâles, l'aveuglement, la face livide & plombée, la reſpiration entrecoupée, la déglutition difficile, ſont une partie des ſymptômes qui ſe manifeſtent : la petiteſſe & l'inégalité du pouls ſuccedent par intervalles à ſon mouvement réglé & preſque naturel, & celui-ci à celles-là : quelquefois il y a des redoublemens ; mais ils ſont irréguliers : il y en a qui marquent en tierce & en quarte ; mais cette marche rapproche davantage la maladie de la putride maligne : le ventre eſt ordinairement élevé, tendu, douloureux : les urines ſont preſque toujours dans l'état naturel, ainſi que la langue, qui cependant eſt par fois d'un rouge foncé, & dans d'autres très-chargée ; les ſueurs ſont rares, mais jamais critiques, à moins que l'état ne change

en bien; il y a des taches & des exanthemes, livides, noirs, violets ou rouges; les déjections ſont ſéreuſes & involontaires; les parotides ſurviennent à quelques-uns; preſque tous ont un délire perpétuel; enfin, cet état ſingulier ſemble ſe jouer des efforts de l'art & de la nature, en leur préſentant à chaque moment de nouveaux obſtacles, de nouvelles ſcènes, & jamais aucun ſigne ſur lequel on puiſſe ſtatuer, juſqu'à ce que le mécaniſme de la fievre ayant pris le deſſus, les criſes & les produits donnent quelqu'eſpoir d'une marche plus certaine.

§. CDVIII. Cette maladie eſt infiniment plus rare que les deux autres ci-deſſus, & je crois qu'on peut la regarder comme une eſpece de putride maligne, qui par l'intenſité de ſes cauſes eſt retardée, opprimée & dérangée dans ſa marche. Il eſt en effet certain, qu'à meſure que le pouls ſe développe, & qu'il ſe fait un changement favorable, la fievre prend de plus en plus le caractere de putride maligne, comme celle-ci, celui de la putride ſimple, quand les épiphénomènes ſont écartés. Il eſt d'ailleurs conſtant que cette maladie regne dans les mêmes circonſtances que les deux autres, c'eſt-à-dire, dans le tems où les miaſmes putrides ſont répandus dans l'air; enfin l'ouverture des ca-

davres offre les mêmes ſignes; pourriture, dépôts, gangrêne.

CDIX. Il eſt cependant eſſentiel d'obſerver que ce genre de fievre eſt très-rarement épidémique, & que d'ailleurs il peut attaquer ceux qui ne ſont pas expoſés à l'action des miaſmes putrides; ce qui ſuppoſe qu'il y a des agens ſeptiques qui ſe forment dans le corps vivant, ſans le concours de l'intempérie & de l'impureté de l'air, comme je l'ai dit au §. 317. Il eſt aſſez fréquent de voir cette maladie ſurvenir après des chagrins violens, & de travaux immodérés du corps ou de l'eſprit; & alors il eſt évident que les agens ſeptiques ſont le produit ou l'effet de l'appauvriſſement des liqueurs, qui ſuit de près l'épuiſement de la machine, & la trop grande diſſipation du fluide nerveux. Mais quelque ſoit le dégré de probabilité de mon opinion ſur la nature de la cauſe prochaine générale de la fievre eſſentiellement maligne, je n'affirmerois pas qu'on ne put lui en aſſigner d'autres; parce que, bien que tous les ſignes de pourriture ſe manifeſtent dans cette maladie, cet effet peut très-bien être produit par d'autres cauſes, que par des miaſmes putrides; de maniere qu'à l'exception des épidémies qui ont lieu dans le tems où l'on eſt aſſûré que

l'air eſt ſurchargé de ces miaſmes, toutes les maladies particulieres de ce genre, pourront admettre une autre cauſe.

§. CDX. Ce qui paroît démontré, c'eſt que cette cauſe agit ſpécialement ſur le principe des nerfs, & que les eſprits animaux étant conſidérablement dérangés dans leur cours, toutes les fonctions ſont opprimées, toutes les ſécrétions troublées, & toutes les liqueurs, dans un état de perverſion, qui donne lieu de craindre l'extinction totale de la machine. Auſſi n'y-a-t-il pas de maladies plus dangereuſes que celle-ci, ſans en excepter même la *peſte*, qui a beaucoup d'affinité avec elle, & encore plus, à mon avis, avec la putride maligne, quoiqu'il paroiſſe démontré que la cauſe efficiente de la peſte ne réſide pas dans l'air, tant par la maniere dont on a prouvé qu'elle avoit été apportée en pluſieurs endroits, que par la méthode qu'on a ſuivie, pour en arrêter les progrès.

§. CDXI. Je ne m'arrêterai pas à une deſcription très-ample de cette maladie, qui n'eſt pas fréquente parmi les gens de guerre. Tout ce que j'ai dit dans les deux Articles précédens ſur la maniere de rétablir la nature dans ſes fonctions, doit être appliqué à la cure qu'il

faut établir ici ; la plûpart des accidens de la putride maligne, étant auſſi ceux de la maligne eſſentielle, on peut recourir à ce que j'en ai dit dans l'article précédent. Le prognoſtic de celle-ci eſt beaucoup plus difficile, que celui de l'autre, & en même-tems plus dangereux ; les malades ſe rétabliſſent plus lentement, & ſont plus ſujets à des maux chroniques. On en voit qui reſtent aveugles, paralytiques, qui perdent la raiſon & la mémoire ; tant le genre nerveux eſt affecté par la cauſe de cette fievre. Les Auteurs en ont multiplié les eſpeces ; mais on voit facilement par leurs relations, que la plûpart des fievres qu'ils ont décrites ſous ce nom, appartiennent plus à la putride maligne, qu'à celle-ci ; il n'y á que la fievre nerveuſe d'*Huxam* (*x*) qui ait une parfaite affinité avec elle.

CLXII. La ſaignée paroît être abſolument contraire dans cette maladie ; l'indication principale eſt de relever les forces, afin de rétablir le cours du fluide nerveux, & la marche de la fievre. Les cordiaux anti-ſeptiques ſont les plus propres à opérer cet effet ; voyez les ſix

(*x*) *De aëre & morbis epidem.* p. 147.

indications curatives des deux articles précédens, & vous trouverez tous les moyens néceſſaires à mettre en uſage, & les circonſtances où ils conviennent. L'émétique donné à propos, & continué dans le cours de la maladie, avec prudence & ménagement, eſt un des remedes les plus utiles; les véſicatoires ſont preſque toujours néceſſaires. Les éruptions miliaires qui ſurviennent du 7 au 9 doivent être ſoutenues par de légers cordiaux; les calmans ſont très-pernicieux.

§. CDXIII. Dans les conſtitutions épidémiques il eſt ſouvent facile de prévenir cette maladie dans les gens de guerre, parce qu'un examen journalier des individus peut aiſément faire appercevoir quelques préludes du mal: alors un émétique donné à propos, & un régime anti-ſeptique, empêcheroient la maladie de ſe déclarer. On peut en dire autant pour toutes les autres eſpeces d'épidémies qu'on pourroit prévenir avec quelques précautions. Mais on ne fait guères d'attention à cet objet important: j'ai donné dans mon *Hygienne* beaucoup de conſeils ſalutaires de cette eſpece, & j'ai tout lieu d'eſpérer que les ſupérieurs militaires, qui prendront la peine de lire cet ouvrage, ſentiront la néceſſité de les mettre à exécution.

ARTICLE IV.

Qui contient mes observations sur les trois articles précédens, par rapport aux gens de guerre.

§. CDXIV. TOUT ce qui a été dit dans les trois articles précédens s'applique indistinctement à toutes les conditions & à l'un & l'autre sexes. Il seroit trop heureux qu'on n'eut point d'exceptions à faire, pour ce qui concerne les gens de guerre; mais malheureusement ils sont rarement dans le cas d'être traités & suivis de la maniere que j'ai indiquée, & j'aurois peu fait en leur faveur, si je ne parlois pas de ce qui les concerne directement. Les deux sections suivantes seront consacrées à cet effet; on y trouvera mes réflexions sur l'application des moyens que j'ai prescrits, & des observations qui confirment mes principes sur le traitement des gens de guerre.

SECTION PREMIERE.

Où l'on expoſe la maniere particuliere dont il eſt à propos de traiter les Soldats.

§. CDXV. QUOIQUE la fievre putride ſimple attaque fort rarement les ſoldats, j'ai cru devoir développer ſon caractere de la maniere la plus claire & la plus étendue, parce que dans tous les cas, c'eſt à cette fievre, dépouillée ſes épiphénomènes, que ſe rapportent toutes les putrides quelconques, c'eſt-à-dire, que l'art ne doit avoir d'autre but que celui de les amener à cet état. J'ai appliqué la même cure aux rémittentes & aux continues putrides, parce que les unes & les autres ont les mêmes cauſes, le même caractere, &c. & que d'ailleurs les dernieres ſont ſi rares, qu'elles ſont à peine exception. Mais ce qui mérite beaucoup d'attention, c'eſt l'application de mes principes au traitement des gens de guerre ; car il eſt conſtant qu'il eſt preſque toujours impoſſible de ſuivre pour eux la plûpart des conſeils que j'ai donnés, & c'eſt ce qui rend toujours leurs maladies plus graves, & ce qui fait dégénerer les plus ſimples.

§. CDXVI. Je ſuppoſe en effet, 1°. ces maladies traitées dans les hôpitaux, & je vois que le plus habile Médecin, d'ailleurs plein de zele, eſt privé des moyens qui pourroient le conduire à la connoiſſance des ſignes néceſſaires pour agir d'une maniere ſûre; puiſque par les réglemens du ſervice de ſanté il ne peut être inſtruit que très-imparfaitement ſur la plûpart des objets importans à connoître, comme ſur la nature & la quantité des évacuations, ſur les accidens que les malades ont éprouvés en ſon abſence, & ſur les criſes qu'ils ont eues; ainſi, pour juger de la maladie, il eſt le plus ſouvent réduit à l'inſpection du pouls, & de quelques ſignes extérieurs, auſſi trompeurs quelquefois, que le rapport des malades & des infirmiers.

2°. Si les malades ſont traités dans leur chambrée, dans les cantonnemens, &c. il eſt certain qu'il eſt plus facile de bien juger leur état; mais alors ce n'eſt plus au Médecin que la cure eſt confiée, & bien que j'aie la meilleure opinion de la plûpart des Chirurgiens-Majors des Régimens, je crois qu'il eſt poſſible qu'il y en ait pluſieurs incapables de bien diriger la cure des certaines maladies internes, qui embarraſſent le plus

plus

ſouvent des Médecins inſtruits, qui ont cependant fait de cet objet leur principale étude ; ainſi la poſition de ces malades ne deviendra guères plus favorables.

§. CDXVII. Il ſeroit donc bien important de tracer une route qui aſſurât un meilleur traitement au milieu des obſtacles que je viens d'expoſer ; mais cela eſt bien difficile : je vais cependant ſoumettre au jugement des gens éclairés mes réflexions à cet égard.

1°. Quant à ce qui regarde les hôpitaux militaires, les Médecins pourront facilement être inſtruits de la nature & de la quantité des déjections, ſi l'on établit une regle qui oblige les Chirurgiens de garde & les Infirmiers de les remarquer & de les noter, pour en rendre compte ; mais il faut pour cela que les ſujets ſoient éclairés & zélés ; ce qui aura lieu, quand on aura fixé la maniere de faire un bon choix de ces officiers & ſerviteurs, comme je l'ai dit dans la ſeconde partie de mon Code de Médecine Militaire.

2°. Avec des ſujets ainſi choiſis, & des ordonnances préciſes ſur le ſervice, les Médecins pourroient d'ailleurs prendre des inſtructions plus amples ſur leurs malades, & agir moins

au haſard ; mais enfin quelque preſſans que ſoient les motifs de régler le ſervice des hôpitaux de la maniere dont je viens de l'expoſer, peut-être ne changera-t-on jamais la forme actuelle, d'ailleurs très-utile à pluſieurs égards, ou du moins ces changemens tarderont-ils encore long-tems ? Ainſi, mes conſeils tomberoient à faux, ſi je n'indiquois pas au moins quelques moyens généraux pour ſuppléer à ce défaut ; c'eſt ce qui fera la matiere du reſte de cette ſection. Il ſera donc très-important que tous ceux qui ſont dans le cas de traiter les ſoldats malades dans les hôpitaux ſoient imbus des principes ſuivans.

I. Lorſqu'on aura pris une connoiſſance ſuffiſante des criſes, de leur nature, de leurs époques & de leurs effets dans les fievres putrides, on ſaura que les jours critiques étant eſſentiels à ménager, il faut prendre garde de ne pas les troubler par des remedes actifs, & ſurtout par des purgatifs ſtimulans.

II. Les ſueurs, qui utiles par-tout ailleurs que dans les hôpitaux, lorſqu'elles arrivent au terme & dans les circonſtances qui les rendent critiques, ne peuvent être auſſi avantageuſes dans ces lieux, en raiſon de mille obſtacles qui les

troublent & les ſuſpendent; ainſi, il eſt de la prudence du Médecin de tâcher d'éviter, lorſque cela ſe peut, ce genre d'évacuation, en défendant de couvrir trop les malades, en leur faiſant tenir les bras hors du lit, & même en les faiſant lever. A ces moyens il doit ajouter l'uſage des diurétiques & laxatifs indiqués dans les trois articles précédens, afin de porter la criſe vers les entrailles & la veſſie urinaire.

III. La grande quantité de miaſmes répandus dans les ſalles d'hôpitaux, en refluant vers les malades, fait renaître les accidens, & empêche que la guériſon ſoit prompte : il faut avoir un ſoin extrême de faire renouveller l'air, de le corriger par des fumigations multipliées, & d'entretenir la plus grande propreté.

IV. Il eſt très-important de ne pas mettre enſemble deux hommes attaqués de fievre putride dans un même lit, pour mille raiſons qui retardent la guériſon, mais ſur-tout pour éviter un contact pernicieux, & l'effet des tranſpirations pulmonaires, qui font paſſer les miaſmes d'un corps dans l'autre.

V. Comme les urines peuvent quelquefois ſuppléer au défaut des ſelles, par faire connoître l'état de la maladie, le Médecin doit ordonner

qu'on en conſerve au chevet des malades, du ſoir au lendemain, pour ſa viſite.

VI. L'intenſité des cauſes étant plus grande dans les hôpitaux, il faut y employer des moyens plus puiſſans; en général les forces des malades y ſont opprimées plus que par-tout ailleurs, & au bout de quelques jours on eſt contraint de les ſoutenir; ſans quoi, on n'obtiendroit aucune criſe. Le quinquina eſt de tous les remedes celui qu'on peut adminiſtrer à cet effet avec le moins de danger, en le ménageant & en l'appropriant aux circonſtances, comme je l'ai dit ci-deſſus, mais en le donnant de bonne heure.

VII. Comme le pouls eſt la principale reſſource du Médecin pour juger de l'état de la maladie, & qu'il eſt privé de la plûpart des autres moyens pour la bien connoître, il faut qu'il s'attache particulierement à celui-là. En général, le pouls développé eſt un ſigne favorable dans toutes les maladies, & ſur-tout dans celles dont il eſt ici queſtion. Il annonce la liberté des fonctions, la facilité des ſécrétions, & il fait eſpérer des criſes avantageuſes; quand on le trouve dans cet état, il faut être réſervé ſur l'uſage des remedes actifs & ſti-

mulans, parce qu'ils ne feroient que troubler la nature dans ſes opérations. Mais ſi le pouls eſt ſerré, inégal ou foible, il faut employer les antiſpaſmodiques, les toniques & les antiſeptiques, combinés avec les évacuants, ſelon l'exigence des cas, comme il eſt dit dans les indications des deux premiers Articles de ce Chapitre, parce qu'il n'y a rien de plus preſſant que de changer cette diſpoſition, qui non-ſeulement éloigne les criſes favorables, mais qui peut encore faire naître en peu de tems des accidens graves & indomptables.

VIII. Les dépôts ſont d'autant plus fréquens dans les hôpitaux, que les criſes y ſont plus ſouvent empêchées, retardées ou troublées : il faut au premier indice de ceux qui ſe forment à l'extérieur, travailler à les fixer, en les amenant à maturité, & au plus léger ſoupçon qu'il pourra s'en former à l'intérieur, mettre en uſage les révulſifs ; les véſicatoires ſont preſque toujours indiqués, ſoit à cet effet, ſoit même pour prévenir de loin cet accident.

IX. Il eſt plus avantageux d'entretenir un air frais dans les ſalles, que de les échauffer, comme cela ſe pratique ſouvent, parce que la chaleur développe les miaſmes putrides, &

que d'ailleurs elle eſt nuiſible aux fébricitans.

X. Dès que les malades ſont en convaleſcence, il eſt important de les tranſporter dans une autre ſalle, & encore plus utile de les envoyer dans des lieux ſains, afin d'éviter le mauvais air qui donne lieu aux récidives.

XI. L'humidité eſt ſur-tout nuiſible aux malades, & il faut employer tous les moyens poſſibles pour la détruire dans les hôpitaux; ce qu'on opere par l'action des vents, par les fumigations multipliées, & par la propreté des ſalles.

XII. Les amers, & ſur-tout le quinquina, doivent être ordonnés aux convaleſcens, qui les continueront très-long tems; parce que les ſoldats n'ayant pas beaucoup de reſſources pour ſe rétablir du côté de la nourriture, il faut ſoutenir l'action de leur eſtomac, juſqu'à leur parfait rétabliſſement.

XIII. On devroit commencer leur nourriture par le régime végétal, qui ſera bientôt, à ce que j'eſpere, adopté dans les hôpitaux: les viandes blanches rôties lui ſeroient ſubſtituées au bout de quelques jours, & on en viendroit par dégrés aux alimens plus groſſiers; mais cette pratique ſi facile eſt encore rare: le vin

des hôpitaux pourroit être meilleur; ainſi, quelque ſoit la néceſſité de faire boire de cette liqueur aux convaleſcens, il faut préférer la bierre au vin nouveau.

XIV, Les eaux minérales ferrugineuſes ſont le plus ſouvent néceſſaires aux convaleſcens, parce qu'il reſte à la plûpart des diſpoſitions aux engorgemens : le Médecin peut facilement compoſer de ces ſortes d'eaux à ſon gré, & les envoyer prendre dans une maiſon de convaleſcence, déſignée à cet effet, & qu'il ſeroit important de former à la ſuite des grands hôpitaux.

XV. Le traitement général qu'on peut indiquer aux gens de l'art, qui conduiſent les malades dans d'autres lieux que les hôpitaux, conſiſte à ſaigner dans les commencemens ceux qui ont le pouls étoffé, & à répéter cette opération, quand il perſiſte dans cet état; à faire vomir les malades une ou deux fois; à inſiſter ſur l'eau minérale émétiſée du §. CCCLXXVIII, ou ſur une eau de caſſe ou de tamarinds émétiſée, pendant toute la maladie; à faire boire copieuſement quelques tiſannes aigrelettes, ou même de l'eau ſaturée de vinaigre, (de l'oxicrat), ou de l'hydromel ſimple; à obſerver le

genre & le nombre d'évacuations, qui doivent être modérées : je parle des déjections par l'anus, qu'il eſt important de provoquer continuellement, par les moyens ci-deſſus, & d'aider par des lavemens ; à donner du camphre, quand le ſpaſme eſt violent ; à ſoutenir les forces languiſſantes par le mélange du quinquina avec les purgatifs légers ; à éviter les purgations franches ; à appliquer des véſicatoires, quand on craint les dépôts intérieurs, & à accélérer la maturité de ceux qui ſe préparent extérieurement ; à nourrir les malades de préférence avec des gelées végétales, plutôt qu'avec le bouillon de viande ; en un mot, à reſpecter les criſes & les jours critiques, & à éviter la grande chaleur, l'humidité, l'air renfermé, & la malpropreté.

SECTION II.

Observations sur quelques guérisons qui conduisent à la connoissance des moyens les plus utiles, & détruisent plusieurs préjugés.

§. CDXVIII. J'AI traité des fievres putrides dans les hôpitaux, dans les cantonnemens, dans les routes, au camp, & dans les chambres particulieres, à poste fixe, tant en France, qu'à l'armée, & j'ai observé ce qui suit :

1°. Celles des hôpitaux étoient rarement des putrides simples ; ce qui doit être attribué au mauvais air qui régne dans ces lieux, & à la contagion qui s'y répand facilement, sur-tout dans les grands hôpitaux, & dans les tems d'épidémies.

2°. Les officiers & les soldats qui, ayant été surpris de cette maladie au camp ou en route, restoient à leur régiment, ou le suivoient, guérissoient le plus facilement, & avoient moins d'accidens que ceux qui étoient traités par-tout ailleurs.

3°. Ceux qui avoient resté dans leurs chambrées ou dans des lieux particuliers, étoient aussi moins malades que ceux des hôpitaux & des cantonnemens, sur-tout quand ils respiroient un air libre, & que leur chambre n'étoit pas échauffée par des poëles : la guérison étoit généralement facile.

4°. Dans les cantonnemens, à la fin des campagnes, la maladie étoit ordinairement plus grave & plus difficile à guérir; ce que j'attribuois au mauvais état des soldats qui avoient beaucoup souffert dans les derniers tems de la campagne, qui sont, comme on le sait, toujours fort pénibles, quand on campe bien avant dans l'arrière-saison; parce que les troupes sont obligées d'aller fort loin chercher l'eau, le bois, le fourrage; que les légumes manquent, que les nuits sont dures, les brouillards fréquens, & le service fatiguant.

De ces observations, on doit conclure que l'air pur & libre est très-salutaire dans ces maladies; que le transport des malades n'est pas aussi nuisible qu'on le pourroit croire; que la la chaleur leur est généralement pernicieuse, que la réunion de plusieurs aggrave les accidens & les multiplie; & que la disposition des troupes, suivant leurs fatigues & leurs posi-

tions, de même que, suivant la constitution de l'air, contribue singuliérement à augmenter la malignité & la difficulté de guérir.

§. CDXIX. Mais, quelque soit l'utilité qu'on puisse recueillir de ces faits, les détails suivans, sur la maniere dont plusieurs malades furent transportés dans de longues courses, & sur l'état où ils se trouverent pendant & après ce transport, méritent encore plus d'attention. On auroit en effet de la peine à croire ce qui est arrivé, à cet égard, dans diverses expéditions de la derniere guerre, sans la notoriété qui le constate : voici le fait tel qu'il est.

Un grand nombre d'officiers & de soldats attaqués de fievres putrides & malignes dans diverses circonstances où l'on n'avoit d'autres ressources, que de les transporter à la suite de l'armée, éprouverent, contre toute attente, un sort moins malheureux que ceux qu'on avoit laissés à poste fixe : je parlerai sur-tout de ceux qui furent confiés à mes soins, c'étoient des cavaliers ; on les mettoit tout simplement dans des charettes d'ordonnance, où ils étoient couchés sur un peu de paille, & recouverts de leurs manteaux ; ils suivoient ainsi la division, n'ayant quelquefois d'autres secours pendant toute une journée, qu'une bouteille de tisan-

ne, & étant exposés aux frimats, à la pluie & au vent : voici ce que j'ai observé dans leur état : à l'arrivée au gîte, si c'étoit dans un cantonnement, dès qu'ils étoient renfermés, ils se trouvoient plus mal ; &, à mesure que la nuit avançoit, la fievre étoit plus violente : si c'étoit au camp, la nuit étoit moins mauvaise : pendant la route ils se trouvoient mieux, & les déjections stercorales étoient plus abondantes : au gîte ils avoient souvent des sueurs copieuses : je profitois de tous les instans, pour administrer les secours les plus pressans & les plus faciles : je faisois vomir mes malades, & je les saignois, suivant l'indication, soit au gîte, soit dans une halte, & j'avois soin de les munir d'une tisanne aigrelette, aiguisée avec un grain de tartre stibié, quand ils devoient marcher toute une journée. Cependant, ces malades guérissoient avec si peu de moyens, & ce qui paroîtra sans doute étonnant, c'est qu'ils n'avoient pas, à beaucoup près, des symptômes aussi fâcheux que ceux que je traitois à poste fixe, que leur pouls étoit toujours plus développé, leurs forces meilleures, leurs fonctions plus libres.

Les premieres tentatives qui furent faites à l'égard de ce transport, furent, comme on peut

bien le penser, l'effet de la nécessité : en 1758, les putrides malignes de l'automne précédent ayant été prolongées jusqu'au cœur de l'hiver, il en régnoit encore beaucoup au mois de Février & de Mars, lorsque l'armée fut obligée de faire la retraite d'*Hannover*. Nos hôpitaux regorgeoient de malades, & l'on fut dans la nécessité d'évacuer plusieurs de ces asyles, pour ne pas les laisser à la merci des ennemis : d'un autre côté, l'éloignement de ceux qui restoient encore, l'incertitude d'y trouver place, la crainte d'y être pris, & la difficulté d'y arriver, contraignirent la plûpart de ceux qui tomberent malades pendant la marche, de suivre leur régiment. Ce fut alors qu'on observa, tant à l'égard de ceux qu'on évacuât des hôpitaux, qu'à celui des nouveaux malade, le mieux dont je viens de parler. J'eus pour ma part dix à douze hommes attaqués de putrides malignes, qui furent guéris avant notre arrivée dans le pays de *Mayence*, où nous restâmes cantonnés jusqu'à l'entrée de la campagne ; & le Chirurgien-Major du régiment de *Moutier*, qui l'est maintenant de celui du *Roi* infanterie, fut à-peu-près dans le même cas ; il m'a engagé de le citer. Cependant, la saison auroit dû nuire aux malades ; puisque nous eûmes constam-

ment pendant près de six semaines, de la pluie, des neiges & des gelées; mais tandis que les choses se passoient ainsi, la plûpart des malades qu'on avoit laissés dans les hôpitaux engorgés, y périrent; & ceux qui réchapperent, éprouverent des accidens considérables, & eurent une convalescence pénible.

Cet événement, auquel nous n'avions gueres lieu de nous attendre, me fit connoître le danger des grands hôpitaux, comme le sont la plûpart de ceux des armées, sur-tout au milieu des embarras d'une défaite ou d'une retraite; &, dès ce moment, je formai le projet d'une espece d'infirmerie à la suite de chaque régiment: je l'essayai comme je pus, pour celui auquel j'étois attaché, & je perdis très-peu de monde.

La guérison facile des malades transportés me fit aussi apprécier le pouvoir de la nature dans les maladies putrides, & dès-lors je conçus le plan d'un traitement plus simple, dont je me suis bien trouvé depuis. J'aurois pu, pendant plusieurs années de guerre, faire des observations plus utiles sur la nature & les époques des crises dans la situation de ces malades; mais j'avoue de bonne-foi que j'étois alors peu partisan de cette doctrine, parce que je ne l'avois

pas assez étudiée. Tout ce que je me rappelle, c'est que mes malades transportés alloient de mieux en mieux, à mesure que les déjections stercorales étoient plus abondantes & de meilleure qualité; que ceux-là, ainsi que ceux que je traitois au camp, à poste fixe, avoient régulièrement des sueurs pendant les nuits, & que le plus ordinairement la maladie se guérissoit par ces deux genres d'évacuations, le quatorze ou le vingt & unieme jour. Je n'ai point observé que les vésicatoires & les autres remedes prescrits dans les deux premiers articles de ce Chapitre, fussent nécessaires dans ce cas, comme ils le deviennent dans les hôpitaux, les cantonnemens & les chambrées; & j'ai vu constamment les épiphénomènes plus nombreux & plus communs dans ces dernieres positions, que dans les autres. Il y a plus, c'est que les malades qui étoient dans les lieux renfermés avec les accidens les plus graves, passoient en peu de tems de cet état à un mieux sensible, lorsqu'on étoit obligé de les transporter. Dans la retraite dont je viens de parler, l'armée arriva, après plusieurs marches très-pénibles, sous *Vesel*, où elle campa; on plaça les malades en différens lieux, mais sur-tout à l'hôpital établi dans cette ville, qui fut bien-tôt engorgé, & con-

ſéquemment très-mal ſain : auſſi eut-on lieu de connoître que ceux qui n'y avoient pas été admis, avoient été les plus heureux. En parcourant les demeures de pluſieurs malades, qui étoient partis de leurs quartiers avec les accidens les plus terribles, je vis, entr'autres, deux officiers, dont l'un avoit une parotide au moment du départ, leſquels entroient en convaleſcence. Comme ils n'avoient pas été ſous ma conduite pendant la route, je m'informai de ce qui leur étoit arrivé ; ils m'apprirent que chaque jour de marche avoit été pour eux une nouvelle époque de mieux, & que, bien qu'ils fuſſent guéris au moment où ils me parloient, ils ne ſe trouvoient pas tout-à-fait auſſi bien dans leur demeure, que dans la route.

On voit par-là combien on eſt dans l'erreur, en tenant les malades dans une chaleur continuelle : il me paroît en effet que le lit qu'on leur fait garder conſtamment, loin de leur être utile, doit contribuer à augmenter le mal, parce que la tranſpiration, la moiteur & les ſueurs qui ſont alors plus abondantes, refluent néceſſairement vers les malades, par l'application des couvertures qui les enveloppent, & qu'il en repaſſe une partie dans la maſſe du ſang, par les pores abſorbans ; ce qui aggrave d'autant

tant plus la maladie, que ce genre d'excrétions est plus mal sain : la chaleur excite d'ailleurs des sueurs très-fréquentes ; elle entretient & développe dans l'air les miasmes putrides ; c'est pour cette raison que le traitement des fievres putrides est moins heureux dans les lieux renfermés, que par-tout ailleurs.

Il résulte encore de ces observations, que la plûpart des épiphénomènes dans la maladie, sont moins l'effet de la cause ordinaire ou efficiente, que celui des circonstances où les malades se trouvent, & que le plus grand nombre, privé du grand air, & du mouvement auxquels furent exposés ceux qu'on transporta, n'auroit peut-être pas des accidens aussi fâcheux, si l'on prenoit des mesures pour les mettre dans une situation équivalente à celle-là.

Enfin, on ne sauroit douter, d'après les exemples que j'ai cités, du pouvoir de la nature pour expulser, assimiler & détruire les agens septiques, & que souvent le grand nombre des remedes ne nuise plus dans cette maladie, qu'il n'est avantageux ; puisque des petits moyens ont eu les succès les plus grands, avec le concours de l'air & du mouvement.

Outre cela, le peu d'antiseptiques adminis-

trés aux malades, qui ſont le ſujet de mes obſervations, doit fixer le point de confiance qu'il faut avoir en ces médicamens ; il en réſulte du moins que les bons effets qu'on leur attribue, ſont moins dus à la maniere dont ils agiſſent ſur les humeurs, qu'à celle dont ils operent ſur l'organiſme du corps.

CHAPITRE IV.

Des Fievres éruptives.

§. CDX. CES fievres ſont celles dont le caractere eſſentiel & le ſymptôme principal ou pathognomonique eſt une éruption de taches ou de puſtules, qui ont une marche préciſe & déterminée ; telles ſont les éruptions de petite vérole, de rougeole, d'éryſipele, de miliaire, le pourpre & la ſcarlatine. Ces fievres ſont abſolument différentes de celles dans leſquelles il ſurvient accidentellement des exanthèmes ou pétéchies, des bubons, des parotides, ou même quelques éruptions ſemblables à celles ci-deſſus, puiſque dans ce dernier cas l'érup-

tion n'eſt pas eſſentielle à la maladie, qui peut avoir lieu ſans elle, & (*) qu'enfin les taches ou puſtules, ne ſont jamais alors que des épiphénomènes; tandis que, dans la premiere eſpece de fievre, c'eſt la nature de l'éruption qui déſigne le nom de la maladie, & l'éruption elle-même, qui la conſtitue.

§. CDXXII. Chaque eſpece de fievre éruptive eſt produite par un venin ou un miaſme particulier, qui differe des autres par des effets & par des propriétés qui n'appartiennent qu'à lui; mais, d'un autre côté, tous ces venins ou miaſmes ont des propriétés communes, & des effets à-peu-près ſemblables. On ſait, par exemple, que toutes les maladies éruptives ſont accompagnées dans leur invaſion, & même quelquefois dans leurs progrès, d'anxiétés, de foibleſſe, de ſerrement; ce qui annonce dans leur cauſe une nature irritante & délétere; & l'on obſerve que chaque venin produit une éruption qui lui eſt particuliere, l'un s'annonçant par des taches rondes & plates; l'autre par des puſtules élevées, d'une figure déterminée, &c. & enfin celles-ci ſe terminant

(*) Les parotides dans la peſte ſont la ſeule exception à cette regle.

d'une maniere, celles-là, de l'autre, &c. La cauſe de ces variétés eſt ſans doute bien propre à piquer la curioſité; mais les recherches qu'on a faites juſqu'à préſent, à cet égard, n'ont pas été fort ſatisfaiſantes. Je me bornerai donc ici à la deſcription des faits, qui ſont d'ailleurs l'unique objet de mon Ouvrage. Ce Chapitre eſt diviſé en cinq articles; le premier traite de la petite vérole, qui eſt quelquefois épidémique dans les troupes, & d'autant plus dangereuſe, qu'outre ſes effets plus graves en général ſur les adultes, que ſur les jeunes perſonnes, elle doit faire de plus grands ravages ſur des ſujets qui ſont le plus ſouvent fort mal diſpoſés. La rougeole, qui eſt à-peu-près dans le même cas, fait le ſujet du ſecond article. Dans le troiſieme je traite de l'éryſipele ou de la fievre éryſipélateuſe, qui eſt plus fréquente parmi les gens de guerre, que les deux précédentes; la miliaire eſt l'objet du quatrieme: cette maladie régne dans certaines contrées, où il y a toujours des troupes, qui ſont dans le cas d'en être attaquées; & elle fait de ſi grands ravages, que j'ai cru à propos d'en parler ici, même dans un aſſez grand détail; le cinquieme article traite du pourpre, qu'on obſerve ſouvent dans tous les lieux, & qui eſt fort meurtrier.

ARTICLE PREMIER.

De la petite vérole.

§. CDXXII. LA petite vérole eſt une de ces maladies qu'il eſt plus facile de décrire que de définir; on peut cependant la conſidérer comme une fievre aiguë, dont le caractere eſſentiel eſt une éruption de boutons enflammés ſur la peau, qui ſe manifeſtent à une époque fixe, augmentent plus ou moins en groſſeur, à meſure qu'ils ſe rempliſſent, & finiſſent par ſe deſſécher & ſe réduire en croûtes, qui tombent au bout d'un certain tems, en laiſſant toujours après leur chûte une trace plus ou moins rouge ſur la peau, qui y reſte aſſez long tems, ſouvent des petites foſſes ou enfoncemens qui ne s'effacent jamais, quelquefois des cicatrices plus ou moins difformes.

CDXXIII. Tous les Auteurs ne ſont point d'accord ſur l'origine de cette maladie; les uns prétendant en trouver des traces dans les Ouvrages des Anciens; les autres fixant ſa premiere invaſion au ſixieme ſiecle, vers l'an 570

ou 572 de l'Ere chrétienne. Cette derniere opinion eſt aujourd'hui preſque généralement adoptée, & l'on peut même aſſurer qu'elle eſt établie ſur des preuves certaines. Nous avons des notions moins poſitives ſur la nature du levain ou de la cauſe efficiente de cette maladie. On a ſoutenu longtems que nous naiſſions avec ſon germe; & il y a quelques années qu'un Médecin (*y*) s'eſt efforcé de rétablir ce ſyſtême, en nous montrant le ſiége du germe. Mais il n'a trouvé que des incrédules parmi les gens inſtruits. Preſque tous les Médecins s'accordent à croire que les miaſmes ou levains de cette maladie réſident dans l'air, dont la conſtitution particuliere la rend d'ailleurs plus ou moins funeſte & épidémique. Je n'affirmerois pas cependant que cette opinion fut la véritable, quoiquelle paroiſſe infiniment mieux fondée que la précédente. M. *Paulet* (*z*) prétend au contraire que le mal ne ſe communique que par le toucher, & ſes preuves ſont au moins impoſantes, ſi elles ne démontrent pas le fait. Cependant,

(*y*) Traité ſur l'Inoculation de la petite vérole, par M. *Robert.*

(*z*) Hiſtoire de la petite vérole.

le ſentiment de *Mead* (*a*) paroît être le plus vrai.

Ce célèbre Auteur Anglois, qui a jetté un grand jour ſur les matieres qu'il a traitées, & principalement ſur la peſte & la petite vérole, en parlant de la contagion, ſe rapproche en effet de M. *Paulet*; mais il donne un peu plus d'extenſion à la propagation de ces maladies: voici à-peu-près ſes propres paroles : le toucher paroît être le moyen le plus prompt & le plus ordinaire pour étendre la contagion; mais l'air qui environne les malades eſt auſſi chargé des miaſmes; &, quoique leur malignité ſe perde dans une certaine étendue de l'athmoſphere; (ce qui la rend incapable de porter ces miaſmes fort loin) elle reſte pourtant concentrée dans l'eſpace qui n'eſt point éloigné des malades.

§. CDXXIV. Quoi qu'il en ſoit, de la maniere dont cette contagion ſe répand, il paroît du moins plus ſage, comme il eſt auſſi plus raiſonnable, d'agir en conſéquence du ſyſtême de *Méad*. Au reſte, la petite vérole eſt, comme on le ſait, une des maladies les plus conta-

(*a*) *De variolis & morbillis.*

gieuſes, celle qui eſt le plus ſouvent épidémique, & le plus généralement répandue. Il eſt conſtaté, par l'obſervation, qu'il y a à peine un vingtieme des hommes dans notre continent, qui, dans le cours de ſa vie, en ſoit exempt, que les enfans y ſont beaucoup plus ſujets que les adultes, & qu'elle enleve une infinité de malades, c'eſt-à-dire, environ un ſur ſept ; on verra plus bas les raiſons de ces variétés & de ces déſaſtres.

§ CDXXV. On diſtingue deux ſortes de petite vérole, ſavoir, la diſcrette & la confluente. La premiere eſt celle dont les puſtules ſont éloignées les unes des autres, & diſtinctes, ſuivant l'expreſſion des Auteurs, qui la déſignent par le nom *De variolæ diſtinctæ*. L'autre eſt celle dont les puſtules ſont nombreuſes, & dont pluſieurs, comme deux, trois ou quatre, tiennent enſemble, ou forment des placards Chaque eſpece eſt ſous-diviſée en pluſieurs autres, ſelon la nature & la violence des accidens, & ſuivant la forme, la couleur & la matiere des puſtules, ce qui fait qu'il y a diverſes dénominations pour en faire connoître la différence. On diſtingue, par exemple, la petite vérole diſcrette en ſimple en bénigne, en compliquée, anomale ou maligne, qui eſt auſſi ou criſtalline

ou véſiculaire, ou ſiliqueuſe, verruqueuſe, ſanguine, &c, comme on le verra ci-après. La confluente eſt tantôt ſimple ou régulière; tantôt maligne, & celle-ci eſt ou criſtalline, ou miliaire, ou cohérente, ou à placards, &c.

§. CDXXVI. Je commencerai par décrire les genres, & je paſſerai enſuite aux eſpeces: mais avant d'entrer en matiere; il eſt néceſſaire de parler des périodes de la petite vérole qui ſont communs à la diſcrette & à la confluente, comme auſſi à leurs eſpeces. Ces périodes ſont au nombre de quatre, ſavoir, l'invaſion, l'éruption, la ſuppuration & la deſſication. L'invaſion eſt le prélude de l'éruption des puſtules: la deuxiéme période eſt le tems qui s'écoule depuis l'apparition des puſtules, juſqu'à celui où le corps eſt couvert de la quantité de boutons qui doivent completter l'éruption. Le troiſieme période eſt celui pendant lequel les boutons ſe rempliſſent, & il eſt dure juſqu'au moment où ils ont pris leur plus grand accroiſſement. L'exſiccation ſuit de près cet état, & c'eſt l'époque à laquelle commence le dernier ou quatriéme période Ainſi en raſſemblant ces quatre époques, on aura une idée générale de la marche & de la durée de la petite vérole. Cependant il ne faut pas croire que chacune d'elles ait un

tems limité ſur lequel on puiſſe compter. On obſerve, au contraire, qu'elles ſont plus ou moins précoces ou tardives, ſuivant la qualité du levain variolique, & ſuivant l'eſpèce de ſymptômes dont la maladie eſt accompagnée, ou les complications qui ſe rencontrent. Ces variétés concourent d'ailleurs avec les ſignes pathognomoniques décrits au paragraphe précédent, à faire connoître le genre & l'eſpece de petite vérole, comme je me propoſe de le montrer plus bas. La diſcrette bénigne me ſervira d'exemple pour la deſcription des périodes, & à meſure que je parlerai de ſes eſpèces & de la confluente, je ferai connoître en quoi celles-ci different de celle-là.

§. CDXXVII. Les ſyptômes de l'invaſion de la petite vérole, diſcrete bénigne, ſont le friſſon & l'horripilation, qui ſont ſuivis d'une grande chaleur, avec une douleur plus ou moins vive à la tête & au dos, des vomiſſemens ou du moins des nauſées, une fievre aſſez forte, une laſſitude générale; le plus ſouvent les malades ſe plaignent du mal de reins, & on obſerve quelque choſe d'étincellant & de brillant dans leurs yeux. Tous ces accidens ſont plus ou moins marqués, & s'il y a quelques cas où l'éruption ſe faſſe ſans qu'ils ayent eu lieu,

ils ſont ſi rares dans les adultes, que ſur cent on en compteroit à peine un qui eut ce bonheur. Ces ſignes annoncent la maladie, & quand il y a un épidémie, ils la confirment d'une maniere évidente; l'éruption ſe fait le troiſieme ou le quatrieme jour, & l'on obſerve que plus elle eſt tardive, moins la maladie eſt dangereuſe. On reconnoît ſa nature par l'eſpece d'éruption; il s'éleve d'abord quelques petits points en maniere de piquures, ou taches rouges pointues ſur la peau du viſage, du col, du menton & de la poitrine; il en vient enſuite ſur toute la ſuperficie; elles croiſſent ſenſiblement juſqu'au ſeptieme jour, à compter du premier de l'invaſion, formant des boutons aſſez gros à ce terme; c'eſt alors que commence la ſuppuration, qui eſt achevée en trois jours, c'eſt-à-dire, au neuvieme jour depuis l'invaſion incluſivement.

L'exſiccation commence le neuvieme jour, & elle dure juſqu'au quatorziéme; les puſtules qui ont paru les premieres aux mains & aux pieds, ſont auſſi celles qui ſe deſſechent le plutôt, *& vicè verſa.* Celles qui ont paru les dernieres ſont les plus grandes de toutes.

On obſerve que les ſymptômes de l'invaſion ſe diſſipent ou diminuent ſenſiblement, lorſ-

que l'éruption paroît ; que dans la petite vérole diſcrete bénigne, les puſtules croiſſent par dégrés, & qu'il ne ſe joint aucune autre maladie à celle-là. La fievre qui avoit diſparu à cet époque, ou qui du moins étoit de beaucoup diminuée, revient ou devient plus forte au moment où la ſuppuration s'établit; mais ce mouvement fébrile ceſſe ordinairement au bout de douze ou quinze heures, & la maladie continue ſa marche comme ci-deſſus, ſans aucun orage. Le ventre eſt preſque toujours reſſerré dans les adultes, & les enfans ont communément la diarrhée.

§. CDXXVIII. C'eſt principalement par cette marche tranquile, que la petite vérole diſcrete différe de la confluente; cependant la diſtance des puſtules & leur petit nombre au viſage, quel qu'il ſoit d'ailleurs ſur le reſte du corps, achevent de former le caractere eſſentiel de la premiere. On doit la regarder comme bénigne, quand elle n'eſt troublée par aucun accident dans les périodes, & alors c'eſt la maladie la plus ſimple, dont la nature ſeule opere la guériſon, & elle ne peut devenir ſérieuſe, que par des imprudences, ou par des remedes adminiſtrés à contre-tems. Mais cette même petite vérole diſcrete eſt ſouvent accompagnée

plusieurs symptômes graves, ou bien elle est compliquée avec d'autres maladies; ce qui lui fait donner à juste titre le nom de *maligne*: quelque soit la distinction des especes de celle-ci, elles ont toutes, à un dégré plus ou moins évident, le caractere ci-après: la fievre avant l'éruption est ardente, la peau est très-chaude & aride; il y a une grande prostration des forces, les carotides battent fortement, & il y a des soubresauts dans les tendons; la douleur de la tête & des lombes est très-vive, il y a souvent du délire & de l'assoupissement. L'éruption faite, tous ces accidens diminuent à la vérité, mais bientôt la fievre redouble, accompagnée des mêmes symptômes, & de quelques nouveaux, tels que le saignement par le nez, des sueurs copieuses, de l'anxiété, des taches miliaires ou pourprées; la suppuration établie, la fievre & les accidens augmentent encore, & sur-tout l'agitation, les spasmes & le délire; cependant les boutons ne s'affaissent pas pour cela, & ils ne sont pas de mauvaise qualité; enfin le tems de l'exsiccation étant arrivé, il n'est pas rare qu'il se forme des dépôts dans les viscères, & que les malades périssent vers la fin de ce période, qui d'ailleurs, dans ceux qui guérissent de la maladie, est

toujours accompagné de fievre, laquelle ſe prolonge quelquefois au-delà du terme ordinaire de la petite vérole.

§. CDXXIX. Cette petite vérole, diſcrete maligne, en parcourant ſes différens périodes, ne laiſſe pas cependant de préſenter ſouvent, par rapport à l'état des puſtules, les même phénomènes que la diſcrete bénigne; mais quelquefois auſſi, ces puſtules prennent une forme différente, où elles ſont entre-mêlées de diverſes éruptions d'une nature particuliere. Ce ſont ces variétés, quant à la forme des puſtules, & à la complication d'une autre maladie éruptive, qui déſignent les eſpeces de petite vérole diſcrete maligne; parce que tous les ſymptômes de celle-ci accompagnent celles-là. On compte parmi ces eſpeces la diſcrete criſtalline ou véſiculaire, la miliaire, la pourprée, celle que *Mead* (*b*) nomme *verrucoſa* *, dont les boutons ſont plus ſolides, plus durs & plus élevés que les autres; & celle que *Freind* (*c*) nomme *ſiliquoſa* *, où il y a des élévations entre les puſ-

(*b*) L. c.

* En maniere de verrue ou de porreau, verruqueuſe.

(*c*) *Operum*, l. 1. Epiſt. 2.

* En maniere de Gouſſe.

tules, en maniere de gouſſes, leſquelles ſont vuides & molles, & formées par la ſanie tranſparente qui s'échappe des puſtules, dont les unes ſont véſiculaires, & les autres dures & prominentes; elle peut ſe rapporter à la petite vérole criſtalline. A ces eſpeces on peut ajouter encore celle qui eſt décrite par *Syderham* (*d*), dans laquelle la dyſſenterie attaquoit tous les malades, & la ſanguine de *Mead* (*e*).

§. CDXXX. Les ſignes particuliers de chacune de ces eſpeces ſont très-faciles à diſtinguer, puiſque leurs noms déſignent leur nature, mais leur prognoſtic & leur curation ſont infiniment plus difficiles; j'en parlerai ci-après : je paſſe maintenant à la deſcription de la confluente & de ſes eſpeces.

§. CDXXXI. La petite vérole confluente differe de la diſcrete, comme je l'ai déjà dit, par le nombre des puſtules, ſur-tout au viſage, & par la réunion de pluſieurs en une ſeule maſſe. L'invaſion préſente les mêmes ſymptômes; mais ils ſont beaucoup plus graves: l'anxiété, la proſtration des forces, les vomiſſemens ne manquent jamais, ou du moins

(*d*) Conſtit. Epid.

(*e*) L. c.

preſque jamais dans ce période ; cependant les ſueurs ne ſont pas auſſi abondantes, & ne ſurviennent pas auſſi promptement que dans la petite vérole diſcrete, & la diarrhée précede quelquefois l'éruption, après laquelle elle continue un jour ou deux ; ce qui n'arrive que très-rarement dans la diſcrete *. L'éruption ſe fait le troiſieme jour & quelquefois plutôt ; plus elle eſt précoce, plus les puſtules ſont confluentes & de mauvaiſe qualité ; & qaand elle eſt tardive, c'eſt un ſigne favorable, à moins qu'elle ne ſoit empêchée par quelques douleurs atroces qui accompagnent aſſez ſouvent cet état, comme des points de côté, une barre à la région lombaire, du rhumatiſme, &c. La fievre qui a coutume de ceſſer ou de diminuer conſidérablement à cette époque dans la petite vérole diſcrete, continue dans celle-ci, & il y a tous les ſoirs un redoublement ; l'éruption ſe préſente ordinairement dès le commencement ſous la forme d'un éryſipele ou de la rougeole, & à meſure qu'elle avance, les puſtules, & ſur-tout celles du viſage, ne s'élevent pas en pointes diſtinctes, comme dans

* Cette deſcription eſt celle de *Sydenham*.

la

la petite vérole diſcrette, mais elles paroiſſent toutes réunies, & elles répreſentent une eſpece de veſſie rougeâtre étendue ſur tout le viſage, qui d'ailleurs ſe gonfle plus tard que dans l'autre genre de perite vérole. Ces puſtules ſe changent enſuite, & ſemblent former une pellicule blanche peu élevée au-deſſus du niveau de la peau; après le huitieme jour cette pellicule blanche devient de plus en plus rude au toucher, & elle acquiert une couleur brune, au lieu que les puſtules de la petite vérole diſcrette deviennent jaunes. L'aſpérité & la douleur de la peau augmentent de jour en jour, & enfin la pellicule ſe deſſeche, & tombe en larges écailles, vers le vingtieme de la maladie. Plus celle-ci eſt grave, plus auſſi les puſtules bruniſſent, & ſont lentes à parvenir à maturité. Après la chûte de la pellicule, on n'apperçoit point d'inégalité ſur la peau, mais il ſurvient inceſſamment à ſa place des écailles d'une nature corroſive, ſous leſquelles il ſe forme des enfoncemens, & quelquefois des cicatrices très-difformes; dans les confluentes très-graves l'épiderme des bras & du dos s'enleve ſouvent toute entiere.

La ſalivation eſt un ſymptôme qu'on obſerve conſtamment dans les adultes, comme la diar-

rhée dans les enfans, lorſqu'ils ſont attaqués de la petite vérole confluente : cette ſalivation qui paroît être une excrétion néceſſaire & ſalutaire, arrive quelquefois le premier jour de l'éruption, & d'autres fois un ou deux jours après. La matiere en eſt d'abord limpide, abondante, facile à rejetter, & telle en un mot, que celle des vérolés qui ſalivent par l'effet du mercure, à l'odeur près, qui dans ceux-ci eſt plus puante ; vers l'onzieme jour de la maladie, cette matiere, qui par dégrés eſt devenue plus épaiſſe, ne ſort plus qu'avec peine, le malade eſt altéré, il touſſe en buvant, & la boiſſon ſort par les narines : c'eſt alors que la ſalivation ceſſe entierement, à moins qu'ayant été ſupprimée un ou deux jours, elle ne ſoit revenue ; l'enflure du viſage ſe diſſipe au même tems, & celle des mains a coutume de prendre ſa place, ou du moins elle le doit pour le ſalut des malades.

§. CDXXXII. Outre les ſymptômes que je viens de décrire, la petite vérole confluente préſente dans ſes différens périodes la plûpart des accidens qu'on obſerve dans la diſcrette maligne ; voyez le §. 329, auxquels on peut encore ajouter la phrénéſie, la ſuppreſſion des urines, le piſſement de ſang, la ſuffocation,

l'aſſoupiſſement, &c. qui ſont même aſſez fréquens, & qui rendent le plus ſouvent la maladie mortelle. Cette confluente eſt auſſi diviſée en quelques eſpeces, qui ſont principalement remarquables par la nature & la forme des puſtules, ainſi que par certains ſignes propres à chacune. Telles ſont la petite vérole criſtalline confluente, la cohérente, la confluente à placards, & celle qui eſt gangrêneuſe ou noire, dont *Sydenham* a donné la deſcription dans ſes conſtitutions épidémiques, Chap. IV Sect. V.

§. CDXXXIII. La criſtalline ſe reconnoît difficilement les premiers jours, parce que les puſtules ne ſont pas encore aſſez grandes pour avoir la forme criſtalline, c'eſt-à-dire, pour que la réunion de pluſieurs forme une petite veſſie pleine de ſéroſité; ce qui conſtitue le caractere de cette eſpece, dont la milliaire (la petite vérole) differe, en ce que les véſicules de celle-ci ſont plus petites, & n'excèdent pas la tête d'un épingle. L'invaſion de cette confluente criſtalline eſt marquée par une fievre violente, une diarrhée ſéreuſe, un grand mal de tête, beaucoup de ſoif; la peau eſt d'un blanc pâle & un peu enflée. Les puſtules ſont moins rouges, croiſſent plus vîte, & ſont

plus grandes que dans les autres eſpeces. Le cercle qui entoure la baſe de chaque puſtule eſt moins rouge, la peau qui recouvre la véſicule eſt très-mince, le fonds de celle-ci pâle comme le cercle qui l'environne; les extrémités ſont ædémateuſes, enfin la fievre maligne qui l'accompagne, & l'éruption milliaire qui s'y joint le plus ſouvent, la rendent très-dangereuſe.

§. CDXXXIV. On reconnoît le caractere de la petite vérole cohérente, lorſque les puſtules réunies ſont applaties à leur pointe, en formant ſur le viſage une ſurface égale, & que dans leurs intervalles il y a le plus ſouvent des tâches milliaires & pourprées : à ſon invaſion la fievre eſt plus forte que dans la confluente ordinaire; les yeux ſont rouges, le battement des carotides eſt plus violent, & il y a des ſoubreſaults dans les tendons. L'éruption totale ſe fait promptement, la figure des puſtules eſt inégale, leur pointe applatie, leur cercle très-rouge; elles ſont peu élevées, ſur-tout au viſage, qui eſt fort enflé. La peau eſt ſêche & ardente, même malgré les ſueurs; il y a peu d'urines, & elles ſont très-jaunes. Le pouls eſt alternativement dur, petit, grand & précipité, les yeux ſont tantôt rouges, étincelans, fixes & bleſſés par le jour, tantôt les paupieres livides : le

mal de tête eſt violent, ou bien il y a du délire ou de l'aſſoupiſſement : le délire, les ſoubreſaults dans les tendons & les convulſions, ſont plus fréquents que dans les autres eſpèces.

§. CDXXXV. La petite vérole à placards ſe reconnoît aux placards épais que forment les puſtules, & aux intervalles qu'ils laiſſent entr'eux ſur la peau du viſage, ſur-tout aux endroits où il n'y a aucune autre éruption. Quant à celle que l'on nomme gangrêneuſe, les puſtules ſont noires, rendent un ſang noir, & leur fonds eſt gangrené ; il ſurvient des hémorrhagies fréquentes : elle eſt preſque toujours mortelle, & elle ne parcourt pas ordinairement les trois premiers périodes.

§. CDXXXVI. *Cauſes de la petite vérole.* Pour déterminer d'une maniere évidente la cauſe prochaine de cette maladie, il faudroit connoître la nature du levain variolique, & nous ſavons ſeulement les effets qu'il produit. Pluſieurs Auteurs ont, à la vérité, haſardé des conjectures ſur le caractère de ce levain ; mais il n'y en a aucun qui l'ait démontré. Tout ce qu'on peut dire à ce ſujet, c'eſt qu'il ſeroit fort à deſirer, pour le bien de l'humanité, qu'on le connut, & que l'on devroit s'attacher à cette recherche, qui pourroit conduire à trouver

quelque ſpécifique pour détruire un des plus grands fléaux. M. *Paulet* traite cette matiere d'une maniere fort ingénieuſe, & il n'y a point de ſyſtême auſſi fondé, ni mieux prouvé que celui qu'il avance ſur la cauſe de la petite vérole, qu'il croit produite par des petits animaux, comme l'eſt la gâle (*f*). Mais qu'il y a loin de ſes preuves à la conviction ? Les animalcules de la gâle ne ſont pas même bien conſtatés. Il faut donc ſe reſtreindre, quant à préſent, à dire que cette cauſe, quelle qu'elle ſoit, a la propriété de produire en nous des effets conſtamment obſervés, ſavoir, une éruption de boutons enflammés, qui ſuppurent, ſe deſſéchent enſuite, en forment des croutes, qui tombent enfin par écailles. Les différens accidens qui accompagnent & qui ſuivent ces effets, ne laiſſent aucun doute ſur la qualité corroſive de cette même cauſe, & il paroît démontré que ſi elle ne réſide pas dans l'air, cet élément contribue du moins à la rendre plus ou moins nuiſible, par la diſpoſition qu'il fait naître dans les corps.

§. CDXXXVII. Si nous conſidérons la petite vérole ſous ce dernier point de vue, la ma-

(*f*) L. c.

lignité de la diſcrette & de la confluente, comme celle de leurs eſpeces, dépendra moins de la cauſe réelle, que de la complication d'une autre maladie, & alors il y aura peu de différence entre ces deux genres, comme le dit M. *Lieutaud* (*g*); mais quand on examine les effets de l'un & de l'autre, la variété des puſtules, les ſymptômes particuliers de chacun, on ne peut s'arrêter entierement à ce ſentiment; puiſqu'on reconnoît une nature eſſentiellement plus active dans la cauſe de l'un, que dans celle de l'autre, & qu'elle paroît être indépendante des complications, & même de l'action de l'air. On ſait, en effet, qu'il y a des épidémies de petite vérole confluente dans des tems ou l'air eſt très-pur, & qu'elles n'épargnent pas même les gens les plus ſains & les mieux conſtitués; ce qui paroît devoir non-ſeulement établir la différence dans l'intenſité de la cauſe des deux genres de la petite vérole, mais encore être très-favorable au ſyſtême de M. *Paulet*, qui ſoutient que cette maladie ne ſe gagne que par le toucher. C'eſt donc avec raiſon qu'on diſtingue la petite vérole diſcrete de la confluente, abſtraction faite des cauſes qui les rendent l'une

(*g*) L. c.

& l'autre plus ou moins malignes ; & quand je les ai décrites ſéparément, on a dû voir qu'après en avoir montré les différences, j'ai déſigné les eſpeces de l'une & de l'autre, comme la preuve des complications qui les rendent plus ou moins malignes, & qui dépendent en effet, la plûpart, tant de la conſtitution de l'air, que de la diſpoſition des ſujets.

§. CDXXXVIII. Les cauſes éloignées de la petite vérole ſont plus faciles à déterminer, & il n'eſt pas douteux que la conſtitution de l'air, ainſi que la diſpoſition des ſujets, ne contribuent ſingulierement à faire naître cette maladie. Les tems humides paroiſſent les plus propres à cet effet, comme on peut le voir par les différentes épidémies dont l'hiſtoire nous a été tranſmiſe par les Auteurs. La préſence des miaſmes putrides dans l'air, complique cette maladie, & la rend ſouvent maligne. Quant à la diſpoſition des ſujets, quoi qu'on ne puiſſe dire préciſément en quoi elle conſiſte, il eſt démontré par l'expérience qu'elle préſerve de cette maladie, ou qu'elle y expoſe, puiſque ſur dix perſonnes qui n'auront point eu la petite vérole, & qui s'expoſeront au danger de la gagner, non-ſeulement il y en aura quelques-unes qui auront le bonheur de ne la point

avoir, mais qu'il y aura encore parmi celles qui en ſeront attaquées, des nuances plus ou moins conſidérables dans le mal qu'elles éprouveront, les unes ayant une petite vérole diſcrette, bénigne, & les autres en ayant une maligne, ou enfin la confluente. On a diſputé longtems ſur le fait de la récidive de cette maladie, & beaucoup de Médecins prétendoient que l'on en étoit jamais attaqué deux fois. Maintenant il paroit conſtant par pluſieurs exemples bien avérés que ces Médecins ſe trompoient, & qu'on peut avoir la petite vérole, non-ſeulement deux, mais encore pluſieurs fois. Cependant, pour le bonheur des hommes, ces exemples ne ſont pas communs. Il ſemble, en effet, que la dépuration qui s'eſt faite dans les humeurs de ceux qui en ont été attaqués, ſoit une ſorte de préſervatif; mais je ne conſeillerai à perſonne de s'y fier. S'il eſt vrai que la peſte, les fievres putrides & malignes peuvent de nouveau ſurprendre ceux qui les ont déjà éprouvées, il y a quelqu'apparence qu'il en doit être de même pour la petite vérole, dont les miaſmes ou levains ont au moins un action auſſi vive que ceux de ces maladies.

§. CDXXXIX. *Prognoſtic*: le danger de la petite

vérole eſt généralement connu ; il eſt conſtant qu'elle fait des ravages infiniment plus nombreux dans les villes, que dans les campagnes ; & qu'elle eſt plus ſérieuſe dans les adultes, que dans les enfans. Ces différences dépendent, d'une part, de la meilleure conſtitution, & du régime plus ſain des habitans de la campagne, qui jouiſſent d'ailleurs d'un air plus pur que ceux des villes ; de l'autre, elles naiſſent de la facilité avec laquelle l'éruption ſe fait dans les enfans, dont la peau eſt plus ſouple, & de l'altération moins ſenſible des humeurs dans cet âge tendre. Au reſte, le mauvais traitement & les préjugés qu'on a ſur cette maladie, ne laiſſent pas d'augmenter les pertes qu'elle cauſe. Il eſt également certain qu'elle eſt plus préjudiciable dans les pays chauds & dans le nord, que ſous un climat tempéré. Dans les climats chauds, la corruption de l'air eſt plus fréquente que par-tout ailleurs, les ſueurs ſont exceſſives, & la ſéchereſſe très-grande ; ces trois inconvéniens ſont très-nuiſibles à la petite vérole : dans les pays froids, l'éruption ſe fait avec beaucoup de difficulté ; ce qui contribue à la perte de beaucoup de malades. On obſerve encore que dans certaines contrées l'uſage des bains ftoids, d'ailleurs très-ſalutaires, rend la peau dure, & l'é-

ruption de la petite vérole difficile; on doit penſer, par cette même raiſon, que les adultes du bas étage, comme les payſans, les manœuvres & les ſoldats, qui ſont exercés à des métiers fatiguans, qui endurciſſent le corps & la peau, ſont ſujets à cette difficulté d'éruption: voilà ce qui concerne le prognoſtic de la petite vérole, pour les individus dans les différens climats, les différens âges & les différens états; il s'agit maintenant d'expoſer les ſignes avantageux & défavorables de chaque genre de petite vérole & de leurs eſpeces : on n'ignore pas que la diſcrete bénigne eſt la moins dangereuſe; & l'on peut dire que dans les ſujets ſains, & principalement dans les enfans, elle ſe guérit elle-même, c'eſt-à-dire, ſans le ſecours de l'art : la petite vérole gangrêneuſe eſt la plus mauvaiſe de toutes, & preſque toujours mortelle; la diſcrette maligne & ſes eſpeces, de même que celles de la confluente maligne, ſont très-dangereuſes, & la confluente ſimple eſt auſſi fort ſérieuſe : voyez dans les paragraphes précédens, depuis le 428 juſqu'au 436, les ſymptômes des unes & des autres, & vous jugerez facilement combien elles doivent faire craindre pour la vie des malades. En général, l'état du viſage & de la reſpiration indique le danger

plus ou moins preſſant ; l'enflure conſidérable de la tête & du col, la grande quantité de puſtules au viſage, & la difficulté de reſpirer, ſont des ſymptômes très-formidables ; l'éruption qui ſe fait le ſecond jour de la maladie, & celle qui arrive après le quatre ou le cinq, ſont de fort mauvais augure ; mais les puſtules enflammées & bien élevées, qui ſe rempliſſent de pus, en formant une pointe arrondie, & ayant à leur baſe un cercle rouge, donnent moins de crainte, que celles qui ſont petites, applaties, noires, livides, criſtallines, & qui parviennent difficilement à maturité.

Rien n'eſt plus dangereux que la diſparition ſubite des puſtules, ſans qu'il reſte la moindre enflure à la peau. Lorſque la fievre continue après l'éruption, la maladie ſera au moins grave ; les taches de rougeole, de milliaire & de pourpre, les exanthèmes noirâtres ou gangrêneux, la noirceur de la langue & des levres, ſont le plus ſouvent funeſtes ; le piſſement de ſang eſt un ſymptôme mortel. Quant aux autres hémorrhagies, elles ſont moins à craindre ; les ſueurs copieuſes dans les premiers jours, avec un pouls foible, ſont un préſage ſiniſtre ; le flux dyſſentérique, la dyſſurie & la ſtrangurie, ſont des ſymptômes défavorables ; les con-

vulſions qui ſurviennent après l'éruption, la ſuppreſſion du ptyaliſme avant l'onzieme jour, ſans enflure aux mains & aux pieds, la déglutition impoſſible, le délire au tems de l'exſiccation, la continuation de la fievre au quatrieme période, les ſoubreſaults des tendons, depuis le ſecond, juſqu'au dernier, &c. ſont autant de ſignes funeſtes, qui ſont également connoître la malignité de la maladie, la nature corroſive du levain, & la mauvaiſe diſpoſition des ſujets.

Quelque dangereux que ſoyent cependant la plûpart des accidens ci-deſſus, outre qu'ils ne ſont pas également à craindre, c'eſt ſouvent le terme où ils arrivent, qui les rend plus ou moins nuiſibles; &, comme on ne peut dans un prognoſtic général déſignertoutes les cauſes qui font varier le danger, je me propoſe d'expliquer dans la curation les circonſtances qui auront été omiſes dans ce paragraphe, par rapport à ces divers accidens. Il me reſte ſeulement à dire ici que les gens de guerre attaqués de la petite vérole, ſont généralement dans un péril plus imminent que la plûpart des autres hommes, tant par le mauvais état où ils ſont le plus ſouvent, lorſque la contagion les gagne, que par la ſituation déſavantageuſe où ils ſont,

lorſqu'on les traite. Cependant, leurs fréquens déplacemens les expoſe beaucoup à cette maladie; mais, comme heureuſement elle attaque rarement deux fois le même individu, & que le plus grand nombre des adoleſcens l'ont eſſuyée, il ne reſte sûrement pas un vingtieme des troupes dans le cas de la gagner facilement.

§. CDXL. Depuis environ quarante ans on s'occupe ſinguliérement des moyens de préſerver les hommes de cette maladie. *Boerhaave* avoit ſoupçonné que l'antimoine & le mercure pourroient opérer cet effet; mais il eſt bien difficile de mettre l'un & l'autre en uſage, ſans s'expoſer à des maux certains, dans l'incertitude d'être à l'abri d'une maladie, dont la cauſe renouvellée chaque jour exigeroit chaque jour un nouvel antidote.

L'inoculation parut une voie plus sûre, & maintenant elle eſt pratiquée dans une grande partie de l'Europe. Tout le monde ſait à quel point cette nouvelle méthode a été combattue, & qu'il y a beaucoup de Médecins qui s'y ſont oppoſés avec fermeté, & contre leurs propres intérêts. J'imiterai ici la réſerve des plus grands maîtres, qui n'ont pas encore oſé s'expliquer pour ou contre; mais, s'il étoit vrai

que la petite vérole ne ſe communiquât aux hommes que par le toucher, & qu'en un mot ſa cauſe ne réſidât point dans l'air, comme on a tout lieu de le croire, j'aimerois mieux qu'on tentât de l'extirper, que de la répandre davantage. Quoi qu'il en ſoit, quand l'inoculation ſeroit très-utile, elle n'eſt aucunement pratiquable dans les troupes, & ſur-tout à la guerre, par mille raiſons qu'on conçoit facilement; ainſi, je ne m'arrêterai pas à diſcuter cette matiere, & je paſſe au traitement de la maladie.

§. CDXLI. *Curation* : quelque ſoit la nature du levain variolique, il eſt du moins certain que, lorſqu'il eſt introduit ou reçu dans un corps diſpoſé à éprouver ſon action, il y produit pluſieurs effets conſtamment obſervés dans tous les individus qui ont cette maladie, ſavoir, les quatre périodes énoncés au §. CDXXVI: ainſi, il eſt conſtant qu'il a une maniere particuliere d'affecter le corps; & il paroît démontré que la nature a la ſienne pour l'expulſion de cet hétérogêne. Tout l'art conſiſte donc à favoriſer les efforts qui tendent à ce phénomène, & à écarter les obſtacles qui s'y oppoſent. On peut remplir l'un & l'autre objets, lorſqu'on connoît bien la marche de la mala-

die, le genre d'efforts que fait la nature dans les différens périodes, les complications, & les épiphénomènes qui troublent les opérations ſalutaires qu'elle entreprend pour la guériſon. Ces diverſes connoiſſances ſe puiſent en même-tems au chevet des malades, & dans les ouvrages où elles ſont dépoſées; voyez ce qui a été dit depuis le §. CDXXV, juſqu'à celui-ci, & vous aurez une eſquiſſe de ce qui a été écrit à ce ſujet.

§. CDXLII. La premiere opération de la nature dans un corps où le virus variolique a été introduit, eſt de travailler à l'expulſer au-dehors. Il paroît que le tems qu'elle employe, à cet effet, eſt moins fixe que celui des autres périodes de la maladie, puiſqu'on obſerve que ce levain couve ſouvent pendant onze jours, avant de paroître; on pourroit auſſi, à bon droit, préſumer qu'il ſe trouve dans pluſieurs ſujets des moyens pour faire avorter ce germe deſtructeur, puiſqu'il y a un nombre d'exemples qui prouvent que des perſonnes qui avoient été fort expoſées à la contagion, en ont été préſervées, ou que du moins elles ont eſſuyé des maux plus légers, & d'une nature différente, tels que la fievre variolique, une diabête, un flux de ventre, &c. Mais en ſuppoſant

fant toutes les diſpoſitions propres à faire naître la petite vérole, la préſence du virus variolique dans la maſſe des humeurs y cauſe un trouble plus ou moins grand, ſelon ſa qualité & ſa quantité, en excitant plus ou moins d'irritation, & une action plus ou moins vive dans le ſyſtême vaſculaire; d'où naiſſent tous les accidens qui appartiennent au premier période de cette maladie. C'eſt à cette époque que la nature fait de puiſſans efforts, pour ſe débarraſſer de l'obſtacle qui gêne toutes les fonctions, en pouſſant au-dehors la matiere variolique.

Cependant, ces efforts ſont bridés par pluſieurs cauſes dans beaucoup de ſujets; ſavoir, par les ſpaſmes, par la dureté de la peau, ſouvent par le mauvais état précédent des liqueurs, & preſque toujours par la perverſion des ſucs contenus dans les premieres voies; & alors, ſans le ſecours de l'art, l'éruption devient, ou difficile, ou impoſſible, & il ſurvient ſouvent des complications formidables, qui font périr les malades au ſecond ou au troiſieme période.

§. CDXLIII. Il réſulte de-là que le premier période de la petite vérole eſt un tems précieux qu'il faut employer à préparer une iſſue facile à la matiere variolique, & à éloigner toutes

les cauſes qui pourroient troubler le travail de la nature dans le cours de la maladie. On fait concourir à ces effets, l'air, le régime & les remedes, ſelon l'exigence des cas, c'eſt-à-dire, ſelon l'état où l'on trouve les malades.

Cure dans le premier période. L'air : le préjugé vulgaire veut qu'on tienne les malades chaudement, & que ſur-tout, dans les maladies éruptives, on augmente ce dégré de chaleur. Les Médecins ont beau ſe récrier contre cette méthode meurtriere, ils ne viennent point à bout de la détruire, parce que le public a quelques exemples de guériſons opérées par cette chaleur, & qu'il y en a ſûrement auſſi qui prouvent que tous les malades qu'on n'a pas tenus dans une étuve, n'ont pas été ſauvés. Cette maniere de juger, qui en général eſt la même, ſur tout ce qui concerne l'exercice de la Médecine, perpétue les déſaſtres, ſans que nous puiſſions y remédier ; mais enfin nous n'avons rien à nous reprocher, quand nous mettons en uſage les moyens que la raiſon & l'expérience nous démontrent utiles, & que nous ſuivons une route oppoſée à celle que dicte le préjugé. Ainſi, quant à ce qui regarde la petite vérole, nous devons, autant qu'il eſt en nous, empêcher tous les mauvais effets qui

réſultent de la maniere dont on ſevre les malades d'un moyen dont ils peuvent tirer le plus grand parti : l'air chaud leur eſt d'autant plus contraire, que, non-ſeulement il augmente la raréfaction des humeurs, & la vélocité de leur cours ; ce qui rend la fievre plus forte, & fait naître des diſpoſitions à l'inflammation & aux engorgemens ; mais qu'il produit encore divers accidens très-dangereux, tels que la ſuffocation, le tranſport, &c. qui ſont, comme on le ſait, des obſtacles ſouvent mortels dans la petite vérole.

On ſait, outre cela, que la chaleur entretient & développe facilement les levains putrides ; &, qu'en un mot, l'impureté de l'air eſt d'autant plus grande, que les matieres étrangeres qu'il contient, ſont retenues dans un lieu circonſcrit & chaud. Ainſi, comme les corps attaqués de la petite vérole exhalent continuellement des vapeurs très-nuiſibles & mal-ſaines, ainſi qu'on en peut juger par l'odeur dont on eſt frappé, en entrant dans la chambre des malades, & encore plus en approchant d'eux, il n'eſt pas difficile de concevoir que, plus la chaleur de ce lieu ſera grande & concentrée, plus il y aura de danger. Mais il ne ſuffit pas d'éviter cet inconvénient, & les malades ne ſe trouvent gue-

res mieux de la maniere dont on a coutume de les tenir couverts dans leurs lits, ou, pour mieux dire, quand la chaleur de leur lit répond à celle de leur chambre, il eſt impoſſible qu'ils évitent les accidens qui ſont les plus à craindre; car, outre ceux dont je viens de parler, la ſueur eſt promptement excitée, & elle continue long-tems dans cette poſition. On a vu plus haut combien cette évacuation eſt pernicieuſe, quand elle eſt abondante & qu'elle dure long-tems dans la petite vérole, ſur-tout dans le premier période de la diſcrete: il eſt donc important d'entretenir dans les lieux qui ſont occupés par ceux qui ont cette maladie, un air tempéré, & de ne pas les tenir hermétiquement enfermés dans leurs lits, ni couverts de maniere que la chaleur excite des ſueurs. On obſerve facilement la différence qu'il y a entre l'état de ceux pour leſquels on ne prend pas ces précautions, & celui des autres: ceux-ci ont infiniment moins d'accidens, & ſur-tout la tête & la poitrine, à l'abri des dangers auxquels elles ſont expoſées dans ceux-là. On n'auroit cependant pas tout-à-fait rempli l'objet, ſi en même tems qu'on évite cette chaleur pernicieuſe, on ne purifioit pas l'air par des moyens propres à détruire les miaſmes

morbifiques répandus dans l'athmoſphere des lieux où ſe trouvent les malades, & ſi on ne le renouvelloit pas de tems à autres : les fumigations avec le vinaigre, & l'ouverture fréquente des croiſées, ſont ce qu'il y a de mieux à faire en pareil cas.

Tout ce qui vient d'être dit ſur la maniere de tempérer & de purifier l'air, eſt appliquable aux quatre périodes de la petite vérole, & je ſuis convaincu qu'il n'y a aucun Médecin qui ne ſoit de mon avis ; mais ſi l'on pouvoit douter qu'il fût haſardée, je conſeillerois d'ouvrir les Œuvres de *Sydenham*, Sect. III Chap. II ; on y trouveroit que, non-ſeulement il blâme la chaleur de l'air de la chambre, & celle du lit des malades, mais qu'il eſtime même qu'ils peuvent reſter levés, pourvu qu'ils ne s'expoſent pas au froid, en aſſurant auſſi qu'il n'a point obſervé que cette méthode eût aucun des inconvéniens de celle qui lui eſt oppoſée. Cet Auteur, peut-être trop porté au régime rafraîchiſſant, & peut-être encore moins éclairé ſur les vrais effets du levain variolique dans l'économie animale, a donné la meilleure deſcription de la marche de la petite vérole, & c'eſt lui qui le premier a combattu avec force l'abus de l'air chaud dans cette maladie. Je ſais que l'on a quelquefois

abuſé de ſes conſeils ſalutaires, & j'ai connu quelques victimes de ces abus. Il y a, en effet, des Médecins qui penſent que l'air froid eſt utile dans la petite vérole, & qui non-ſeulement y expoſent leurs malades dans les chambres, mais qui les font encore promener à l'air libre, pendant le froid le plus cuiſant, (je parle ſur-tout des inoculateurs) cette méthode auſſi meurtriere que peu cenſée, révolte aſſez, à ce que je penſe, pour ne pas mériter une diſcuſſion en règle, qui en prouve les dangers. S'il eſt arrivé dans quelques ſujets des révolutions heureuſes par une imprudence de ce genre, il faut bien ſe garder de la commettre en aucun tems; puiſque dans le premier période le froid reſſerre les pores de la peau, ce qui rend l'éruption très-difficile, & que dans les autres il répercute preſque toujours les boutons, au point de faire diſparoître entierement l'éruption la plus complette.

2°. *Le régime.* L'invaſion de la maladie eſt plus ou moins orageuſe, & plus ou moins propre à faire connoître ſi véritablement on aura la petite vérole. Mais quelque ſoit ce degré d'incertitude, & la violence des ſymptômes, il eſt du moins évident que l'état fébrile qui accompagne toujours le premier période, exige

une diete auſtere, & en général on ne peut permettre que des bouillons, qui ſeroient même plus utilement ſuppléés par des gelées végétales, ou la tiſanne des anciens. Dans tous les cas il faut rendre la nourriture de fébricitans très-légere, & en même-tems lui donner une qualité aceſcente, qui s'oppoſe à la putréfaction, ou pour mieux dire, il faut éviter que cette nourriture ſoit de nature à ſe corrompre facilement, de maniere que ſi l'on donne des bouillons on doit faire bouillir avec la viande quelques plantes acides.

3°. *Les remedes :* il y a quelques petites véroles ſi bénignes, qu'on auroit beaucoup de peine à prononcer par l'état des malades dans le premier période, qu'ils auront ce genre de maladie. Dans ce cas il eſt bien difficile de mettre en uſage les moyens qui ſont indiſpenſables dans tous les autres où l'invaſion annonce la maladie & ſa gravité. Combien d'enfans, d'adoleſcens & même d'adultes ne voit-on pas avec l'éruption des puſtules, avant qu'on ſe ſoit douté qu'ils auroient la petite vérole? Ces malades ſe tirent ordinairement très-bien d'affaire, parce qu'en général les trois derniers périodes répondent au premier, du moins dans ces circonſtances. Mais on auroit tort de ſe

régler ſur ces exemples, & pour peu que la maladie ſoit grave, ou qu'elle attaque des ſujess dont la ſanté eſt en mauvais état, le premier période eſt accompagné de pluſieurs accidens aſſez ſérieux, & il eſt de toute néceſſité d'y rémedier promptement, comme d'examiner la diſpoſition des malades à l'éruption; on peut même aſſurer que leur ſalut dépend preſque toujours de la maniere dont ils ont été préparés à ce ſecond période.

Pour bien juger & pour mettre à propos les moyens en uſage, il faut conſidérer d'abord l'état du pouls & des premieres voies, enſuite les différens accidens, & enfin la diſpoſition de la peau qui préſente ſouvent des obſtacles plus ou moins grands à l'éruption.

Si l'on ſe rappelle ce qui a été depuis le §. CDXXVII juſqu'au CDXXXVI incluſivement, on jugera des variétés qui ſe rencontrent à ces différens égards; je vais tâcher de faire connoître ce qu'il convient de faire dans chaque cas particulier.

La violence de la fievre, la roideur & la force du pouls rendent toujours la ſaignée indiſpenſable, & l'on eſt même quelquefois obligé d'y revenir à pluſieurs repriſes, ſur-tout quand la tête & la poitrine ſont embarraſſées,

comme cela eſt ordinaire dans les ſujets pléthoriques & bilieux: la ſaignée du pied eſt principalement indiquée, quand il y a du délire, du tranſport, ou quelqu'affection comateuſe, dans cet état de force & de plénitude; mais il s'en faut de beaucoup que l'invaſion & le premier période de toutes les petites véroles préſentent cette force & cette roideur du pouls, qui indiquent la néceſſité de la ſaignée; & il n'eſt pas rare de rencontrer des malades dont le pouls eſt petit & ſerré, avec la proſtration des forces, & une eſpece d'aſſoupiſſement léthargique. Ces ſymptômes, qui ſont le prélude ordinaire de la petite vérole maligne, ſoit diſcrete, ſoit confluente, ont auſſi quelquefois lieu dans la diſcrete bénigne, comme je l'ai obſervé dans quelques ſujets qui avoient le genre nerveux très-irritable, & les premieres voies farcies de ſucs dépravées. Dans cette circonſtance, au lieu de commencer par tirer du ſang, on fait vomir les malades avec le tartre ſtibié, & preſque toujours après les évacuations qu'il procure, le pouls ſe développe & devient aſſez fort, pour permettre la ſaignée, & même pour y obliger.

La déplétion opérée par la ſaignée diminue la pléthore & la raréfaction des humeurs ; elle donne plus de jeu & de liberté à la circulation, rend les arteres plus ſouples, & conſéquemment elle leur procure la facilité d'agir ſur l'humeur variolique, & de la pouſſer au dehors. Indépendamment de ces avantages, elle a celui de diſpoſer d'une maniere ſûre aux évacuations qu'il eſt néceſſaire de provoquer, dans les ſujets pléthoriques & bilieux, qu'il ſeroit dangereux de faire vomir, ou de purger avant ce ſecours ; mais il ne faut cependant pas trop y inſiſter, parce que le grand nombre de ſaignées, en diminuant les forces, rend l'éruption quelquefois difficile : *eſt modus in rebus.*

Les évacuations que procure le tartre ſtibié nettoyent les premieres voies antérieurement mal diſpoſées, ou qui le ſont du moins devenues depuis l'introduction du levain variolique dans le corps. L'expulſion des ſucs dépravés contenus dans ces viſcères eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on écarte par ce moyen une des cauſes les plus fréquentes de complication & de malignité ; parce que ces ſucs retenus ſeroient facilement repompés dans la maſſe gé-

nérale, où ils produiroient de nouveau le ſpaſme & l'irritation qu'ils ſont propres à cauſer. On voit en effet que les ſujets qu'on a eu le tems d'évacuer, tant par les ſaignées, que par les émétiques, éprouvent infiniment moins d'accidens dans les autres périodes, que ceux qui n'ont pas été traités de cette maniere. Je ſuis même perſuadé qu'il eſt poſſible d'éviter par ces moyens une petite vérole confluente. Quant *Sydenham* a prétendu avec beaucoup de raiſon que l'uſage des cordiaux & la chaleur trop vive dans ces commencemens, pouvoient de diſcrete qu'elle auroit été, rendre la petite vérole confluente, on eſt encore plus fondé à croire que le défaut de déplétion & d'évacuations produira cet effet.

Le tems eſt court, à la vérité, pour adminiſtrer ces ſecours, ſur-tout lorſque le Médecin n'eſt pas appellé au moment de l'invaſion; mais il eſt bien conſtant qu'il ne doit pas perdre un moment, & que, ſi après les ſaignées & l'adminiſtration de l'émétique, il lui reſte un intervalle ſuffiſant pour purger ſon malade avant l'éruption, il faut qu'il ſe ſaiſiſſe avec empreſſement. Au reſte, les lavemens & les boiſſons ſont un ſurcroît de ſecours néceſ-

faire, & alors ils contribuent non-seulement à diminuer la chaleur & l'irritation, mais encore à provoquer des évacuations.

Le genre de boisson qui convient aux malades doit être déterminé d'après leur état dans ce premier période. Le peuple n'en connoît qu'une seule, & pourvu qu'elle échauffe & porte à la peau, il croit que les malades seront sauvés. Mais ce préjugé, qui est à-peu-près le même que celui qui lui fait croire qu'il faut tenir chaudement ces mêmes malades, en fait périr un grand nombre. L'ardeur de la fievre, la soif, la force & la roideur du pouls exigent des boissons tempérantes, telles que l'eau de veau & de poulet, la limonade, l'eau d'orge, &c. Quant cette disposition n'existe pas, on prescrit avec succès l'eau de bourrache, de lentilles, l'infusion de fleurs de coquelicot, l'eau de scorsonere, &c. Mais, à dire vrai, les diaphorétiques ne sont utiles que dans les cas où la lenteur du pouls fait présumer que la nature manque des forces nécessaires pour porter l'humeur variolique au dehors: lorsqu'on les administre dans l'état de chaleur & d'érétisme, loin de produire cet effet, ils augmentent les obstacles à l'éruption, ou si par

hasard ils la provoquent promptement, loin d'en tirer avantage, les malades en sont souvent les victimes.

Les lavemens sont principalement indiqués, lorsque l'ardeur & la violence de la fievre sont considérables, & alors il faut les répeter souvent; on les compose à cet effet avec les plantes émollientes, la graine de lin, &c. On les administre aussi dans l'intension de vuider les premieres voies, parce qu'ils aident l'action du tartre stibié & des purgatifs.

Voilà à-peu-près les différens moyens dont on doit faire usage, dans les cas ordinaires du premier période de la petite vérole; mais comme il est souvent accompagné d'accidens urgens, on est obligé, ou d'insister davantage sur ces mêmes secours, ou d'en employer d'autres, comme on va le voir par les détails suivans.

La phrénésie, la suffocation, l'assoupissement continuel, la prostration des forces, la foiblesse du pouls, les soubresaults dans les tendons, sont autant d'accidens qui annoncent presque toujours une petite vérole au moins confluente, & souvent la malignité, ou la complication future de la maladie. Il est important d'y remedier promptement, sans quoi les périodes

ſuivans deviennent très-orageux, & les malades périſſent.

La phrénéſie, la ſuffocation & l'aſſoupiſſement cédent ſouvent à la ſaignée répetée, & ſur-tout à celle du pied; on obſerve auſſi qu'un air tempéré & frais concourt avec ce moyen à les faire diſſiper; mais ce genre de ſecours ne réuſſit que dans les cas où l'ardeur de la fievre eſt violente, & que le pouls eſt roide & plein; car ſi ces ſymptômes ſont accompagnés de foibleſſe, de proſtration ou de langueur, il eſt eſſentiel d'être modéré ſur les ſaignées, & alors on inſiſte ſur les évacuations, par le moyen de tartre ſtibié, qui dégagent ſouvent la tête & la poitrine; ce remede eſt d'autant plus néceſſaire dans ce cas, que la putridité eſt plus manifeſte; & l'on eſt alors obligé de le donner, comme dans les putrides malignes, pendant tout le cours de la maladie, à petites doſes dans les boiſſons: cependant cette pratique eſt quelquefois inſuffiſante, & dans ce cas doit appliquer des véſicatoires aux jambes, à la nuque, &c. ce qui eſt également avantageux pour diminuer les ſoubreſaults dans les tendons & les convulſions qui ſurviennent quelquefois.

Au reſte, les lavemens émolliens, les boiſons tempérantes, le bain tiède, conviennent ſur-tout dans la phrénéſie accompagnée d'une fievre violente, d'une grande ardeur, & de la force du pouls. Quant à la ſuffocation & l'aſſoupiſſement, lorſqu'on a mis en uſage les déplétions convenables & ſuffiſantes, on ne peut mieux faire que d'en venir aux véſicatoires, quand même la proſtration des forces & du pouls n'exiſteroient pas; ce moyen détourne l'action du levain irritant, en produiſant ſur des parties éloignées du centre, une irritation nouvelle, & un dégorgement, qui d'ailleurs devient utile dans le cours de la maladie.

La proſtration des forces & la foibleſſe du pouls rendent néceſſairement l'éruption difficile & lente; le levain variolique, en ſéjournant dans l'intérieur, produit des léſions ſouvent irréparables; il eſt donc urgent de changer cet état. On y parvient en donnant quelques cordiaux aux malades, tels que l'eau diſtillée de menthe & celle de ſcordium mêlées avec le ſyrop d'œillet, auxquelles on ajoute ſouvent avec ſuccès le tartre ſtibié dans les cas où l'on ne peut donner ce remede de la maniere que j'ai indiquée ci-deſſus; la poudre

de *Kent*, le lilium, la confection hyacinthe & celle d'alkermes, &c. ſont également utiles, & appliquables aux circonſtances; mais il ſuffit quelquefois de faire prendre quelques cueillerées de vin. Les tiſannes tempérantes & raffraîchiſſantes ſi néceſſaires dans l'état de chaleur & de force, ne conviennent point dans celui-ci, & c'eſt ſur-tout le cas où l'on peut donner avec ſuccès la tiſanne de lentilles, l'eau de bourrache, de ſcorſonere, comme je l'ai dit ci-deſſus.

Mais quelque ſoit le ſoin qu'il faut prendre pour écarter ou diminuer les accidens dont je viens de parler, il eſt un obſtacle qui rendroit ſouvent inutiles les moyens les mieux indiqués, ſi l'on ne travailloit pas à le lever. Cet obſtacle ſe rencontre dans l'état de la peau, dont la dureté & la ſéchéreſſe rendent ſouvent l'éruption de la petite vérole difficile & orageuſe: c'eſt principalement dans les adultes d'un âge avancé, dans ceux qui ſont exercés à des travaux groſſiers, ou qui ont l'habitude de prendre des bains froids, ou qui vivent ſous un climat froid, que cette diſpoſition eſt fréquente. La nature dans ces ſujets fait des efforts conſidérables pour porter le levain morbifique au dehors, mais la réſiſtance que lui oppoſe

oppoſe la peau dure & coriace, empêche cet effet ſalutaire. Dans un cas pareil l'art doit venir au ſecours; & il n'y a pas de meilleures reſſources pour ramollir cet organe, que l'uſage des bains tiedes, qui, non-ſeulement operent une détente favorable de ce côté, mais qui diminuent encore le ſpaſme général produit par le levain variolique, lequel ſpaſme eſt alors d'autant plus violent, que l'obſtacle eſt plus grand. A ce moyen on joint l'uſage des ſaignées, des boiſſons tempérantes & des lavemens, comme ci-deſſus, & l'on obtient une éruption facile, avec laquelle la plûpart des accidens ceſſent ou diminuent ſenſiblement, de même que la fievre.

§. CDXLIV. *Second période.* Si les précautions que l'on prend dans le premier période de la petite vérole ſont très-eſſentielles, pour rendre les autres tems moins orageux, il eſt conſtant que cette époque n'eſt ni auſſi embarraſſante, ni auſſi dangereuſe que les autres. Il eſt en effet fort rare que les malades périſſent dans ce premier période, & en général l'application des moyens eſt bien plus délicate dans les ſuivans; la plus petite faute dans ceux-ci peut cauſer la mort. L'éruption ſe fait à diverſes époques, comme on a pu le voir depuis

le §. CDXXVII jusqu'au CCXXXII ; les pustules qui paroissent, prennent différentes formes, & les accidens sont continués, diminués ou dissipés, selon la nature du levain varioli-que, la disposition des sujets, le genre de pustules & les complications : le Médecin a tous ces objets à mettre en considération, pour former son plan de conduite. La petite vérole discrete bénigne ne présente en ce moment que le spectacle d'un phénomène avantageux au malade. L'éruption se fait graduellement, sans accidens, & elle est plutôt le terme de ceux qui avoient paru auparavant ; la fievre est dissipée, le calme est rétabli, & il ne s'agit plus que de laisser agir la nature, qui va bientôt établir la suppuration. Si le Médecin a quelque chose à prescrire, c'est d'entretenir un air pur & tempéré dans la chambre du malade, de lui faire boire une tisanne de lentilles, ou une infusion légère de coquelicot, & de faire observer une diete un peu exacte, sans cependant être trop sévere ; la maturation des pustules arrive sans orage.

Mais il s'en faut de beaucoup qu'on trouve les mêmes facilités dans la conduite des autres especes de petite vérole, tant discrete, que confluente.

Dans la diſcrete maligne les accidens du premier période diminuent, à la vérité, après l'éruption ; mais ils reparoiſſent bientôt, & même avec plus de violence : le caractere des puſtules, la lenteur de leur marche, ou plutôt de l'éruption totale, les taches pourprées ou milliaires qui ſurviennent, ſont, ainſi que les ſymptômes qui les accompagnent, autant d'obſtacles à ſurmonter, & rien n'eſt plus haſardeux que le ſuccès des moyens.

J'ai ſuppoſé juſqu'ici le malade préparé à l'éruption par les ſaignées, les boiſſons, les vomitifs, les purgatifs, les bains & les véſicatoires. Si cette préparation eſt généralement utile, même pour la diſcrete bénigne, on doit ſentir combien elle eſt néceſſaire, lorſque la maladie offre des ſignes de malignité : cependant il arrive ſouvent que le Médecin appellé après l'éruption, trouve le malade avec les ſymptômes les plus violens, qui n'ont pas été combattus dans le premier période. Dans un cas pareil, l'embarras augmente, parce que l'on craint que les ſecours qui paroiſſent néceſſaires, ne troublent l'éruption ; & comme le préjugé vulgaire défend les ſaignées & l'uſage des évacuans en ce moment, on eſt arrêté, tant par le danger que l'on court pour ſa ré-

putation, que par la réſiſtance des malades & des aſſiſtans. Il eſt pourtant eſſentiel d'agir, & ſi l'on reſte dans l'inaction, le malade périt : la force & la violence du pouls, le délire, la chaleur, doivent décider pour la ſaignée, & en général celle du pied réuſſit mieux. On reconnoît bientôt l'avantage de cette pratique par le meilleur état des malades, & par la plus grande facilité de l'éruption. J'en ai ſauvé pluſieurs par cette méthode, qui certainement auroient ſuccombé, ſi j'avois redouté le moyen. L'état des premieres voies décide également pour l'uſage du tartre ſtibié, qu'on peut donner ſans crainte à cette époque ; mais il n'en eſt pas de même pour les purgatifs, qui cauſent un trouble conſidérable, & qui peuvent arrêter l'éruption. C'eſt ſur-tout dans cette circonſtance qu'il eſt bon d'appliquer des véſicatoires, parce qu'ils ſuppléent en partie les autres précautions précédemment négligées.

Si cette pratique eſt utile après l'éruption, lorſqu'on n'a point préparé le malade, elle ne l'eſt pas moins, quelque moyen qu'on ait employé antérieurement, ſi les accidens l'indiquent. Je parle ſur-tout de l'uſage de la ſaignée, quand la phrénéſie, la ſuffocation & la violence de la fievre ſubſiſtent, & de celui

des véſicatoires, quand on a épuiſé ce premier moyen, & que les mêmes ſymptômes continuent.

Sydenham (*h*), qui n'eſt pas éloigné de ſaigner dans cette époque, quand les malades ſont dans l'état que je viens de décrire, & qui même la conſeille, ſur-tout pour la phrénéſie, qui arrive dans la petite vérole diſcrete, quand le viſage n'eſt pas aſſez gonflé, ou qui eſt produite par l'ardeur de la fievre, à l'occaſion d'un régime trop chaud, & de l'abus des cordiaux, paroît cependant avoir plus de confiance aux narcotiques, qui étoient ſes remedes favoris dans preſque tous les cas urgens de toutes les eſpèces & de tous les périodes de cette maladie. Mais quelque reſpect que méritent les déciſions de ce Médecin célèbre, je crois que ſon moyen, qui eſt réellement utile dans quelques circonſtances, eſt le plus ſouvent dangereux; & l'expérience confirme journellement ſes mauvais effets dans les maladies éruptives. J'aurai bientôt occaſion de diſcuter cette matiere; je reviens aux accidens & aux complications.

La lenteur de l'éruption dépend ou de l'ardeur de la fievre, ou du ſpaſme violent qui

---

h) L. c.

exiſte dans cet état, ou de la foibleſſe & de la proſtration des malades. Dans le premier cas la ſaignée, les boiſſons tempérantes, les lavemens émolliens, ſont indiqués ; le ſpaſme diminué par les mêmes moyens, auxquels on peut ajoûter l'uſage des bains tiedes, quand la force des malades le permet ; mais lorſque l'éruption n'eſt tardive que par la langueur de la machine & la proſtration des forces, loin que cette méthode réuſſiſſe, elle eſt très-contraire, & il faut recourir aux cordiaux & aux remedes qui ſont propres à ranimer la circulation, & à augmenter le ton des ſolides. C'eſt dans ce cas que l'on donne avec ſuccès les tiſannes diaphorétiques, telles que j'ai indiquées ci-deſſus, auxquelles on joint la corne de cerf, ou autres choſes ſemblables, la confecton hyacinthe, ou autre de cette eſpèce, la poudre de kent, les potions cordiales dont j'ai parlé ci deſſus, l'antimoine diaphorétique, &c. Les véſicatoires ſont pareillement néceſſaires, parce qu'ils réveillent l'action des ſolides. Que s'il paroît alors quelques ſignes de putridité ; comme cela eſt ordinaire, il faut émétiſer les boiſſons.

Ce qui vient d'être conſeillé pour hâter l'éruption tardive par la foibleſſe & la proſtration, convient également dans les petites véroles com-

pliquées de pourpre ou de milliaire ; car généralement cette complication eſt accompagnée d'un pouls foible, & lent, d'une langueur & d'un abattement extrêmes, auquel cas les véſicatoires ſont d'autant plus utiles, que la tête & la poitrine ſont le plus ſouvent affectées d'un ſpaſme violent occaſionné par l'action des levains variolique, pourpré & miliaire ; & l'émétique dans les boiſſons eſt d'autant plus néceſſaire, que preſque toujours il y a des indications pour entretenir des évacuations. On pourroit croire avec raiſon que *Sydenham* n'a jamais employé les véſicatoires dans la petite vérole, puiſque dans les différentes relations qu'il a publiées, il ne parle pas de ce moyen. Je vois encore que ſon remede héroïque, même dans le cas d'éruption difficile par la foibleſſe, eſt l'*opium* ou ſes préparations. Comment ſe fait-il que ce remede ait eu tant de ſuccès entre ſes mains, & qu'il réuſſiſſe ſi mal entre les nôtres ? Seroit-ce parce qu'il faiſoit boire de la petite biere à ſes malades ? Les acides corrigent, à la vérité, l'action de l'*opium* ; mais la petite biere ne peut pas empêcher que des doſes fortes, comme notre Auteur les preſcrivoit, produiſent des engorgemens, des ſtaſes, des ſuppreſſions dévacuations, &c. Au reſte, il paroît encore

qu'il a vu peu de complications de petite vérole avec le pourpre & la miliaire, puiſqu'il n'en fait pas mention dans ſes Œuvres, que pour exprimer un accident provenant du régime chaud dans cette maladie. Cette omiſſion viendroit-elle de ce que dans ſon pays cette complication eſt plus rare que parmi nous, ou de ce que n'ayant décrit que les épidémies de quelques années, elle ne s'eſt point préſentée à lui dans ce tems. Quoi qu'il en ſoit, il eſt évident que la petite vérole pourprée & la milliaire ont ſouvent une origine différente de celle dont parle notre Auteur, & que c'eſt avec juſte raiſon qu'on diſtingue cette complication, qui annonce la préſence de pluſieurs levains réunis dans la maſſe des humeurs, & qui exige en même tems un traitement particulier.

Si l'*opium* & ſes préparations ſont quelquefois avantageux dans la maladie dont il eſt ici queſtion, c'eſt principalement dans les cas où la phrénéſie, la chaleur & l'ardeur de la fievre, l'inſomnie & quelques autres accidens dont je parlerai ci-après, n'ayant pu être calmés par tous les moyens ci-deſſus, on a lieu de craindre quelques ruptures de vaiſſeaux, des dépôts internes, ou la rétroceſſion des puſtules, &c. J'ai employé les narcotiques dans ces conjonc-

tures, & j'avoue qu'ils ont quelquefois opéré des merveilles; mais, à dire le vrai, j'ai tremblé chaque fois que je les ai donnés, parce qu'ils m'ont ſouvent trompés, & que j'ai vu des accidens mortels ſuivre inceſſamment leur uſage.

Morton (*i*), qui a fait un Traité fort long ſur la petite vérole, eſt beaucoup moins partiſan de cette méthode que *Sydenham*, & il paroît plus porté à allier les adexipharmaques avec les narcotiques, qu'à employer ceux-ci ſans mêlange. En cela il eſt fondé en raiſon; mais ſon penchant pour les cordiaux, dans l'intention de détruire le levain variolique, ou de le porter au dehors, n'eſt pas auſſi louable; puiſqu'il eſt cettain que les ſueurs excitées ou même ſpontannées dans les deux premiers périodes, ſont le plus ſouvent ſuivies d'accidens très-funeſtes. Voici ce que dit *Sydenham* ſur ce point (*k*). « Premierement, il arrive que ceux qui ſont attaqués de la petite vérole diſcrete, étant très-diſpoſés à ſuer (il parle des adultes) penſent que par-là ils ſe délivreront d'une grande partie du virus; ce qui fait qu'ils tâchent d'augmenter

(*i*) *De variolis operum.* cap. VI.

(*k*) L. c.

» leurs ſueurs, en faiſant uſage des cordiaux, &
» en ſuivant un régime chaud ; mais quoi qu'ils
» s'en trouvent mieux dans les premiers jours,
» leur eſpérance eſt cruellement trompée par
» la ſuite ; car les ſueurs ayant diſſipé la plus
» grande partie de la matiere qui devoit con-
» courir à former l'élévation & l'enflure du
» viſage, il arrive que le huitiéme jour, au
» lieu de ces phénomènes, le viſage s'applatit,
» & que les intervalles entre les puſtules, qui
» devoient s'enflammer, deviennent pâles,
» quoique les puſtules groſſiſſent, même après
» la mort : la ſueur qui juſqu'à ce jour avoit
» continué ſans peine, s'arrête alors, & elle ne
» peut être rappellée, même avec les cordiaux
» les plus puiſſans, la phrénéſie, l'anxiété, ſur-
» viennent, les urines s'arrêtent, ou ſortent avec
» peine & en petite quantité, & les malades
» périſſent ſous peu de tems ».

Cet avertiſſement, qui eſt conforme à ce que l'obſervation nous apprend, doit donc faire regarder l'uſage des diaphorétiques & des ſudorifiques, comme très-ſouvent dangereux ; &, loin de chercher à exciter des ſueurs, il paroît au contraire qu'il eſt néceſſaire de les modérer & de les arrêter. L'air frais des lieux habités par les malades, les boiſſons tempé-

rantes & un peu acides, les lavemens émolliens & tempérans, rempliſſent cet objet, quand d'ailleurs on obſerve de couvrir légèrement les lits, & qu'on permet aux malades de ſe lever. Ce régime eſt, d'autant plus convenable alors, qu'il eſt certain que la chaleur & les ſueurs excitées ont encore l'inconvenient de hâter l'éruption, & de la rendre complette tout de ſuite; ce qui eſt généralement nuiſible, quoiqu'en diſe *Morton* : ſi le peuple & les ignorans s'applaudiſſent de cet effet, les Médecins en connoiſſent le danger.

C'eſt auſſi ce régime chaud qui produit ſouvent pluſieurs autres accidens graves de la maladie, tels que les exanthèmes, le piſſement de ſang, l'iſchurie & la dyſſurie, qui forment la plûpart des complications funeſtes. Mais avant de parler des moyens qu'il faut employer, tant pour les prévenir, que pour y remédier, je vais expoſer la maniere dont il eſt néceſſaire de diriger le ſecond période dans les confluentes cohérentes & à placards, tant compliquées, que ſimples.

L'éruption plus précoce, la nature des puſtules, & leur quantité au viſage, indiquent ſuffiſamment la petite vérole confluente : d'ailleurs, les accidens du premier

période renaiſſent après l'éruption. Tous les moyens indiqués ci-deſſus conviennent également ici, quand les mêmes circonſtances ſe rencontrent; mais ce genre de petite vérole a un ſymptôme particulier, qui paroît avec l'éruption, & qui mérite la plus grande attention; je parle de la ſalivation dans les adultes, qu'il eſt important de ne pas troubler. Cette excrétion dans le ſecond période eſt ordinairement facile, le régime chaud lui eſt contraire; &, comme à meſure que la maladie avance, l'humeur devient plus viſqueuſe, il faut commencer de bonne heure à délayer & détremper les malades. Cependant, l'enflure du viſage & des mains étant abſolument néceſſaires dans ce ſecond période, il faut obſerver de ne pas trop rafraîchir, de faire tenir les malades au lit, & de les couvrir ſuffiſamment, mais ſans les ſurcharger, & ſans exciter la ſueur, qui d'ailleurs eſt rare dans ce genre de petite vérole.

Sydenham (*l*) recommande encore ici les narcotiques; mais à moins qu'il n'y ait des accidens très-urgens, je crois qu'on doit s'en abſtenir; puiſque ces remedes ſont plus propres à arrêter le ptyaliſme, qu'à le provoquer, malgré ce qu'en dit notre Auteur.

(*l*) *Ibidem.*

Quant à la diarrhée qui précede l'éruption, & qui continue quelquefois un jour ou deux après qu'elle eſt faite, elle ne mérite d'attention, qu'autant qu'elle eſt trop abondante, & qu'elle diminue les forces de la nature. Cet accident ſe diſſipe ſouvent par les moyens généraux, & ſur-tout par les vomitifs & les purgatifs qu'on adminiſtre dans le premier période; mais quand il ne cede pas à ces moyens, on peut donner au malade quelques doſes légères de thériaque ou de diaſcordium, qui n'ont pas l'inconvénient de l'opium & des autres narcotiques.

Le régime tempérant & les boiſſons de même genre ſont moins utiles dans la confluente criſtalline & dans la milliaire, que dans les autres eſpeces. La nature dans celles-là eſt opprimée, & il eſt important de relever les forces abattues, pour ſoutenir l'éruption. On doit ſentir que, par cette raiſon, la ſaignée & les narcotiques ſont pernicieux dans ces deux eſpeces; mais les véſicatoires, les cordiaux légers, tels que la confection hyacinthe & alkermes, les boiſſons un peu toniques & diaphorétiques, telles que l'eau de ſcorſonere, de lentilles, de bourrache, avec la corne de cerf, &c. ſont principalement indiqués. Cependant,

dans la criſtalline on fera bien de joindre à ces boiſſons quelques diurétiques, tels que le nitre, & de les rendre laxatifs par le moyen du tartre ſtibié, à petites doſes; parce que les excrétions provoquées par ces moyens, diminuent le volume de la matiere variolique, peu propre à former un vrai dépôt à l'extérieur.

Quant à la petite vérole cohérente, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours maligne, elle a au moins les accidens communs avec la confluente, & elle exige les mêmes moyens, ſuivant les ſymptômes dont elle eſt accompagnée, & ſur-tout ſelon la facilité avec laquelle l'éruption avance vers le troiſieme période.

La petite vérole à placards eſt quelquefois bénigne, & alors la curation en eſt fort ſimple : quand elle eſt maligne, on ſe conduit comme ci-deſſus pour le fonds de la maladie, & comme ci-après, par rapport aux ſymptômes graves.

Quoique ces généralités ſuffiſent pour indiquer un traitement propre à chaque eſpece, dans ce ſecond période, il eſt ſi ſouvent troublé par des accidens urgens, qu'on eſt fort embarraſſé ſur le choix des ſecours qui puiſſent les faire ceſſer. La continuation du tranſport & du délire, les ſoubreſaults des tendons, l'in-

ſomnie, la difficulté d'uriner, le coma, le crachement de ſang, le point de côté, la ſuffocation, les exanthèmes, exigent des moyens d'autant plus prompts, qu'ils font périr les malades en peu de tems; &, s'il eſt vrai que ces moyens ſoient renfermés dans ce qui a été dit ci-deſſus, il n'eſt pas moins utile de les répéter ici, parce que c'eſt la maniere d'y inſiſter & de les varier, qui les rend efficaces dans ces conjonctures. C'eſt pour cette raiſon que je me ſuis propoſé de parler de chacun des accidens ci deſſus, & d'indiquer la méthode qu'il faut employer pour y remédier.

1°. Le *tranſport* ou *la phrénéſie* : il ne faut pas croire avec *Sydenham* (*m*), que ce ſymptôme effrayant dans la petite vérole, dépende toujours de la chaleur, de l'ardeur & de la violence de la fievre; puiſque ſouvent on l'obſerve dans ceux qui, non-ſeulement ont été traités dans le premier période, de maniere à diminuer le volume du ſang, & l'effervescence dont il eſt queſtion, mais encore avec un état diamétralement oppoſé à celui où l'on eſt, quand la pléthore & l'effervescence ont lieu, c'eſt-à-dire, avec un pouls foible & irrégulier,

(*m*) *Ibidem.*

ſans beaucoup de chaleur. Dans ce dernier cas, il eſt évident qu'on doit plutôt attribuer la phrénéſie à l'irritation conſidérable, qu'aux cauſes admiſes par *Sydenham*; & l'on peut ſe convaincre de cette vérité, par les mauvais effets ou le peu de ſuccès des ſaignées & des rafraîchiſſans, dont on fait alors uſage.

On ſe trouve beaucoup mieux des véſicatoires appliqués à la nuque, aux jambes ou aux cuiſſes, & des cordiaux légers unis aux narcotiques, quand les forces languiſſent, que le pouls eſt petit & ſerré, ou foible; ce qui arrive communément dans la petite vérole maligne, accompagnée d'une phrénéſie continuelle. Il faut, dans cette circonſtance, avoir égard à l'état des puſtules, qui exigent, quand elles ne vont pas aſſez vîte, ou qu'elles ſont d'une mauvaiſe couleur, ou même d'un mauvais caractere, un ſoin plus particulier, pour juger s'il faut inſiſter davantage ſur les cordiaux, & moins ſur les narcotiques. On auroit également tort de négliger ce conſeil, ſi, dans la confluente ou dans la diſcrete qui auroit d'abord préſenté les ſignes de pléthore & d'effervescence, on avoit déja ſuffiſamment employé la ſaignée & les tempérans, pour calmer le tranſport; car, on feroit périr les malades, en revenant ſur ces moyens,

ou

ou en ſe tenant à l'uſage des narcotiques, pour tout remede, comme le conſeille *Sydenham.*

Ainſi, en ſuppoſant que le régime antiphlogiſtique ait été négligé dans le premier période, quoiqu'il eut été néceſſaire par la nature des accidens, ſi l'état du malade offre encore des ſignes évidens de pléthore ou d'effervescence conſidérable dans le ſecond, je crois qu'on doit employer la ſaignée, & ſur-tout celle du pied, mais qu'il faut pourtant être modéré ſur cet article, & principalement quand la véhémence du pouls annonce plus de raréfaction, que de pléthore réelle. A ce moyen on joint l'uſage des tempérans en boiſſons & en lavemens; & s'il n'y a point de ſymptômes de malignité, on peut donner dans une émulſion une demie once de ſyrop de diacode : que s'il y a de la malignité, de la foibleſſe dans le pouls & de la proſtration dans la machine, il ne faut pas héſiter d'appliquer des véſicatoires, & en ſuppoſant que ce moyen ait été employé, d'y revenir encore. On donne en même-tems deux ou trois fois dans la journée, ou de la thériaque ſimplement, ou de la confection hyacinthe avec un grain de laudanum, & à meſure qu'on fait uſage de ces remedes, on augmente ou

l'on diminue la dose du narcotique, selon l'effet qui en résulte. Souvent au lieu de joindre les cordiaux aux narcotiques, on est obligé de rendre ceux-là un peu laxatifs ; cette derniere méthode convient dans les cas de putridité.

2°. *Les soubresaults dans les tendons* sont le signe le plus évident de la malignité de la petite vérole ; la saignée & les narcotiques sont encore moins indiqués pour calmer cet accident, que contre le transport. S'il est un moyen qui puisse avoir quelqu'efficacité contre ces mouvemens convulsifs, c'est le vésicatoire, & le mélange du cordial, comme ci-dessus avec le laudanum, ou quelque potion cordiale émétisée, quand l'usage du narcotique peut être nuisible, comme dans les cas de putridité.

3°. *L'insomnie continuelle* : je ne répéterai pas ici les mauvais effets de cet accident dans les maladies ; il suffit de dire qu'il est extrêmement nuisible dans celle-ci, & l'on doit se comporter, pour le faire dissiper, comme il est dit au N°. 1°. ci-dessus.

3°. *La difficulté d'uriner* : ce symptôme désigne une irritation plus ou moins violente dans la vessie urinaire, & le danger, non d'une inflammation seulement, mais de la gangrêne

dans ce viſcere. Le moyen qu'indique *Sydenham* (*n*), pour faire couler les urines, (de faire promener les malades ſoutenus ſous les bras), convient tout au plus à ceux qui ne peuvent pas les rendre, à cauſe de leur poſition dans le lit, & je doute fort qu'il produisît le moindre effet dans le cas dont il eſt ici queſtion; c'eſt pourquoi il eſt important de faire ceſſer l'irritation, en détournant l'humeur variolique par le véſicatoire, qu'il ne faut pas épargner, & par les boiſſons délayantes tiedes. *Morton* (*o*) ajoute l'uſage des alexipharmaques & des ſels lixiviels; mais j'avoue que j'aurois beaucoup de peine à employer ces moyens, qui paroiſſent fort propres à augmenter l'érétiſme. Les cordiaux cependant, ainſi que les diurétiques non âcres, peuvent convenir, lorſque l'éruption lente & la proſtration des forces annoncent le ſéjour du levain variolique dans l'intérieur, ce qui produit l'iſchurie, la ſtrangurie, & mille autres accidens. En général ces deux ſymptômes ſont de très mauvais augure.

5°. *Le coma* reconnoît pluſieurs cauſes qu'il eſt eſſentiel de diſtinguer, pour agir avec ſûreté dans l'uſage des moyens. Souvent la vé-

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) L. c.

locité du cours des liqueurs, & la pléthore y donnent lieu; on s'assure de cet état par le pouls, qui est alors très-fort, plein & précipité, par la chaleur de la peau, & la rougeur du visage. La saignée du pied est dans ce cas le remede le plus utile, & quoiqu'elle ait été déjà pratiquée dans le premier période, on ne doit pas hésiter de la réitérer: le coma est également produit par l'agacement & l'irritation que fait naître dans le cerveau & dans ses enveloppes, le levain variolique, & alors, sans qu'il y ait de pléthore ou de raréfaction, l'accident est encore plus dangereux; on n'a rien de mieux à faire que de détourner cette irritation, par l'application de plusieurs vésicatoires, par le bain des jambes, & quand ces secours ne réussissent pas, il faut donner des lavemens un peu stimulans, & même faire vomir les malades. Dans le premier cas les boissons tempérantes sont indiquées; dans celui-ci, l'abondance des délayans tiedes. Quelquefois la lenteur de l'éruption donne lieu à cet accident: si cette lenteur est produite par la foiblesse, il faut mettre en usage les cordiaux; si elle provient de la dureté de la peau, comme on le voit dans beaucoup de sujets, on fait baigner les malades. Pour ne pas être trompé

ſur ce dernier point, il faut ſavoir que le pouls eſt alors très-dur & très-fort, la chaleur vive, & les yeux rouges & étincellans.

6°. Le crachement de ſang & les autres hémorrhagies ſont extrémement dangereux dans la petite vérole un peu avancée, & le danger augmente de plus en plus, à meſure que ces accidens ſe rapprochent du dernier période: dans le premier ou l'invaſion, il n'eſt pas rare de voir des ſaignemens de nez qui n'ont rien de très-fâcheux; s'il y a du crachement de ſang, il dépend ſouvent de la pléthore ou de la raréfaction, auxquelles on rémedie par les ſaignées & les tempérans; mais ce même accident, au ſecond période, annonce plutôt l'éroſion des vaiſſeaux capillaires des poumons, ou la diſſolution des liqueurs, qu'un engorgement pléthorique, & alors les moyens qui avoient pu réuſſir dans le principe, deviennent très-nuiſibles. On reconnoît facilement que cet accident eſt produit par l'une ou l'autre des deux dernieres cauſes dont je viens de parler, à la nature des puſtules, à la qualité du ſang qui coule, & à la préſence de pluſieurs ſignes de malignité, tels que les exanthêmes, &c. qui accompagnent cet état. Dans ce cas, on doit faire uſage des eſprits acides, tels que celui

de ſouphre & de vitriol, à la doſe de trente ou quarante gouttes dans un verre de tiſanne, & on répete ce remede plus ou moins ſouvent, ſelon le beſoin : les véſicatoires ne ſont pas moins utiles, & il me paroît qu'il vaut mieux mettre en uſage quelques mucilagineux incraſſans, comme l'eau de riz, la tiſanne de grande conſoude, &c. que les tiſannes diaphorétiques, & les alexipharmaques que conſeille *Morton* (*p*). Cependant quelque danger que prononce le crachement de ſang, il n'eſt aucune hémorrhagie auſſi funeſte que celle qui ſe fait par la veſſie urinaire ; elle exige les mêmes moyens ; mais ce ſymptôme eſt preſque toujours mortel.

7°. *Le point de côté & la ſuffocation, ou la difficulté de reſpirer*, ſont des ſymptômes très-urgens ; parce qu'en peu de tems il ſe forme des dépôts dans la poitrine, qui ſont toujours mortels : la ſaignée qui réuſſit ſouvent dans les autres maladies accompagnées de ces accidens, ne convient ici tout au plus que dans le premier période, ou lorſqu'il eſt évident qu'ils dépendent de la pléthore ; ce qui eſt fort rare. Les véſicatoires produiſent de meil-

(*p*) *Ibidem.*

leurs effets; & lorſque la toux accompagne cet état, ce qui eſt fréquent, on fait boire aux malades quelques tiſannes pectorales, & on leur preſcrit une potion huileuſe, dans laquelle on fait entrer un peu de ſyrop de diacode.

8°. *Les exanthêmes*, &c. toute eſpece de petite vérole où il y a des exanthêmes, du pourpre ou de la miliaire, ou des véſicules remplies de ſéroſité entre les puſtules, eſt d'une malignité manifeſte; c'eſt dans ce cas que les cordiaux, les alexipharmaques, tels que la racine de ſerpentaire de Virginie & celle de contrayerva, la poudre de kent, les confections cordiales, la corne de cerf, les eſprits volatils antiſeptiques, doivent être combinés avec les narcotiques, ſelon la nature des accidens, & ſur-tout avec l'uſage des véſicatoires.

9°. *Les ſueurs colliquatives* ſont un indice certain de la diſſolution prochaine des humeurs, & elles ſont communes dans les petites véroles malignes. Outre les moyens ci-deſſus, N°. 8°. qu'il faut employer contre les ſymptômes de malignité, on donnera aux malades quelques doſes de laudanum uni avec les cordiaux; il faut en faire autant contre la diarrhée ſéreuſe.

On peut aiſément concevoir la raiſon pour laquelle j'omets ici pluſieurs obſervations qui concernent les enfans & le ſexe.

On va voir dans le période ſuivant, qu'outre les moyens que j'ai conſeillés pour les petites véroles malignes, il eſt preſque toujours néceſſaire de continuer l'uſage des évaçuans, & même des anti-putrides.

§. CDXLV. *Troiſieme période.* La maturité des puſtules dans la petite vérole diſcrete bénigne arrive trois jours après l'éruption, comme je l'ai dit au §. CDXXVII; la fievre qui avoit ceſſé à cette ſeconde époque, revient à celle-ci; elle dure peu de tems, ſans accidens, pour ne plus revenir. Les puſtules bien remplies ſont d'abord aſſez blanches, & elles deviennent ſucceſſivement jaunes; les intervalles qu'elles laiſſent entr'elles deviennent rouges, la peau eſt enflée, & le cercle qui environne la baſe de chaque bouton, eſt d'un rouge plus foncé. A ces marques on reconnoît le véritable caractere que doit avoir la maladie, & le Médecin n'a rien de mieux à faire, que de laiſſer agir la nature: je vois toujours avec peine que des gens célebres conſeillent de donner dans cet état un peu de diacode, pour diminuer l'inſomnie des malades, cauſée par la douleur que

ſont reſſentir alors les puſtules. Ce tems eſt court à paſſer, & véritablement le remede n'eſt pas ſûr : le meilleur eſt d'éviter les imprudences qui ſont rentrer facilement la matiere purulente, & qui enlevent en peu de tems les malades.

Cependant toute petite vérole diſcrete bénigne n'eſt pas exempte en ce moment de quelques accidens, qui dépendent de mille cauſes imprévues. La tuméfaction du viſage, qui eſt alors néceſſaire, ainſi que la rougeur du cercle des puſtules, doivent exciter l'attention du Médecin ; parce que lorſque ces ſignes manquent, il ſurvient des orages. Ainſi quand il s'apperçoit que les choſes ne vont pas de ce côté, comme il le faut, il eſt indiſpenſable d'y apporter du remede. Un peu de thériaque rétablit ſouvent les puſtules & leurs acceſſoires dans l'état convenable. S'il arrive de la diarrhée, il faut la modérer, & même l'arrêter avec un peu de diaſcordium ; parce que cette évacuation diminue les forces du malade, & s'oppoſe aux phénomènes eſſentiels de la maladie. On a pu voir par ce que j'ai dit ci-deſſus, à l'occaſion des lavemens, que je ſuis bien éloigné de les défendre dans cette maladie : cependant comme il faut éviter dans le tems de la

ſuppuration, tout ce qui peut la rendre plus tardive, je ſerois aſſez porté à m'abſtenir de ces remedes pendant ce tems. Au reſte, il faut reſpecter le travail de la nature, dont l'art n'eſt que l'imitateur. Elle guérit ſous nos yeux des malades qui ſont conſtamment conſtipés pendant les trois derniers périodes. Quel riſque court-on, quand il n'y a pas d'accidens, de laiſſer le ventre tranquile? Les évacuations qu'on a provoquées dans le premier période, la diete qu'on fait obſerver dans les autres, peuvent raſſurer ſur l'état des inteſtins.

D'un autre côté, quelque penchant que j'aye à admettre les boiſſons tempérantes dans cette maladie, je crois qu'il ne faut jamais en faire uſage, ſans une indication manifeſte, & ſur-tout dans le troiſieme période. Les boiſſons diaphorétiques & cordiales ſont dans le même cas, mais on peut obſerver un juſte milieu.

Le tems de la ſuppuration exige auſſi que les malades ne s'expoſent pas autant à l'air, que dans les autres périodes, ou, pour mieux dire, il faut qu'on les tienne un peu chaudement, ſans cependant les provoquer à la ſueur. La diéte doit être un peu plus ſévere.

Plus la petite vérole diſcrete s'éloigne du ca-

ractère ci-deſſus, moins elle eſt bénigne; s'il s'y joint des complications, ou que la fievre continue avec des ſymptômes graves, elle devient maligne. Alors la maturité des puſtules eſt plus tardive, leur qualité moins bonne, & il eſt néceſſaire de venir au ſecours de la nature qui eſt opprimée. On a déjà vu ci-deſſus la maniere de relever les forces, pour ſoutenir les puſtules dans l'état d'élévation néceſſaire, & pour entretenir la rougeur du cercle de leur baſe, & la tuméfaction de la peau dans leurs intervalles; les moyens doivent être proportionnés à la léſion. Si les puſtules ſe dépriment ou s'applatiſſent, que leur cercle devienne pâle, & que l'enflure ceſſe, il n'y a pas de momens à perdre, & à moins que la force, la dureté, & la violence du pouls n'annoncent que la chaleur & la pléthore ont produit cet accident, il faut mettre en uſage les cordiaux les plus puiſſans, & appliquer des véſicatoires à diverſes places, afin d'opérer un effet très-prompt. Parmi les cordiaux on peut choiſir quelques-uns de ceux que j'ai indiqués ci-deſſus; mais on vante, avec raiſon, la teinture de mirrhe, qui a ſouvent produit un changement merveilleux dans cette circonſtance. Ce remede ſe donne à la doſe de dix à douze gouttes à plu-

ſieurs repriſes, dans une cuillerée de tiſanne. Quelquefois on eſt dans le cas de mettre en uſage la ſaignée & les narcotiques; mais il faut convenir que cela eſt bien rare, & ſouvent périlleux: j'ai pourtant un exemple qui prouve qu'en jugeant bien de l'état des malades, on peut en ſauver par cette pratique quelques-uns, qui ne pourroient l'être par aucun autre moyen. Un Domeſtique d'un Capitaine de Cavalerie avoit une petite vérole confluente, pour laquelle j'avois été appellé dès l'invaſion. La ſaignée, l'émétique & la purgation avoient été employés avant l'éruption, & le ſecond période s'étoit aſſez bien paſſé, lorſqu'au milieu du troiſieme les puſtules s'applatirent, & la phrénéſie ſurvint: on vint m'avertir de cet état; je trouvai une chaleur immodérée à la peau, un pouls plein, dur & fréquent. J'ordonne une ſaignée du pied, & deux heures après une émulſion avec une demi-once de ſyrop de diacode. Le malade s'endort, & ſept à huit heures après il ſe réveille ſans phrénéſie, & avec des puſtules relevées, enflammées, & telles, en un mot, que l'état de la maladie le faiſoit deſirer; il a guéri. Quoique cette exemple appartienne à la petite vérole confluente, il n'eſt pas moins vrai que dans la diſcrete il faudroit ſe conduire

de la même maniere, ſi l'état des puſtules & du malade ſe trouvoient comme ci-deſſus.

Sydenham (*q*) rapporte un fait, qui, bien qu'aſſez obſcurément détaillé, paroît avoir beaucoup de reſſemblance avec celui-ci. Il dit qu'un jeune homme attaqué de phrénéſie, fut réputé pour mort en l'abſence de ſa garde, qui étoit allé dans une ville voiſine; on le ſortit du lit pour le mettre ſur une table où l'on devoit l'enſevelir. La garde étant revenue, elle l'éxamine, & trouvant encore quelques ſignes de vie, elle le remet au lit, & ſous peu de jours il fut guéri. Il y a grande apparence que l'air froid, ou du moins plus frais, car c'étoit en été, tempéra l'ardeur de la fievre, qui l'eut été par un moyen plus sûr, ſi le malade avoit été ſoigné par un Médecin inſtruit. Quoiqu'il en ſoit, notre Auteur n'a pas été fâché de trouver cette hiſtoire pour appuyer ſon régime raffraichiſſant & narcotique, mais il ne croyoit pas en la donnant, qu'elle induiroit un jour les fauteurs de ſon ſyſtême à croire qu'il faut être expoſé au froid, pour bien guérir de cette maladie. Tandis que je ſuis ſur l'article des puſ-

(*q*) L. c.

tules applaties, & ſur leur rétroceſſion, je dirai quelque choſe de ce qui ſe paſſe aujourd'hui à cet égard. Un Médecin, ou du moins un Anglois, qui ſe qualifie de ce titre, prétend avoir un ſpécifique contre cet accident : & comme il lui eſt arrivé de guérir quelques perſonnes, on crie au miracle, & voilà mon homme ſur le pinacle. Il eſt bien vrai qu'il a tué pluſieurs malades avec ce moyen, mais on garde le tacet ſur cela, comme d'uſage. Je n'ai qu'une réflexion à faire à cet égard : ſi le remede ſouffle le chaud & le froid en même-tems, il eſt poſſible qu'il ſoit ſpécifique ; mais comme ces deux propriétés contradictoires ne ſe rencontrent pas dans le même remede, nous pouvons aſſurer qu'il ne peut être utile que pour quelques cas, ſi toutefois il eſt adminiſtré comme il convient, & qu'il ait quelques vertus. On jugera facilement de la juſteſſe de cet argument, en liſant ce qui précede ces lignes.

La couleur des puſtules & leur qualité varient même dans la petite vérole diſcrete, & cette variation fait connoître le danger de la maladie : moins les puſtules approchent de la couleur jaune, plus elles ſont de mauvaiſe qua-

lité. Quand elles deviennent noires, elles annoncent une disposition gangrêneuse, difficile à changer, mais à laquelle on tâche de remédier, en faisant usage de l'esprit de vitriol, dont on met quelques gouttes dans chaque verre de tisanne. Cette espece de petite vérole s'annonce toujours par des signes de malignité, qui peuvent faire prévenir d'avance la terminaison défavorable dont je viens de parler. En général, les pustules larges & bien remplies, sont de meilleure qualité que les petites.

Mais, si leurs intervalles sont marqués de taches pourprées & milliaires, on a tout à craindre que les malades ne succombent dans ce troisieme période. L'état du pouls & les accidens indiquent en même-tems l'événement prochain. On n'a rien de mieux à faire dans ce cas, que de soutenir l'élévation des pustules, par l'usage des cordiaux mêlés avec les antiseptiques & les narcotiques, selon l'exigence.

Quant à ce qui concerne la petite vérole cristalline, comme la matiere contenue dans les pustules ne se convertit pas en pus (*), &

(*) S'il est vrai que cette espèce soit produite par le même levain qui cause les autres, comme il y a lieu de le croire, il faut supposer que la différence des pustules dépend d'une

que cependant cette terminaiſon eſt celle qui forme, ce qu'on appelle la *maturité parfaite*, il eſt évident qu'on a tout lieu de redouter cette eſpece ; &, ſi l'on ne choiſit pas une voie qui détermine une portion de l'humeur à ſortir facilement, les malades périſſent inévitablement.

Mead (*r*) obſerve que l'analogie entre les reins & la peau doit décider à choiſir les remedes qui puiſſent porter l'humeur par les voies urinaires ; & il conſeille, à cet effet, le nitre à la doſe d'un ſcrupule ou d'un demi-gros diſſous dans du vin léger, comme p. e. celui de Canaries, dont on répete l'uſage deux ou trois fois par jour ; &, comme il eſt en même-tems néceſſaire de ſoutenir les forces des malades, il preſcrit les cordiaux, comme la confection rhaleig, la poudre de bézoard, à laquelle on ajoûte un peu de ſaffran, & de l'eſprit de corne de cerf. Si ces remedes ne ſont pas tout-à-fait les meilleurs cordiaux, on voit du moins l'indi-

---

cauſe organique, qui pourroit bien être la difficulté du paſſage de la matiere variolique dans les puſtules, par ſa viſcoſité, ou par le reſſerrement des pores cutanés.

(*r*) L. c.

cation,

cation, & il eſt facile de leur en ſubſtituer d'autres. Le même Auteur ajoûte à ces moyens l'application des véſicatoires; mais il ne veut pas qu'on la faſſe avant le cinquieme ou ſixieme jour de l'éruption. A cela, on peut dire que les ſymptômes de malignité qui précedent cette époque, exigent qu'on faſſe un plus prompt uſage de ce moyen (*). La petite vérole ſiliqueuſe eſt dans le cas du même traitement que celle-ci.

La petite vérole verruqueuſe eſt beaucoup plus dangereuſe que les précédentes : la matiere des puſtules ne ſe convertit pas en pus, & elle eſt trop tenace pour paſſer par les voies des urines. Elle eſt heureuſement très-rare; les Médecins Arabes la regardent comme mortelle, dit *Mead*; s'il eſt quelques moyens pour la guérir, c'eſt de continuer les cordiaux & les ſudorifiques, afin de digérer la matière; il faut auſſi pratiquer pluſieurs iſſues à la peau, par le moyen des véſicatoires (**).

(*) Voyez ce que j'ai dit à cet égard dans le paragraphe précédent.

(**) On peut en dire autant de cette eſpèce que de la criſtalline, pour ce qui regarde la cauſe qui empêche qu'elle

La petite vérole ſanguine de *Mead*, qui n'eſt autre choſe que la gangrêneuſe, puiſque les puſtules, au moment où elles devroient mûrir, deviennent livides & ſanguines, & qu'alors le ſang coule par toutes les iſſues du corps, peut être regardée comme mortelle. Cependant, comme les ſymptômes qui précedent cette terminaiſon annoncent ſon danger, & que la qualité des puſtules au ſecond période, pleines d'un ſang noirâtre & entremêlées de taches pourprées & livides, annoncent ſa nature, on peut d'avance mettre en uſage les antiſeptiques, à la tête deſquels on doit placer le quinquina, l'eſprit de ſoufre ou de vitriol, &c.

Dans la dyſſentérique, dont parle *Sydenham*, on doit plutôt regarder les déjections ſanguinolentes, comme un accident ſingulier qui arrive dans la petite vérole dont il donne la deſcription, & qui ſe rapporte beaucoup à la précédente, que comme un ſymptôme qui conſtitue une eſpece ; ainſi, je renvoye ſur

---

parvienne à maturité : cette cauſe doit être organique, & dépendre de l'abſence des parties aqueuſes dans les puſtules.

cet objet aux accidens dont je traiterai ci-après.

Il eſt tems maintenant de parler de la petite vérole confluente ; mais avant d'entrer en matiere, ou plutôt de parler de ſes accidens particuliers dans le troiſieme période, il eſt bon d'avertir que ce qui a été dit de la diſcrete, tant criſtalline, que ſanguine ou gangrêneuſe, convient également à la confluente maligne de même eſpece, quant au caractere des puſtules, & que le traitement en doit être le même.

Dans la confluente, comme dans la diſcrete, la fin du troiſieme période eſt l'époque la plus ordinaire du changement en bien ou en mal ; mais comme ce période, ainſi que le ſecond, ſont plus courts dans celle-ci, que dans l'autre, le huitieme jour de la maladie eſt celui qui eſt le plus ſouvent fatal dans la diſcrete, tandis que c'eſt l'onzieme, dans la confluente. Si l'on ſe rappelle en effet que dans celle-là (la diſcrete) il s'établit une ſuppuration, qui forme un pus louable & des petits abſcès critiques, au lieu que dans la confluente ce pus n'eſt jamais d'une bonne qualité ; ce qui rend la maturité de puſtules plus tardive & plus difficile ; & que ces puſtules ne ſont

jamais, ni auſſi élevées, ni auſſi enflammées que celles de la diſcrete ; on jugera aiſément que le troiſieme période doit finir plus tard dans l'une que dans l'autre. Mais avant de faire mention des ſignes qui annoncent aux époques ci-deſſus déſignées, le ſuccès heureux ou malheureux, & du traitement qu'il convient de mettre en uſage contre les accidens de ce moment, il ſera bon de ſuivre le ſymptôme le plus commun de la confluente, juſqu'à ſa fin, c'eſt-à-dire, la ſalivation dont j'ai déja parlé.

On a vu dans le paragraphe précédent qu'elle ſurvient au moment de l'éruption, ou quelquefois un, deux ou trois jours après ; que l'humeur eſt d'abord aſſez limpide, & que ſon excrétion eſt facile. Mais à meſure que la maladie avance, elle s'épaiſſit de plus en plus, en produiſant divers accidens plus ou moins dangereux, comme une déglutition difficile, qui eſt encore empêchée par la préſence des puſtules dans le pharynx, de la toux, de l'oppreſſion, auxquelles on remédie par des boiſſons copieuſes, & par des gargariſmes émolliens répétés ſouvent, tels que celui qu'on fait avec l'eau d'orge & le miel. Cette évacuation ceſſe d'elle-même l'onzieme jour, & alors les malades ſont dans le plus grand dan-

ger, ſi les mains & le viſage ne s'enflent pas beaucoup, comme le remarque *Sydenham*, ou s'il ne ſurvient pas quelqu'évacuation qui ſupplée celle-là. Il leur arrive en effet dans cette circonſtance une ſtupeur & une ſuffocation qui les font périr promptement. *Sydenhaam*, qui prétend entretenir ce ptyaliſme au dégré convenable avec ſes narcotiques, & prévenir par-là tous les accidens, n'oſe pourtant s'y fier tout-à-fait en ce moment, & il conſeille de faire vomir les malades. Cette derniere reſſource devient en effet néceſſaire en pareil cas; & il paroît même que c'eſt celui de ſaigner du pied, ſi toutefois le pouls le permet; il eſt du moins avantageux d'appliquer alors des véſicatoires nouveaux, en ſuppoſant qu'il y en ait déja.

Mais le célèbre *Mead* (*ſ*) nous a indiqué un moyen plus sûr, pour prévenir, non-ſeulement l'accident dont il eſt ici queſtion, mais encore pour le combattre, quand il commence, & pour en empêcher pluſieurs autres, qu'on a coutume d'obſerver à cette époque. Ce moyen conſiſte à purger les malades en ce moment, avec un léger minoratif, & même à le répéter

(*ſ*) *Epiſt. ad celeb. Freind.*

à diverſes repriſes; parce qu'il prètend, avec raiſon, qu'alors il ſe joint toujours à la maladie une fievre putride, qui exige d'autant plus qu'on provoque des évacuations, que celles qui avoient eu lieu précédemment ſont arrêtées. L'expérience a confirmé l'efficacité de ce moyen, que le même Auteur appuye des véſicatoires & de la ſaignée, ſelon la nature des accidens concomitans. On a vu ci-deſſus que la putridité doit ſouvent être combattue avant cette époque.

Si l'enflure du viſage & des mains ſont d'un heureux préſage dans le moment de la ſuppreſſion du ptyaliſme, on ne doit pourtant pas s'y fier plus que de raiſon, puiſqu'on voit journellement des malades périr avec ces ſignes. C'eſt pourquoi l'Auteur ci-deſſus veut que l'on purge à cette époque, & je crois qu'on doit adhérer à ſon ſentiment; parce que la plûpart des ſymptômes que les malades éprouvent dans ce cas, annoncent évidemment la putréſcence des humeurs; que, s'il y a des ſignes de malignité, comme cela eſt fréquent, l'évacuation devient encore plus néceſſaire; & l'on doit choiſir, parmi les purgatifs & les boiſſons, ceux qui ſont les plus antiſeptiques.

Cependant, quoique l'onzieme jour ſoit

l'époque ordinaire de la ceſſation du ptyaliſme, il arrive aſſez ſouvent qu'il eſt ſupprimé auparavant, ou que du moins l'écoulement de la ſalive eſt ſi peu abondant, qu'on a tout à craindre pour les malades. *Mead* conſeille dans ce dernier cas des gargariſmes faits avec le poivre & la moutarde, dont la décoction ſe fait dans l'eau, & à laquelle on ajoûte de l'oximel. Si ce moyen eſt avantageux, il a beſoin d'être aidé par d'autres, & je crois qu'on fera bien de donner aux malades quelqu'eau minérale aiguiſée avec le tartre ſtibié, qui procurera journellement des évacuations, propres à ſuppléer celle qui devroit avoir lieu.

Cette méthode conviendra d'autant mieux, que les ſymptômes confirmeront la malignité de la maladie; car, en général, c'eſt la fievre putride & maligne qu'il faut alors le plus redouter. La petite vérole cohérente eſt principalement dans ce cas, puiſque dans les intervalles des puſtules on obſerve des taches miliaires & pourprées.

La plûpart des autres accidens de ce troiſieme période ſont les mêmes que ceux du ſecond; & il eſt très-poſitif qu'ils doivent être attaqués par les mêmes moyens que ceux qui ſont in-

diqués dans le paragraphe précédent : ſaignées, véſicatoires, laxatifs, lavemens, tartre ſtibié en lavage, boiſſons anti-putrides, cordiaux, ſelon l'exigence des cas. On peut conſulter ce paragraphe pour la maniere d'adminiſtrer ces remedes, & pour les circonſtances où ils conviennent : je ferai ſeulement ici quelques obſervations ſur la ſaignée, les évacuans & les narcotiques, parce qu'il me paroît que la plûpart des Auteurs ne ſont pas d'accord ſur l'efficacité de ces moyens ; les uns y inſiſtant trop vivement ; les autres ne les indiquant pas, ou même les rejettant. Je finirai ce qui concerne ce troiſieme periode, en faiſant mention de quelques accidens, dont je n'ai pas parlé dans le paragraphe précédent.

On obſerve une foule d'accidens dans la petite vérole, qui, au premier abord, ſemblent indiquer la néceſſité de la ſaignée, & qui cependant, loin de céder à ce moyen, n'en deviennent que plus funeſtes, quand on l'a mis en uſage. On a vu, dans toute la curation expoſée juſqu'ici, la plûpart des circonſtances qui exigent cette pratique ; &, loin d'y être oppoſé, je prétends qu'on en peut tirer le plus grand parti. Mais il s'en faut de beaucoup qu'on doive y inſiſter autant que le conſeillent quelques Auteurs, qui la regardent comme le ſou-

verain remede contre les accidens de cette maladie, & même pour dompter l'action du virus variolique.

Tout le monde ſait à Paris les excès auxquels ſe ſont portés quelques gens célèbres, il y a une trentaine d'années, & l'on répete aſſez volontiers dans les cercles le propos d'un des plus famés, qui diſoit par-tout qu'il accoutumeroit la perite vérole à la ſaignée. Le grand feu que *Sydenham* redoutoit tant, & la doctrine de *Boerhaave* ſur l'inflammation, avoient accrédité cette méthode. Aujourd'hui l'on tient moins à ce ſyſtême ; & en général on connoît plus le danger de la répétition des moyens qui diminuent les forces de la nature. Que dans le premier période de la petite vérole on ſaigne les malades une ou deux, ou même trois fois, lorſque l'état du pouls & les ſymptômes annoncent une grande pléthore & une diſpoſition prochaine à l'inflammation des viſceres, rien de mieux ; mais que pour prévenir une inflammation qu'on ſuppoſe devoir arriver, quoique ces ſignes n'exiſtent pas, ou que, dans l'idée que la petite vérole eſt une maladie inflammatoire de ſon genre, comme l'expriment les Auteurs, on déſempliſſe outrément les vaiſſeaux ; c'eſt ce qui eſt contraire à la ſaine pra-

tique, & encore plus aux malades qu'on réduit ſouvent à la mort par ce moyen.

On voit journellement des exemples qui en font connoître le danger dans le ſecond & le troiſieme périodes, puiſque ſouvent après une ſaignée faite mal-à-propos, l'éruption diſparoît, & que les puſtules en maturité s'affaiſſent. Mais on ne peut diſconvenir qu'il n'y ait des cas où ce ſecours eſt très-néceſſaire, & même d'un ſuccès merveilleux; tels que, par exemple, celui que j'ai cité plus haut, pag. 316, & pluſieurs autres ſemblables, où la force du pouls, la chaleur de la peau, la phrénéſie & la ſuffocation ſe réuniſſent, pour faire périr en peu de tems les malades. Cet état ſe rencontre plus fréquemment dans les ſujets pléthoriques, & dans ceux qui n'ont point été ſaignés dans le premier période. Il n'appartient qu'à la petite vérole diſcrete, bénigne & à la confluente ſimple; car, dans toutes les autres eſpeces, qui ont un caractere de malignité, la force du pouls n'eſt pas jointe aux autres ſymptômes, ou ſi elle paroît à un certain dégré, c'eſt pour un moment; & il eſt même certain que ce ſigne eſt trompeur, parce que cette force momentanée eſt l'effet d'une grande raréfaction, & que ſi l'on ſaigne, le pouls s'affaiſſe à l'inſ-

tant, & qu'il s'enſuit des accidens plus terribles. Au reſte, les hémorrhagies qui ſurviennent aſſez fréquemment dans le troiſieme période des petites véroles malignes, ne cedent jamais à la ſaignée, & comme ils ſont le ſigne d'une diſſolution du ſang, ſi on les attaque par ce moyen, les malades périſſent plus promptement. De ce genre, ſont principalement le piſſement & le crachement de ſang, qu'il faut combattre avec d'autres remedes, qui ſont indiqués au N°. VI du paragraphe précédent. Il en eſt de même pour la phrénéſie & la ſuffocation, qui ſont plutôt irritées que calmées par cette méthode, & contre leſquels on employe, avec beaucoup de ſuccès, les véſicatoires & les antiſpaſmodiques. Enfin, ce qu'on peut dire de plus poſitif, à cet égard, c'eſt qu'il faut conſidérer toutes les petites véroles malignes, par rapport à la ſaignée, comme les fievres putrides malignes, & celles qui ſont eſſentiellement malignes : voyez les deux Chapitres précédens.

Quant aux évacuans, j'ai déjà dit dans le §. précédent, que non-ſeulement ils peuvent être mis en uſage dans le ſecond période de toute eſpece de petite vérole, quand ils ont été négligés dans le premier, mais qu'ils ſont

même alors très-néceſſaires, quand il y a des ſymptômes de putridité & de malignité; il eſt cependant important d'obſerver qu'alors au lieu de donner des purgatifs francs, qu'on appelle *médecines*, il faut préférer le tartre ſtibié diſſous à petite doſe dans les boiſſons, qui dans ce même cas doivent être antiſeptiques. Cette pratique eſt celle des plus célebres Praticiens, qui ſavent modérer ou augmenter les évacuations, & joindre aux évacuans les remedes convenables, en raiſon de la marche & de la nature des puſtules, de l'eſpece d'accidens dont ce ſecond période eſt accompagné, & en un mot, ſelon les indications qui ſe préſentent.

Mais l'uſage des purgatifs convient-il également dans le troiſieme période? Eſt-il néceſſaire à la fin de la maturation? Riſque-t-on quelque choſe à ne pas ſuivre cette pratique? C'eſt ce que nous allons tâcher de déterminer.

On a déjà vu plus haut que *Sydenham* même propoſe l'émétique dans la ſuppreſſion du ptyaliſme, & que *Mead* (*t*) conſeille un minoratif dans ce cas, ou pour le prévenir; les bons effets de l'un & l'autre moyens ſont confirmés

(*t*) *Ibidem.*

par l'expérience ; mais s'il eſt vrai que dans la plûpart des petites véroles, tant diſcretes que confluentes, qu'on appelle malignes, la putridité des humeurs ſoit à craindre, & que l'on obſerve alors des ſignes évidens de la diſpoſition prochaine à cet état, on ne peut diſconvenir que l'uſage des évacuans ne ſoit également néceſſaire dans tout le cours de la maladie, ſi toutefois on ſuit la marche indiquée ci-deſſus. En effet, ces remedes, loin de mettre obſtacle à la maturation des puſtules, ne ſervent qu'à la hâter, quand elle eſt poſſible ; puiſqu'ils font diſparoître les épiphénomenes les plus graves ; & à la ſuppléer, quand elle n'eſt pas poſſible ; puiſqu'ils entraînent au dehors les matieres ou le levain de la maladie. Il réſulte de-là que du moins dans tous ces cas, on riſque beaucoup de ne pas mettre les évacans en uſage.

Que dans une petite vérole diſcrete bénigne, ou enfin dans une confluente ſimple, dont la marche n'eſt point troublée, & dans leſquelles on n'obſerve aucun accident grave, cette méthode ſoit inutile, ou même quelquefois nuiſible, c'eſt ce qu'il faut avouer. Auſſi n'eſt-il pas un Médecin habile qui la pratique alors. Voilà, à mon avis, ce qu'on peut

dire de plus ſenſé ſur les évacuans dans la petite vérole ; c'eſt aux gens de l'art à faire les applications qu'ils jugeront convenables.

En liſant *Sydenham* (*u*), on croiroit qu'il n'y a que les narcotiques pour calmer les accidens les plus terribles de la petite vérole, pour hâter la maturité des puſtules, & en un mot, pour guérir la maladie. Ce genre de remedes s'applique, ſelon lui, à preſque tous les cas, il l'éleve juſqu'aux nues. Je demande à tous les Médecins ſi l'on peut penſer ainſi d'un médicament qui ſuſpend les évacuations, dont le premier effet eſt d'exciter un bouillonnement, une efferveſcence conſidérable dans les liqueurs, & le dernier, de les mettre en diſſolution, quant la doſe eſt ſur-tout trop forte, comme l'étoit celle que preſcrivoit notre Auteur ? Si les narcotiques ſont généralement contraires dans les fievres putrides & malignes, comme je l'ai fait voir dans les chapitres précédens, peuvent-ils être avantageux dans les petites véroles malignes, qui ſont toujours accompagnées de ces fievres ? Comment accorder leur uſage avec le libre écoulement

(*u*) L. c.

des matieres par les ſelles ? Comment enfin ſe perſuader que le ptyaliſme même de la confluente pourra être provoqué, ou augmenté, ou rétabli par un moyen qu'on emploie avec ſuccès, pour arrêter cette évacuation ? Je laiſſe cette matiere à juger aux plus habiles ; quant à moi, je me contente de ne pas ſuivre la méthode de *Sydenham* dans tous les cas ci-deſſus. Je reſpecte, comme je l'ai déjà dit, les déciſions de ce grand homme, qui a rendu de grands ſervices à l'humanité, en faiſant des obſervations ſur les épidémies de différentes maladies ; mais je ne crois pas manquer à ſa mémoire, en relevant quelques erreurs qu'il a commiſes, & que d'autres ont déjà remarquées.

Il faut pourtant convenir que ſouvent on obtient de très-bons effets des narcotiques, même dans le cas que je viens de citer, lorſqu'on allie ces remedes avec les cordiaux & les alexipharmaques ; parce que ces derniers moderent l'effet des premiers ; & il y a des circonſtances où l'on peut de même les allier avec les purgatifs ; voyez ce qui a été dit à ce ſujet au §. précédent.

Quant à l'uſage des narcotiques, dans quelques cas d'inſomnie, de phrénéſie, ou d'hé-

morrhagie, qui arrivent danss les petites véroles, tant diſcretes que confluentes non compliquées, on ne peut le diſſuader, & j'ai ſuffiſamment indiqué dans les trois périodes ci-deſſus, le tems & la maniere de les employer.

Il me reſte à parler maintenant de quelques accidens dont je n'ai pas encore fait mention, & qu'on obſerve ſouvent dans le troiſieme période; ſavoir les défaillances, la toux, la déglutition empêchée ou très-douloureuſe, un prurit conſidérable, les narines bouchées, les yeux enflammés & recouverts par-tout de puſtules, la douleur inſupportable que cauſent les puſtules par leur groſſeur & leur inflammation, & la rétroceſſion de ces puſtules.

1°. *Les défaillances*: ce ſymptôme appartient à la petite vérole maligne, & il accompagne ordinairement les éruptions miliaires & pourprées, où il ſurvient avec les pétéchies; ce qui déſigne combien le genre nerveux eſt opprimé par l'action de ces divers déletères. L'uſage des cordiaux & l'application des véſicatoires ſont indiqués, dès que cet accident paroît, mais il eſt preſque toujours mortel, ſoit qu'il continue juſqu'au troiſieme période, ſoit qu'il ſurviennent à cette époque, lorſque le pouls eſt intermittent, ou d'une grande foibleſſe. La

teinture

teinture de mirrhe a quelquefois produit des effets ineſpérés dans cet état.

2°. *La toux* : on a déjà vu que dans les petites véroles confluentes les malades touſſent beaucoup au moment où la ſalivation diminue ; ce qui arrive ſur-tout vers la fin du troiſieme période, parce que la matière de cette excrétion devenue plus épaiſſe & viſqueuſe, ſéjourne dans ſes couloirs, où elle produit une irritation & un ſpaſme, qui de proche en prochent gagne la glotte, & excitent par conſéquent à touſſer. Cet accident ſe calme par l'uſage des gargariſmes émolliens, & par celui des potions huileuſes ; mais quand la ſuffocation eſt à craindre, il faut employer les moyens indiqués ci deſſus contre celle que produit le ptyaliſme arrêté. Souvent la toux eſt l'effet de la préſence des puſtules dans le larynx & le pharynx ; alors les mêmes remedes ci-deſſus conviennent, & l'on peut ajouter l'uſage de quelque boiſſon émolliente & mucilagineuſe.

3°. *La déglutition empêchée ou douloureuſe* reconnoît les mêmes cauſes que ci-deſſus, & elle exige la même cure.

4°. *Le prurit* eſt une démangeaiſon qui devient ſouvent ſi conſidérable, que les malades s'écorchent juſqu'au ſang, étant d'ailleurs ſi

agités, qu'ils en perdent le ſommeil, ou qu'ils tombent en phrénéſie ou dans le délire. Cet accident eſt occaſionné par l'acrimonie de l'humeur des puſtules, & ordinairement par la difficulté de leur maturité; il eſt toujours fort grave : dans les petites véroles, tant diſcretes que confluentes non malignes, dont les puſtules ont toutes les conditions requiſes & exprimées plus haut, ce prurit pourroit être attaqué avec quelques narcotiques adminiſtrés avec poids & meſure; mais dans les autres eſpeces, c'eſt-à-dire, dans les malignes, ce moyen ne peut être employé ſans danger; les évacuations, mais ſur-tout les véſicatoires, rempliſſent mieux l'objet dans ce dernier cas, & comme je ſuppoſe l'application de ces derniers déjà faite, je crois qu'il eſt eſſentiel d'en mettre de nouveaux. Au reſte, la ſituation des malades, les complications, &c, reglent la conduite qu'on doit tenir alors. Les petites véroles malignes qui ont été bien traitées dès l'invaſion, produiſent plus rarement ce prurit, qui généralement eſt un avant-coureur du moment fatal.

5°. Quant les narines ſont bouchées, ce n'eſt pas un accident formidable par lui-même; mais il eſt très-incommode; parce que les malades ne peuvent alors reſpirer que par la

bouche, & que l'air extérieur, en frappant les parties contenues dans cette cavité, en augmentent la ſéchereſſe & l'irritation. Les narines ſont bouchées, tant par le mucus épaiſſi de leur membrane interne, que par les puſtules varioliques qui s'y ſont formées. Dans l'un & l'autre cas on parvient à déboucher ces conduits, en y introduiſant des petites mêches trempées dans l'huile d'amandes douces, ou enduites de beurre frais ou de cacao, & en ſeringuant une décoction émolliente, dans laquelle on a fait bouillir du miel roſat.

6°. L'état des yeux eſt beaucoup plus important à examiner ; car tout le monde ſait combien il y a de gens qui ont perdu la vue, ou qui ont conſervé des tayes à l'œil, par l'effet de la petite vérole. La premiere attention qu'il faut avoir, eſt d'empêcher que les paupieres reſtent collées ; ce qu'on obtient en fomentant ſouvent ces parties avec de l'eau de guimauve ou du lait tiede. La ſeconde, eſt d'examiner s'il y a des puſtules ſur la cornée tranſparente, car elles y cavent fréquemment, & lorſqu'elles ne crèvent pas cette membrane, elles y laiſſent du moins une tache qu'il eſt quelquefois impoſſible d'effacer par la ſuite. Si la cornée eſt recouverte de quelques puſtules, on doit non-

ſeulement inſiſter davantage ſur les lotions ci-deſſus, mais encore faire uſage du collyre de *Lanfranc*, qui peut opérer dans les premiers tems une heureuſe réſolution, ou qui du moins hâte la maturation : que ſi l'on a quelque crainte que les puſtules ne crêvent l'œil, il faut les percer promptement, au premier indice de maturité.

7°. La douleur qui nait à l'occaſion de la groſſeur & de l'inflammation des puſtules, eſt au moins le ſigne d'une petite vérole en bon état au troiſiéme période; j'aimerois mieux qu'on ſe tint alors dans l'expectative, & qu'on commit à la nature le reſte de la guériſon, plutôt que de chercher à calmer un accident qui eſt ſur le point de ſe diſſiper. Cependant il arrive quelquefois que la douleur eſt ſi vive, qu'elle cauſe des inſomnies, & même du délire: dans ce cas on peut donner quelques calmans, entre leſquels je choiſirois de préférence la thériaque, à moins que l'ardeur de la fievre ne fut aſſez violente, pour y ſubſtituer une émulſion avec le ſyrop de diacode.

8°. *La rétroceſſion des puſtules*, eſt un des ſymptômes les plus graves : elle ſurvient à l'occaſion d'un régime & des remedes trop chauds, auquel cas il faut employer les rafraîchiſſans en boiſſon, potions & lavemens, appliquer des véſi-

catoires, & même expoſer les malades à l'air libre. Elle eſt produite par la foibleſſe de la machine à l'occaſion d'une trop grande quantité d'évacuations qu'on a provoquées, d'un régime trop rafraîchiſſant, ou de l'uſage inconſidéré des calmans. Dans ces différentes circonſtances, il faut que les véſicatoires, les cordiaux les plus puiſſans & les lavemens ſtimulans agiſſent de concert. Quelquefois auſſi le froid extérieur répercute les boutons; cette derniere cauſe, quoique rare, doit être attaquée comme la précédente. Il en eſt de même pour l'affaiſſement des puſtules après une ſaignée. Mais quelque ſoit l'application des moyens dans ces occurrences, on a beaucoup de peine à ſauver les malades, quand les puſtules ſont rentrées. S'il eſt encore poſſible d'éviter ce malheur, c'eſt lorſqu'on s'apperçoit, par l'état des boutons, qu'ils tendent à cette rétroceſſion.

§. CDXLVI. *Cure dans le quatriéme période.* En ſuivant la marche des puſtules de la petite vérole diſcrette bénigne, juſqu'au dernier point de leur maturité, on apperçoit qu'inſenſiblement elles deviennent d'un jaune plus foncé, & qu'enfin vers le neuf, dix, ou onzieme jour de la maladie, ou à-peu-près, il y en a déjà un grand nombre qui commencent à ſe deſſé-

cher, en perdant peu-à-peu la couleur jaune & tirant de plus en plus ſur la cendrée : alors le viſage & les extrêmités perdent auſſi par degrés la tuméfaction, qui, comme on le ſait, eſt néceſſaire dans le troiſiéme période : enfin, à meſure que la maladie avance, toutes les puſtules ſe réduiſent à l'état ci-deſſus.

Ce changement ne peut s'opérer ſans qu'il s'en ſuive quelques effets qui rendent ce moment intéreſſant : 1°. les puſtules étant deſſéchées, les pores de la peau laiſſent échapper une moindre quantité de matiere perſpirable, ce qui occaſionne néceſſairement alors un reflux de cette humeur dans la maſſe générale : 2°. la tuméfaction du viſage & des extrêmités, qui étoit produite par une partie de la matiere morbifique, étant diſſipée, il faut auſſi qu'il en ait reflué : 3°. enfin, s'il y a eu quelques puſtules dans les viſcères, elles n'ont pu s'y deſſécher, & il faut que la matiere purulente en ſoit évacuée ; c'eſt pourquoi la nature provoque à cette époque quelques évacuations qui délivrent le corps de ces hétérogènes. Le flux du ventre & des urines remplit ordinairement cet objet. Dans cette circonſtance le Médecin ne doit point ſe preſſer de preſcrire des remedes, à moins qu'il n'y ait quelqu'indice de leur néceſſité ; mais il attend l'exſiccation complette,

qui eſt faite en quatre ou cinq jours, après leſquels, il peut & doit recourir aux purgations, dont la répétition eſt même néceſſaire. Tout le tems qui s'écoule dans ce quatriéme période, ſe paſſe preſque toujours dans un calme parfait, qui permet de donner des alimens un peu plus ſolides; mais il eſt important d'obſerver que la plus légere imprudence peut renouveller des accidens qui deviendroient fort graves.

Cependant il arrive, même dans la petite vérole diſcrette non maligne, que cette époque ſoit orageuſe, 1°. quand l'exſiccation ſe fait trop promptement; 2°. quand le gonflement du viſage & des extrêmités diminue ou ceſſe trop vîte; 3°. quand les évacuations naturelles qui doivent ſurvenir, n'ont pas lieu; 4° enfin, quand l'état des premieres voies eſt mauvais. Dans tous ces cas, la fievre qu'on nomme ſecondaire, s'allume, les puſtules deſſéchées ſe noirciſſent, la tête ſe prend, & les malades ſont dans le plus grand péril.

Les moyens indiqués alors conſiſtent principalement à ſuivre la route tracée par la nature, ſavoir à provoquer des déjections ſtercorales, & à augmenter le flux des urines. Pour évacuer les premieres voies, on employe avec

ſuccès une eau de tamarins aiguiſée avec le tartre ſtibié & le ſel de glaubert, dont on détermine l'action par des lavemens un peu laxatifs répétés. Pour faire couler les urines avec abondance, on nitre les boiſſons, qui doivent être tempérantes.

Mais quelque bien qu'on puiſſe eſpérer de cette méthode, il eſt ſouvent néceſſaire d'y joindre l'application des véſicatoires, qui procurent une iſſue favorable ; quand toutefois les accidens n'enlevent pas les malades en peu d'heures, comme cela arrive quelquefois.

Si la juſte application de ces remedes produit l'effet déſiré, les accidens ſe calment, l'exſiccation continue, comme ci-deſſus, & l'on ne ceſſe pas de provoquer les évacuations, juſqu'au terme où il eſt permis de donner des alimens, & de reprendre la route qui a été tracée par le période, quand il finit naturellement. Je dois faire obſerver ici que dans l'état dont je viens de parler, il eſt ordinaire que le pouls ſoit plein & fort, ce qui peut en impoſer, pour déterminer à faire tirer du ſang aux malades. Cependant cette méthode, quoique pratiquable dans quelques circonſtances où l'on a la certitude d'une vraie pléthore, eſt généralement nuiſible, parce que

c'eſt la préſence des matieres hétérogênes qui cauſe cette fievre ſecondaire, & que la véhémence avec laquelle les liqueurs circulent, dépend de l'irritation excitée dans les ſyſtêmes vaſculaire & nerveux. Il eſt donc bien plus utile de détourner ces matieres, & de les évacuer par les voies que la nature ſe choiſit ordinairement.

Il n'eſt pas moins important de ſavoir qu'en pareil cas les diaphorétiques & les ſudorifiques qui paroiſſent indiqués pour porter la matiere répercutée à la circonférence, non-ſeulement ſont incapables de produire cet effet, par rapport à l'état de la peau, mais qu'ils ſont encore préjudiciables, en ce qu'ils augmentent la chaleur & la violence de la fievre.

L'exſiccation eſt achevée en trois jours dans la diſcrette bénigne, quand il n'arrive pas d'accidens, & bientôt les croûtes tombent par parcelles, laiſſant ſur la peau des traces rouges & violettes, qui s'effacent avec le tems, l'appétit des malades revient, & ils entrent en parfaite convaleſcence.

Mais plus la petite vérole s'eſt éloignée du caractere de bénignité dans les périodes précédens, moins l'exſiccation eſt précoce, & plus il eſt à craindre qu'elle ne ſoit accompagnée

d'accidens : ainſi la lenteur de la maturité, la continuité de la fievre, & en un mot tous les ſimptômes de malignité décrits ci-deſſus, rendent le dernier période plus ou moins orageux.

1°. Quand les forces de la nature ont langui dans le troiſieme période, par quelque cauſe que ce ſoit, le moment de l'exſiccation eſt retardé, & alors, comme dans le cas où la maturité des puſtules n'eſt pas parfaite, la pointe des boutons commence à brunir, ou elle devient noire, & la fievre, qui avoit ceſſé au moment où la ſuppuration avoit été établie, reparoît avec des accidens plus ou moins funeſtes, comme des inſomnies, du délire, &c.; & elle a un caractere de rémiſſion marquée.

Cette fievre eſt utile, lorſque d'ailleurs il n'y a point de ſymptômes fâcheux, comme ceux dont je viens de faire mention : c'eſt un effort nouveau de la part du ſyſtême vaſculaire, tant pour achever la maturité des puſtules, que pour exciter quelques criſes favorables, qui débarraſſent l'intérieur des particules varioleuſes confondues dans la maſſe des humeurs. Dans ce cas, il faut écouter la nature, en obſervant ſes mouvemens & ſes criſes. S'il ſurvient une tranſpiration abondante, quelques

déjections ſtercorales, un flux copieux d'urines, & que le pouls ſe ſoutienne dans un bon état, l'exſiccation continue de ſe faire, & la maladie ſe termine au cinquieme ou ſixieme jour du période, à-peu-près comme ci-deſſus. On place les purgatifs à propos, c'eſt-à-dire, dans les momens où les criſes ne peuvent être dérangées, & l'on ſe conduit enſuite comme il a été dit pour la terminaiſon naturelle. Si au contraire ces criſes n'arrivent point, & qu'il y ait des accidens, où il ſe forme des dépôts, tant internes, qu'externes, où les malades périſſent, à moins que des évacuations provoquées & les véſicatoires, ne remettent les choſes dans l'état naturel.

2°. Mais lorſque la fievre a continué dans les périodes précédens, elle acquiert ſouvent un plus haut dégré de violence dans celui-ci, parce que l'exſiccation ſurvient avant la coction ſuffiſante de la matiere varioleuſe, & que d'ailleurs dans la petite vérole diſcrete, cette continuation de la fievre annonce toujours une complication de putridité & de malignité. Dans cet état, comme dans celui où il y a des taches miliaires, pourprées & pétéchiales, la maſſe des humeurs reſte imprégnée de différens levains, qui, non-ſeulement entretiennent la

fievre, mais qui augmentent encore les accidens précédens, tels que le délire, les ſoubreſauts dans les tendons, les défaillances, les affections comateuſes, les hémorrhagies, &c. Alors, les puſtules prennent une couleur brune ou noirâtre, & le période devient d'autant plus long, que les ſymptômes ſont plus difficiles à détruire. Dans ces circonſtances, il faut continuer les moyens indiqués contre les accidens, & le traitement que j'ai propoſés dans les paragraphes précédens, pour les cas de malignité & de complications.

Cette eſpece de petite vérole laiſſe ordinairement après elle des excavations dans le panicule charnu; &, lorſqu'on a le bonheur d'en réchapper, il ſurvient ſouvent des dépôts externes ou internes, plus ou moins conſidérable, dont la guériſon eſt plus ou moins difficile; quelquefois la maladie ſe termine par une fievre intermittente, dont il eſt utile de laiſſer ſubſiſter pluſieurs accès, avant d'en venir au ſpécifique : voyez le Chapitre II de ce Volume, pour la cure des intermittentes; je parlerai dans la ſuite de la maniere dont les différens dépôts, tant internes, qu'externes, doivent être traités.

3°. La qualité de la petite vérole fait varier

l'époque, la durée, les accidens du quatrieme période, & la couleur des puſtules : dans la criſtalline, p. e. la ſiliqueuſe & la miliaire, les puſtules ne ſe rempliſſent pas de pus, & le période de l'exſiccation eſt plus avancé, les puſtules noirciſſent ordinairement ; mais il faut convenir que, les accidens ſont ſouvent ſi graves, que la maladie ne vient pas au quatrieme période (*). Quant à ce qui concerne la verruqueuſe ou verrucale, les puſtules ne changent, ni de forme, ni de couleur, & elle eſt accompagnée de ſymptômes ſi violens, qu'elle n'atteint pas le dernier période.

Quoiqu'il en ſoit, lorſque ces différentes eſpeces en viennent à ce terme, c'eſt la nature des accidens & du pouls qui indique le traitement qu'il faut ſuivre : voyez le paragraphe précédent.

4°. Quelquefois avant le terme de l'exſiccation les puſtules noirciſſent à leur pointe, & alors il ſurvient des accidens conſidérables, qu'il faut tâcher de détruire, par les moyens indiqués plus haut contre la petite vérole maligne. La maladie, lorſqu'on n'en périt pas un jour ou deux après cette époque, ſe

---

* Ces eſpèces ont un caractère de malignité.

prolonge ſouvent juſqu'au vingtieme, & même au trentieme jour.

Tout ce qui vient d'être dit à l'occaſion des ſymptômes graves qui accompagnent la petite vérole diſcrete, compliquée ou maligne, doit être également appliqué aux complications & aux eſpeces de la confluente.

Mais on a vu, par la marche de cette derniere, décrite au §. 431, qu'elle eſt généralement dans tous ſes périodes plus dangereuſe que l'autre, étant toujours accompagnée de fievre, & le plus ſouvent d'un ptyaliſme, qu'il eſt important de ne pas perdre de vue. On obſerve que, plus il ſe prolonge, plus le dernier période eſt favorable; que, s'il eſt arrêté, il faut employer les moyens décrits au paragraphe précédent.

Au reſte, les puſtules, dont la maturité eſt tardive, & qui d'ailleurs ne préſentent qu'une pellicule brune aprés le huitieme jour, en ſe ſéchant vers l'onzieme, deviennent d'un brun plus foncé, & tombent par larges écailles vers le vingtieme, laiſſant une ſorte d'aſpérité ſur la peau, qui eſt encore recouverte, & qui ſe recouvre de nouveau d'une autre eſpece d'écailles d'une nature corroſive, ſous leſquelles il ſe forme des creux & des difformités, connus

ſous le nom de taches & de cicatrices de petite vérole : outre cela, on obſerve qu'il ſurvient ſouvent une diarrhée à ce terme, avec des déjections qui contiennent des eſpeces de raclures ou lambeaux, leſquels ne ſont autre choſe que les pellicules des puſtules, qui s'étoient formées dans les viſcères.

On voit par-là combien la nature a de peine à ſe débarraſſer dans cette eſpece, de la quantité de la matiere variolique, & combien il eſt néceſſaire de l'aider à cet effet dans le dernier période. C'eſt pourquoi les purgatifs deviennent alors très-utiles, quand toutefois l'état des malades le permet.

Que s'il arrive des ſymptômes graves, tels que la cardialgie, l'aſſoupiſſement, la phrénéſie, &c. décrits dans les paragraphes précédens, il faut ſe conduire, comme je l'ai dit à ce ſujet. Que ſi la confluente a les ſignes de malignité & de putridité, on continue les moyens preſcrits contre cette complication, dans les époques précédentes.

§. CDXLVII. Voilà, à peu de choſe près, tout ce qui regarde la nature, les eſpeces & la cure de la petite vérole. J'ai tâché de rendre la matiere claire & préciſe, en indiquant preſque tous les cas où le Médecin doit changer de

moyens. J'ai cherché ſur-tout à concilier les diverſes méthodes des Auteurs, en montrant leur application ou leur danger dans les circonſtances différentes. J'avoue que je n'ai pu traiter ce ſujet en abrégé, comme je le vois dans certains Ouvrages, parce que je crois qu'il vaudroit mieux ne rien dire de cette maladie, que de ne pas entrer dans tous les détails, puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne ſoit très-eſſentiel.

§. CDXLVIII. J'ai vu preſque tous les cas mentionnés dans cet article, à l'exception de la petite vérole verruqueuſe ou verrucale. *Mead* (*x*) eſt un de ceux qui a le mieux écrit ſur la maladie; mais il eſt trop court, & il ne peut être utile qu'à un Praticien éclairé. *Morton* (*y*) s'eſt trop appeſanti ſur la matiere; ſon ſyſtême ſur la nature de la petite vérole & ſon traitement, ſont dangereux à pluſieurs égards. *Sydenham* (*z*) a bien décrit la marche des eſpeces qu'il a obſervées; mais ſa méthode curative eſt peu conforme à l'expérience de tous les Médecins. *Helvetius* (*a*) a enrichi la Méde-

(*x*) *De variolis & morbillis.*

(*y*) L. c.

(*z*) L. c.

(*a*) Traité des Maladies.

cine

cine de pluſieurs obſervations utiles ; mais il eſt confiant à la drogue, & il inſiſte trop ſur les ſudorifiques. *Freind* (*b*) a dit de bonnes choſes ; mais c'eſt ſur les eſpeces. *Lobb* (*c*) a combattu la ſaignée avec un peu trop de forces ; mais il a fait des remarques très-avantageuſes. On peut réunir ce qu'il y a de bon dans les Ouvrages de chacun de ces Auteurs, & l'on aura les meilleures notions ſur cette maladie. Voilà ce que j'ai eſſayé, en m'étayant des faits de pratique que j'ai eu ſous les yeux, ſoit en voyant traiter cette maladie par des Médecins célebres, ſoit en la traitant moi-même.

ARTICLE II.

De la Rougeole.

§. CDXLIX. CETTE maladie, quoique plus familiere aux enfans, ne laiſſe pas que d'attaquer beaucoup d'adultes, qui en ſont même aſſez ſouvent les victimes : on tient pour certain qu'elle vient des mêmes lieux, &

(*b*) L. c.

(*c*) De la petite vérole.

qu'elle a commencé à paroître dans le même tems que la petite vérole ; du moins eſt-il conſtant que nous tenons des Arabes les premieres relations de l'une & de l'autre maladies, qu'ils traitent dans leurs Ouvrages l'une après l'autre. Mais quelque ſoit la ſource primitive de la rougeole, on ne peut douter ni de ſa contagion, ni de ſes épidémies ; & il eſt évident qu'elle ſe gagne de la même maniere que la petite vérole, & que nous n'en portons pas le germe en nous.

§. CDL. Cette maladie ſe reconnoît à des petites taches ſemblables aux morſures de puces, qui ſurviennent après quelques jours d'une fievre catarrhale, accompagnée d'une toux ſéche, d'un éternuement fréquent, & de larmoiement, & qui enfin ſe réduiſent en écailles farineuſes, quelque tems après l'éruption. On diſtingue aiſément celle ci, 1°. de la fievre ſcarlatine, qui répand une rougeur univerſelle ſur le corps, comme ſi on l'avoit teint avec du vin rouge, tandis que les taches de la rougeole laiſſent des intervalles entr'elles ; 2°. ſa différence avec le pourpre ou la miliaire vient de ce que les taches de ces deux maladies ſont exactement circulaires, tandis que celle de la rougeole ſont de diverſes grandeur & figure ;

3°. les puſtules naiſſantes de la petite vérole étant auſſi rondes, elles ne peuvent pas être confondues avec l'éruption dont il eſt ici queſtion.

§. CDLI. La rougeole dure ordinairement huit jours, & elle ſe termine ſouvent par d'autres maladies plus graves. Pour former le diagnoſtic, il faut la diviſer en trois périodes; ſavoir l'invaſion ou le prélude, l'éruption & la deſquammation: le prélude eſt de trois jours; le premier la fievre ſe déclare par des friſſons, des tremblemens & de la chaleur, qui ſe ſuccedent alternativement, & par pluſieurs ſymptômes qui, ainſi que la fievre, deviennent plus violens le ſecond jour; tels ſont la ſoif, le dégoût, une toux ſeche, de la peſanteur à la tête & ſur les yeux, une envie continuelle de dormir, l'enchifrenement ou coryza, les yeux rouges ou étincellans, humides & larmoyans, l'éternuement, les paupieres gonflées, le vomiſſement ou la diarrhée: tous ces accidens augmentent juſqu'au moment où l'éruption commence. Elle ſe fait le quatrieme jour; il paroît d'abord quelques taches rouges au front & au viſage, ſemblables à des morſures de puces, leſquelles ſe raſſemblent par placards, ou on diſtingue au tact chacune de ces taches,

qui ſont un peu élevées : il en vient enſuite à la poitrine, au ventre & aux extrémités, qui ſont plus larges & plus rouges qu'au viſage. Lorſque l'éruption eſt complette ou achevée, il n'y a plus de vomiſſemens; mais la fievre continue avec la reſpiration gênée, la toux, la fluxion aux yeux, l'aſſoupiſſement & le dégoût. Le ſixieme jour les taches du front & du viſage étant deſſechés, elles ſont dures au toucher, & elles deviennnent farineuſes; il en arrive enſuite autant à celles du corps; enfin le huitieme jour & le neuvieme, elles tombent ſous la forme d'une petite farine noirâtre; mais la fievre, la toux & la difficulté de reſpirer augmentent quelquefois.

§. CDLII. Telle eſt la marche de la rougeole ordinaire; mais on en reconnoît encore deux autres eſpeces, qui non-ſeulement differrent beaucoup entr'elles, mais qui ſont encore plus mauvaiſes que la premiere; telles ſont la rougeole maligne & celle qu'on appelle boutonnée, dont je vais donner la deſcription.

§. CDLIII. La rougeole maligne ſe diſtingue de celle dont je viens de parler, & qu'on nomme bénigne, 1°. parce que l'éruption en eſt plus tardive, ſe faiſant ordinairement du cinq au ſept de la maladie; 2°. parceque les

ſymptômes du prélude & de l'éruption ſont beaucoup plus graves ; 3°. parce que les taches commencent plutôt à paroître aux bras qu'au viſage ; 4°. enfin, parce que les ſuites en ſont plus funeſtes ou plus violentes. L'éruption eſt précédée de friſſons, bâillemens & extenſion des membres, avec proſtration des forces, des nauſées, des vomiſſemens, de l'agitation, du vertige, de la douleur à la tête & aux reins ; leſquels ſymptômes ſont communs à toutes les maladies graves ; mais on en obſerve d'autres qui ſont plus propres à celle-ci, ſavoir le pouls fréquent & petit, la reſpiration courte & fréquente, la gêne aux hyppochondres, la pâleur des urines, l'aſſoupiſſement, les ſoubreſaults dans les tendons, des ſpaſmes, le délire, la rougeur & l'humidité des yeux, la péſanteur des paupieres, & une douleur de piqûure à la peau, le mal de gorge & l'enrouement, une toux ſeche & incommode, qui eſt ſi forte, que les malades en ont le viſage noir & violent, étant prêts à ſuffoquer, & qu'ils vomiſſent ce qu'ils ont avalé, par les efforts que cette toux occaſionne : après tant d'accidens l'éruption arrive, & il paroît un peu de calme, mais la fievre continue avec les ſignes de malignité, juſqu'à l'exſiccation des exanthêmes,

qui tombent ordinairement en farine ; alors il arrive ſouvent que la maladie, loin d'être terminée, devient plus grave & funeſte ; la fievre & la difficulté de reſpirer augmentent ; les uns ont des péripneumonies, les autres la diarrhée non critique, comme dans la précédente ou la bénigne, & la dyſſenterie ; quelquefois les malades tombent dans une fievre hectique, ou dans l'hydropiſie, &c.

§. CDLIV. La rougeole boutonnée eſt celle qui après le prélude ordinaire des précédentes offre une éruption de taches pointues, plus grandes que celles de la rougeole ordinaire, leſquelles laiſſent des traces ſur la peau. *Sauvages* (*d*) doute ſi cette eſpece tient plutôt de la petite vérole, que de la rougeole ; mais les périodes & la terminaiſon de la boutonnée étant les mêmes que dans cette derniere, il paroit qu'on doit les ranger dans la même claſſe.

§. CDLV. *Cauſes de la rougeole* : nous ne ſommes pas plus inſtruits ſur la nature du levain de cette maladie, que ſur celle du varioleux ; il paroît par les accidens qui accompagnent les différens périodes, que la matiere en eſt très-âcre, & qu'elle ſe fixe plus facilement ſur les

(*d*) Noſolol. meth.

organes internes ou les viſcères, que celle du virus varioleux; on convient qu'elle peut attaquer pluſieurs fois la même perſonne, quoique cela ſoit rare. Le levain eſt-il répandu dans l'air, ou ne ſe communique-t-il que par un un contact médiat ou immédiat? C'eſt ce qu'il eſt bien difficile de décider. Je ſerois porté à croire qu'ayant été apporté dans nos contrées, comme celui de la petite vérole, il ſe propage de la même maniere, & ce que dit *Mead* (*e*) à ce ſujet pour cette derniere, eſt bien vraiſemblable, voyez le §. CDXXIV. Quoiqu'il en ſoit, il eſt évident que la conſtitution de l'air & la diſpoſition des ſujets rendent preſque toujours la rougeole bénigne ou maligne; mais en général cette maladie eſt moins meurtriere que la petite vérole. Elle attaque preſque tous les enfans, même au berceau; cependant on la confond ſi ſouvent avec la fievre ſcarlatine, que la plûpart de ceux qui ont eu cette derniere, diſent qu'ils ont déjà eu l'autre.

§. CDLVI. *Prognoſtic*: quoique l'invaſion ou le prélude de la rougeole bénigne ſoit accompagnée de pluſieurs ſymptômes effrayans, &

(*e*) L. c.

qui ſont ordinairement les mêmes que ceux des fievres malignes, il eſt certain que généralement elle eſt peu de conſéquence, & que l'éruption eſt ſouvent le terme de tous les accidens; de maniere que la plûpart des malades ont alors à peine la fievre, & que la toux devient très-ſupportable: la nature opérant une criſe parfaite, qui le neuvieme jour les met preſque toujours à l'abri de tout accident. Cependant il en arrive quelquefois dans le cours de la maladie, qui dérangent cette heureuſe diſpoſition; on obſerve en effet que la phrénéſie qui ſurvient le quatrieme jour eſt de mauvais augure, &c. qu'alors le pouls devient ſouvent petit; ce qui annonce que le levain morbifique s'eſt porté à la tête, & qu'il irrite les méninges. La fievre qui continue après la deſquammation, & qui devient ardente, avec une grande ſoif, la toux & la difficulté de reſpirer, qui perſéverent après le huitieme jour, la dyſſenterie, ne ſont point exemptes de danger. Mais il eſt rare qu'on ait à combattre ces ſortes d'accidens dans les malades qui ont eté bien conduits, & qui n'ont pas commis d'imprudence dans le cours de la rougeole bénigne. Il n'en eſt pas de même pour la maligne: les ſymptômes du prélude ſont quelque-

fois moins violens, mais le pouls eſt moins développé, & les forces ſont plus opprimées par le levain morbifique. Celles qui ſont épidémiques ſont généralement plus dangereuſes que les autres. Plus l'éruption eſt tardive, moins on doit ſe flatter. Quand celle-ci ſe prolonge au-delà du troiſiéme jour, elle annonce une quantité plus grande, & une qualité plus nuiſible du levain, qui, dans ce cas, attaque les parties intérieures. Celle qui commence dans une partie, & qui vient ſucceſſivement dans les autres, eſt d'un mauvais augure; elle dénote l'inſuffiſance des forces de la nature pour opérer la criſe, & cette durée donne le tems à la matiere morbifique de faire des ravages intérieurs. L'éruption qui change de couleur à tout moment, eſt preſque toujours funeſte; enfin tous les accidens continués avec la fievre, après la deſquammation, mettent ſouvent les malades dans le plus grand péril de ſuccomber à d'autres maladies, tant aiguës que chroniques. L'exemple ſuivant donnera une idée des effets que produit ce levain, tant après la rougeole bénigne, qu'après la maligne, lorſqu'il n'a pas été bien développé, & que le régime qu'on a fait obſerver aux malades eſt mauvais. Un enfant de quatre ans, après avoir eu

les accidens ordinaires du prélude de la rougeole, eut une éruption assez générale de taches, qui ne ne laissoient aucun doute sur la nature de la maladie ; le troisiéme & le quatriéme jour la desquammation arriva, & la fiévre continua avec la toux ; la diarrhée survint enfin, qui parut terminer tout-à-fait la maladie ; cependant l'usage des purgatifs indiqués dans cet état fut totalement négligé, & la fievre, qui avoit cessé, reparut de nouveau, avec la toux. Quelques moyens qu'on ait pu employer par la suite, cette fievre, devenue rémittente, n'a point diminué, la poitrine s'est prise de plus en plus, & la toux est devenu plus violente, le ventre s'est météorisé, le dégoût a continué, les évacuations de toute espèce étoient presque supprimées. Apres deux mois ou environ, l'étisie de l'enfant étoit à son dernier point. Cependant une diarrhée sembla donner alors quelque lueur d'espoir, parce que les matieres étoient bilieuses ; mais les accidens n'ayant été que calmés, & les secours nécessaires ayant été négligés, le malade retomba dans son premier état, les jambes s'enflerent, il parut une éruption de taches violettes à la peau, qui fut bientôt suivie de la mort. L'ouverture du cadavre offrit le poumon gauche en suppuration ; tou-

les glandes mézentériques obſtruées, de l'eau épanchée dans l'abdomen. Dans le principe, la maladie étoit guériſſable, & il ne s'agiſſoit que d'évacuer pluſieurs fois le malade pour détruire le reſte du levain morbifique. Les parens obſtinés à abandonner la guériſon à la nature, empêcherent qu'on adminiſtrât aucun remede; le levain morbifique ſe fixa ſur les poumons & ſur les viſcéres glanduleux du bas-ventre, &, ce coup porté, il fut impoſſible d'y remédier.

§. CDLVII. *Curation :* la plûpart des rougeoles bénignes ſe guériſſent d'elle-mêmes, ſur-tout dans les enfans, & encore plus facilement dans ceux de la campagne, pour leſquels on ne met aucun moyen en uſage, & qu'on laiſſe vivre le plus ſouvent comme de coutume; ce qui marque combien la nature eſt puiſſante pour délivrer le corps de ce levain, dans les conſtitutions ſaines, telles que celles des enfans, dont la peau eſt d'ailleurs plus ſouple, & dans une diſpoſition plus favorable à l'éruption, que celle des adultes.

Mais dans ces derniers, la maladie eſt toujours plus grave par la raiſon contraire; &, quelque bénigne qu'elle paroiſſe, il ſeroit ſouvent dangereux d'en abandonner la cure à la nature; parce que les premiers accidens, ceux

du prélude, ſont quelquefois aſſez violens, pour en craindre des événemens fâcheux.

Le but qu'on doit ſe propoſer eſt de mettre le corps dans la diſpoſition la plus propre pour l'expulſion facile de l'humeur morbifique, d'entretenir la criſe favorable, qui eſt l'éruption, d'empêcher les ſuites fâcheuſes que la maladie entraîne, & de vaincre dans tout ſon cours les obſtacles qui s'oppoſent à ſes phénomènes naturels.

§. CDLVIII. La diſpoſition la plus favorable, pour l'expulſion du levain morbifique, eſt celle où la fievre n'eſt, ni trop violente, ni trop foible, où le pouls eſt égal & régulier dans ſes pulſations, où les premieres voies ne ſont point évidemment farcies de ſucs dépravés, & où enfin les accidens naturels de la maladie ne ſont pas trop conſidérables. Tout ceci regarde le prélude : un état tel que je viens de le décrire, n'exige qu'un régime doux & tempérant, & il annonce la rougeole la plus bénigne. Ainſi, comme dans la petite vérole, on évitera d'expoſer les malades à la chaleur, on ne les ſurchargera point de couvertures ; on leur donnera quelques lavemens émolliens ; ils auront pour tiſanne une eau d'orge légère, & pour nourriture du bouillon coupé, avec de

l'eau commune : voyez pour le régime le §. 443, n°. 1 & 2. Mais, comme il arrive ordinairement que ceux qui ſont ſurpris par cette maladie, ſe trouvent dans une diſpoſition différente, & plus ou moins éloignée de l'état ci-deſſus, il faut que l'art les y ramene. Ainſi, la violence de la fievre avec un pouls dur, plein & fort, exigera néceſſairement la ſaignée, ſur laquelle on ſera cependant réſervé, par les mêmes raiſons que celles que j'ai rapportées dans l'article précédent ; on ſera d'autant plus obligé de mettre ce ſecours en uſage, & de le répéter, que les accidens inflammatoires ſeront plus manifeſtes & plus violens ; tels que, par exemple, l'angine ou l'eſquinancie, la difficulté de reſpirer, le crachement de ſang, le délire, &c. Dans ce cas, les boiſſons tempérantes ſont néceſſaires, ainſi que les lavemens émolliens. Que, ſi le pouls eſt foible & la fievre trop languiſſante, pour eſpérer que la criſe ſe faſſe facilement, ce qui ſe reconnoît aiſément au tact du pouls, & à quelques accidens, tels que l'aſſoupiſſement avec la pâleur du viſage, & une chaleur au-deſſous de la médiocre, il faut bien ſe garder de ſaigner, & l'on eſt obligé d'employer le tartre ſtibié pour faire vomir les malades, & de rendre leurs boiſſons un peu

toniques, diaphorétiques & cordiales. On ajoûte même à ces moyens quelques potions cordiales, à prendre par cueillerées, & l'on a enfin recours aux véſicatoires, qui augmentent le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux, & procurent en même tems une iſſue à la matiere morbifique, lorſqu'on entretient la ſuppuration des parties entamées par l'emplâtre. Mais quoique la ſaignée & le régime tempérant ſoient les reſſources principales contre l'état inflammatoire ci-deſſus, on n'eſt pas moins dans la néceſſité d'évacuer les malades, après une détente ſuffiſante, lorſque les premieres voies ſont en mauvais état, ce qui eſt aſſez ordinaire; par ce moyen on évite ſouvent les ſuites funeſtes de la maladie, & le moment de l'éruption étant arrivé, le calme n'en devient que plus grand & plus sûr. J'obſerverai cependant ici que les véſicatoires, qui ne paroiſſent indiquées que dans un ſeul cas qui vient d'être décrit, me paroiſſent d'autant plus utiles dans tous les autres, à l'exception ſeulement de l'état ou de la diſpoſition la plus favorable ci-deſſus, que généralement, ils détournent de la tête & de la poitrine les accidens qui y ſurviennent, & qui continuent même après la maladie. Je ne me rappelle pas d'avoir vu un ſeul

malade avec de la toux au neuvieme jour de la rougeole, lorſque ce moyen avoit été employé. On ſent bien qu'il faut calmer les accidens inflammatoires, avant de le mettre en uſage. La toux fréquente & ſeche exige des boiſſons émollientes, & des potions béchiques; l'angine, des gargariſmes émolliens répétés ſouvent.

§. CDLIX. Lorſque l'éruption eſt faite, la plûpart des accidens ſont calmés; & il eſt importans de ne commettre aucune imprudence, qui puiſſe opérer une répercuſſion; car le danger deviendroit alors très-conſidérable; il eſt rare que dans la rougeole bénigne il paroiſſe de nouveaux accidens pendant ce période. On eſt ſeulement obligé de continuer les mêmes moyens que ci-deſſus contre la toux & l'angine, qui perſiſtent ſouvent, & qui même augmentent à cette époque. Parmi les boiſſons émollientes en pareil cas, je n'en connois pas de meilleure que l'eau de coquelicot édulcorée avec le ſyrop compoſé avec la même fleur; elle eſt pectorale, anodine & légèrement diaphorétique. Que, ſi l'éruption étoit lente, avec une fievre modérée, on pourroit employer la tiſanne faite avec la bourache, la racine de ſcorſonère, & même un peu de corne de cerf,

dans leſquels on mettroit quelques gouttes d'eſprit volatil de corne de cerf. Mais ſi le crachement de ſang, la difficulté de reſpirer continuoient ou augmentoient, ou ſurvenoient avec une fievre violente, la ſaignée deviendroit indiſpenſable. Si, au contraire, ces accidens avoient lieu, quoique la force du pouls fut médiocre, & même languiſſante, ainſi que l'éruption, les véſicatoires ſeroient néceſſaires, & la ſaignée nuiſible. La rétroceſſion de l'éruption exige auſſi ce dernier ſecours, c'eſt-à-dire, les véſicatoires & l'uſage des diaphorétiques ci-deſſus, & même des cordiaux dont j'ai donné le nom & la compoſition dans l'article précédent.

§. CDLX. On empêche les ſuites fâcheuſes de cette maladie, & on écarte les épiphénomènes qui s'oppoſent à ſa marche naturelle, par les moyens indiqués dans les deux paragraphes précédens. J'ai pour uſage, comme je l'ai dit ci-deſſus, de faire appliquer les véſicatoires aux jambes, & d'en entretenir la ſuppuration dans tous les cas où la réunion des accidens peut me faire craindre que le levain morbifique n'affecte quelque viſcere ou quelqu'organe eſſentiel, comme cela arrive ſouvent, & je m'en ſuis toujours très-bien trouvé.

trouvé. A ce moyen je joins la tiſanne de coquelicot ci-deſſus, un loock blanc & des gargariſmes émolliens, qui rempliſſent preſque toutes les indications; la diarrhée trop conſidérable ſe modere par quelques priſes de diaſcordium. S'il y a des épiphénomènes dangereux, la rougeole ceſſe d'être bénigne, & elle rentre dans la claſſe ci-deſſus.

§. CDLXI. Après la deſquammation, & même pendant qu'elle a lieu, il ſurvient ſouvent une diarrhée qui eſt avantageuſe, & qu'il faut bien ſe garder d'arrêter. Mais dès que la maladie eſt finie, il faut ſe preſſer de purger les malades, & le répéter auſſi ſouvent que l'indication le requiert, en obſervant toutefois qu'il eſt néceſſaire d'avoir égard à l'état de la poitrine & de la gorge, qui, ſi elles offrent encore des ſignes d'érétiſme ou d'inflammation, exigent quelques délais, ou du moins des purgatifs doux, conjointement avec les moyens qui ſont propres à calmer les accidens. Voyez le paragraphe ci-deſſus. La fievre hectique, la leucophlegmatie, & quelques autres maladies, qui ſont la ſuite de la rougeole, ſurviennent rarement après la bénigne, mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler; elles ſeront traitées dans les Livres ſuivans, de même que l'ophthalmie,

qui eſt quelquefois rebelle dans ce même cas.

§. CDLXII. Voilà tout ce qui concerne le traitement de la rougeole bénigne : il s'agit maintenant d'expoſer celui de la maligne, qui eſt beaucoup plus difficile & plus compliqué, mais ſur lequel je dirai cependant peu de choſes, parce que la plûpart des indications à remplir, & le plus grand nombre des moyens ſe rapportent à ce que j'ai détaillé dans l'article précédent, ſur les petites véroles malignes.

§. CDLXIII. Les indications ſont ici les mêmes qu'au §. CDLVII, mais la nature étant opprimée par l'abondance & la mauvaiſe qualité du levain morbifique, on a non-ſeulement plus de peine à les remplir, mais encore des moyens différens à mettre en uſage pour y parvenir : la ſaignée eſt d'autant plus inutile, ou plus nuiſible, que les forces ſont preſque toujours abattues. Il faut commencer par faire vomir les malades, & après les évacuations excitées par le tartre ſtibié, on donne quelques cordiaux. Les véſicatoires ſont toujours néceſſaires : les lavemens émolliens, & ſouvent les laxatifs, ſont indiqués. L'eau de tamarins aiguiſée avec le tartre ſtibié eſt utile, quand il y a des ſymptômes manifeſtes de putridité. Les boiſſons doivent varier, ſelon l'état où ſont les

humeurs ; de ſorte que les ſudorifiques, les acides & les tempérantes peuvent, ſuivant les différens cas, avoir leur application. Si le pouls eſt petit, l'éruption lente, il faut inſiſter ſur les cordiaux, le camphre & le quinquina : ce dernier remede ſera d'autant mieux indiqué, que l'efflorescence aura une couleur plus éloignée de celle qui eſt ordinaire dans la rougeole bénigne. Les narcotiques ſeront ménagés, & on ne le donnera que dans les cas de néceſſité abſolue, comme dans les tranſports violens, la toux effrenée, &c ; encore faudra-t-il alors les unir à quelques cordiaux. Le crachement de ſang, l'angine, la reſpiration difficile, ne céderont point à la ſaignée, mais on pourra les calmer avec quelques narcotiques, comme ci-deſſus, & par l'application d'un nouveau véſicatoire. On employera des gargariſmes déterſifs acidules contre l'angine : on diminuera la trop grande quantité des déjections avec des petites doſes de diaſcordium. La dyſſenterie ſera attaquée avec les mêmes moyens que le crachement de ſang & par des lavemens. Le camphre & le quinquina auront ſur-tout leur utilité, quand les déjections ſeront ſéreuſes, fétides, ou tirant ſur le brun ou le noir. On tâchera de prévenir l'ophthalmie par des lotions

fréquentes ſur les paupieres avec de l'eau de guimauve.

§. CDLXIV. La deſquammation terminée, on traitera les accidens comme ceux d'une fievre maligne ou d'une putride maligne ; & en ſuppoſant que la maladie ait dégénéré en péripneumonie ou en dyſſenterie, on ſe conduira, comme il ſera dit dans le Livre ſuivant, à l'article de chacune de ces maladies ; mais il ne faut jamais perdre de vue la malignité. Les autres affections chroniques qui pourront ſurvenir, ſeront traitées, comme il ſera dit plus bas, mais toujours en raiſon du levain qui les a produites. En général, même dans les cas ou la rougeole maligne n'entraîne pas des ſuites très-fâcheuſes, il faut purger plus ſouvent qu'après la bénigne.

CDLXV. Je ne crois pas qu'on doive s'abſtenir abſolument de la ſaignée après la deſquammation, ou avant l'éruption, dans les cas où il paroît quelques ſignes d'inflammation, quand le pouls eſt un peu étoffé. Cependant il eſt plus sûr d'employer ce moyen après la rougeole, & l'on eſt quelquefois obligé de le faire dans la péripneumonie, qui eſt aſſez ordinaire à ce terme ; mais on doit toujours en uſer avec modération. Je n'adopte point la ſaignée de la

jugulaire que propoſe *Morton* contre l'opthalmie, qui eſt violente à cette époque, parce qu'il eſt conſtant que cet accident cédera plus facilement aux véſicatoires & aux purgatifs, conjointement avec les topiques propres à calmer l'inflammation.

§. CDLXVI. La rougeole boutonnée eſt ou bénigne ou maligne, & ſon traitemenr doit être relatif à l'un de ces caractères ; elle eſt preſque toujours bénigne. C'eſt ici le lieu de répèter que *Sydenham* n'a pas mieux vu dans cette maladie, (la rougeole maligne) que dans la petite vérole, quant à la manière de la traiter : ſes narcotiques ſont auſſi nuiſibles dans l'une que dans l'autre.

§. CDLXVII. Quiconque ſaura bien conduire la rougeole, en fera autant pour la fievre ſcarlatine, dont les ſymptômes & les périodes ſont à-peu-près les mêmes. Cette derniere maladie eſt en général moins dangereuſe que l'autre ; on a vu ci deſſus que ſon éruption differe de la rougeole, en ce que la rougeur dans la ſcarlatine ſe répand ſur tout le corps.

ARTICLE III.

De la Fievre éryſipélateuſe.

§. CDLXVIII. CETTE maladie ſe reconnoît à l'éruption, qui eſt d'une couleur rouge, & qui eſt accompagnée de chaleur. On la diſtingue de l'éryſipele ordinaire, par la fievre aiguë, ſouvent putride, dont elle eſt précédée & ſuivie; des autres fievres éruptives, par les taches larges, amples & élevées qui forment le caractere éryſipélateux; elle ſe termine comme l'éryſipele ordinaire par la deſquammation.

§. CDLXIX. La fievre commence par le froid & le tremblement, qui ſont ſuivis de chaleur; le deuxieme ou troiſieme jour il ſurvient tout-à-coup une douleur aiguë & une rougeur dans quelque partie du corps. Les Allemans ſont ſujets à éprouver cet accident aux aînes, aux aiſſelles & aux cuiſſes, après des douleurs dans les glandes des aînes & des aiſſelles qui leur font craindre d'être attaqués de la peſte. Les Anglois au contraire & les François ont le plus ſouvent le viſage & la tête affectés de cette eſpece de tumeur, qui eſt de couleur de roſe, un peu élevée, fort étendue, non circonſcrite, avec

une tenſion conſidérable à la peau, & une chaleur très-âcre. La fievre continue après cette éruption, & elle augmente même alors, ainſi que la chaleur ; les malades ſont tourmentés de la ſoif, ils ont des anxiétés, & ſouvent l'haleine puante & la langue blanche ; quand le mal eſt très-violent, il s'eleve quelquefois des phlictènes remplies d'une eau bourbeuſe. La tumeur s'étend ſur toute la tête, & elle gagne le col, alors le délire ſurvient ; le pouls eſt ordinairement dur, fort & plein. Quant cette tumeur n'eſt pas compliquée avec les ſymptômes de malignité ou de putridité, la maladie ſe termine le plus communément ſept jours après le commencement de l'éruption ; lorſqu'au contraire ces complications exiſtent, il reſte encore de la fievre après la deſquammation & tous les ſignes & les ſymptômes de malignité ou de putridité ſubſiſtent.

§. CDLXX. C'eſt à cette fievre que ſe rapporte le feu ſacré, le feu Saint-Antoine, le mal des ardens dont parle *Mezeray* dans ſon Hiſtoire de France. Il eſt bien vrai que l'éryſipele dont ces maladies furent accompagnées, étoit peſtilentiel, & que la gangrene s'emparoit en peu de tems des parties ; mais on peut regarder cette fâcheuſe terminaiſon comme le

plus haut dégré de la fievre maligne éryſipélateuſe.

CDLXXI. Il ſeroit inutile de décrire ici les ſymptômes de la fievre putride éryſipélateuſe, comme ceux de la maligne, puiſque ces deux maladies ſont les mêmes que celles dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, avec cette difference ſeulement, que l'éruption éryſipélateuſe eſt un ſymptôme qui caractériſe celles-ci. Je croirois même volontiers qu'on ne devroit pas en faire une claſſe particuliere, & que cette éruption ſurvenue dans les putrides & les fievres malignes, pourroit être plutôt regardée comme une complication, ou comme un épiphénomene.

§. CDLXXII. *Cauſes de la fievre éryſipélateuſe:* l'éryſipele eſt une inflammation cutanée produite par l'engorgement des dernieres ramifications des vaiſſeaux ſanguins dans le corps réticulaire de la peau. Il differe du phlegmon, qui eſt une autre eſpece d'inflammation, 1°. par ſa terminaiſon, qui eſt une vraie deſquammation; 2°. par ſa moindre élévation, & parce qu'il n'eſt pas circonſcrit, ou que du moins il ne l'eſt pas autant que le phlegmon; 3°. parce que la partie attaquée de l'éryſipele devient blanche pour un moment, par la

preſſion du doigt, 4°. parce que le phlegmon ſe termine par réſolution ou par ſuppuration, ce qui n'arrive pas dans l'éryſipele, du moins n'y-a-t-il aucun exemple de réſolution que par des répercuſſions, & la ſuppuration eſt rare & ſouvent funeſte.

§. CDLXXIII. Il paroît que cette maladie eſt produite par une lymphe âcre, ou en un mot, par une matiere de cette nature, que la fievre porte par les voies de la circulation juſqu'aux extrémités capillaires des vaiſſeaux ſanguins, où elle s'arrête & produit les accidens ci-deſſus. Il eſt cependant vrai que l'éryſipele, même de cauſe interne, n'eſt pas toujours accompagnée de la fievre, puiſqu'il y a des perſonnes qui ſont ſujettes à cette éruption, qui reparoît ſouvent à pluſieurs repriſes, chaque année, ſans avoir le moindre mouvement fébrile; ce qui paroîtroit annoncer qu'il y a une ſorte de levain éryſipélateux, qui ſe forme dans les humeurs, & qui ſe dépoſe à la peau, ſans un grand effort de la part du ſyſtême vaſculaire. En ce cas on diſtinguera le levain qui produit la fievre éryſipélateuſe, de celui dont je viens de parler, par ſa qualité plus âcre & plus active.

§. CDLXXIV. L'abus des liqueurs ſpiritueuſes,

un régime chaud, une bile âcre retenue, les tranſpirations ſupprimées ou diminuées, l'introduction de quelques particules ignées dans la maſſe des liqueurs, font ordinairement naître cette fievre. Auſſi attaque-t-elle le plus ſouvent les gens bilieux, les crapuleux, ceux qui ont fait des exercices violens, & ceux qui ont été long tems expoſés à l'ardeur du ſoleil.

§. CDLXXV. *Prognoſtic* : cette maladie n'eſt ni épidémique, ni contagieuſe, à moins qu'elle ne ſoit compliquée de malignité ou de putridité ; mais l'abſcence de ces complications n'empêche pas qu'elle ſoit ſouvent dangereuſe. Je parle ſur-tout de celle qui eſt accompagnée de l'éryſipele au viſage ; la violence de la fievre, le délire & la phrénéſie, qui ſurviennent, donnent lieu de craindre l'inflammation des ménynges, & tout le monde ſait combien cet accident eſt funeſte. Ainſi l'abſence du délire & du tranſport ſera d'un augure favorable, & l'on pourra ſe flatter que ces derniers ſymptômes n'arriveront pas, lorſque la fievre ſera modérée. Quant la ſoif & la chaleur ne ſeront pas conſidérables, que le pouls ſera égal & d'une force ſuffiſante, le préſage deviendra avantageux. Si au contraire la tumeur s'étend ſur toute la tête, & ſur le col, avec une grande

tenſion, tous les accidens ci-deſſus ne tarderont pas à paroître; lorſqu'il ſe formera des phlyctènes, ou que la couleur de l'éryſipele deviendra livide, on aura tout lieu d'appréhender la gangrêne & la mort; le pouls petit, foible & non developpé eſt d'un préſage funeſte. La durée de la rougeur, ou ſa diſparition, ſans deſquammation, ſont également nuiſibles, les déjections noires ou fétides, les défaillances & le hoquet ſont des ſignes mortels.

§. CDXXVI. L'éryſipele qui ſurvient dans d'autres parties que la tête, à la ſuite de la fievre, n'eſt pas exempt de danger, ſur-tout celui qui attaque les parties glanduleuſes. J'en ai vu un général dans une perſonne ſujette à ce genre d'éruption, qui ſe faiſoit & ſe fait encore aux jambes, ſans être précédée de la fievre. Cette fois où elle fut générale, la malade tomba dans une eſpece d'aſſoupiſſement comateux, qui fut ſuivi, le deuxieme jour, d'une fievre violente, après laquelle tout le corps fut marqué de plaques éryſipélateuſes, qui terminerent la maladie. Il y a des malades qui dans cette ſorte de fievre ont, à différentes époques, des éruptions qui diſparoiſſent dans une partie & reparoiſſent dans d'autres. Cette variété eſt généralement nuiſible.

§. CDLXXVII. *Curation* : je mets à l'écart celle de la fievre éryſipélateuſe maligne ou putride, parce qu'elle ſe rapporte au traitement des fievres putrides & malignes : voyez le Chapitre III. Il paroît cependant qu'on doit obſerver dans la putride éryſipélateuſe un régime plus antiphlogiſtique, & ſaigner un peu plus que dans les putrides ordinaires ; mais ces moyens doivent être ſubordonnés aux accidens & à la qualité du pouls. Quant à ce qui concerne la fievre éryſipélateuſe ſimple, il eſt certain que la ſaignée eſt le plus puiſſant remede qu'on puiſſe employer, pour diminuer l'inflammation & la tenſion de la tumeur, de même que pour calmer les accidens qui dérivent de cet état.

L'éryſipele du viſage, de la tête & des parties glanduleuſes exige ſur-tout la répétition de ce moyen, qui ſera d'autant plus utile, que le délire, la phrénéſie & l'ardeur de la fievre ſeront réunis, comme cela eſt aſſez ordinaire. La force & la dureté du pouls donneront des indications certaines pour cette répétition. Il faut pourtant remarquer que le grand nombre des ſaignées eſt quelquefois pernicieux, parce qu'il peut en réſulter la rentrée de l'éryſipele.

Il n'eſt pas moins néceſſaire d'avertir que la coëne blanche qui recouvre le ſang des palettes n'eſt pas un indice ſuffiſant, pour inſiſter ſur de nouvelles ſaignées, comme le conſeillent pluſieurs Auteurs; puiſqu'il eſt prouvé que cette coëne ſubſiſte dans ceux même qui n'ont plus aucun ſymptôme d'inflammation, & dont le pouls eſt devenu miſérable par l'abus de la ſaignée.

§. CDLXXVIII. Les boiſſons tempérantes & adouciſſantes, propres à concilier plus de fluidité aux liqueurs, conviennent toujours dans l'ardeur de la fievre & de l'inflammation. Si les remedes diaphorétiques ont quelques ſuccès dans les régions ſeptentrionales, il eſt certain qu'ils ſont nuiſibles dans nos contrées, à moins que l'éryſipele ne ſoit rentré, ou qu'on ne craigne cet événement; auquel cas il faut des moyens plus actifs, & les cordiaux ſont mieux indiqués. Parmi les boiſſons tempérantes, le petit lait, l'eau de poulet & les émulſions nitrées, méritent la préférence; mais il faut ſe garder de preſcrire des remedes trop rafraîchiſſans. Les narcotiques ſont rarement utiles, & ſouvent pernicieux dans cette maladie.

§. CDLXXIX. On doit entretenir le ventre libre par l'uſage journalier des lavemens, & l'on employe avec ſuccès le tartre ſtibié ou l'ipécacuanha, pour faire vomir les malades, qui ont les premieres voies farcies de mauvais levains. Quant à ce qui concerne les purgatifs, il eſt dangereux de les preſcrire avant la fin de la maladie; parce qu'ils peuvent cauſer la rétroceſſion de la tumeur.

§. CDLXXX. Lorſque l'éryſipele eſt rentré, il faut mettre en uſage tous les moyens qui peuvent le faire reparoître, ou du moins évacuer & détruire le levain répercuté. Les cordiaux, l'émétique en lavage & les véſicatoires, rempliſſent ces différens objets : voyez ce qui a été dit dans les articles précédens, ſur la maniere d'employer ces remedes dans des cas ſemblables. Lorſqu'il s'éleve des phlyctenes, ou qu'il y a quelques ſignes avant-coureurs d'une gangrêne future ou préſente, il faut inſiſter ſur ces mêmes remedes, & employer en même-tems le quinquina, tant intérieurement, qu'extérieurement.

§. CDLXXXI. On recommande pluſieurs topiques contre l'éryſipele, à la tête deſquels on place l'eau de ſureau, l'eſprit-de-vin camphré,

l'eau de chaux, &c. Je crois, qu'à l'exception du cas cité au paragraphe précédent, il eſt plus ſage de s'abſtenir de toute eſpece de topiques; cependant, ceux dont je viens de parler n'ont pas, à beaucoup près, le même inconvénient que tous les remedes huileux, graiſſeux & emplaſtiques, dont l'uſage fait naître le plus ſouvent des plyctènes & la gangrêne.

§. CDLXXXII. Ces détails ſuffiront à quiconque voudra rapprocher les indications qui ſe préſentent dans cette maladie, de celles des deux précédentes. Les ſoldats ſont fort expoſés à l'éryſipele, & il ne faut jamais oublier que dans cette maladie la deſquammation eſt une criſe abſolument néceſſaire, & qu'on ne peut empêcher, ſans que les malades courent les plus grands riſques; c'eſt pourquoi il ne faut jamais employer les répercuſſifs, & qu'il faut veiller à ce que les ſoldats n'en faſſent pas uſage.

ARTICLE IV.

De la Fievre miliaire.

§. CDLXXXIII. CETTE maladie qui eſt aſſez fréquente dans quelques-unes de nos contrées, & principalement dans la Normandie, où elle paroît endémique, & où elle prend preſque tous les ans une face nouvelle, me paroit du nombre de celles qu'il eſt très-important de décrire avec beaucoup d'exactitude, tant par rapport aux variétés qu'elle préſente, qu'à raiſon du nombre d'eſpeces admiſes par les Auteurs.

§. CDLXXXIV. *Sauvages* définit la miliaire un genre de maladie inflammatoire ou fébrile exanthématique, dans laquelle il s'éleve ſur la peau des petites puſtules rouges ou blanches, de la forme & groſſeur du grain de millet, qui, en peu de tems, dégénerent en véſicules, pleines de ſéroſités tranſparentes ou laiteuſes, ſans cependant augmenter de volume.

§. CDLXXXVI. On diſtingue cette éruption de la ſcarlatine, en ce que dans cette derniere la peau eſt d'une rougeur égale, ſans puſtules;

de

de la rougeole, en ce que dans celle-ci les puſtules commencent à paroître à la poitrine & au viſage, où elles ſe ramaſſent pluſieurs enſemble; ce qui n'arrive pas dans le miliaire : d'ailleurs, les puſtules de la rougeole ſont plus rouges que celles de la miliaire, & elle ne ſe terminent pas en véſicules. Elle diffère de l'éryſipele, qui ſe déclare par des taches rouges, élevées, larges & amples, qui ont quelquefois l'étendue d'un pouce. Du reſte, la ſueur fétide, les ſymptômes convulſifs, le pouls ſerré, les urines crues, la médiocrité de la fievre avant l'éruption de la miliaire, ſont les ſignes qui achevent de la caractériſer.

§. CDXXXL. *Sauvages* prétend que cette maladie a été obſervée pour la premiere fois à Léipſick en 1750, & qu'aujourdhui elle ſe réveille par intervalles dans toute l'Allemagne, l'Angleterre, la Suiſſe, la Savoye & la Lombardie; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle regne depuis plus long-tems en Normandie, où l'on dit qu'elle eſt venue de Picardie & d'Angleterre (*). Quoi qu'il en ſoit, le nom de mi-

(*) On a droit d'adopter cette derniere origine d'après la deſcription de *Sydenham. Schedula Monitoria de novæ febris ingreſſu.*

liaire n'eſt pas nouveau, & l'on connoît, de tems immémorial, la fievre éruptive des femmes en couches, qui le porte : celle-ci a de commun avec l'autre la forme des puſtules, & quelquefois une aſſez grande reſſemblance par rapport aux ſymptômes.

§. CDLXXX. On diſtingue la miliaire en bénigne & en maligne; mais l'une & l'autre ſe préſentant ſous mille formes différentes, elles ſont ſous-diviſées à l'infini, comme on le verra ci-après. On peut cependant conſidérer la premiere diviſion, comme celle qui appartient à la miliaire proprement dite, c'eſt-à-dire, à celle qui dès l'invaſion ſe préſente avec les ſignes qui annoncent cette maladie. Je décrirai d'abord la miliaire bénigne & la maligne; enſuite je parlerai de quelques-unes de leurs eſpeces.

§. CDLXXIX. La miliaire bénigne eſt celle que les Allemands appellent *pourpre rouge*, décrit par *Allioni*, qui la nomme la plus ſimple. Elle a la marche ſuivante : le premier jour les malades éprouvent du friſſon, qui n'eſt pas ſuivi d'une grande chaleur; la tête eſt à peine douloureuſe, la fievre très-légère, le pouls déprimé & un peu dur, &c. les urines ſont dans l'état naturel; il n'y a

ni ſoif, ni douleur, &c. l'appétit n'eſt point perdu; mais la ſueur eſt preſque continuelle & importune; le ſecond jour le pouls eſt plus fréquent, les urines ſont aqueuſes, les malades ſont triſtes & peureux, les parties précordiales ſerrées; il y a de fréquens ſoupirs, une agitation qui fait faire des mouvemens ſubits & involontaires; les doigts ſont engourdis avec un ſentiment de piqûure, le ſommeil eſt interrompu par l'image des ſpectres, les ſueurs continuent, & ont une odeur d'aigre corrompu, le pouls eſt plus ſerré; le troiſieme ou le quatrieme jour, & rarement plus tard, on éprouve des bouffées violentes de ſueur, une chaleur & du friſſon alternativement, avec le ſentiment de piqûure, & ſouvent du prurit au col, à la poitrine, au dos, & quelquefois au viſage, où il ſurvient des petites puſtules rouges ou blanches, qui grandiſſent en peu de tems, & ſe rempliſſent de ſérosité, ayant leur baſe enflammée, & la peau qui l'entoure, plus pleine & plus élevée: l'éruption eſt à-peu-près achevée dans l'eſpace de trente ou trente-ſix heures; alors les ſymptômes convulſifs diminuent ou ſe diſſipent, la ſueur continue; mais elle eſt plus douce, & les urines ſe colorent. Le ſeptieme jour, le pouls

devient mol & égal, les puſtules ſe deſſechent, & l'épiderme tombe par écailles.

§. CDLXXIX. Dans la miliaire maligne, les ſymptômes qui précedent l'éruption ſont les mêmes que dans la bénigne; mais les accidens convulſifs, au lieu de diminuer après l'apparition des puſtules, comme dans cette derniere, n'en deviennent que plus marqués & plus violens; la fievre augmente alors, le pouls étant très-vîte & ſerré, & elle eſt plus violente pendant la nuit : les urines ſont tenues, aqueuſes & copieuſes, la langue devient blanche & aride : l'inſomnie eſt accompagnée de ſonges terribles, & d'une douleur de tête, qui eſt une véritable céphalalgie (*), le viſage ſe gonfle, on y ſent de la chaleur, & la peau s'enflamme; le troiſieme jour de l'éruption, tous les accidens augmentent, la fievre eſt plus ardente, le pouls eſt dur & plus fréquent; il y a des ſoubreſaults dans les tendons, les ſueurs s'arrêtent, les puſtules s'affaiſſent, la chaleur devient brûlante, la peau raboteuſe, les urines ſont plus copieuſes; les malades inquiets, triſtes, grondeurs, babillent ſans ceſſe, demandent continuelle-

(*) Voyez ce que c'eſt que la céphalalgie, dans le Liv. II. ch. 1. art. 5.

meut à boire, ſe tournent de tout côté, pleins d'agitation, & enfin le délire & les convulſions ſurviennent : le ventre juſqu'alors reſſerré commence à s'ouvrir, & les déjections ſont bilieuſes & fétides. Si dans ce moment les ſueurs reparoiſſent, une éruption de nouvelles puſtules les modere, ainſi que les accidens : le jour ſuivant elle augmente, & les boutons ſont plus gros que les premiers, qui commencent déja à ſe ſécher ; mais les derniers produiſent à-peu-près les mêmes ravages que les premiers, vers le troiſieme jour de cette ſeconde éruption : enfin, il en reparoîtra encore de nouveaux, au moment de l'exſiccation des puſtules ſurvenues en ſecond lieu.

Dans cet état le ventre eſt ouvert, & il y a des évacuations bilieuſes putrides, avec des borborigmes : l'urine pendant ce tems eſt blanchâtre comme du petit lait, elle eſt ardente & ſans ſédiment : la guériſon n'arrive ordinairement que vers le quatorzieme ou le vingtieme jour. Cette éruption (*) ſe fait par paquets à un certain jour ; &, ſi elle ſe ſupprime, ou qu'on la répercute, les mêmes accidens que ci-deſſus reviennent ; de maniere qu'on ne peut

(*) La derniere.

définir exactement le type de cette maladie : ſi elle tourne mal, à tous ces ravages ſe joignent le délire & les convulſions ; les malades inquiets ne ſe trouvent bien dans aucune poſition, (ceci doit s'entendre des ſuites fâcheuſes de chaque éruption); ils ont le regard fixe, double, ou de travers; ils parlent ſans ceſſe, & ils aſſurent même en délirant, qu'ils raiſonnent juſte, leur reſpiration eſt ſuſpirieuſe, rare & lente ; il y en a qui, ſans ſujet, pleurent & s'affligent tout-à-coup ; d'autres veulent ſe lever avec précipitation, vomiſſent tout ce qu'ils ont avalé, crachent ſur les aſſiſtans, &c. Dans cet état, les boiſſons font du bruit en paſſant dans l'éſophage; enfin, la ſterteur ou le ronflement, & la défaillance du pouls annoncent une mort prochaine. On a remarqué que les malades périſſent d'autant plus promptement, que les puſtules ſont plus nombreuſes & plus précoces.

§. CDLXXXX. On obſerve encore une autre marche de la miliaire maligne, dont *Allioni* a fait une eſpece, ſous le nom de *miliaire récidive.* C'eſt celle qui ſe prolonge, parce que les puſtules ne s'élevent pas convenablement, & ne ſont pas de bonne qualité, par des cauſes particulieres, comme la denſité & la dureté de

la peau, la viſcoſité de la lymphe, & quand elles s'arrêtent ſous la peau, ou qu'elles ſont répercutées : alors la maladie eſt non-ſeulement plus longue, mais encore ſujette à récidive ; la convaleſcence n'eſt point franche, elle ne fait point de progrès, & ſouvent les malades périſſent dans ces intervalles, ainſi que lorſque les puſtules ne ſont point élevées, & qu'on apperçoit un peu de rougeur à la peau, avec de très-petits boutons ; ce qui annonce que le venin eſt retenu ſous cette enveloppe : le pouls n'eſt pas auſſi fréquent qu'il a coutume de l'être dans le ſecond période ; mais il eſt élevé & précipité inégalement, quelquefois même il eſt intermittent : les urines ſont tantôt colorées, tantôt limpides, le plus ſouvent troubles, & elles coulent en petite quantité. La chaleur eſt vive, ſans cependant être fort âcre ; les ſoubreſauts des tendons ſont continuels, la langue eſt tremblante ; il ſurvient du délire & des convulſions. Cependant tous ces accidens diminuent à l'apparition d'une ſueur épaiſſe & fétide, qui eſt ſuivie de l'éruption de quelques véſicules un peu groſſes. Mais quelque tems après cet état les malades tombent dans l'aſſoupiſſement, les oubreſauts des tendons ou les rots convulſifs

deviennent continuels, la ſtupidité, la perte de mémoire, la léthargie & les convulſions, le ronflement, &c, qui ſe ſuccédent, ſont les préludes de la mort. Si les malades en réchappent, l'année ſuivante, à-peu-près au même tems, ils ſont attaqués de nouveau, & enfin il leur en reſte ſouvent une diſpoſition à la ſueur, au furoncle, au rhumatiſme, ils perdent la mémoire, deviennent peureux, &c. Si l'on tire du ſang dans le ſecond période, après les ſueurs, il eſt d'un rouge foncé, & il ne contient point de ſéroſité; avant les ſueurs il préſente une gelée concrête avec peu de ſéroſité.

§. GDXCI. La durée de cette eſpèce eſt d'environ trois ſemaines, celle de la maligne proprement dite, eſt au plus de deux ſemaines, & celle de la bénigne, d'une ſemaine. Au reſte, la miliaire maligne ſe préſente ſous la forme d'une infinité de maux qu'elle cauſe, & qui ceſſent ou diminuent quand l'éruption paroît. Telles ſont les fievres ſynoques, les putrides malignes, la tierce, la péripneumonie, la pleuréſie, l'eſquinancie, l'éryſipele, l'apoplexie, &c. que ſi après l'éruption les ſymptômes de ces maladies ne ſe diſſipent point, ou qu'ils ne ſoient pas conſidérablement dimi-

nués, on peut être assuré qu'il y a une complication, ce qui n'est pas rare, puisqu'on voit journellement le pourpre, la petite vérole, la rougeole, &c. compliqués avec la miliaire.

§. CDXCII. De cette variété de formes & de complications, il doit, comme on le voit, résulter autant d'especes de miliaires, qu'il y a de maladies dans lesquelles le levain miliaire est l'agent principal ou la cause efficiente cachée, ou avec le principe desquelles il peut se joindre. C'est pour cette raison qu'on ne sauroit préciſément déterminer la quantité de ces espèces : tout ce qu'on sait, c'est que dans beaucoup de maladies qui se présentent comme très-dangereuses, & dont on ignore la cause, il survient au moment où l'on s'y attend le moins, une éruption miliaire, qui paroît être l'origine ou la source du mal, & qu'il doit y en avoir plusieurs autres ou le levain miliaire restant caché, il produit les accidens les plus graves & la mort. On connoît également plusieurs complications de ce levain avec d'autres, comme avec le variolique, celui de la rougeole, du pourpre, &c.

CDXCIII. Nous avons plusieurs observations sur ces formes différentes : 1°. celle dont

parle *Sydenham* (*e*), qui dans le commencement a beaucoup d'affinité avec l'angine, & qui ſe termine en carus & en phrénéſie. D'abord le pouls eſt naturel, bientôt les malades éprouvent alternativement de la chaleur & du froid, les paroxiſmes ſont peu réguliers & arrivent vers la nuit. La tête, les membres, le col & le goſier ſont douloureux, & il y a de la toux. Ces ſymptômes ſont toujours d'autant moins violens, qu'on eſt plus éloigné de l'hyver. Le ſang des palettes eſt comme celui des pleurétiques. La langue eſt blanche de tout côté, & enduite d'une croute dure, mais elle eſt humectée. Les ſueurs ne ſont point critiques, & elles ſont même nuiſibles, quand elles ſont excitées par la chaleur du régime ou du lit; du reſte le carus & la phrénéſie ſurviennent facilement par ces cauſes & par l'augmentation de la fievre : l'irrégularité du pouls, les ſoubreſauts des tendons, annoncent la mort, &c.

§. CDXCIV. Dans un ouvrage latin qui a pour titre : *Medicina Germanorum* (*f*), on trouve ſur cette maladie des détails intéreſſans dont je rapporterai l'extrait.

(*e*) *Schedula monitoria.*

(*f*) Walthier, Méd. German. p. 151.

L'invaſion étoit différente : 1°. dans le mois de Janvier il y eut pluſieurs malades qui, après avoir eu froid, éprouverent une grande chaleur, à laquelle ſuccéda encore du froid, & qui reſterent dans cette alternative pendant deux ou trois jours, après leſquels la fievre perſiſtoit dans ſon état de chaleur, avec la céphalalgie, la reſpiration gênée, un pouls quelquefois plein, & qui n'étoit pas ſerré, de la défaillance, une ſoif exceſſive, de l'inſomnie, des nauſées ou des vomiſſemens : les urines dans tout le cours de la maladie n'étoient point changées, la ſueur ſurvenoit dans les derniers jours. 2°. Dans d'autres ſujets la miliaire ſe préſentoit ſous la forme d'une fievre intermittente, pendant ſept à huit jours & plus ; dans quelques-uns elle offroit des ſymptômes de goutte. 3°. Il y en eut en qui elle ſe montra ſous l'apparence d'une pleuréſie, avec une toux violente, de la difficulté de reſpirer, une grande défaillance ; les urines étoient rouges : la maladie commençoit par le froid, auquel ſuccédoit une grande chaleur. Pluſieurs malades périſſoient dans le premier ſeptenaire, &c. Voici ce qu'ils éprouverent les uns & les autres dans le progrès de la maladie. 1°. Une douleur cruelle à la tête, du délire, le viſage rouge, enflé, la

langue séche, une soif excessive, un tremblement spasmodique dans les membres. 2°. Il y en eut quelques-uns en qui il parut des pétéchies sur la poitrine, & dans d'autres il y vint quelques petits points rouges : ces éruptions disparoissoient au bout de deux ou trois jours, & elles étoient remplacées par des taches miliaires & blanches, qui restoient pendant trois jours, & qui disparoissoient sans desquammation. Dans la plûpart la miliaire ne parut que le 11, le 15 ou le 16e jour. 3°. Presque tous les malades eurent une hémorrrhagie par les narines, une diarrhée qui continua pendant trois, & même quelquefois pendant huit jours, après laquelle l'éruption miliaire survenoit & terminoit ou diminuoit le spasme & la paraphrénésie. 4°. L'hémorrhagie légere & répétée par les narines calmoit les accidens ; celle qui étoit considérable, devenoit mortelle. Le delire, qui duroit plus de trois jours, avec ou sans éruption miliaire, étoit également mortel. La sueur continuelle étoit avantageuse, la sécheresse de la peau, funeste : les vésicules qui ne s'accroissoient point, & qui ne soulageoient point à leur apparition, étoient de mauvais augure. La toux, qui persévéroit pendant sept à huit jours, étoit utile, & dans ce cas l'urine déposoit

vers le cinquiéme jour un ſédiment épais & des floccons. Ceux qui n'eurent point de toux, n'eurent point d'urines critiques, & elles reſtèrent dans l'état naturel. L'urine cuite les premiers jours de la maladie, étoit un mauvais ſigne. La diarrhée, même tenace, n'étoit point dangereuſe, à moins qu'elle ne s'arrêtât, ou qu'elle ne fut arrêtée imprudemment par des remedes. La coëne blanche ſur le ſang des palettes, étoit un bon ſigne. Celui qui étoit d'un rouge délayé & peu condenſé, ne promettoit pas une fin auſſi heureuſe. La ſurdité étoit avantageuſe. L'éryſipele, accompagné d'une tumeur à la joue, autour des orbites & près des oreilles, avec un flux copieux de matieres ichoreuſes, formoit une criſe avantageuſe.

§. CDXCV. *Vandermonde* (*g*) parle d'une autre eſpece qu'il nomme *ſuette miliaire*, & qui regna à *Guiſe* durant l'été de 1759; 1°. les malades avant l'éruption éprouvoient une douleur ou colique d'eſtomac, des laſſitudes, de la céphalalgie, avec un ſentiment de péſanteur ou de tenſion à la tête, de l'oppreſſion à la poitrine, une reſpiration difficile & ſuſpirieuſe; enſuite une grande chaleur, une ſueur âcre & co-

(*g*) Journal de Méd. Avril, 1760.

pieuſe, ſouvent des nauſées; on obſervoit auſſi dans cet état les yeux étincellans, le viſage rouge, la langue blanche & humide, une ſoif exceſſive; le pouls étoit fréquent, vacillant; 2°. douze heures après ce prélude il ſurvenoit un prurit inſupportable, des puſtules miliaires ſphériques très-épaiſſes, de la groſſeur à-peu-près d'un grain de moutarde, de l'anxiété & de l'agitation; bientôt l'odeur de la bouche & de la tranſpiration devenoit putride; le ventre étoit le plus ſouvent reſſerré, & quelquefois il ſurvenoit une diarrhée ſéreuſe putride; il y avoit de l'inſomnie, du délire; l'urine étoit tantôt crûe & copieuſe, tantôt rouge & peu abondante. Du ſecond au troiſieme jour, le pouls devenoit dur, tendu & fort; la reſpiration très-courte & laborieuſe, la ſueur plus copieuſe; enſuite le pouls s'affaiſſoit, & la force muſculaire diminuoit; les urines ſe ſupprimoient, il ſurvenoit des hémorrhagies par le nez & par les hémorrhoïdes, & enfin la convulſion de la mâchoire & des tendons annonçoit une mort prochaine; 3°. quoique tous ces accidens ne fuſſent pas toujours réunis, on obſervoit du moins conſtamment une ſueur copieuſe & continuelle, une éruption miliaire, une douleur aiguë au *cardia*, une laſſitude gé-

nérale, & un pouls dur, tendu & très-fréquent ; 4°. lorſque la maladie devenoit mortelle, elle ne duroit pas plus de ſept jours, lorſqu'elle prenoit une tournure favorable, elle ſe prolongeoit juſqu'à quatorze & plus ; 5°. la diarrhée jointe aux ſueurs dans le commencement de la maladie étoit fort dangereuſe. Ceux qui, étant bien traités, entroient en convaleſcence avant les ſignes de coction, étoient ſurpris le jour ſuivant de phrénéſie, & ils mourroient en convulſion ; l'hémorrhagie qui ſurvenoit du trois au quatre, annonçoit une diſſolution prochaine des humeurs : la ſueur très-fétide & copieuſe, les puſtules d'un rouge tirant ſur le noir, étoient mortelles, quand la diarrhée s'y joignoit : l'urine enflammée, puante & peu abondante, avec un pouls petit, vacillant, annonçoient auſſi la mort : mais l'urine jaune, qui dépoſoit un ſédiment copieux, le pouls développé, mou & fort, la reſpiration libre, les ſueurs modérées & peu fétides, une ſoif médiocre, les puſtules pâles, la ſurpeau écailleuſe ou farineuſe, une chaleur douce, étoient d'un bon augure, &c. 6°. cette maladie étoit compoſée d'une ſynoque putride & de la miliaire ; les parties où ſe faiſoit l'éruption étoient la poitrine, le ventre

& les extrêmités ; 7°. les adultes robuſtes, laborieux, étoient les ſeuls expoſés à la maladie qui regna, comme on l'a vu plus haut, pendant l'été, & ſous un ciel impur.

§. CDXCVI. On trouve encore dans le même Journal 1756, mois de Juin, la deſcription d'une épidémie de miliaire qui regna à Cuſſet en Bourbonnois (*h*), 1°. l'éruption ne paroiſſoit que le ſixieme jour après l'invaſion de la maladie, qui commençoit par une fievre aiguë rémittente, accompagnée de céphalalgie, de foibleſſe générale, de nauſées, de vomiſſemens & de douleur au creux de l'eſtomac ; 2°. le ſeptieme jour de la maladie le pouls devenoit petit, fréquent, vacillant ; cependant il étoit aſſez fort dans les paroxiſmes, & il paroît que les ſaignées nombreuſes, qui n'étoient point convenables, firent périr beaucoup de malades, étant ſuivies du délire, de parotides & d'hémorrhagie par les narines. On a déjà vu dans pluſieurs endroits du Chapitre précédent que dans les fievres malignes la force du pouls en impoſoit ſouvent, & que la ſaignée qu'on faiſoit alors, étoit ſuivie d'affaiſſement & de délire.

(*h*) Par M. de Breſt.

§. CDXCVII. Les exemples des variétés dont je viens de faire mention ſont, à ce qu'il me ſemble, ſuffiſans pour faire connoître combien la miliaire peut prendre de formes différentes, & il en réſulte encore que ſon traitement doit être varié & combiné à l'infini, ce qui le rend fort difficile. Cependant en conſidérant les phénomènes qui précedent l'éruption, on peut juger au moins une cauſe cachée, une éruption prochaine, & quelquefois diſtinguer la miliaire future; & en comparant la nature de l'éruption avec les ſymptômes concommitans, on peut prévenir les accidens qui doivent ou qui peuvent s'en ſuivre. Je me propoſe d'entrer dans tous ces détails, quand j'en ſerai à la cure, mais il eſt à propos de parler auparavant de la nature & des cauſes de cette maladie, & de former un prognoſtic général.

§. CDXCVIII. On ne ſauroit douter que la miliaire ne ſoit cauſée par un levain ſpécifique ou d'un genre particulier, qui fait naître dans l'économie animale un trouble & des ravages plus ou moins conſidérables, ſuivant ſa quantité, ſa qualité, les cauſes qui agiſſent de concert avec lui, & les diſpoſitions des ſujets; il a, comme les autres levains qui

produiſent des éruptions, une tendance particuliere à la peau, où il ſe dépoſe, & ſon eſpece d'éruption, qui eſt, comme on l'a vu ci-deſſus, différente des autres, & qui l'en fait diſtinguer. Il eſt pareillement certain que ſon premier effet annonce un ſpaſme plus ou moins violent, & une action pernicieuſe ſur les fluides & les ſolides, tant qu'il n'eſt pas entierement expulſé. D'après cela, on peut du moins juger qu'il eſt très-irritant; mais comment ſe forme-t-il? Eſt-ce un miaſme répandu dans l'air? Ou peut-il naître ſpontanément? Eſt-il contagieux? Toutes ces queſtions ſont fort difficiles à réſoudre.

§. CDXCIX. Si la miliaire des femmes en couche reſſemble, au moins lorſqu'elle eſt maligne, à celle qu'on obſerve dans tous les autres cas, & qu'elle ſoit une maladie ſpontanée, il n'eſt pas douteux que le levain miliaire ne puiſſe ſe former, & ne ſe forme en effet ſans le concours des cauſes extérieures; dans ce cas il faut ſuppoſer un hétérogene dans la maſſe des liqueurs, réſultant d'une combinaiſon particuliere & inconnue, qui prenne le caractere de levain miliaire, & qui en produiſe tous les effets. Cependant on a tout lieu

de croire que la plûpart des épidémies de miliaires dépendent plutôt du concours des cauſes extérieures, que des miaſmes miliaires répandus dans l'athmoſphere, 1°. parce qu'on a des notions aſſez poſitives ſur la marche que cette maladie a ſuivie, en parcourant diverſes régions où elle étoit auparavant inconnue; 2°. parce qu'on obſerve que l'intempérie & l'impureté de l'air la rendent endémique dans certains lieux, & parce qu'elle regne principalement en Eté dans quelques Provinces où elle change de forme tous les ans, ſuivant les circonſtances qui rendent l'air plus ou moins ſain, & l'athmoſphere plus ou moins variée. Mais pour avoir des renſeignemens certains ſur les cauſes de ces variétés, il faudroit tenir un regiſtre exact qui contint le détail journalier de la température de l'air & des eſpeces de miliaire qui regnent chaque année dans telle ou telle autre diſpoſition de l'athmoſphere. Quoiqu'il en ſoit de la maniere dont le levain miliaire ſe forme dans les humeurs, on y pénétre; il eſt du moins conſtant qu'étant une fois en action dans l'économie animale, il y produit la plûpart des phénomènes que les agens ſeptiques y font naitre. Je n'oſerois affirmer que la maladie n'eſt jamais

contagieuſe, mais on peut du moins aſſurer que, ſi toutefois elle l'eſt, cela eſt bien rare.

§. D. *Prognoſtic général* : le danger répond, 1°. à la quantité du venin ; 2°. à la diſpoſition des humeurs, 3°. à la dureté de la peau ; 4°. à l'irritabilité. Les gens robuſtes & ſanguins, les dartreux, les goutteux, les yvrognes & les mélancoliques courrent de plus grands riſques que ceux qui ont la fibre lâche, qui ſont foibles, peu irritables, & dont les humeurs ſont en bon état. Lorſqu'après les ſymptômes convulſifs le pouls ſe détend & ſe développe, que les puſtules s'aggrandiſſent & ſe rempliſſent de beaucoup de ſéroſités, on a lieu d'eſpérer une terminaiſon favorable : la céphalalgie qui ceſſe avant le quatrième jour, ſur-tout dans les tempéramens ſanguins, eſt d'un mauvais préſage. Le pouls ſerré avant l'éruption, & qui le devient encore davantage après qu'elle eſt faite, en augmentant de tenſion, annonce la convulſion & une fin fâcheuſe. Les ſueurs copieuſes & précoces avec le pouls ſerré, ſont très-nuiſibles : l'urine qui eſt conſtamment aqueuſe, ou qui de chargée devient aqueuſe ſubitement, eſt de mauvais augure. Celle qui eſt blanche comme du petit lait, dénote une

longue durée de la maladie : l'engourdiſſement douloureux dans pluſieurs parties annonce une grande abondance de venin ; mais quelque léger que ſoit ce ſentiment, s'il eſt accompagné d'un pouls ſerré, d'urines aqueuſes & de ſueurs, il annonce en même-tems la quantité du venin & la difficulté de l'éruption. Plus celle-ci eſt précoce, plus il y a de danger ; quand les puſtules paroiſſent le troiſieme ou le quatrieme jour, les malades périſſent ſouvent le ſeptieme ou le huitieme. Celles qui paroiſſent le ſixieme, ſont moins funeſtes ; quand elles viennent plus tard, il y a encore moins de danger. Au reſte, la maladie eſt toujours plus longue & ſujette à récidive, quant l'éruption ſe fait trop tôt. Les puſtules petites & nombreuſes ſont fort mauvaiſes ; celles qui, en paroiſſant, au lieu de piquer, cauſent de la démangeaiſon, ſont dangereuſes. C'eſt encore pis lorſqu'elles rentrent ; ſi les malades vomiſſent alors, que la déglutition ſe faſſe avec bruit, qu'il ſurvienne du hoquet, du délire, &c. c'en eſt fait d'eux. Quand les puſtules nombreuſes & élevées s'affaiſſent, la mort ſuit de près ; celles qui paroiſſent & diſparoiſſent, annoncent une longue maladie ; les ſymptômes convulſifs, la peur,

l'abattement, après l'éruption, ſont de très-mauvais ſignes, ſur-tout ſi les malades ſe réveilent avec terreur. La peau qui n'eſt point élevée, ni gonflée après l'éruption, ou ſur laquelle les véſicatoires & les ventouſes ne font point d'effet, annonce un grand danger; les convulſions au commencement de la maladie & celles qui précédent l'éruption, ſont des ſignes favorables; celles qui ſuccedent à l'affaiſſement des puſtules, ſont mortelles; les gouttes de ſang qui diſtillent continuellement du nez, ſont funeſtes. Le ſang des palettes qui eſt conſtamment rouge, ſans ſéroſité, eſt d'un mauvais préſage. Lorſque la peau ne tombe pas par écailles à la fin de la maladie, ou qu'il s'en forme peu, & qu'il reſte des ſymptômes convulſifs, on doit s'attendre à la récidive, &c. &c.

DI. *Curation*: la miliaire eſſentielle, ſoit bénigne, ſoit maligne, doit être, comme toutes les autres maladies éruptives aiguës, conſidérée par rapport au traitement, ſous trois rapports différens; ſavoir, avant, pendant & après l'éruption; chacune de ces époques ayant ſes ſymptômes, ſes accidens & ſon caractere particulier, qui exigent une médication différente

On a déjà vu plus haut ce qui ſe paſſe dans la premiere époque de la miliaire ; mais, à dire le vrai, l'état des malades eſt ici, comme avant la plûpart des éruptions ; on ne voit en effet alors dans toutes que des ſymptômes convulſifs, un pouls ſerré, des urines crûes & des ſueurs.

Premiere époque. Cependant la conſtance de celles-ci & leur fétidité dans le prélude de l'éruption miliaire eſſentielle, font juger ordinairement que cette maladie aura lieu, & ce jugement ſera d'autant plus facile, que d'autres circonſtances concourront à le former ; comme, par exemple, l'épidémie regnante, & la ſaiſon qu'on connoît la plus propre à produire ce genre de maladie. Dans cette premiere époque le levain morbifique confondu & retenu dans la maſſe des humeurs, altere leur qualité, irrite les tuniques des vaiſſeaux dans leſquels il circule, & excite un ſpaſme général, qui gêne le mécanifme de la circulation, reſſerre tous les tuyaux ; ce qui fait naître les accidens convulſifs qu'on obſerve alors, & rend le pouls ſerré, les urines crûes, &c. Dans cette circonſtance où la chaleur eſt âcre & mordicante, la partie aqueuſe du ſang eſt exprimée par les

pores de la peau, ſoit qu'ils offrent moins de réſiſtance, ſoit que les autres liqueurs gênées dans leurs vaiſſeaux, les contractent aſſez pour qu'ils ſe débarraſſent par un mouvement plus fort, de la partie la plus tenue, qui participe alors du vice qu'elles ont contracté.

On conçoit aiſément que dans cet état de ſpaſme & de reſſerrement, la nature fait des efforts pour en vaincre la cauſe; le cœur redouble ſes contractions, & enfin après un travail plus ou moins long, elle parvient à porter le levain morbifique au dehors : tout l'art conſiſte donc à l'aider alors dans cette opération. *Sydenham*, qui conſidere la fievre miliaire bénigne comme une ſimple inflammation du ſang, conſeille en conſéquence l'uſage de la ſaignée dans la premiere époque, ſans inſiſter cependant ſur la répétition; *Sauvages* aſſure qu'elle n'eſt point à craindre alors; on trouve même dans pluſieurs ouvrages que cette pratique a réuſſi dans le même période de la miliaire maligne; quelques-uns y ont trop inſiſté de leur aveu; d'autres la regardent comme étant généralement nuiſible & dangereuſe. Quel parti prendre au milieu de ces opinions diverſes? Voici ce que la raiſon & l'ex-

périence nous dictent : un ſujet pléthorique qui conſerve de la force dans le pouls, doit tirer un grand avantage de la ſaignée ; la déplétion qu'elle procure alors favoriſe le développement des artères, & les efforts de la nature pour l'expulſion de la matiere morbifique. Je veux croire même que dans les variétés de la miliaire, tant bénigne que maligne, cette méthode a dû réuſſir, parce que l'état des malades & du pouls préſentoit la pléthore & la force dont je viens de parler. Il eſt encore certain que la miliaire occaſionnée par un régime trop chaud, par la chaleur de l'appartement & du lit des malades, comme cela arrive ſouvent, exige ou fait ſupporter facilement la ſaignée. Mais il eſt bien plus rare de trouver dans ces circonſtances les gens qui ſont attaqués de la miliaire, que de rencontrer un pouls foible, petit & convulſif, de l'abattement, de la proſtration & de la triſteſſe, & il eſt évident que dans ce dernier état la ſaignée eſt très-nuiſible. D'un autre côté, en ſuppoſant même un pouls aſſez fort, comme pluſieurs obſervations prouvent qu'il ſe trouve dans certaines variétés de la miliaire, la raréfaction n'a-t-elle pas été ſouvent confondue avec l'état pléthorique ?

Tout concourt à faire croire que cette erreur a multiplié les abus de la ſaignée, puiſqu'on avoue que le délire & pluſieurs autres accidens graves ont augmenté, à meſure qu'on y inſiſtoit. Enfin, la difficulté de diſtinguer la miliaire bénigne de la maligne, dans le premier période, n'eſt-il pas toujours un motif de crainte ſur cette pratique? Lorſqu'on eſt dans le cas de la mettre en uſage, il faut, à ce que je penſe, préférer la ſaignée du pied à celle du bras, ou du moins inſiſter beaucoup plus ſur celle-là que ſur celle-ci, puiſqu'on obſerve que le délire ſurvient facilement dans cette maladie.

Sauvages prétend que dans la miliaire bénigne l'uſage de l'émétique hâte l'éruption, ſans la diminuer: cet effet, qui ſe conçoit facilement, doit être nuiſible en général, puiſque l'éruption la plus tardive eſt alors la moins dangereuſe; mais on ne doit appliquer cette regle qui défend l'uſage de l'émétique, qu'aux circonſtances où l'état des premieres voies n'indique & n'exige pas qu'on l'employe. Or ce cas eſt rare, & il eſt pareillement facile de juger que la ſaburre conſidérable eſt un nouvel obſtacle, un épiphéno-

mène qu'il faut néceſſairement détruire. Elle ſe rencontre preſque toujours dans la miliaire maligne ; auſſi la plûpart des Auteurs conſeillent-ils de faire vomir les malades, les uns avec le tartre ſtibié, les autres avec l'ipécacuanha, ſuivant le dégré d'irritabilité des premieres voies.

Je regarde cette pratique comme infiniment préférable à l'uſage des purgatifs, qui portent infiniment plus de trouble dans l'économie animale que les vomitifs, comme je l'ai fait connoître dans le Chapitre précédent. Cependant on obſerve que les évacuans acides, tels que la caſſe & le tamarind, retardent utilement l'éruption, & diminuent les ſueurs. C'eſt par cette raiſon que les boiſſons aigrelettes ſont très-avantageuſes dans cet état ; que la miliaire ſoit bénigne ou maligne, on a donc tort d'inſiſter, comme beaucoup de gens le font, ſur les diaphorétiques & les ſudorifiques, qui augmentent l'incendie, les ſueurs, l'irritation, en même tems qu'ils rendent l'éruption plus précoce. On doit, en effet, ſentir, quant à ce qui concerne les ſueurs, que n'étant point critiques, mais au contraire l'effet d'un mouvement

déſordonné, elles ne peuvent être augmentées, ſans qu'il en réſulte une plus grande concreſcibilité dans les humeurs dépourvues alors de leur véhicule, une plus grande irritation de la part du levain morbifique dans les tuniques vaſculaires moins détrempées & délayées, & une éruption plus prompte par l'augmentation du mouvement excité par les remedes, mais d'autant plus nuiſible, que la dépuration à laquelle la nature travailloit, eſt, pour ainſi dire, forcée, tandis que la quantité du levain morbifique eſt augmentée par ce régime incendiaire, ce qui fait qu'il en reſte une grande portion dans la maſſe des humeurs.

On penſe avec raiſon que, pour éviter le tranſport ou le ſéjour du levain miliaire dans le cerveau ou dans ſes enveloppes, on ne ſauroit trop ſe hâter d'appliquer des véſicatoires; mais on ajoûte que dans la miliaire bénigne ils ſont peu profitables, quoiqu'ils élèvent le pouls, parce qu'ils accélèrent l'éruption. Je crois qu'à la rigueur on peut ſe diſpenſer de les appliquer dans l'eſpèce ci-deſſus; cependant comme dans le premier période de la miliaire, on ne peut pas décider ſi elle ſera

préciſément bénigne ou maligne, & que dans celle-ci ce moyen doit être fort utile, je penſe que l'on doit l'employer, pour peu qu'on obſerve que la tête ou la poitrine ſe prennent. Au reſte, puiſque le pouls s'élève par l'effet des véſicatoires, & que cette élévation, quand elle continue, eſt toujours avantageuſe, je ne puis croire que leur application ne ſoit pas indiquée. Enfin il y a quelques cas particuliers où elle devient néceſſaire, comme dans les complications de pétéchies, de putridité, & ſur-tout quand la maladie ſe préſente ſous la forme d'une pleuréſie, ou qu'il y a une proſtration extrême.

On doit auſſi être attentif aux déjections dans le premier période, où le ventre eſt généralement reſſerré par l'effet du ſpaſme univerſel; & il eſt eſſentiel d'en provoquer par l'uſage des lavemens laxatifs ou ſimples, afin d'opérer une détente favorable.

Les ſymptômes convulſifs n'exigent pas moins de conſidération; mais il faut éviter les narcotiques, trop conſeillés par *Sydenham*, contre cet état. Les élixirs, les eſſences & tous les ſpiritueux ſont pareillement contraires: la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, dans

quelque julep antiſpaſmodique & acidule, comme, par exemple, celui qui ſeroit compoſé d'eau de fleur de tilleul & de ſyrop de limon, remplit mieux l'objet. On obſerve auſſi que les lotions émollientes tiedes, appliquées fréquemment aux extrêmités, les bains tiedes des pieds, & même les demi-bains du corps, au même dégré, produiſent de très-bons effets contre ces ſymptômes convulſifs, qui bien que moins nuiſibles avant l'éruption, qu'après qu'elle eſt faite, n'en ſont pas moins impoſans dans tous les cas.

Il paroît cependant aſſez exttaordinaire que dans la miliaire maligne ils ſoient généralement moins violens que dans la bénigne, à cette premiere époque; mais ſi l'on conſidere que le venin, en ſe développant plus lentement dans celle-ci que dans l'autre, à raiſon de ſa virulence infiniment moindre, n'attaque pas les parties eſſentielles auſſi vivement que celui de la miliaire maligne, & qu'au contraire il ne produit que des ſymptômes extérieurs, tandis que celui-ci plus virulent, eſt quelque tems inhérent à l'intérieur, pour exciter enſuite une bourraſque très-vive. Si enſuite on examine que, dans la miliaire maligne, les

liqueurs entrent dans un état de diſſolution, qui rend l'éruption plus prompte, en diminuant les réſiſtances : on concevra facilement; 1°. pourquoi l'éruption tardive eſt la moins funeſte; 2°. pourquoi les ſymptômes convulſifs ſont moindres dans la miliaire maligne avant l'éruption, que dans la bénigne; 3°. pourquoi les ſueurs ſont plus fétides dans celle-là que dans celle-ci; 4°. pourquoi elles ſont en général d'un mauvais préſage, quand elles ſont très-copieuſes.

Quant à ce qui concerne les variétés & les complications de la miliaire dans le premier période, elles exigent peu de changement dans le traitement ci-deſſus; 1°. on inſiſte davantage ſur l'uſage des vomitifs dans la miliaire, qui ſe préſente ſous la forme d'une fievre intermittente; 2°. ſur les béchiques acidules, quand elle eſt accompagnée de ſymptômes pleuritiques, & principalement ſur l'application d'un véſicatoire ſur le point de côté. On peut auſſi ſaigner un peu plus que dans les cas ordinaires, s'il y a du crachement de ſang. Je ne puis adopter le traitement de *Walthier*, qui, en pareil cas, preſcrit, après une ſaignée, la mixture abſorbente & ſudorifique ſuivante, à

prendre toutes les trois heures, à la doſe de trois cuillerées : prenez eau de fleurs de tilleul & de ſureau, de chacune trois onces ; poudre de guttete, yeux d'écreviſſes, perles préparées, de chacune un ſcrupule ; antimoine diaphorétique, nitre purifié, de chacun un demi ſcrupule ; ſafran de mars, quatre grains, ſucre candi, deux gros ; mêlés. Ce remede germanique ne peut remédier à l'accident ; & il eſt capable d'augmenter les ſymptômes pleuritiques, & d'aggraver la maladie miliaire ; 3°. l'union du levain miliaire, avec un autre venin éruptif, exige en général l'uſage des émétiques & des véſicatoires ; quelquefois celui des cordiaux aiguiſés, le plus ſouvent celui des lotions, fomentations & bains tiedes ; mais, à dire le vrai, on ne peut gueres prévoir cette complication, & il eſt facile de comprendre combien elle eſt dangereuſe, &c. &c.

§. DII. *Deuxieme époque.* Pour décider ce qu'il convient de faire pendant le tems de l'éruption, c'eſt-à-dire, à la ſeconde époque de la maladie, il faut bien ſe repréſenter les différens états ou ſymptômes qui paroiſſent alors, afin d'écarter, s'il eſt poſſible, ceux qui ſont nuiſibles, & de ne pas attaquer mal-à-

propos

propos les autres. Enſuite, il eſt eſſentiel de conſidérer les variétés & les complications de la maladie. Dans la miliaire bénigne eſſentielle les accidens ceſſent preſque tous, du moins les convulſifs après l'éruption; la ſueur continue, mais elle eſt moins abondante, le pouls eſt développé, les urines ſont colorées; on ſent bien que, dans cet état, on n'a que très-peu de moyens à employer : une boiſſon douce & émolliente, telle que le petit lait, ſuffit alors, & l'on doit attendre la deſquammation : mais, s'il ſurvient des accidens, ou ſi le puſtules n'ont pas le caractere convenable, ou qu'enfin elles diſparoiſſent, il eſt évident que les ſecours ſont urgens.

Le premier accident & le plus grave eſt la convulſion ou le mouvement convulſif; mais il n'arrive jamais dans cette eſpece que par la rétroceſſion des puſtules. Alors, on ſera obligé d'employer les tempérans unis aux légers diaphorétiques, tels que le camphre & le nître réduits en un bol avec un peu de liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, une légère décoction de racine de ſcorſonère, ou une infuſion de fleurs de coquelicot, pour boiſſon. On fera des lotions & des fomenta-

tions ſur tout le corps avec de l'eau tiede, on mettra les jambes dans l'eau un peu chaude, & l'on appliquera des véſicatoires.

Le délire eſt le ſecond accident preſſant; mais il eſt ordinairement cauſé par la chaleur du régime ou du lit, & alors un air tempéré ſuffit pour le faire ceſſer: que, ſi cet accident provient de la virulence du levain miliaire, on applique pareillement des véſicatoires aux jambes, on fait prendre aux malades quelques abſorbans unis aux acides, ou la mixture de *riviere*, & l'on continue les lotions & les fomentations. Ce délire eſt ordinairement joint à la répercuſſion, ou à la difficulté de l'éruption. Dans ce cas, il faut, ſi le pouls le permet, employer la ſaignée; mais ce cas eſt rare; le demi-bain eſt très-favorable, ainſi que tous les relâchans & les tempérans.

Les ſueurs conſidérables & fétides qui continuent dans la miliaire maligne, étant toujours nuiſibles, & le ſigne d'une diſſolution plus ou moins prochaine des liqueurs, on ne peut trop ſe hâter de rendre cette évacuation moins abondante, & de corriger la mauvaiſe diſpoſition des humeurs. L'uſage des boiſſons aigrelettes remplit ces deux objets, & l'on preſcrit avec

avantage la limonade, l'eau d'orge, ou toute autre tiſanne mucilagineuſe ſaturée avec le vinaigre, l'eſprit de ſoufre ou de vitriol, &c.

Quand le pouls eſt foible, & que les puſtules ſont peu élevées, on anime & l'on ſoutient le mouvement des liqueurs, par le moyen des légers cordiaux, & l'on établit un égoût avec des véſicatoires; &, comme en général la miliaire maligne dans le ſecond période préſente toujours des ſignes de putreſcence, & la crainte de la diſſolution, il eſt eſſentiel d'employer les antiſeptiques appropriés à la nature de la maadie.

Lorſqu'il ſe fait pluſieurs éruptions, dont l'une commence quand l'autre eſt dans la deſquammation, on ſe conduit comme ci-deſſus, ſuivant les accidens : ce cas eſt toujours fort dangereux; &, comme il eſt accompagné de ſignes de putridité & de malignité, on doit employer les antiſeptiques avec tous les autres remedes.

§. DIII. *Troiſieme époque.* Quant à ce qui concerne la deſquammation, je renvoye à l'article II de ce Chapitre, §. 462, 464 & 465, où il eſt fait mention de celle de la rougeole, & des moyens qu'il convient de mettre en uſage

dans cet état, ſuivant les accidens & la maniere dont cette derniere époque de la maladie ſe paſſe, &c. &c.

ARTICLE V.

Du Pourpre, ou de la Fievre pourprée.

§. DIV. ON reconnoît le pourpre à des taches rondes, ſemblables aux morſures de puces par leur forme, qui ſont tantôt de la couleur du pourpre ou cramoiſies, tantot livides ou noires, ſans tumeur, ni prurit, qui ſurviennent dans une fievre aiguë, putride ou maligne, un peu plutôt ou plûtard, après l'invaſion de celle-ci. On diſtingue le pourpre; 1°. de la morſure des puces, en ce que la rougeur de celle-ci diſparoît par la preſſion; ce qui n'arrive pas à celle de l'éruption pourprée, on ne voit pas d'ailleurs dans cette derniere le point ou la piquûre de l'inſecte; 2°. des taches ſcorbutiques, tant par l'abſence des ſymptômes du ſcorbut, que par la fievre aiguë, qui n'a pas lieu dans cette derniere maladie; 3°. de la rougeole, parce que d'une part les taches ſont

d'une figure exactement circulaire dans le pourpre, au lieu qu'elles ont une forme indéterminée dans la rougeole, & que, de l'autre part, on obſerve dans cette derniere une affection catharrale avant l'éruption, & une ſorte d'aſpérité dans les taches, qui ne ſe rencontrent point dans le pourpre; 4°. de la ſcarlatine, dans laquelle la rougeur eſt preſque générale, au lieu que dans le pourpre les taches ſont ſéparées les unes des autres, en laiſſant des intervalles de la couleur de la peau. D'ailleurs, il y a une grande démangeaiſon dans la premiere, & il n'en exiſte point dans l'autre. Enfin, les taches pourprées épargnent le viſage, & attaquent principalement le tronc.

§. DV. On voit, par les deſcriptions des Auteurs, qu'il y en a pluſieurs qui ont confondu le pourpre avec d'autres maladies éruptives. Les Allemands appellent la miliaire du nom *de pourpre blanc*. *Hoffmann* dit que dans celui-ci les taches ont de l'aſpérité, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont dures au toucher, & il ajoûte qu'elles cauſent une grande démangeaiſon; ce qui feroit croire qu'il confond auſſi le pourpre avec la miliaire; enfin, le plus grand nombre ne paroît pas faire une diſtinction réelle entre les fievres

vres pétéchiales, ou exanthematiques, & les pourprées.

§. DVI. Dans le fonds, ces différentes opinions ne ſont pas très-importantes à diſcuter, parce qu'en général toutes les maladies confondues par ces Auteurs ont à-peu-près le même caractere, & qu'elles ſont preſque toutes dans le cas d'être traitées de même. Il eſt bon cependant de faire obſerver que les fievres pétéchiales ou exanthématiques, & les pourprées, infiniment plus communes dans le nord, que dans nos contrées, par les raiſons qui ont été alléguées dans le Chapitre précédent, Article II, §. CDIV, N°. II, ſont plus ſouvent ſymptomatiques, qu'eſſentielles, c'eſt-à-dire, que les taches ou pétéchies, ou exanthèmes, ſurviennent plus ſouvent aux fievres putrides malignes, pluſieurs jours après l'invaſion de la maladie, qu'elles n'arrivent avec elle. Dans ce dernier cas, elles ne ſont que des épiphénomènes, & elles n'exigent pas d'autre traitement que celui qui eſt déſigné aux Chapitre, Article & Paragraphe ci-deſſus, avec les précautions qui y ſont indiquées; de ſorte qu'on peut juſtement comprendre ces fievres pétéchiales ou exanthématiques, ou pourprées, dans la claſſe

des putrides malignes. On pourroit enfin les nommer pétéchies ou pourpre, ſymptomatiques, d'après ce qu'on obſerve journellement, tant dans les putrides malignes, que dans la petite vérole, la rougeole maligne, la miliaire, où ce genre d'éruption paroît après l'état de la maladie, comme il paroît ſouvent des puſtules miliaires & varioliques, dans la fievre pourprée maligne eſſentielle, qui eſt un genre de peſte. On ſait auſſi que dans la peſte il ſurvient des pétéchies, & d'autres eſpeces ſemblables d'éruption ou de puſtules ſymptômatiques.

§. DVII. La fievre pourprée eſſentielle, avec le caractere des taches décrites au §. DIV, eſt diſtinguée en bénigne & en maligne. On reconnoît la premiere à la fievre, qui commence comme toutes les éruptives, par le froid & le friſſon, ſuivis de chaleur. Vers le quatrieme jour, il paroît ſur le tronc plus ou moins de taches, qui ne ſont ni livides, ni d'une couleur de pourpre tirant ſur le noir, mais au contraire d'une belle couleur de roſes. Cette éruption ſe termine, après les ſignes de coction, vers le ſept de la maladie, en maniere de criſe. Je ne l'ai jamais vue: elle eſt décrite par *Lud-*

wig(*i*), qui ajoûte que, lorſqu'elle eſt répercutée, par quelque cauſe que ce ſoit, il ſurvient d'autres maladies très-graves, comme des douleurs atroces à l'eſtomac, des ſerremens de poitrine, de la difficulté de reſpirer, &c. Je pourrois y joindre la fievre putride maligne, qui eſt la ſuite ordinaire des éruptions répercutées. Il réſulte de cette deſcription que l'on doit traiter la pourprée bénigne à-peu-près de la même maniere que la fievre éryſipélateuſe : voyez l'Article III de cet Article. Quant à ce qui concerne la répercuſſion, elle exige l'uſage des véſicatoires, &, en un mot, tous les autres moyens indiqués dans le cours de ce Chapitre, pour rappeller les éruptions rentrées, &c.

§. DVIII. La fievre pourprée maligne, nommé *peſtilencielle* par *Riviere* (*k*), *pétéchiale* par *Ludwig* (*l*), commence avec la proſtration des forces, un pouls petit, une ſoif immodéré &, en un mot, avec tous les ſymptômes graves qui accompagnent la fievre putride maligne. Il ſurvient des taches pourprées,

(*i*) *Inſt. Clinicæ.* n. 145.

(*k*) *Prales Med.*

(*l*) L. c. n. 148.

violettes, livides, le troiſieme ou le quatrieme jour, ſur tout le corps, & principalement aux lombes, à la poitrine & au dos. Cette maladie, qui prend le nom de pourpre, quand les taches ont le caractere décrit au §. DIV, eſt appellée pétéchiale ou exanthémantique, quand leur forme eſt différente : voilà tout le nœud de la queſtion ſur la différence de ces fievres.

§. DIX. Elle eſt ordinairement épidémique, & ſes cauſes paroiſſent être abſolument les mêmes que celles des putrides malignes : voyez le §. CCCXCIII de l'Article II du Chapitre précédent. Elles ont cependant une plus grande intenſité, où elles rencontrent des ſujets plus mal diſpoſés. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la maladie ne differe pas de la peſte, dont elle a le danger & la plûpart des ſymptômes : plus les taches s'éloignent de la couleur rouge, plus elles ſont funeſtes ; & le prognoſtic eſt abſolument le même que celui des putrides malignes : je n'ajoûterai donc rien ici à ce ſujet, non plus que ſur le traitement ; car, en ſuivant exactement tout ce qui a été preſcrit à l'Article II du Chapitre précédent, par rapport aux épiphénomènes & aux différens accidens de la maladie, on pourra traiter convenablement, tant la

fievre pourprée maligne, que les pétéchiales malignes : il faut ſeulement obſerver de ne rien preſcrire pendant que l'éruption exiſte, qui puiſſe la faire rentrer avant le tems où elle doit diſparoître.

Fin du Tome ſecond & du Livre premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

SUITE du Livre premier. pag. 1.

CHAPITRE III. *Des Fievres rémittentes & continues putrides, malignes, d'Hôpital, des Prisons, des Camps ou d'Hongrie.* *ibid.*

ARTICLE I. *Des fievres putrides rémittentes & continues simples.* 10

ARTICLE II. *Des Fievres rémittentes & continues putrides malignes.* 146

ARTICLE III. *Des Fievres essentiellement malignes.* 214

ARTICLE IV. *Qui contient mes Observations sur les trois articles précédens, par rapport aux gens de guerre.* 222

SECTION I. *De la maniere dont il est à propos de traiter les Soldats.* 223

SECTION II. *Observations sur quelques guérisons opérées dans des positions particulieres, qui conduisent à la connoissance des moyens les plus*

utiles, & qui détruisent plusieurs préjugés. 233
CHAPITRE IV. *Des Fievres éruptives.* 242
ARTICLE I. *De la petite vérole.* 245
ARTICLE II. *De la Rougeole.* 353
ARTICLE III. *De la Fievre éryſipélateuſe.* 374
ARTICLE IV. *De la Fievre miliaire.* 384
ARTICLE V. *Du Pourpre ou la Fievre pourprée.* 420

Fin de la Table du Tome ſecond.